This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

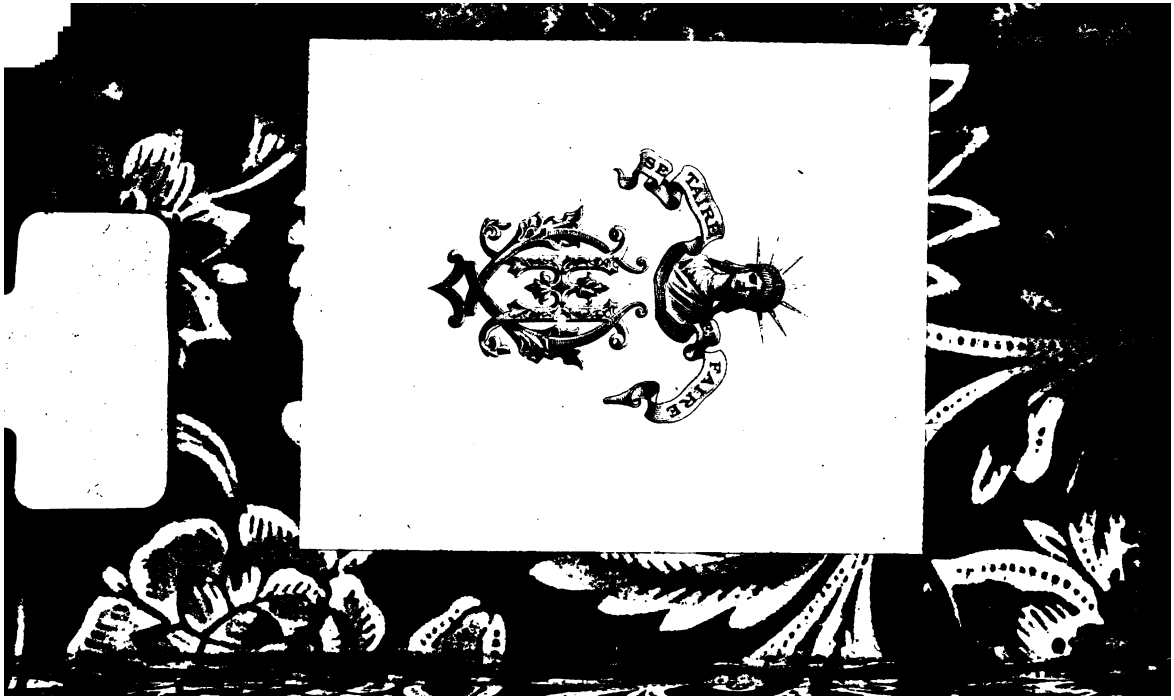
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


FAIRE
PLAIRE

B
790
D463
1740

J.-B. Loyer

GVIL. WOLLASTON
ISAACUS. NEWTON
SAM: CLARK

Pierre Desmaizeaux, 1673(?) - 1745

RECUEIL
DE DIVERSES
PIECES,

SUR LA PHILOSOPHIE, LA RELIGION NATURELLE, L'HISTOIRE, LES MATHEMATIQUES, &c.

PAR MRS. *LEIBNIZ, CLARKE, NEWTON, & autres Auteurs célèbres.*

SECONDE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée.

TOME II.

A AMSTERDAM,

Chez *FRANÇOIS CHANGUION.*

M. DCC. XL.

TABLE

Des Pièces contenues dans le second Tome. LETTRES DE Mrs. LEIBNIZ, NEWTON, &c.

A Poſtille d'une Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *l'Abbé Conti.* Pag. 1
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Remond.* 11
Réponſe de Mr. *l'Abbé Conti à* Mr. *Leibniz.* 15
Lettre de Mr. *le Chevalier Newton à* Mr. *l'Abbé Conti, ſervant de Réponſe à l'Apoſtille de* Mr. *Leibniz.* 20
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *l'Abbé Conti.* 30
Lettre de Mr. *Leibniz à Madame la Comteſſe de Kilmansegg.* 33
Apoſtille d'une Lettre de Mr. *Leibniz, à* Mr. *le Comte de Bothmer.* 47
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *l'Abbé Conti, ſervant de Réponſe à la Lettre de* Mr. *le Chevalier Newton.* 53
Apoſtille à cette Lettre. 73
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Remond.* 79
Remarques de Mr. *Newton ſur la Lettre de* Mr. *Leibniz à* Mr. *l'Abbé Conti.* 82
Appendix : contenant quelques Pièces qui ſervent à confirmer, ou à éclaircir les Remarques précédentes de Mr. *Newton &c.* 107
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Chamberlayne.* 120
Lettre de Mr. *Newton à* Mr. *Chamberlayne.* 126
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Chamberlayne.* 128
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Remond.* 130
Lettre au même. 138
Au même. 144
Au même. 148
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *l'Abbé de St. Pierre.* 158

427717

TABLE

Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Remond.* 162
Au même. 175
Au même. 182
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *l'Abbé Conti.* 188
Lettre de Mr. *Leibniz à Mr. de Montmort.* 193
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Remond.* 199
Au même. 205
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Des Maizeaux.* 208
Lettre de Mr. *Leibniz à* Mr. *Remond.* 212

OPUSCULES DE MR. LEIBNIZ.

Eſſai ſur l'Origine des François. 217
Réponſe aux Objections du Pere de Tournemine contre la Diſſertation ſur l'Origine des François. 256
Lettre ſur la Connexion des Maiſons de Brunswick & d'Eſte. 275
Hiſtoire de Bileam. 290
*Réflexions de Mr. Leibniz ſur l'*Eſſai de l'Entendement humain *de Mr. Locke.* 299
Remarques ſur le Livre Anglois intitulé, Lettre ſur l'Enthouſiaſme. 311
Jugement ſur les Oeuvres de Mr. le Comte de Shaftsbury. 335
Obſervations ſur le Projet d'une Paix perpétuelle *de Mr. l'Abbé de St. Pierre.* 354
Syſtême nouveau de la Nature & de la Communication des Subſtances, auſſi-bien que de l'Union qu'il y a entre l'Ame & le Corps. 367
Eclairciſſement du Nouveau Syſtême de la Communication des Subſtances, pour ſervir de Réponſe au Mémoire de Mr. Foucher inſeré dans le

le Journal des Savans du 12. de Septembre 1695. 388
Second Eclairciſſement du Syſtême de la Communication des Subſtances, ou de l'Union de l'Ame & du Corps. 397
Troiſième Eclairciſſement ſur le Syſtême de la Communication des Subſtances, &c. 408
Lettre à l'Auteur de l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans, contenant un Eclairciſſement des difficultez que Mr. Bayle a trouvées dans le Syſtême nouveau de l'Union de l'Ame & du Corps. 403
Replique de Mr. Leibniz aux Réflexions contenues dans la ſeconde Edition du Dictionnaire Critique *de Mr. Bayle, Article* RORARIUS, *ſur le Syſtême de* l'Harmonie préétablie. 420
Lettre de Mr. Des Maizeaux à Mr. l'Abbé Conti, contenant l'explication d'un paſſage d'Hippocrate, &c. 457
Lettre de Mr. Leibniz à Mr. Des Maizeaux, contenant quelques Eclairciſſemens ſur l'Explication précédente, &c. 478
Principes de la Nature & de la Grace fondez en Raiſon. 485
Examen des Principes du Pere Malebranche. 505
Lettre de Mr. Leibniz à Mr. Remond, contenant des Remarques ſur le Livre du Pere du Tertre contre le Pere Malebranche.

FIN.

Fautes à corriger dans le ſecond Tome.

PAg. 5. l. 8. liſ. *intelligentia.* p. 6. l. pén. & par tout ailleurs *Methaphyſique.* liſ. *Métaphyſique.* p. 16. dans les Notes, l. 5. liſ. *deſſus.* p. 58. l. 6. *ave,* liſ. *avec.* ib. l. 14. liſ. *Soherez-des.* p. 60. liſ. *Créateur.* p. 71. l. pén. liſ. *intenter.* p. 80. Not. l. 1. liſ. *de Mr.* ibid. l. dern. *Recueil,* liſ. *Volume.* p. 94. l. 4. liſ. *conclure.* p. 96. l. 12. liſ. *Grogory.* p. 108. l. 6. liſ. *apprivent.* p. 110. l. 10. liſ. *veritas.* ib. l. antep. liſ. *Newtono.* p. 118. l. 16. liſ. *certe.* p. 119. l. 1. liſ. *Newtoni.* p. 140. l. 17. liſ. *palpable.* p. 142. l. 10. à fin. liſ. *mathématique.* p. 143. l. 2. liſ. *Perier.* p. 149. Not. l. 17. éclairer, liſ. *éclaircir.* p. 163. l. 2. liſ. *le.* p. 181. l. 11. liſ. *Roannez.* p. 195. l. 15. liſ. $\frac{1}{1} + \frac{1}{2} + \frac{1}{3} +$ &c. p. 196. l. 10. *un ſaute,* liſ. *on ſaute.* p. 201. l. 7. à fin. mettez une virgule après *Corps.* p. 214. l. 16, 17. liſ. *m'auroit.* p. 223. l. 13. après *Nation,* ajoutez, *ont auſſi prétendu à la gloire d'avoir milité ſous Alexandre le Grand.* p. 264. l. 4. à fin. liſ. *à éclaircir.* p. 268. l. 9. l'*Acary,* liſ. *Lacarry,* p. 276. l. 13. *& Magnus,* l'*&* doit être du Romain. p. 278. l. 8. liſ. *fils.* ib. l. 16. liſ. *Lubec.* p. 281. l. 2. liſ. *mort.* p. 282. l. 12. *d'autrs,* liſ. *d'autres.* p. 295. l. 7. liſ. *ruinés.* p. 317. l. 14. liſ. *Langue.* ib. l. 20. liſ. *Quoi.* p. 326. l. 8. liſ. *de zele.* p. 328. l. 18, 19. liſ. *de la foi.* p. 330. l. 5. liſ. *ou ceux.* ib. l. 3. à fin. liſ. *ſont mal.* p. 349. l. 8. liſ. Palemon. ib. l. 12. *de la,* liſ. *& la.* p. 360. l. 11. liſ. *de les.* p. 365. l. 6. liſ. *permis.* pag. 370. l. 10. *contens,* liſ. *continu.* ib. l. 17. *le,* liſ. *les.* p. 382. l. dern. liſ. *l'un.* p. 387, l. 6. *cauſé,* liſ. *cauſe.* p. 402. l. 1. *dane,* liſ. *dans.* p. 404, l. 7. à fin. liſ. *feroit.* p. 410. l. 1. liſ. *trouve.* p. 411. l. 8. *phyloſophiquement,* liſ. *philoſophiquement.* p. 412. l. 16. liſ. *conſuſément.* p. 415. l. 15. liſ. *droite.* p. 417. l. 9. liſ. *coëxiſtances.* ib. l. pén. *en,* liſ. *un.* p. 425. l. 10. liſ. *ne nous.* p. 465. l. 11. liſ. *de là.* p. 468. Not. l. 12. effacez *ce.* p. 470. lig. 19. *elle le,* liſ. *elle l'a, ou le* p. 472. Not. l. 2. liſ. *τὸ μὲν ὄν.* pag. 473. Not. l. 3. liſ. *εἶναι, διαθήκαις μὴ δ'χρίβαις ὑπαίχειν.* p. 481. l. 16, 17. *parfait Monarque,* liſ. *parfait Etat poſſible, ſous le plus parfait Monarque.* p 482. l. 1. liſ. *quoiqu'il.* p. 483. l. 4. liſ. *grand.* p. 487. l. 8. liſ. *par nne.* p. 488. l. 1, 2. liſ. *remarquables.* ib. l. 13. *l'on,* liſ. *l'un.* p. 489. l. 8. à fin. liſ. *redeveloper.* p. 490. l. 13. à fin. liſ. *des.* p. 491. l. 16. liſ. *qui ſont.* ib. l. 21. liſ. *ſont.* p. 493. l. 8. liſ. *ſpermatiques.* p. 495. l. 15. liſ. *primitive.* ib. l. 22. liſ. *ſouveraines.* ib. l. 27. *pour,* liſ. *par.* p. 508. l. 13. liſ. *demandé.* ib. l. 14. liſ. *que de.* p. 521. l. 8. liſ. *Ver.*

On n'a marqué ici que les fautes eſſentielles: à l'égard des autres, comme lettres renverſées, omiſes, doublées, ou miſes l'une pour l'autre; mauvaiſe ponctuation, parenthèſes omiſes &c. on eſpère que le Lecteur voudra bien les pardonner.

APOSTILLE
D'UNE
LETTRE*
DE
Mr. LEIBNIZ
A
Mr. L'ABBE' CONTI.

VOILA, Monſieur, la Lettre dont vous pourrez faire uſage ſi vous le jugez à propos. Je viens maintenant à ce qui nous

* La *Lettre* dont on donne ici l'*Apoſtille*, a été imprimée à Veniſe, en 1716, avec une Replique de Mr. l'Abbé Conti à Mr. Nigriſoli.

nous regarde. Je ſuis ravi que vous êtes en *Angleterre*, il y a de quoi profiter, & il faut avouer qu'il y a là de très-habiles gens; mais ils voudroient paſſer pour être preſque ſeuls inventeurs, & c'eſt en quoi apparemment ils ne réuſſiront pas. Il ne paroît point que Mr. *Newton* ait eu avant moi la Caractériſtique & l'Algorithme infinitéſimal, ſuivant ce que Mr. *Bernoulli* a très-bien jugé, quoiqu'il lui auroit été fort aiſé d'y parvenir s'il s'en fût aviſé; comme il auroit été fort aiſé à *Apollonius* de parvenir à l'Analyſe de Deſcartes ſur les Courbes, s'il s'en étoit aviſé. Ceux qui ont écrit contre moi n'ayant pas fait difficulté d'attaquer ma candeur par des interprétations forcées & mal fondées, ils n'auront point le plaiſir de me voir répondre à de petites raiſons de gens qui en uſent ſi mal, & qui d'ailleurs s'écartent du fait. Il s'agit du Calcul des Différences, & ils ſe jettent ſur les *Series*, où Mr. *Newton* m'a précédé ſans difficulté; mais je trouvai enfin une Méthode générale pour les *Series*, & après cela je n'avois plus beſoin de recourir à ſes extractions. Ils auroient mieux fait de donner les Lettres entiéres, comme Mr. *Wallis* a fait avec mon conſentement,

tement, & il n'a pas eu la moindre dispute avec moi, comme ces gens-là voudroient persuader au Public. Mes Adversaires n'ont publié du *Commercium Epistolicum* de Mr. *Collins* (*a*), que ce qu'ils ont cru capable de recevoir leurs mauvaises interprétations. Je fis connoissance avec Mr. *Collins* dans mon second voyage d'*Angleterre*; car au premier (qui dura très-peu, parce que j'étois venu avec un Ministre public) je n'avois pas encore la moindre connoissance de la Géométrie avancée, & n'avois rien vu ni entendu du Commerce de Mr. *Collins* avec Messieurs *Gregory* & *Newton*; comme mes Lettres échangées avec Mr. *Oldenbourg* en ce tems-là, & quelque tems après, feront assez voir. Mais à mon second voyage, Mr. *Collins* me fit voir une partie de son Commerce, & j'y remarquai que Mr. *Newton* avoua aussi son ignorance sur plusieurs choses, & dit entre autres, qu'il n'avoit rien trouvé sur la Dimension

(*a*) Mr. Leibniz parle de l'Ouvrage intitulé : *Commercium Epistolicum D. Johannis Collins, & aliorum, de Analysi promotâ : Jussu Societatis Regiæ in lucem editum*; imprimé en 1712, in 4.

ſion des Curvilignes célèbres, que la Dimenſion de la Ciſſoïde. Mais on a ſupprimé tout cela. Je ſuis fâché qu'un auſſi habile homme que Mr. *Newton* s'eſt attiré la cenſure des perſonnes intelligentes, en déférant trop aux ſuggeſtions de quelques flatteurs, qui l'ont voulu brouiller avec moi.

Sa Philoſophie me paroît un peu étrange; & je ne crois pas qu'elle puiſſe s'établir. Si tout Corps eſt grave, il faut néceſſairement, quoi que diſent ſes défenſeurs & quelque emportement qu'ils témoignent, que la *Gravité* ſoit une *qualité occulte ſcholaſtique*, ou l'effet d'un *miracle*. J'ai fait voir autrefois à Mr. *Bayle*, que tout ce qui n'eſt pas explicable par la nature des créatures eſt miraculeux. Il ne ſuffit pas de dire, Dieu a fait une telle loi de Nature; donc la choſe eſt naturelle. Il faut que la loi ſoit exécutable par les natures des créatures. Si Dieu donnoit cette loi, par exemple, à un Corps libre de tourner à l'entour d'un certain centre, il faudroit, ou qu'il y joignît d'autres Corps qui par leur impulſion l'obligeaſſent de reſter toujours dans ſon orbite circulaire: ou qu'il mît

un

un Ange à ſes trouſſes : ou enfin il faudroit qu'il y concourût extraordinairement ; car naturellement il s'écartera par la Tangente. Dieu agit continuellement ſur les Créatures par la conſervation de leurs natures, & cette conſervation eſt une production continuelle de ce qui eſt perfection en elles. Il eſt *Intellgentia ſupramundana*, parce qu'il n'eſt pas l'Ame du Monde, & n'a pas beſoin de *Senſorium*.

Je ne trouve pas le *Vuide* démontré par les raiſons de Mr. *Newton*, ou de ſes Sectateurs ; non plus que la prétendue Gravité univerſelle, ou les Atomes. On ne peut donner dans le Vuide & dans les Atomes, que par des vûes trop bornées. Mr. *Clarke* diſpute contre le ſentiment des Cartéſiens, qui croyent que Dieu ne ſauroit détruire une partie de la Matiére pour faire un vuide ; mais je m'étonne qu'il ne voye point que ſi l'Eſpace eſt une Subſtance différente de Dieu, la même difficulté s'y trouve. Or de dire que Dieu eſt l'Eſpace, c'eſt lui donner des parties. L'eſpace eſt quelque choſe, mais comme le tems : l'un & l'autre eſt un or-

dre général des choſes. L'Eſpace eſt l'ordre des coéxiſtences, & le tems eſt l'ordre des exiſtences ſucceſſives. Ce ſont des choſes véritables, mais idéales, comme les nombres.

La Matiére même n'eſt pas une Subſtance, mais ſeulement *ſubſtantiatum*, un Phénomêne bien fondé, & qui ne trompe point, quand on y procéde en raiſonnant ſuivant les loix idéales de l'Arithmétique, de la Géométrie, & de la Dynamique, *&c.* Tout ce que j'avance en cela paroît démontré. A propos de la Dynamique ou de la doctrine des forces, je m'étonne que Mr. *Newton* & ſes Sectateurs croyent que Dieu a ſi mal fait ſa Machine, que s'il n'y mettoit la main extraordinairement, la Montre ceſſeroit bien-tôt d'aller. C'eſt avoir des idées bien étroites de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu. J'appelle *extraordinaire*, toute opération de Dieu, qui demande autre choſe que la conſervation des natures des Créatures. Ainſi, quoique je croye la Méthaphyſique de ces Meſſieurs-là, *a narrow one* (*a*), &

(*a*) C'eſt-à-dire, *bornée*.

& leur Mathématique assez *arrivable* (a), je ne laisse pas d'estimer extrêmement les Méditations Physico-Mathématiques de Mr. *Newton*; & vous obligeriez infiniment le public, Monsieur, si vous portiez cet habile homme à nous donner jusqu'à ses conjectures en Physique. J'approuve fort sa Méthode de tirer des Phénomènes ce qu'on en peut tirer sans rien supposer, quand même ce ne seroit quelquefois que tirer des conséquences conjecturales. Cependant quand les *Data* ne suffisent point, il est permis (comme on fait quelquefois en déchifrant) d'imaginer des Hypothèses; & si elles sont heureuses on s'y tient provisionnellement, en attendant que de nouvelles expériences nous apportent *nova Data*, & ce que *Bacon* appelle *experimenta crucis*, pour choisir entre les Hypothèses. Comme j'apprends que certains *Anglois* ont mal représenté ma Philosophie dans leurs *Transactions*, je ne doute point qu'avec ce que je vous mande ici, je ne puisse être justifié. Je suis fort pour la Philosophie expéri-

(a) C'est-à-dire, *commune* ou *superficielle, à laquelle on peut facilement parvenir.*

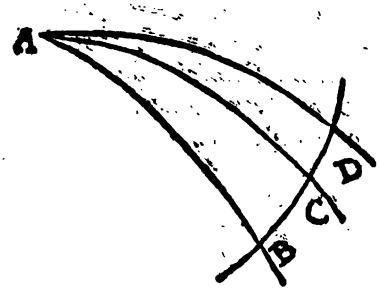
périmentale ; mais Mr. *Newton* s'en écarte fort, quand il prétend que toute la Matiére eſt peſante (ou que chaque partie de la Matiére en attire chaque autre partie) ce que les expériences ne prouvent nullement, comme Mr. *Huygens* a déja fort bien jugé. La Matiére gravifique ne ſauroit avoir elle-même cette peſanteur dont elle eſt la cauſe, & Mr. *Newton* n'apporte aucune expérience, ni raiſon ſuffiſante pour le Vuide & les Atomes, ou pour l'Attraction mutuelle, générale. Et parce qu'on ne ſait pas encore parfaitement & en détail comment ſe produit la gravité ou la force élaſtique, ou la magnétique, *&c.* on n'a pas raiſon pour cela d'en faire des Qualitez occultes ſcholaſtiques, ou des Miracles ; mais on a encore moins raiſon de donner des bornes à la ſageſſe & la puiſſance de Dieu, & de lui attribuer un *Senſorium*, & choſes ſemblables. Au reſte, je m'étonne que les Sectateurs de Mr. *Newton* ne donnent rien qui marque que leur Maître leur a communiqué une bonne Méthode. J'ai été plus heureux en Diſciples.

C'eſt dommage que Mr. le Chevalier *Wren*, de qui Mr. *Newton* & beaucoup d'autres ont appris, quand il étoit

toit jeune, n'a pas continué de régaler le Public. Je crois qu'il eſt encore en vie. Il ſeroit bon de faire connoiſſance avec lui. Dans le tems qu'il étoit jeune, on ſe ſeroit moqué en Angleterre de la nouvelle Philoſophie de certains Anglois. Lui & Mr. *Flamſteed* avec Mr. *Newton*, ſont preſque le ſeul reſte, du Siècle d'Or d'Angleterre par rapport aux Sciences. Mr. *Whiſton* étoit en bon train; mais un certain zèle étrange l'a jetté d'un autre côté. Je plains le Public de cette perte. Depuis quelque tems on s'y eſt trop jetté dans les *Ghiribizzi Politici*, ou dans les Controverſes Eccléſiaſtiques. Il y a un François en Angleterre, nommé Mr. de *Moivre*, dont j'eſtime les connoiſſances Mathématiques. Il y a ſans doute d'autres habiles gens; mais qui ne font point de bruit, & dont vous ſaurez ſans doute des nouvelles, Monſieur, & vous m'obligerez de m'en apprendre. Je ſerois bien aiſe d'apprendre comment on tire le Phoſphore de toute ſorte de Corps, par exemple, du Miel, du Seigle.

Pour tâter un peu le pouls à nos Ana-

lyſtes Anglois, ayez la bonté, Monſieur, de leur propoſer ce Problême, comme de vous-même, ou d'un Ami : *Trouver une ligne B C. D. qui coupe à angles droits toutes les courbes d'une ſuite déterminée d'un même genre : par exemple, toutes les Hyperpoles AB, AC, AD, qui ont le même Sommet & le même Centre ; & cela par une voye générale.*



LET-

LETTRE

De Mr. LEIBNIZ *à Mr.* REMOND.

MONSIEUR,

VOus aurez reçu mon Traité Latin de l'Origine des François par Mr. *Hullin:* & par la poſte mes Remarques ſur le Réfutateur du Pere *Malebranche*; & enfin ma Dépêche très-ample à Mr. l'Abbé *Conti*, que je vous ai envoyée par le dernier Courrier. Je trouve quelque choſe que je vous ſupplie, Monſieur, d'y ajouter en la lui envoyant.

I. J'ai oublié de nommer deux habiles hommes que je crois être à Londres, qui méritent d'être connus & ſont tous deux de mes Amis: Mr. *Sloane*, qui a un excellent Cabinet, & a exercé long-tems la fonction de Secrétaire de la Societé Royale; & Mr. *Woodward*, qui a fait de très-belles recherches ſur les changemens du Globe de la Terre. Peut-être que Mr. l'Abbé *Conti* a déja fait connoiſſance avec eux.

II. Madame la Princeſſe de Galles me marque dans une Lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir, qu'elle ſeroit bien aiſe que ma *Théodicée* fût traduite en Anglois. Mais ceux à qui elle en a parlé y font naître de la difficulté, & ont renvoyé la choſe à des gens partiaux pour Mr. *Newton*. Il y en a ſans doute aſſez d'autres capables d'une telle Traduction : je ne ſai ſi Mr. *de la Roche*, François, qui a écrit autrefois des Mémoires de Littérature en Anglois, écrit aſſez bien l'Anglois, au jugement des Connoiſſeurs, pour recourir à lui. En ce cas, je crois qu'il ſeroit homme à s'en charger ; ſinon je m'imagine qu'on en trouveroit aſſez d'autres. L'habile Mr. *Wotton*, qui a écrit autrefois en Anglois élegamment & ſavamment, & avec modération ſur les Anciens & Modernes, & ſur les progrès des Sciences, en ſeroit bien capable, ſi on l'y pouvoit porter. Car je ſai qu'il ne mépriſe pas mes ſentimens. Mais enfin ſi quelques-uns ſavoient qu'ils feroient plaiſir à ſon Alteſſe Royale, en faiſant cette Traduction, je crois qu'ils ſeroient ravis de l'entreprendre.

III. Si Mr. l'Abbé *Conti* n'eſt pas encore connu de Madame la Princeſſe de Galles,

Galles, & s'il deſire cet honneur-là, il ſuffiroit qu'il s'en rapportât à moi. Il pourroit être introduit auprès d'elle, ou par l'entremiſe de Mr. *Querini* ſon compatriote, ou par celle Madame la Comteſſe de Lippe-Bikebourg, qui eſt une Comteſſe de l'Empire, fort aimée de Madame la Princeſſe; car elle a bien du mérite, & elle a auſſi de la bonté pour moi.

IV. On pourra ajouter quelque choſe à ma grande *Apoſtille* à Mr. l'Abbé *Conti*. Après ces mots *feront aſſez voir*, qui ſeront vers la fin de la premiére page de cette *Apoſtille*, ou guère loin du commencement de la ſeconde (*a*), on peut ajouter, *ce n'eſt qu'en France que j'y ſuis entré &* Mr. Huygens *m'en a donné l'entrée*. Et à la fin du premier paragraphe, dans la ſeconde page (*b*) après ces mots: *brouiller avec moi*, on peut ajouter: *la Societé Royale ne m'a point fait connoître qu'elle vouloit examiner l'affaire; ainſi je n'ai point été ouï, & ſi l'on m'avoit fait ſavoir les noms de ceux qu'on avoit nommez comme*

(*a*) Voyez ci-deſſus page 3. ligne 18.
(*b*) Voyez ci-deſſus page 4. lignes 7 & 8.

comme Commiſſaires, j'aurais pu m'expliquer, ſi je recuſois quelques-uns, & ſi j'en deſirois d'autres. C'eſt pourquoi les formalitez eſſentielles n'ayant point été obſervées, la Societé a déclaré qu'elle ne prétend point avoir jugé définitivement entre Mr. Newton & moi.

Je ſuis avec zèle,

Monſieur

Votre &c.

RE-

RE'PONSE de Mr. l'Abbé CONTI à Mr. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

J'Ai différé juſqu'à cette heure de répondre à votre Lettre, parce que j'ai voulu accompagner ma Réponſe de celle que Mr. *Newton* vient de faire à l'*Apoſtille* que vous y avez ajoutée. Je n'entrerai dans aucun détail à l'égard de la diſpute que vous avez avec Mr. *Keill*, ou plutôt avec Mr. *Newton*. Je ne puis dire qu'hiſtoriquement ce que j'ai vu, & ce que j'ai lu, & ce qu'il me manque encore de voir & de lire pour en juger comme il faut.

J'ai lu avec beaucoup d'attention & ſans la moindre prévention le *Commercium Epiſtolicum*, & le petit Livre qui en contient l'*Extrait* (*a*). J'ai vu à la Societé Roya-

(*a*) C'eſt un Ecrit de 38. pages in 8, intitulé, *Extrait du Livre intitulé*: Commercium Epiſtolicum Collinii & aliorum de Analyſi promota; *publié par ordre de la Societé Royale, à l'occaſion de la diſpute*

Royale les Papiers Originaux des Lettres du *Commercium :* une petite Lettre écrite de votre main à Mr. *Newton* (*a*) ; l'ancien Manuſcrit que Mr. *Newton* envoya au Docteur Barrow, & que Mr. *Jones* a publié depuis peu (*b*).

De tout cela j'en infére, que ſi l'on ôte à la diſpute toutes les digreſſions étrangéres, il ne s'agit que de chercher ſi Mr. *Newton* avoit le Calcul des Fluxions ou infinitéſimal, avant vous, ou ſi vous l'avez eu avant lui. Vous l'avez publié le premier, il eſt vrai ; mais vous avez avoué auſſi que Mr. *Newton* en avoit laiſſé entrévoir beaucoup dans les Lettres qu'il a écrites à Mr. *Oldenbourg* & aux autres. On prouve cela fort au long dans le *Commercium*, & dans ſon Extrait. Quelles ſont

pute élevée entre Mr. Leibniz & le Dr. Keil, ſur le Droit d'invention à la Méthode des Fluxions, par quelques-uns appellée. Méthode différentielle. On l'a inſéré dans le Tome VII. du *Journal Littéraire.*

(*a*) On la trouvera ci-deſſus dans l'*Appendix* qui eſt à la fin des *Remarques de Mr. Newton ſur la Lettre de Mr. Leibniz à Mr. l'Abbe Conti.*

(*b*) Ce Manuſcrit, intitulé *de Analyſi per Æquationes infinitas*, a été publié en 1711. par *Mr. Jones*, dans le Recueil qui a pour titre. *Analyſis per Quantitatum Series, Fluxiones, ac Differentias : cum enumeratione Linearum tertii ordinis*, in 4.

ſont vos réponſes ? Voilà ce qui manque encore au Public, pour juger exactement de l'affaire.

Vos Amis attendent votre Réponſe avec beaucoup d'impatience ; & il leur ſemble que vous ne ſauriez vous diſpenſer de répondre, ſi non à Mr. *Keil*, du moins à Mr. *Newton* lui-même, qui vous fait un défi en termes exprès, comme vous verrez dans ſa Lettre.

Je voudrois vous voir en bonne intelligence. Le Public ne profite guère des Diſputes, & il perd ſans reſſource pour bien des ſiècles, toutes les lumiéres que ces mêmes Diſputes lui dérobent.

Sa Majeſté a voulu que je l'informaſſe de tout ce qui s'eſt paſſé entre Mr. *Newton*, & vous. Je l'ai fait de mon mieux, & je voudrois que ce fût avec ſuccès pour l'un & pour l'autre.

Votre Problême a été réſolu fort aiſément en peu de tems. Pluſieurs Géometres à Londres & à Oxford en ont donné la ſolution. Elle eſt générale ; car elle s'étend à toutes ſortes de Courbes ſoit Géométriques, ſoit Mécaniques. Le Problême eſt un peu équivoquement propoſé : mais je crois que Mr. *de Moivre* ne ſe trom-

trompe pas, en disant qu'il faudroit fixer l'idée d'une suite de Courbes : par Exemple, supposer qu'elles ayent la même soutangente pour la même Abciſſe : ce qui conviendra non-seulement aux Sections Coniques, mais à une infinité d'autres tant Géométriques que Mécaniques ; on pourroit encore faire d'autres suppositions pour fixer cette idée.

Je vous parlerai une autre fois de la Philosophie de Mr. *Newton*. Il faut convenir auparavant de la Méthode de philosopher, & distinguer avec beaucoup de soin la Philosophie de Mr. *Newton*, des conséquences que plusieurs en tirent fort mal à propos. On attribue à ce grand homme bien des choses qu'il n'admet pas ; comme il l'a fait voir à ces Messieurs François qui vinrent à Londres, à l'occasion de la grande Eclipse.

Lorsque Mr. le Baron *Diſcau* reviendra de Pologne, je me donnerai l'honneur de vous entretenir plus souvent, & vous serez, peut-être, bien aise de savoir ce qui se passe dans une Ville, où les Savans sont en si grand nombre, & où les Sciences & les Arts fleurissent plus que jamais.

Je

Je vous remercie très-humblement de la Lettre ſur le Syſtême de Mr. *Nigriſoli*. La queſtion n'eſt pas des plus importantes, ni le Philoſophe des plus ſavans; mais quelquefois il faut céder au tems, & aux inſtances de ſes Amis. Je ſuis avec tout le reſpect poſſible, Monſieur, votre &c.

A Londres le .... de Mars 1716.

LET-

LETTRE de Mr. le Chevalier NEWTON à Mr. l'Abbé CONTI, ſervant de Réponſe à l'*Apoſtille* de Mr. LEIBNIZ.

A Londres le 26. de Février 1716. V. S.

MONSIEUR,

VOUS ſavez que le *Commercium Epiſtolicum* contient les Lettres & autres papiers de vieille date, qui ont quelque relation à la Diſpute agitée entre Mr. *Leibniz* & Mr. *Keil*, & qui ont été conſervez dans les Archives de la *Societé Royale*, ou dans la Bibliothéque de Monſieur *Collins*. Vous ſavez qu'ils ont été ramaſſez & publiez par un Committé nombreux & de perſonnes diſtinguées de pluſieurs Nations, aſſemblé exprès par ordre de la Societé Royale. Mr. *Leibniz* juſqu'à préſent a refuſé d'y répondre, ſachant bien qu'il eſt impoſſible de répondre à des matiéres de fait. Pour prétexte de ſon ſilence il allégua d'abord qu'il n'avoit point

point vu ce Livre & qu'il n'avoit pas le loiſir de l'éxaminer; mais qu'il avoit prié un Mathématicien fameux de vouloir bien ſe charger de ce ſoin. La Réponſe du Mathématicien, ou prétendu Mathématicien, datée du 7. *Juin* 1713. fut inſérée dans une Lettre diffamatoire datée du 29. *Juillet* de la même année, & publiée en *Allemagne*, ſans que le nom de l'Auteur, ni de l'Imprimeur, ni le lieu de l'impreſſion y fuſſent marquez. Le tout a été depuis traduit en François & inſéré dans une autre Lettre du ſtile de la premiére, & apparemment du même Auteur; à laquelle Mr. *Keil* répondit en *Juillet* 1714. (*a*). Mais on n'a pas encore repliqué à cette réponſe.

Monſieur *Leibniz* met à préſent un nouveau prétexte en uſage, pour éviter de répondre, c'eſt qu'il ne veut pas que les *Anglois* ayent le plaiſir de voir répondre à leurs petites raiſons. Cependant, pour me donner le change, il tâche à m'engager dans

(*a*) Les *Lettres* dont Mr. *Newton* ſe plaint ici, parurent en François dans le Tome II. du *Journal Littéraire*, page 444. & ſuiv: & la *Réponſe* de Mr. *Keil*, fut inſérée dans le Tome IV. du même Journal, page 319. & ſuiv.

dans des disputes Philosophiques, & me propose des Problêmes à résoudre; mais ces disputes & ces Problêmes n'ont aucun rapport à l'affaire dont il s'agit.

Si l'on vouloit examiner sa Philosophie, il ne seroit pas difficile de faire voir qu'il détourne la signification des mots de leur usage ordinaire: lors, par exemple, qu'il appelle *Miracles*, les choses qui arrivent dans le cours ordinaire de la Nature: qu'il donne le nom de *Qualitez occultes*, aux choses dont les causes nous sont inconnues; & qu'il appelle *Ame*, ce qui n'anime pas le Corps de l'Homme.

On pourroit faire voir que son *Harmonie préétablie* est un véritable Miracle, & qu'elle est contraire à l'expérience de tous les hommes; chaque individu ayant en soi la puissance de voir par ses propres yeux, & de mouvoir son Corps comme il lui plaît. On pourroit lui reprocher justement qu'il préfére les Hypothèses aux Argumens d'induction, tirez des expériences; qu'il m'accuse d'avoir des opinions qui ne sont point miennes; & qu'au lieu de proposer des Questions dont l'éxamen soit soumis aux expériences, avant qu'elles soient admises en Philoso-

phie,

phie, il propose des Hypothèses, qu'il veut que l'on admette avant qu'elles soient examinées. Mais cela ne regarde point le *Commercium Epistolicum*.

Il se plaint que le Committé a agi d'une maniére partiale, en omettant certaines choses qui ne m'étoient pas favorables, mais il ne prouve pas son accusation. A la vérité, il cite un passage d'une de mes Lettres qu'il dit avoir été omis, par lequel je confessois mon ignorance; cependant ce passage se trouve à la page 74. du *Commercium* lin. 10. 11. & je n'ai pas honte de cet aveu. Mais puisque Mr. *Collins* lui fit voir ce passage, lorsqu'il étoit à *Londres* pour la seconde fois; c'est-à-dire au mois d'*Octobre* 1676, il s'ensuit qu'il vit la Lettre où ce passage étoit contenu, laquelle Lettre étoit datée du 24. *Octobre* 1676. Or dans cette Lettre & dans quelques autres écrites avant ce tems-là, on voit une description de ma Méthode des Fluxions. Dans cette même Lettre j'avois décrit aussi deux méthodes générales pour les *Suites*, sur l'une desquelles Mr. *Leibniz* forme à présent des prétentions.

Je m'assûre que vous croyez qu'il est rai-

raiſonnable, que Mr. *Leibniz* ne ſe démente point, qu'il reconnoiſſe à préſent ce qu'il reconnoiſſoit il y a plus de quinze ans, & qu'il ne nie point ce qu'il accordoit alors.

Par une Lettre du 20. *May* 1675, il reconnoiſſoit avoir reçu une Lettre de Mr. *Oldenbourg* datée du 15. *Avril* 1675. dans laquelle étoient incluſes pluſieurs Suites convergentes, & je m'attends qu'il voudra bien le reconnoître encore. Pluſieurs perſonnes diſtinguées d'*Italie*, de *France* & d'*Allemagne*, du nombre desquelles vous étiez, ont vu les Lettres originales, & les copies qui en ont été faites, & qui ont été recueillies dans le Portefeuille des Lettres de la Societé Royale: il ne peut donc pas diſconvenir qu'il n'ait vu la Suite de *Gregory*, laquelle ſe trouve inſérée dans ladite Lettre de Mr. *Oldenbourg* du 15. *Avril* 1675. & dans la Lettre originale de *Gregory*, datée du 15. *Février* 1671.

Dans une Lettre du 12. *May* 1676. laquelle a été vue par les mêmes perſonnes, il reconnoiſſoit qu'il n'avoit pas la Méthode de trouver la Suite qui donne l'Arc par le moyen du Sinus, ni celle qui donne le Sinus par le moyen de l'Arc; c'étoit

c'étoit donc reconnoître qu'il ne l'avoit pas dans le tems qu'il écrivoit la Lettre du 26. *Octobre* 1674. Je m'attends à préſent qu'il voudra bien le reconnoître encore.

Dans une Réponſe faite par lui à Mr. *Fatio*, & imprimée dans les Actes de *Leipſic* pour le mois de *May* 1700, ſur ce que Monſieur *Fatio* avoit dit que j'étois le premier Inventeur, & que la date de mon invention étoit antécédente à celle de Mr. *Leibniz* de pluſieurs années; Monſieur *Leibniz* reconnoît qu'il ne ſache pas qu'il y ait eu perſonne qui ait poſſédé la Méthode des Fluxions ou des Différences avant moi & lui, & que perſonne n'avoit donné des preuves par aucun Ouvrage rendu public, qu'il eût poſſédé cette Méthode. Il avoue donc ici, que j'avois cette Méthode avant qu'elle eût été publiée, & avant qu'il l'eût communiquée en *Allemagne* à qui que ce fût. Il avoue que mon Livre des *Principes* étoit une preuve que j'avois cette Méthode, & que ce Livre contenoit les premiers eſſais rendus publics de l'application qu'on en pouvoit faire aux Problêmes les plus difficiles. Je m'attends donc qu'il continuera toujours à le reconnoître. Il ne

nioit point alors ce que Mr. *Fatio* avoit avancé ; s'il le nie à préſent, on en pourra conclurre qu'il agit de mauvaiſe foi.

Dans une de ſes Lettres du 7. *May* 1693, dépoſée à préſent dans les Regiſtres de la Societé Royale, on peut voir le paſſage qui ſuit : *Mirifice ampliaveras Geometriam tuis Seriebus, ſed edito Principiorum Opere oſtendiſti patere tibi quæ Analyſi receptæ non ſubſunt. Conatus ſum ego quoque, Notis commodis adhibitis quæ Differentias & Summas exhibent, Geometriam illam quam Tranſcendentem appello, Analyſi quodammodo ſubjicere ; nec res male proceſſit.* Ce qu'il m'accordoit alors, il doit donc encore me l'accorder.

Dans ſa Lettre du 21. *Juin* 1677, écrite pour réponſe à la mienne du 24. *Octobre* 1676. il dit qu'il convenoit avec moi que la Méthode de *Sluſius*, pour les Tangentes, n'étoit pas encore parfaite ; ſurquoi il décrit ſa Méthode Différentielle pour les Tangentes, qui étoit la même que celle qui avoit été publiée par Mr. *Barrow* en 1670. Mais comme il prétendoit que cette Méthode lui appartenoit, il la déguiſa ſous une Notation nouvelle, & fit voir qu'on pouvoit la pouſſer plus loin, & l'amener

juſqu'au

juſqu'au niveau de la Méthode que j'avois décrite. D'où il concluoit que ſa Méthode ne différoit pas beaucoup de la mienne, puisqu'entr'autres choſes elle facilitoit les Quadratures. Il publia les Elémens de ſa Méthode dans les Actes de *Leipſic* pour le Mois d'*Octobre* 1684. à quoi il ajouta qu'elle s'étendoit aux Problêmes les plus difficiles, leſquels ne pouvoient pas être réſolus facilement ſans l'aide de cette Méthode, ou de quelque autre ſemblable. Il reconnoiſſoit donc en ce tems-là, que lorsque j'écrivis la Lettre mentionnée ci-deſſus du 24. *Octobre* 1676. j'avois une Méthode qui s'étendoit auſſi loin que la ſienne; c'eſt pourquoi il doit ſelon la juſtice le reconnoître encore, d'autant plus que les chiffres de cette Lettre ſont à préſent expliquez, auſſi-bien que certaines autres choſes qui ont du rapport à cette Méthode, & que l'abregé dont il eſt là fait mention, eſt rendu public.

Il manquoit dans ſa Lettre du 27. *Août* 1676, qu'il ne croyoit pas que mes Méthodes fuſſent auſſi générales que je l'aſſûrois, dans ma Lettre du 13. de *Juin* précédent; & qu'il y avoit des Problêmes ſi difficiles, qu'ils ne dépendoient ni des

Equations ni des Quadratures, tel qu'étoit entr'autres le Problême inverſe des Tangentes. On voit par ces paroles, qu'il reconnoiſſoit n'avoir pas encore trouvé la réduction des Problêmes aux Equations Différentielles. Ce qui étoit pour lors reconnu par lui, eſt encore reconnu dans les Actes de *Leipſic* du Mois d'*Avril* 1691. pag. 198. & doit ſelon l'équité l'être encore aujourd'hui.

Le Docteur *Wallis*, dans la Préface des deux premiers Volumes de ſes Oeuvres, publiées en 1695. marque que dans mes deux Lettres écrites en 1676. j'avois expliqué à Monſieur *Leibniz* la Méthode appellée par moi la Méthode des Fluxions, & par lui la Méthode Différentielle; & que j'avois inventé cette Méthode dix ans auparavant ou plutôt (c'eſt-à-dire, dans l'année 1666. ou avant.) Et Monſieur *Leibniz* ayant eu un commerce de Lettres avec le Docteur *Wallis* depuis ce tems-là, & n'ayant point contredit ce qu'il avoit avancé, & même n'y ayant point trouvé à redire, je m'attends qu'à préſent il y voudra bien encore acquieſcer.

Mais comme depuis quelque tems il m'a intenté une accuſation, qui va à

me

me vouloir faire paſſer pour Plagiaire ; s'il perſiſte dans ſon accuſation, il eſt obligé, ſelon les loix établies, de la prouver, à peine de paſſer pour coupable de calomnie. Il s'eſt contenté juſqu'ici d'écrire à ceux avec qui il eſt en commerce, des Lettres pleines d'affirmations, de plaintes & de réflexions qui ne prouvent rien ; mais il eſt l'Aggreſſeur, & il eſt obligé de prouver ce dont il m'accuſe.

Je m'abſtiens d'entrer dans un plus grand détail, vous pouvez être inſtruit du tout dans le *Commercium*, & dans l'Abregé qui en a été fait ; c'eſt pourquoi vous trouverez bon que je vous y renvoye. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

IS. NEWTON.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. L'ABBE' CONTI.

Hanover ce 14. d'Avril 1716.

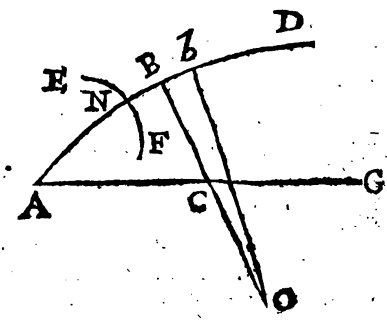
MONSIEUR,

POur ne vous point faire attendre, je vous dirai par avance que j'ai répondu d'abord à l'honneur de votre Lettre, & en même tems à celle que Mr. *Newton* vous a écrite; & que j'ai envoyé le tout à Mr. *Remond* à Paris, qui ne manquera pas de vous le faire tenir. Je me ſuis ſervi de cette voye, pour avoir des témoins neutres & intelligens de notre Diſpute: & Mr. *Remond* en fera encore part à d'autres. Je lui ai envoyé en même tems une copie de votre Lettre, & de celle de Mr. *Newton*. Après cela vous pourrez juger, ſi la mauvaiſe chicane de quelques-uns de vos nouveaux Amis m'embarraſſe beaucoup.

Quant au Problême dont quelques-uns parmi eux ont voulu réſoudre des cas parti-

particuliers pour en fixer, disent-ils, les idées, il y a de l'apparence qu'ils se seront jettés sur des cas faciles, car il y en a dans les Courbes transcendantes aussi-bien que dans les ordinaires ; mais il s'agit d'une solution générale. Ce Problême n'est point nouveau. Mr. *Jean Bernoulli* l'a déja proposé dans le mois de *May* des Actes de *Leipsic* 1697. pag. 211. Et comme Mr. *Fatio* mépriſoit ce que nous avions fait, on en répéta la propoſition pour lui & pour ſes ſemblables dans les Actes de *May* 1700. pag. 204. Il peut ſervir encore aujourd'hui à faire connoître à quelques-uns, s'ils ſont allez auſſi avant que nous en Méthodes, & en attendant qu'ils trouvent le moyen de parvenir à la ſolution générale, ils pourront eſſayer ce qu'ils peuvent en fixant les idées ſur un cas particulier, qu'on leur propoſe dans le papier ci-joint. Sa ſolution vient encore du même Mr. *Bernoulli*. Ainſi vous aurez la bonté de ne pas vous rendre trop tôt aux inſinuations de ceux qui nous ſont contraires ; comme lorſqu'ils vous ont fait accroire que notre Problême leur étoit aiſé. Je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

PROBLEMA *continens casum specialem Problematis generalis de inveniendâ serie Curvarum, quarum quælibet sit ad aliam seriem Curvarum perpendicularis.*



Super rectâ AG tanquam axe ex puncto A, constructis Curvis quotcunque, qualis est ABD, ejus naturæ ut radius osculi ex singulis singularum Curvarum punctis B eductus BO secetur ab axe AG in C in data semper constante ratione, ut nempe sit BO: ad BC ut N: ad N. Construendæ jam sunt trajectoriæ qualis est ENF, priores Curvas ABD secantes ad angulos rectos.

LET-

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A MADAME LA COMTESSE DE KILMANSEGG.

Hanover ce 18. *d'Avril* 1716.

MADAME,

JE ſuis bien aiſe que des Dames auſſi éclairées que vous l'êtes, prennent connoiſſance de ma controverſe avec Mr. *Newton*. Si vous ne voulez pas prendre la peine de pénétrer dans l'embarras des figures des Calculs, dont vous ſeriez capable de venir à bout, autant que qui que ce ſoit, vous pénétrerez aſſez dans l'Hiſtorique pour n'être point ſurpriſe: & vous autres Dames Hanoveriennes à Londres, ou ici, vous ne devez point être fâchées, ce ſemble, qu'il y ait quelque choſe, en quoi Hanover, tout petit qu'il eſt, ne céde point au grand Londres. Il céde en grandeur, en richeſſes,

en tout ce qu'il vous plaîra ; mais non pas en affection pour le Roi, ni par rapport au mérite des Dames, ni en Géométrie. Voici le fait.

Etant venu en France l'an 1672. jeune garçon, comme il eſt aiſé de croire, j'apportai de nos Univerſitez toute autre connoiſſance, que celle de la profonde Géométrie. Le Droit & l'Hiſtoire étoient mon fait. Je me plaiſois pourtant à la Mathématique pratique, & je m'étois un peu exercé aux propriétez des Nombres, ayant publié un petit Livre ſur l'Art des Combinaiſons dès l'an 1666. & je fis même une remarque conſidérable ſur les différences des ſuites (ou *ſeries*) des Nombres, où d'autres n'avoient pas aſſez pris garde. A Paris je me fourrois dans les grandes Bibliothéques, & je cherchois des Pièces rares, ſur-tout en Hiſtoire ; mais je ne laiſſois pas de donner encore quelque tems aux curioſitez de Mathématique. Je fis un tour à Londres, & m'y trouvant au commencement de l'année 1673. quoique je n'y fiſſe point un long ſéjour, je ne laiſſai pas de faire connoiſſance avec Mr. *Oldenbourg*, Secrétaire de la Societé des Sciences, que le Roi Charles II. avoit érigée : & comme

me j'aimois un peu la Chymie, je pratiquai auſſi Mr. *Boyle*, chez qui je rencontrai un jour un Mathématicien, nommé Mr. *Pell*; & lui ayant conté une certaine obſervation, que j'avois faite ſur les Nombres, il m'apprit qu'un Holſteinois, qui ſe trouvoit à Londres, nommé Mr. *Mercator*, l'avoit faite auſſi dans un Livre publié depuis peu ſur la figure qui s'apelle Hyperbole. Je cherchai ce Livre, & je l'apportai avec moi en France.

Comme j'y pratiquai Mr. *Huygens* de Zulichem, inventeur du Syſtême de Saturne & des Pendules, & grand Géometre, je commençai à prendre goût aux méditations Géométriques. J'y avançai en peu de tems, & trouvai une ſuite de Nombres (ou *ſeries*) qui faiſoit pour le Cercle ce que celle de Mercator avoit fait pour l'Hyperbole. La découverte fit du bruit à Paris. Mr. *Huygens* la fit valoir, & cela joint à d'autres raiſons, fit qu'on me deſtina une place dans l'Académie Royale des Sciences. Nous crumes que j'étois le premier, qui avois fait quelque choſe de tel ſur le Cercle; & j'en écrivis ſur ce ton-là à *Mr. Oldenbourg* en 1674. avec qui auparavant je ne m'étois point entretenu de telles choſes, quoique nous

euſſions déja échangé pluſieurs Lettres. Mr. *Oldenbourg* m'écrivit qu'un Mr. *Newton* à Cambridge avoit déja donné des choſes ſemblables, non-ſeulement ſur le Cercle; mais encore ſur toutes ſortes d'autres figures, & m'en envoya des eſſais. Cependant le mien fut aſſez applaudi par Mr. *Newton* même. Il s'eſt trouvé par après, qu'un nommé Mr. *Gregory*, avoit trouvé juſtement la même *ſeries* que moi. Mais c'eſt ce que j'appris tard.

Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit: car j'allai plus avant & joignant mes anciennes obſervations ſur les différences des Nombres à mes nouvelles méditations de Géométrie, je trouvai environ en 1676. (autant qu'il m'en peut ſouvenir) un nouveau Calcul, que j'appellai *le Calcul des Différences*, dont l'application à la Géométrie produiſoit des merveilles. Mais devant retourner en Allemagne, où feu Monſeigneur le Duc Jean Frideric, Oncle de notre Roi, m'avoit appellé la même année, & voulant profiter du peu de ſéjour qui me reſtoit à Paris, on peut bien juger que je n'eus point le tems de demeurer long-tems dans mon Cabinet, & de méditer beaucoup, pour faire valoir d'abord

bord ma nouvelle découverte. Je paſſai par l'Angleterre & par la Hollande. Etant à Londres, mais très-peu de jours, je fis connoiſſance avec Mr. *Collins*, qui me montra pluſieurs Lettres de Mr. *Newton*, de Mr. *Gregory* & d'autres, qui rouloient principalement ſur les *ſeries*. Etant arrivé à Hanover je reçus de Mr. *Oldenbourg* en 1677. une Lettre que Mr. *Newton* lui avoit écrite pour m'être communiquée, où il diſoit pouvoir mener les Tangentes d'une figure donnée ſans ôter les irrationelles, & auſſi réciproquement, qu'il avoit deux Méthodes pour trouver la figure propre aux Tangentes d'une nature donnée; & il cacha l'une & l'autre ſous des lettres tranſpoſées. Je répondis à Mr. *Oldenbourg* par une Lettre donnée à Hanover le 21. de Juin 1677. & je lui envoyai ma Méthode, que je jugeois fournir tout ce que Mr. *Newton* promettoit des ſiennes en enigme.

Les choſes en demeurérent-là, & j'eus quelque loiſir de pouſſer mes méditations tant ſur ces matiéres, que ſur d'autres. Quelques années après des Amis à *Leipſic* de concert avec moi, commencérent un Journal des Savans en Latin, qui ſe devoit donner tous les Mois, & qui a

toujours été continué depuis. Je m'engageai d'y fournir quelque choſe de tems en tems. Cela commença en 1682. Je publiai alors ma *ſeries* pour le Cercle dont j'ai parlé ci-deſſus. En 1684, je publiai le nouveau Calcul des Différences, que j'avois inventé & gardé preſque neuf ans ſans me preſſer de le publier. Cette invention dont on reconnut l'uſage par l'application à des queſtions difficiles, fit du bruit. Le Marquis de l'Hoſpital, Vice-Préſident de l'Académie des Sciences à Paris, fit un Livre exprès là-deſſus. On s'en ſervit en France, en Italie, & même en Angleterre. Mais perſonne ne s'y ſignala davantage que Meſſieurs *Bernoulli* en Suiſſe.

En 1687. Mr. *Newton* publia ſon Livre intitulé : *Principes Mathématiques de la Nature*. Il dit en Latin page 253. 254. ce qui donne ce ſens en François : *Dans le Commerce des Lettres que j'ai eu il y a dix ans* (*par l'entremiſe de Mr.* Oldenbourg) *avec Mr.* Leibniz, *très-habile Géometre, lorſque je lui fis ſavoir que j'avois une Méthode de déterminer les quantitez les plus grandes ou les plus petites, de mener des Tangentes, & d'effectuer d'autres choſes ſemblables en termes ſourds auſſi-*

bien

bien qu'en termes rationaux, que je cachai ſous des lettres tranſpoſées, qui renfermoient ce ſens: " une équation donnée, „ qui contient des quantitez fluentes, „ trouver les Fluxions, & réciproque„ ment: " *ce célèbre perſonnage me répondit, qu'il étoit tombé ſur une Méthode, qui faiſoit auſſi cet effet, & la communiqua; qui ne différoit guère de la mienne, que dans les termes, & dans les caractères.* Ainſi, Mr. *Newton* ne me conteſta point d'avoir trouvé la choſe de mon chef. J'eus auſſi l'honnêteté de dire publiquement, & de faire dire à mes Amis, que je croyois que Mr. *Newton* avoit eu de ſon chef quelque choſe de ſemblable à mon invention.

Mais en 1711. que j'étois depuis environ 27. ans en poſſeſſion de l'invention, il y eut des gens en Angleterre qui pouſſez, ce ſemble, par des mouvemens d'envie, s'aviſérent de me le conteſter. On prit pour prétexte certaines paroles du Journal de Leipſic de l'an 1705. qu'on expliquoit malignement, comme ſi elles diſoient que Mr. *Newton* l'avoit priſe de moi, quoiqu'il n'y ait pas un mot qui le diſe. Là-deſſus on m'accuſa par une eſpèce de retorſion prétendue, d'avoir plu-

plutôt appris la choſe de Mr. *Newton*. On porta la Societé Royale de Londres à donner commiſſion à certaines perſonnes d'examiner les vieux Papiers ſans m'en donner aucune part, & ſans ſavoir ſi je ne recuſerois point quelques Commiſſaires, comme partiaux. Et ſous prétexte du rapport de cette Commiſſion, on publia un Livre contre moi en 1711. ſous le titre de *Commerce Epiſtolique*, où l'on inſéra des vieux Papiers, & des anciennes Lettres, mais en partie tronquées; & on ſupprima celles qui pouvoient faire contre Mr. *Newton*. Et ce qui eſt le pis, on y ajouta des Remarques pleines de fauſſetez malignes, pour donner un mauvais ſens à ce qui n'en avoit point. Mais la Societé Royale n'a point voulu prononcer là-deſſus, comme j'ai appris par un Extrait de ſes Regiſtres: & pluſieurs perſonnes de mérite en Angleterre (même des Membres de la Societé Royale) n'ont point voulu prendre aucune part à ce qui s'eſt fait contre moi.

On me manda la nouvelle de la publication de ce Livre, avant que le Livre me fût rendu; & ayant ſu qu'on en avoit envoyé un Exemplaire au célèbre Mr. *Jean Bernoulli*, qui connoiſſoit à fond l'in-

l'invention dont il s'agiſſoit, & l'avoit fait valoir mieux que perſonne par de belles découvertes, & qui étoit tout-à-fait impartial, je le priai de m'en dire ſon ſentiment. Il répondit par une Lettre datée de Bâle le 7. de Juin 1713. dont voici l'extrait traduit en François (*a*).

„ Il paroît que Mr. *Newton* a fort avancé par occaſion la Doctrine des *Series*, en ſe ſervant de l'extraction des „ Racines, qu'il y a employée le premier. Et il ſemble qu'il y a mis toute „ ſon étude au commencement, ſans avoir ſongé à ſon *Calcul des Fluxions*, „ ou *des Fluants*, ou à la réduction de „ ce calcul à des opérations analytiques „ générales en forme d'Algorithme ou „ de règles Arithmétiques ou Algébraïques. Ma conjecture eſt appuyée ſur un „ indice très-fort. C'eſt que dans toutes les Lettres du *Commerce Epiſtolique*, „ on ne trouve point la moindre trace, „ ni ombre des Lettres comme *x*, ou *y*, „ pointées d'un, deux, trois ou pluſieurs „ points mis deſſus, qu'il employe maintenant

(*a*) Cette même Traduction de la Lettre de Mr. *Bernoulli* a paru dans les *Nouvelles Littéraires* du 28. Décembre 1715. pag. 414, avec un Préambule de Mr. *Leibniz*.

„ tenant à la place de *dx*, *ddx*, *dddx*; *dy*, „ *ddy*, *dddy* &c. Et même dans l'Ou„ vrage des Principes Mathématiques de „ la Nature, où il avoit si souvent oc„ casion d'employer son Calcul des Flu„ xions, il n'en dit pas un mot, & on „ ne voit aucune de ces marques; & tout „ s'y fait par les lignes des figures, sans „ aucune certaine Analyse déterminée, „ mais seulement d'une maniére qui a „ été employée non-seulement par lui, „ mais encore par Mr. *Huygens*, & mê„ me en quelque façon par Torricelli, „ Roberval, Cavallieri, & autres. Ces „ lettres pointées n'ont paru que dans „ le 3. Volume des Oeuvres de Mr. *Wal„ lis*, plusieurs années après que le Cal„ cul des Différences fut déja reçu par„ tout. Un autre indice qui fait conjec„ turer que le Calcul des Fluxions n'est „ point né avant celui des Différences, „ est que la véritable maniére de pren„ dre les Fluxions, c'est-à-dire, de dif„ férencier les différences, n'a pas été „ connue à Mr. *Newton*. C'est ce qui „ est manifeste par ses *Principes Mathé„ matiques*, où non-seulement l'accrois„ sement constant de la grandeur *x*, qu'il „ marqueroit à présent par un point, est

„ mar-

„ marqué par un *o*; mais même une fauſ-
„ ſe règle eſt donnée pour les degrez ul-
„ térieurs des différences. Par où l'on
„ peut juger, qu'au moins la véritable
„ maniére de différencier les différences
„ ne lui a point été connue, quand elle
„ étoit déja fort en uſage auprès d'au-
„ tres.

On publia cette Lettre : & je crus avec raiſon pouvoir oppoſer ce jugement à celui de tous ceux qui pourroient approuver la maniére, dont on en avoit uſé contre moi dans la publication du Livre intitulé *Commerce Epiſtolique*. Et ne pouvant répondre à ce Livre de point en point, & en même tems d'une maniére digne de moi, ſans faire un autre Livre plus gros, & y employer bien du tems, parce que j'aurois tâché de faire ſentir aux Adverſaires, qu'il leur manque encore quelque choſe, je m'en diſpenſai pour lors, ayant des occupations plus néceſſaires & preſque indiſpenſables; outre que j'avois appris d'ailleurs que leur Livre ne faiſoit guére d'impreſſion dans le Monde. Mais il eſt arrivé par hazard, qu'on leur donne un Os à ronger. Mr. *Bernoulli* avoit propoſé un Problême dans un Jour-

nal

nal de Leipſic (*a*) ; & on y inſiſta dans un autre Journal de Leipſic (*b*), pour ceux qui mépriſent nos Méthodes & s'en font accroire. On l'a répété mainténant pour ceux qui prétendent que la Méthode des Fluxions de Mr. *Newton* leur ſuffit. Quelques-uns s'y ſont appliquez ; mais on ne croit pas juſqu'ici qu'ils en viennent aiſément à bout.

Enfin depuis quelques ſemaines Mr. *Newton* a paru lui-même contre moi par une Lettre écrite à un Ami. Elle m'a été communiquée ; & j'ai fait paſſer ma Réponſe par la voye de France, afin que ce qui ſe fait entre nous ſoit connu des perſonnes neutres & intelligentes.

Voilà, Madame, l'Hiſtoire de notre controverſe, qui ne peut manquer de vous ennuyer. Mais on ne pouvoit pas vous en donner une pleine information ſans s'étendre ; & on ne ſauroit éviter que les Juges ne bâillent quelquefois, quand ils ont à prendre connoiſſance de Procès auſſi longs & auſſi grands que le nôtre. Mais ſi les Spectateurs ne s'ennuyoient pas, ils prendroient trop de plaiſir :

(*a*) May 1697.
(*b*) May 1700.

ſir: ils ſe divertiroient à nos dépens. Pour moi, je ne veux pas me mettre en colére pour vous faire rire, vous & vos Amies. Vous pouvez faire (ſans comparaiſon) comme un Cordonnier à Leyde, dont j'ai mis autrefois l'Hiſtoire dans une Epigramme Latine. Quand on diſputoit des Thèſes à l'Univerſité, il ne manquoit jamais de ſe trouver à la Diſpute publique. Enfin quelqu'un qui le connoiſſoit lui demanda s'il entendoit le Latin? *Non*, dit-il, *& je ne veux pas même me donner la peine de l'entendre.* " Pourquoi „ venez-vous donc ſi ſouvent dans cet „ Auditoire, où l'on ne parle que Latin? *C'eſt que je prends plaiſir à juger des coups.* " Et comment en juzez-vous ſans ſavoir ce qu'on dit? „ *C'eſt que j'ai un autre moyen de juger, qui a raiſon.* " Et comment? " *C'eſt* „ *que quand je vois à la mine de quelqu'un* „ *qu'il ſe fâche, & qu'il ſe met en colére,* „ *je juge que les raiſons lui manquent.*

Il vous ſeroit aiſé, Madame, à vous & à votre Correſpondante (*a*) de ſavoir la Géométrie, auſſi-bien que nous; mais vous ne voulez pas en prendre la peine, &

(*a*) Mademoiſelle de Pölnitz, à Hanovre.

& vous en voulez cependant juger en vous divertiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je crois avoir fourré ici de quoi vous donner le moyen de prendre connoiſſance du point hiſtorique, ſans que vous ayez beſoin d'entrer dans la Géométrie; & du moins vous me trouverez aſſez réſolu, & aſſez gai pour un plaideur. Les Lettres que nous échangeons Mr. *Newton* & moi, vous inſtruiront du reſte. Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre, &c.

APOS-

APOSTILLE

D'UNE LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. LE COMTE DE BOTHMER.

JE ſuis bien obligé à V. E. de ce quelle paroît deſaprouver les chicanes que certaines perſonnes m'ont ſuſcitées. Mais puis-je m'empêcher de répondre, quand on n'attaque pas ſeulement ma ſcience, mais auſſi ma bonne foi & ma réputation?

Je fis connoître en 1677. par une Lettre écrite au Secrétaire de la Societé Royale d'Angleterre, que j'avois trouvé un nouveau Calcul Mathématique. Je ne le publiai qu'en 1684, & il fit grand bruit parmi les Connoiſſeurs, & fut bien-tôt introduit par-tout, & appliqué utilement à cent Queſtions difficiles. Mr. *Newton* publia un Livre en 1686, où il marqua qu'il avoit donné, il y avoit long-tems, quelque choſe de cette nature par enigme; mais qu'il n'expliqua qu'alors, avouant

vouant que j'avois donné le mien de mon chef. Quoique l'explication de l'Enigme ne dît pas assez ; néanmoins persuadé alors non-seulement du savoir, mais aussi de la candeur du Mr. *Newton*, j'eus l'honnêteté de dire, & de faire dire à mes Amis, que je croyois que Mr. *Newton* avoit eu de son chef une invention approchante de la mienne. Les choses en demeurérent-là, mais après vingt-sept ans de ma possession, quelques personnes envieuses de la réputation d'autrui, voyant le grand usage de l'invention dont le Monde m'étoit redevable ; puisqu'en effet, je l'avois publiée, quoiqu'après huit ans d'attente, pendant que Mr. *Newton* avoit gardé *in petto* ce qu'il pouvoit avoir eu, ils cherchérent un prétexte pour me faire querelle ; & ils le trouvérent dans certaines paroles d'un Journal Latin de Leipsic, qu'ils supposérent avoit été mises-là avec mon consentement, & qu'ils expliquérent comme si j'accusois Mr. *Newton* d'avoir forgé son Calcul sur le mien.

Soit que Mr. *Newton* ait été abusé par des suggestions malignes, soit qu'il ait été bien aise d'avoir ce prétexte de s'attribuer l'Invention en m'excluant ; ses Ad-

Adhérens publiérent un Livre contre moi à Londres en 1712. plein de fauſſes interprétations de vieilles Lettres, par leſquelles ils m'accuſoient, comme par forme de rétorſion que c'étoit plutôt moi, qui avois pris mon invention de M. *Newton*; & on eut grand ſoin d'envoyer ce Libelle en France, en Italie, & ailleurs. J'étois alors à Vienne: j'appris la publication du Livre; mais aſſûré qu'il devoit contenir des fauſſetez malignes, je ne daignai point le faire venir par la poſte. J'écrivis ſeulement à Mr. *Bernoulli*, l'homme de l'Europe, qui a peut-être le mieux réuſſi dans la connoiſſance & dans l'uſage de ce Calcul, & qui étoit tout-à-fait neutre, de m'en mander ſon ſentiment. Mr. *Bernoulli* m'écrivit une Lettre datée de Bâle le 7. Juin 1713. où il diſoit, qu'il paroiſſoit vraiſemblable, que Mr. *Newton* avoit fabriqué ſon Calcul après avoir vu le mien, parce qu'il avoit eu pluſieurs fois occaſion, dans ſes Ouvrages, d'employer ce Calcul, ſans qu'il en paroiſſe aucune trace; & même qu'il avoit fait des fautes, qui paroiſſoient incompatibles avec une véritable intelligence de ce Calcul. Un de mes amis publia cette Lettre avec des Réflexions;

& comme j'avois aſſez d'autres occupations, je ne voulus point entrer davantage là-dedans, d'autant que Mr. *Newton* n'avoit point parlé lui-même. Ainſi je crus qu'il ſuffiſoit d'avoir oppoſé aux criailleries de ſes Adhérens le jugement d'une perſonne de la ſcience & de l'impartialité de Mr. *Bernoulli*.

Mais enfin, on a trouvé le moyen de me faire parler, en donnant connoiſſance de l'affaire au Roi, & en m'envoyant en même tems un Cartel de Mr. *Newton*. J'y ai répondu par une Lettre, qui n'eſt pas trop longue; mais apparemment cela ira plus loin, & il faudra entrer dans un grand détail. Car s'il eſt permis à Mr. *Newton* & à ſes Adhérens de continuer de noircir ma réputation; je ſuis obligé indiſpenſablement de me défendre, & d'uſer de repreſailles, quoique je ſouhaiterois d'employer mon tems plus utilement. Il prétend dans ſa Lettre " que „ je ſuis l'Agreſſeur: que je l'accuſe d'a„ voir uſé de mauvaiſe foi; & que c'eſt „ à moi de prouver cette accuſation." Je ſouhaite qu'on examine cette queſtion préalable, qui de nous deux eſt l'agreſſeur; car il eſt fort aiſé de la vuider. Il ne ſe fonde que ſur les paroles du Jour-

nal

nal de *Leipſic* du Mois de Janvier de l'an 1705. que voici : *Calculi differentialis e- jusque reciproci ſummatorii Elementa ab inventore D. Godefrido Guillelmo Leibnitio in his Actis ſunt tradita, variique uſus, tum a D. D. fratribus Bernoulliis, tum a D. Marchione Hoſpitalio ſunt oſtenſi. Pro differentiis igitur Leibnitianis D. Newtonus adhibet, ſemperque adhibuit Fluxiones, quæ ſunt quam proxime ut fluentium augmenta æqualibus temporis particulis quam minimis genita; iiſque tum in ſuis Principiis Naturæ Mathematicis, tum in aliis poſtea editis eleganter eſt uſus ; quemadmodum & Honoratus Fabrius in ſua Synopſi Geometrica, motuum progreſſus Cavalleriana methodo ſubſtituit.*

Il n'y a pas un mot là-dedans qui ne ſoit vrai à la rigueur : & il n'y a pas un mot qui diſe que Mr. *Newton* a fabriqué ſon Calcul ſur le mien ; mais on l'en a voulu tirer par une Gloſe marginale dans le Livre fait contre moi, pag. 108. Car lorſque le Journal de Leipſic dit : *pro differentiis Leibnitianis D. Newtonus adhibet SEMPERQUE ADHIBUIT Fluxiones*, l'Auteur de la Gloſe l'explique ainſi : *Senſus verborum eſt, quod Newtonus fluxiones differentiis Leibnitianis*

SUBSTITUIT; mais ce *Subſtituit* eſt une interprétation maligne du Gloſſateur, & ne peut point s'accorder avec *ſemperque adhibuit*, qui paroît avoir été mis-là tout exprès, pour marquer que déja avant la publication de mon Calcul Mr. *Newton* s'étoit ſervi des fluxions: au lieu qu'on dit *ſubſtituit* en parlant du Pere Fabri, qui étoit venu après Cavallieri, & en avoit changé les expreſſions; en quoi on a marqué la différence, en diſant que Mr. *Newton* a toujours employé ſa Méthode, au lieu que le Pere Fabri n'a forgé la ſienne qu'à l'imitation d'un autre.

Ainſi, on ne peut rien tirer de dérogeant pour Mr. *Newton* de ces paroles, qu'en les empoiſonnant. Et ſi on les avoit trouvées obſcures, on auroit pu demander une explication, & les Journaliſtes auroient pris plaiſir, ſans doute, de redire ce qu'on avoit dit pluſieurs fois ailleurs, qu'on croyoit que Mr. *Newton* y étoit parvenu de ſon chef. Mais au lieu de ſe ſervir d'une telle voye, on a voulu chercher querelle: de ſorte que Mr. *Newton* ſe trouve l'Agreſſeur; & par conſéquent c'eſt à lui de prouver ſon accuſation.

LET-

LETTRE

DE Mr. LEIBNIZ à Mr. l'Abbé CONTI, pour répondre à la LETTRE de Mr. LE CHEVALIER NEWTON.

MONSIEUR,

C'Eſt ſans doute pour l'amour de la vérité que vous vous êtes chargé d'une eſpèce de Cartel de la part de Mr. *Newton*. Je n'ai point voulu entrer en lice avec des enfans perdus qu'il avoit détachez contre moi, ſoit qu'on entende celui qui a fait l'Accuſateur ſur le fondement du *Commercium Epiſtolicum*, ſoit qu'on regarde la Préface pleine d'aigreur qu'un autre a miſe devant la nouvelle Edition de ſes *Principes*; mais puisqu'il veut bien paroître lui-même, je ſerai bien aiſe de lui donner ſatisfaction.

Je fus ſurpris au commencement de cette Diſpute d'apprendre qu'on m'accuſoit d'être l'Aggreſſeur; car je ne me

ſouvenois pas d'avoir parlé de Mr. *Newton* que d'une maniére fort obligeante. Mais je vis depuis qu'on abuſoit pour cela d'un paſſage des *Actes* de *Leipſic* du Mois de Janvier 1705, où il y a ces mots: *Pro differentiis Leibnitianis, D. Newtonus adhibet, ſemperque adhibuit Fluxiones*; où l'Auteur des Remarques ſur le *Commercium Epiſtolicum* dit, *pag.* 108. *Senſus verborum eſt, quòd Newtonus Fluxiones differentiis Leibnitianis ſubſtituit.* Mais c'eſt une interprétation maligne d'un homme qui cherchoit noiſe. Il ſemble que l'Auteur des paroles inſérées dans les Actes de Leipſic a voulu y obvier tout exprès, par ces mots, *adhibet SEMPERQUE adhibuit*, pour inſinuer, que ce n'eſt pas après la vûe de mes Différences, mais déja auparavant, qu'il s'eſt ſervi de Fluxions. Et je défie qui que ce ſoit de donner un autre but raiſonnable à ces paroles, *ſemperque adhibuit*; au lieu qu'on ſe ſert du mot *ſubſtituit*, en parlant de ce que le Pere *Fabri* a fait après Cavallieri. D'où il faut conclure, ou que Mr. *Newton*, s'eſt laiſſé tromper par un homme qui a empoiſonné ces paroles des Actes, qu'on ſuppoſoit n'avoir pas été publiées ſans ma connoiſſance, & s'eſt imaginé

giné qu'on l'accuſoit d'être Plagiaire; ou bien qu'il a été bien aiſe de trouver un prétexte de s'attribuer ou faire attribuer privativement l'invention du nouveau Calcul (depuis qu'il en remarquoit le ſuccès, & le bruit qu'il faiſoit dans le Monde) contre ſes connoiſſances contraires avouées dans ſon Livre des Principes, *page* 253. de la premiére Edition. Si l'on avoit fait connoître qu'on trouvoit quelque difficulté, ou ſujet de plainte dans les paroles des *Actes* de *Leipſic*, je ſuis aſſûré, que ces Meſſieurs qui ont part à ces *Actes*, auroient donné un plein contentement; mais il ſemble qu'on cherchoit un prétexte de rupture.

Je n'ai pas eu connoiſſance du *Commité nombreux de perſonnes diſtinguées de pluſieurs Nations, aſſemblé exprès par ordre de la Societé Royale.* Car on ne m'en a donné aucune part; & je ne ſai pas encore préſentement les noms de tous ces Commiſſaires, & particuliérement de ceux qui ne ſont pas des Iſles Britanniques. Je ne crois pas qu'ils approuvent tout ce qui a été mis dans l'Ouvrage publié contre moi.

Il eſt aiſé de croire que j'ai été quelque tems à *Vienne*, avant que d'avoir vu le

Commercium Epiſtolicum déja publié, quoique j'en euſſe des nouvelles. Ainſi un ami ſachant cela, auſſi zélé pour moi que les ſeconds de Mr. *Newton* le peuvent être pour lui, a publié un Ecrit, que Mr. *Newton* appelle *diffamatoire*. Mais cette Pièce n'étant pas plus forte que ce qu'on a publié contre moi, Mr. *Newton* n'a pas droit de s'en plaindre. Si l'on n'a pas marqué l'Auteur, ni le lieu de l'impreſſion de cet Ecrit; on connoît aſſez le nom & le lieu de l'Auteur de la Lettre y inſérée d'un excellent Mathématicien que j'avois prié de dire ſon ſentiment ſur le *Commercium*; & cela ſuffit. Mr. *Newton* (dont les Partiſans ont marqué qu'il ne leur étoit point inconnu) l'appelle un *Mathématicien* ou *prétendu Mathématicien*; & après avoir fait inutilement des efforts pour le gagner, il le mépriſe contre l'opinion publique, qui le met entre ceux du premier rang, & contre l'évidence des choſes vérifiées par ſes découvertes.

Lorsque j'eus enfin le *Commercium Epiſtolicum*, je vis qu'on s'y écartoit entiérement du but, & que les Lettres qu'on publioit ne contenoient pas un mot qui pût faire révoquer en doute mon invention

tion du Calcul des Différences, dont il s'agiſſoit. Au lieu de cela, je remarquai qu'on ſe jettoit ſur les *Series*, où l'on accorde l'avantage à Mr. *Newton*; & que les Remarques contenoient des gloſes mal tournées, pour tâcher de me décrier par des ſoupçons ſans fondement, quelquefois ridicules, & quelquefois forgez contre la conſcience de quelques-uns de ceux qui en étoient les auteurs ou les approbateurs.

Pour répondre donc de point en point à l'Ouvrage publié contre moi, il falloit un autre Ouvrage auſſi grand pour le moins que celui-là: il falloit entrer dans un grand détail de quantité de minuties paſſées, il y a 30. à 40. ans, dont je ne me ſouvenois guères: il me falloit chercher mes vieilles Lettres, dont pluſieurs ſe ſont perdues, outre que le plus ſouvent, je n'ai point gardé les minutes des miennes: & les autres ſont enſévelies dans un grand tas de Papiers, que je ne pouvois débrouiller qu'avec du tems & de la patience; mais je n'en avois guère le loiſir, étant chargé préſentement d'occupations d'une toute autre nature.

De plus, je remarquai que dans la publication du *Commercium Epiſtolicum*. on

a ſupprimé des endroits qui pouvoient être au deſavantage de Mr. *Newton:* au lieu qu'on n'y a rien omis de ce qu'on croyoit pouvoir tourner contre moi par des gloſes forcées. Comme je n'ai pas daigné lire le *Commercium Epiſtolicum* avec beaucoup d'attention, je me ſuis trompé dans l'Exemple que j'ai cité, n'ayant pas pris garde, ou ayant oublié, qu'il s'y trouvoit; mais j'en citerai un autre. Mr. *Newton* avouoit dans une de ſes Lettres à Mr. *Collins*, qu'il ne pouvoit point venir à bout des Sections ſecondes (ou Segments ſeconds) des Shpéroïdes ou corps ſemblables; mais on n'a point inſéré ce paſſage ou ceste Lettre dans le *Commercium Epiſtolicum*. Il auroit été plus ſincère par rapport à la Diſpute, & plus utile au public, de donner le Commerce littéraire de Mr. *Collins* tout entier, là où il contenoit quelque choſe qui méritoit d'être ſu; & particuliérement de ne pas tronquer les Lettres; car il y en a peu parmi mes Papiers, ou dont il me reſte des minutes.

Ainſi tout conſidéré, voyant tant de marques de malignité & de chicane, je crus indigne de moi d'entrer en diſcuſſion avec des gens qui en uſoient ſi mal. Je voyois

voyois qu'en les réfutant on auroit de la peine à éviter des reproches, & des expreſſions fortes, telles que méritoit leur procédé; & je n'avois point envie de donner ce ſpectacle au Public, ayant deſſein de mieux employer mon tems, qui me doit être précieux, & mépriſant aſſez le Jugement de ceux qui ſur un tel Ouvrage voudroient prononcer contre moi; d'autant que la Societé Royale même ne l'a point voulu faire, comme je l'ai appris par un Extrait de ſes Regiſtres.

Je ne crois point avoir dit (comme Mr. *Newton* me l'impute) que *les Anglois n'auroient point le plaiſir de me voir répondre à leurs petites raiſons*; car je ne crois point que tous les Anglois faſſent leur cauſe de celle de Mr. *Newton*; il y en a de trop habiles & de trop honnêtes, pour épouſer les paſſions de quelques-uns de ſes Adhérens.

Après cela, il m'accuſe d'avoir voulu faire diverſion, en combattant ſa Philoſophie, & en voulant l'engager dans des Problêmes; mais quant à la Philoſophie, j'ai donné publiquement quelque choſe de mes Principes ſans attaquer les ſiens; ſi ce n'eſt que par occaſion j'en ai parlé dans des Lettres particuliéres, depuis qu'on

m'en a donné ſujet. Et pour ce qui eſt des Problêmes, je n'ai garde d'en propoſer à Mr. *Newton*, car je ne voudrois pas m'y engager quand on m'en propoſeroit à moi ; nous pouvons nous en diſpenſer à l'âge où nos ſommes, mais nous avons des amis qui y peuvent ſuppléer à notre défaut.

Je ne veux point entrer ici dans le détail de ce que Mr. *Newton* dit un peu aigrement contre ma Philoſophie, ou pour la ſienne. Ce n'en eſt point le lieu. J'appelle *Miracle* tout Evénement qui ne peut être arrivé que par la puiſſance du Créatur, ſa Raiſon n'étant pas dans la nature des Créatures : & quand on veut néanmoins l'attribuer aux qualités ou forces des Créatures, alors j'appelle cette Qualité *une Qualité occulte à la Scholaſtique :* c'eſt-à-dire, qu'il eſt impoſſible de rendre manifeſte, telle que ſeroit une peſanteur primitive ; car les Qualités occultes qui ne ſont point chimériques, ſont celles dont nous ignorons la cauſe, mais dont nous ne l'excluons point. Et j'appelle *l'Ame de l'Homme* cette Subſtance ſimple qui s'apperçoit de ce qui ſe paſſe dans le Corps humain, & dont les appetits ou volontés ſont ſuivis par les efforts

du

du Corps. Je ne préfére pas les *Hypothèſes* aux *Argumens* tirez de l'induction des éxperiences; mais quelquefois on fait paſſer pour inductions générales ce qui ne conſiſte qu'en obſervations particuliéres, & quelquefois on veut faire paſſer pour une Hypothèſe ce qui eſt démonſtratif. L'idée que Mr. *Newton* donne ici de mon Harmonie préétablie n'eſt pas celle qu'en ont quantité d'habiles gens hors de l'Angleterre, & quelques-uns en Angleterre; & je ne crois pas que vous-même, Monſieur, en ayez eu une ſemblable, ou l'ayez maintenant, à moins que d'être bien-changé.

Je n'ai jamais nié qu'à mon ſecond Voyage en Angleterre j'aye vu quelques Lettres de Mr. *Newton* chez Mr. *Collins*; mais je n'en ai jamais vu où Mr. *Newton* ait expliqué ſa Méthode des Fluxions, & je n'en trouve point dans le *Commercium Epiſtolicum*.

Je n'ai pas vu non plus qu'il ait expliqué la Méthode des *Series* que je m'attribue: je crois qu'il veut parler de celle où je prends une *Series* arbitraire; je l'ai fait avant mon ſecond retour en Angleterre. Je ne nie pourtant pas, que Mr. *Newton* n'eût pu l'avoir auſſi, & ce

n'eſt pas même une invention fort difficile.

Mr. *Newton* veut que j'avoue, & que j'accorde ce que j'ai avoué ou accordé il y a 15. ans, ou autrement que l'on en pourra conclure que je ſuis de mauvaiſe foi: on devroit en attendre autant de lui; car il y maintenant deux fois quinze ans, que dans la premiére Edition de ſes Principes, *pag.* 253. 254. il m'accorde l'invention du Calcul des Différences, indépendemment de la ſienne; & depuis il s'eſt aviſé, je ne ſai comment, de faire ſoutenir le contraire.

Il eſt bon de ſavoir qu'à mon premier Voyage d'Angleterre en 1673. je n'avois pas la moindre connoiſſance des *Series infinies*, telles que Mr. *Mercator* venoit de donner, ni d'autres matiéres de la Géométrie avancée par les derniéres Méthodes. Je n'étois pas même aſſez verſé dans l'Analyſe de Deſcartes. Je ne traitois les Mathématiques que comme un *Parergon*, & je ne ſavois guère que la Géométrie des indiviſibles de *Cavallieri*, & un Livre du Pere *Leotaud*, où il donnoit les Quadratures des Lunules & Figures ſemblables, ce qui m'avoit donné quelque curioſité. Mais je me divertiſſois plutôt

aux

aux proprietez des Nombres, à quoi le petit Traité que j'avois publié, preſque petit garçon, de l'Art des Combinaiſons en 1666. m'avoit donné occaſion. Et ayant obſervé dès lors l'uſage des Différences pour les Sommes, je l'appliquai à des ſuites de Nombres. On voit bien par mes premiéres Lettres échangées avec Mr. *Oldenbourg*, que je n'étois guères allé plus avant. Auſſi n'avois-je point alors la connoiſſance de Mr. *Collins*; quoiqu'on ait feint malicieuſement le contraire.

Ce fut peu à peu que Mr. *Huygens* me fit entrer en ces matiéres, quand je le pratiquois à *Paris*; & cela joint au Traité de Mr. *Mercator* (que j'avois apporté avec moi d'Angleterre, parce que Mr. *Pell* m'en avoit parlé) me fit trouver environ vers la fin de l'an 1673. ma Quadrature Arithmétique du Cercle qui fut fort approuvée par Mr. *Huygens*, & dont je parlai à Mr. *Oldenbourg* dans une Lettre de l'an 1674. Alors ni Mr. *Huygens* ni moi, nous ne ſavions rien des *Series* de Mr. *Newton*, ni de Mr. *Gregory*. Ainſi je crus être le premier qui eût donné la valeur du Cercle par une ſuite de Nombres rationaux: & Mr. *Huygens* le crut auſſi.

auſſi. J'en écrivis ſur ce ton-là à Mr. *Oldenbourg*, qui me répondit qu'on avoit déja de telles *Series* en Angleterre: & l'on voit par ma Lettre du 15. Juillet de 1674, & par la réponſe de Mr. *Oldenbourg* du 8. Décembre de la même Année, que je n'en devois avoir aucune connoiſſance alors. Autrement Mr. *Oldenbourg* n'auroit pas manqué de me le faire ſentir, ſi lui & Mr. *Collins* m'en avoient communiqué quelque choſe auparavant. Ce ne fut donc qu'alors que j'en appris quelque choſe; mais je ne ſavois pas encore les extractions des racines des Equations par des *Series*, ni les régreſſions, ou l'extraction d'une Equation infinie. J'étois encore un peu neuf en ces matiéres. Mais je trouvai pourtant bien-tôt ma Méthode générale par des *Series* arbitraires; & j'entrai enfin dans mon Calcul des Différences, où les obſervations que j'avois faites, encore fort jeune, ſur les différences des ſuites des Nombres, contribuérent à m'ouvrir les yeux. Car ce n'eſt pas par les Fluxions des lignes, mais par les différences des Nombres que j'y ſuis venu; en conſidérant enfin que ces différences appliquées aux grandeurs qui croiſſent continuelle-

ment,

ment, s'évanouïſſent en comparaiſon des grandeurs différentes, au lieu qu'elles ſubſiſtent dans les ſuites des Nombres. Et je crois que cette voye eſt la plus analytique: le Calcul Géométrique des différences, qui eſt le même que celui des Fluxions, n'étant qu'un cas ſpécial du Calcul analytique des Différences en général; & ce cas ſpécial devient plus commode par les évanouiſſemens.

Mr. *Newton* allégue par après les paſſages, où j'accorde qu'il a eu un Calcul approchant de mon Calcul des Différences; mais il pourra bien ſe ſouvenir qu'il m'en a accordé autant; & s'il lui eſt permis de ſe rétracter, pourquoi ne me ſera-t-il point permis d'en faire autant? ſurtout après les vériſimilitudes que Mr. *Bernoulli* a remarquées. J'ai eu une ſi grande opinion de la candeur de Mr. *Newton*, que je l'ai cru ſur ſa parole; mais le voyant conniver à des accuſations dont la fauſſeté lui eſt connue, il étoit naturel que je commençaſſe de douter.

Je ne puis avouer ni deſavouer aujourd'hui d'avoir écrit, ou reçu des Lettres écrites, il y a plus de 40. ans, telles qu'on les a publiées. Je ſuis obligé de m'en rapporter à ce qui ſe trouve dans les

les Papiers qu'on cite ; mais je ne remarque rien contre moi dans celles que Mr. *Newton* allégue du 15. d'Avril & du 20. de May 1675. & du 24. d'Octobre 1676. ſinon dans les fauſſetez du Gloſſateur. Je crois que c'étoit purement par diſtraction, dans un ſéjour comme celui de *Paris*, où je m'occupois à bien d'autres choſes encore qu'aux Mathématiques, & par l'éloignement que j'avois des Calculs, dont je craignois la longueur, que j'ai demandé quelquefois à Mr. *Oldenbourg* la Démonſtration ou la Méthode d'arriver à certaines choſes où j'aurois bien pu arriver moi-même. Par exemple, je crois avoir déja eu au douze de May 1676. ma Méthode d'une *Series arbitraire*, qui m'auroit pu mener à des *Series* dont j'y demandois la raiſon. Car ayant conſulté mon vieux Traité de la Quadrature Arithmétique, achevé quelque tems avant ma ſortie de *France*, je me ſers de la *Series* arbitraire. Cependant les *Series* marquées dans cette Lettre ſont une choſe dont je conſens d'être redevable à d'autres ; & je crois de ne les avoir pas même connues en 1674.

N'entendant pas bien ce que Mr. *Newton* allégue des *Actes* de *Leipſic* du mois de

de May 1700. j'y ai regardé ; & je trouve qu'il n'en a pas bien pris le ſens. Il n'y eſt point parlé de l'invention du nouveau Calcul des différences, mais d'un artifice particulier des *Maximis & Minimis*, qui en eſt indépendant ; & dont je m'étois aviſé bien du tems avant que Mr. *Bernoulli* eût propoſé ſon Problême de la plus courte deſcente, mais dont je jugeois que Mr. *Newton* ſe devoit être aviſé auſſi, lorſqu'il avoit donné la figure de ſon Vaiſſeau dans ſes Principes. Ainſi j'ai voulu dire, qu'il a fait connoître publiquement avant moi, qu'il poſſédoit cet artifice : ce que je ne pouvois pas dire du Calcul des Différences & des Fluxions, puiſque j'en avois fait voir l'utilité publiquement avant la publication de ce Livre. Cet Artifice particulier des *Maximis & Minimis* n'eſt point néceſſaire, quand il s'agit ſimplement d'une grandeur, car alors la Méthode de Mr. *Fermat* perfectionnée par les nouveaux Calculs ſuffit ; mais quand il s'agit de toute une Figure qui doit faire le mieux un effet demandé, il faut autre choſe.

Mr. *Newton* hazarde ici une accuſation, mais qui va tomber ſur lui-même. Il prétend que ce que j'ai écrit pour lui

à Mr. *Oldenbourg* en 1677. eſt un déguiſement de la Méthode de Mr. *Barrow*. Mais comme Mr. *Newton* avoue dans la *page* 253, & 254. de la premiére Edition de ſes Principes, *me ipſi* (tunc) *Methodum cómmunicaſſe à Methodo ipſius vix àbludentem præterquam in verborum & notarum formulis*, il s'enſuivra que ſa Méthode n'eſt auſſi qu'un déguiſement de celle de Mr. *Barrow*.

Je crois que lui & moi nous ſerons aiſément quittes de cette accuſation : car une infinité de gens liront le Livre de Mr. *Barrow*, ſans y trouver notre Calcul. Il eſt vrai que feu Mr. *Tſchirnhaus*, qui s'apperçut un peu tard de l'avantage de ce Calcul, prétendoit qu'on pouvoit arrivet à tout cela par les Méthodes de Mr. *Barrow* : come *l'Abbé Catelan*, François, prétendit que même l'Analyſe de Descartes ſuffiſoit pour toutes ces choſes ; mais il étoit plus aiſé de le dire que de le montrer.

Cependant ſi quelqu'un a profité de Mr. *Barrow*, ce ſera plutôt Mr. *Newton*, qui a étudié ſous lui, que moi, qui, autant que je puis m'en ſouvenir, n'ai vu les Livres de Mr. *Barrow* qu'à mon ſecond Voyage d'Angleterre, & ne les ai

jamais

jamais lus avec attention; parce qu'en voyant le Livre je m'apperçus que par la conſidération du Triangle Caractériſtique (dont les côtez ſont les Elémens de l'Abſciſſe, de l'Ordonnée & de la Courbe) ſemblable à quelque Triangle aſſignable; j'étois venu comme en me jouant aux Quadratures, Surfaces & Solides, dont Mr. Barrow avoit rempli un Chapitre des plus conſidérables de ſes Leçons. Outre que je ne ſuis venu à mon Calcul des *Différences* dans la Géométrie, qu'après en avoir vu l'uſage (mais moins conſidérable) dans les Nombres, comme mes premiéres Lettres dans le *Commercium Epiſtolicum* le peuvent inſinuer. Il ſe peut que Mr. Barrow en ait plus ſu qu'il n'en a dit dans ſon Livre, & qu'il ait donné des lumiéres à Mr. *Newton* que nous ne ſavons pas. Et ſi j'étois ſemblable à certains téméraires, je pourrois aſſûrer ſur de ſimples ſoupçons, ſans autre fondement, que le Calcul des Fluxions de Mr. *Newton*, quel qu'il puiſſe être, lui a été enſeigné par Mr. Barrow.

On peut bien juger que lorsque j'ai parlé en 1676. des Problêmes qui ne dépendoient ni des Equations, ni des Quadratures, j'ai voulu parler des Equations qu'on

qu'on connoiſſoit alors dans le monde ; c'eſt-à-dire, des Equations de l'Analyſe ordinaire. Et on le peut juger de ce que j'ajoute les Quadratures comme quelque choſe de plus que ces Equations. Mais les Equations différentielles vont au de là même des Quadratures ; & l'on voit bien que j'entendois même parler des Problêmes qui vont à ces ſortes d'Equations inconnues alors au Public. Cette objection ſe trouvoit déja dans les Remarques au *Commercium* ; mais je n'avois point cru que Mr. *Newton* étoit capable de l'employer.

Je juge par un endroit de ma Lettre du 27. d'Août 1676. (*pag.* 65. du *Commercium Epiſtolicum*) que je devois déja avoir alors l'ouverture du Calcul des Différences ; car j'y dis avoir réſolu d'abord par une certaine Analyſe (*certa Analyſi ſolvi*) le Problême de Mr. *de Beaune* propoſé à Mr. *Deſcartes*. Cette Analyſe n'étoit que cela. On le peut réſoudre ſans cela : & je crois que Monſieur *Huygens* & Monſieur *Barrow* l'auroient donné au beſoin, comme beaucoup d'autres choſes ; mais ſelon ma maniére de noter, ce n'eſt qu'un jeu. Je trouve une petite faute dans cette page : il y a *ludus naturæ*

turæ au lieu de *hujus naturæ* ; mais cette faute étoit ancienne, & se devoit déja trouver dans la copie de ma Lettre envoyée à Mr. *Newton* ; car il y répond (dans la Lettre du 24. d'Octobre 1676. *pag.* 86. du *Commercium*:) *Hos casus vix numeraverim inter ludos naturæ* (*a*). Je n'avois point entendu ce qu'il vouloit dire, mais à présent je vois l'origine de la mépriſe.

Je ne saurois dire aujourd'hui ſi j'ai remarqué le paſſage de Mr. *Wallis*, où il dit que Mr. *Newton* ſavoit déja la Méthode des Fluxions en 1666. Mais quand je l'aurois remarqué, je l'aurois laiſſé paſſer apparemment, étant fort porté alors à croire Mr. *Newton* ſur ſa parole ; mais ſon procédé m'a forcé d'être plus circonſpect à cet égard.

Mr. *Newton* dit que je l'ai accuſé d'être plagiaire. Mais où eſt-ce que je l'ai fait ? Ce ſont ſes Adhérens qui ont paru intenter cette accuſation contre moi, & il y a connivé. Je ne ſai pas s'il adopte entié-

(*a*) Cette faute ſe trouve dans le III. Tome des *Oeuvres Mathématiques* de Mr. *Wallis*, page 633. & 645. Elle aura paſſé de là dans le *Commercium*.

entiérement ce qu'ils ont publié; mais je conviens avec lui, que la malice de celui qui intente une telle accuſation ſans la prouver, le rend coupable de calomnie.

Il finit ſa Lettre en m'accuſant d'être l'Aggreſſeur, & j'ai commencé celle-ci en prouvant le contraire. Il ſera fort aiſé de vuider ce point préliminaire. Il y a eu du mal-entendu; mais ce n'eſt pas ma faute. Au reſte, je ſuis avec zèle,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur

LEIBNIZ.

Hanover, ce 9. d'Avril 1716.

APOS-

APOSTILLE.

VOus avez donné, Monſieur, la ſolution d'un Problême que les Partiſans de Mr. *Newton* n'avoient point trouvée juſqu'ici; car vous avez trouvé le moyen de me faire répondre en m'envoyant une Lettre de Mr. *Newton* lui-même. Après cela vous n'avez pas beſoin de me faire des exhortations là-deſſus. Si la Queſtion avoit été ſeulement lequel de nous deux, de Mr. *Newton* ou de moi, a trouvé le premier le Calcul en queſtion, je ne m'en mettrois point en peine. Auſſi eſt-il difficile de décider ce que l'un & l'autre peut avoir gardé *in petto*, & combien long-tems. Mais un Adhérent de Mr. *Newton* a prétendu que je l'avois appris de lui: & depuis il a paru plus probable à quelques autres, & même à Mr. *Bernoulli*, que la maniére de calculer que Mr. *Newton* a publiée dans les Oeuvres de Mr. *Wallis* a été fabriquée à l'imitation de mon Calcul des Différences déja publié. Il n'y a pas la moindre trace, ni ombre du Calcul des Différen-

ces ou Fluxions dans toutes les anciennes Lettres de Mr. *Newton* que j'ai vues : excepté dans celle qu'il a écrite le 24. d'Octobre 1676, où il n'en a parlé que par enigme (*a*) ; & la ſolution de cette enigme qu'il n'a donnée que dix ans après, dit quelque choſe, mais elle ne dit pas tout ce qu'on pourroit demander. Cependant, prévenu pour Mr. *Newton*, j'ai eu autrefois la condeſcendance d'en parler, comme ſi elle diſoit preſque tout ; & c'eſt après moi que d'autres en ont parlé de même. Mon honnêteté a été mal reconnue.

Vous me dites, Monſieur, que Mr. *Jones*, a publié une de mes Lettres à Mr. *Newton* : ayez la bonté de m'apprendre où (*b*).

C'eſt aller un peu vîte, que de dire, que mon Problême a été réſolu fort aiſément. Je crois qu'il n'a point été réſolu du tout. Car de donner quelques cas faciles, comme dans les Coniques, & de ſe reſtraindre au cas de la ſoutangente &c. ; ce

(*a*) *Commerc. Epiſt.* pag. 86.

(*b*) Mr. *Leibniz* confond ici le Traité de Mr. *Newton de Analyſi* &c. publié par Mr. *Jones*, avec la Lettre de Mr. *Leibniz* à Mr. *Newton*, écrite en 1693. Voyez ci-deſſus pag. 16.

ce n'eſt pas faire grand' choſe. Mr. *Bernoulli* l'a réſolu par une méthode générale. On ſaiſit aſſez l'idée en diſant, qu'il s'agit généralement de toutes ſortes de lignes qui ne diffèrent entr'elles dans leurs conſtructions que par les changemens d'une ſeule droite conſtante dans la ligne, & changeant de ligne en ligne. Prenez telle ligne qu'il vous plaira, vous aurez d'abord par cette Méthode une ſuite d'infinité d'autres.

Je m'étonne, Monſieur, que vous diſiez qu'*avant que de parler de la Philoſophie de Mr.* Newton, *il faut convenir de la méthode de philoſopher*. Eſt-ce qu'il y a une autre Logique à Londres qu'à Hanover? Quand on raiſonne en bonne forme ſur des faits bien avérez, ou ſur des Axiomes indubitables, on ne manque pas d'avoir raiſon. Si les ſentimens de Mr. *Newton* ſont meilleurs qu'on n'a dit, tant mieux: je ſerai toujours bien aiſe de lui rendre juſtice.

Je vois bien que vous n'avez pas encore eu le loiſir, Monſieur, de toucher à rien de tout ce que j'avois eu l'honneur de vous écrire; excepté ce qui regarde Mr. *Newton*. J'aurois ſouhaité d'apprendre quelques nouvelles de Mr. *Wren* &

de quelques autres excellens hommes; mais je ne puis vous les demander qu'en grace, & chacun eſt le maître des graces qu'il veut faire. Cependant ſi vous en apprenez quelque choſe, ou quelques autres particularitez de doctrine, que vous voudriez bien me communiquer, comme vous me le faites eſpérer, je vous ſupplie de ne me point remettre juſqu'à l'arrivée de Mr. le Baron *Diſcau* en Angleterre, pour m'en faire part; puiſque tous les Ordinaires me peuvent apporter l'honneur de vos ordres, & que vous voyez que je n'attends pas le retour de Mr. *Diſcau* de Pologne, pour vous répondre.

Je crois vous avoir dit, Monſieur, que le Régne de Charles II. (au moins dans ſa premiére moitié) me paroiſſoit le Siècle d'Or des Sciences en Angleterre. Il ſemble que je vous ai paru comme ce Viellard d'Horace, *laudator temporis acti*; & que vous avez voulu me redreſſer là-deſſus, en diſant que *les Sciences & les Arts fleuriſſent à préſent à Londres plus que jamais.* Vous m'obligerez fort ſi vous me le faites connoître; car j'en ſerai ravi. Mais des gens mieux informez que moi, m'ont avoué que depuis quelque tems on s'étoit trop attaché à *i ghiribizzi della*

della Politica, & aux Controverſes de Religion. Je voudrois voir revivre un Prince Robert, dans les Mécaniques : un Mr. *Boyle*, dans la Chymie : un Mr. *Hook*, dans les Obſervations du Microſcope : un Mr. *Sydenham*, ou Mr. *Liſter*, dans celles de la Médecine ; un Mr. *Ray*, dans la Botanique, & ainſi des autres. Et quand Mr. *Wren*, Mr. *Newton*, Mr. *Flamſteed*, Mr. *Halley*, Mr. *Sloane*, Mr. *Woodward*, & Mr. *Wotton*, ne ſeront plus, je ne ſai ſi les gens qui paroiſſent à préſent les pourront remplacer. Il ſemble que preſque tous les Adhérens de Mr. *Newton* ne ſont à préſent que Copiſtes ; & que les plus aigres le ſont le plus. Mais quand les préſentes paſſions qui diviſent la Nation ſeront appaiſées, j'eſpére que les eſprits, encouragez par le Roi, & par le Prince (pour ne rien dire de la Princesse) reprendront leur ancien luſtre.

J'ai peur que ma Lettre précédente ſur le Syſtême de Mr. *Nigreſoli*, ne vous ait donné auſſi peu de contentement, que le Syſtême même, puiſque vous n'en dites rien d'avantage ; mais j'ai toujours voulu vous marquer mon zéle.

Vous voyez que l'*Apoſtille* eſt pour vous, Monſieur, & que la *Lettre* eſt plutôt pour Mr. *Newton*, à l'exemple de celle qu'il vous a écrite.

LETTRE *de Mr.* LEIBNIZ *à Mr.* REMOND.

Hanover ce 9. d'Avril 1716.

MONSIEUR,

JE prends la liberté de vous envoyer les Pièces d'un Procès nouveau, ou renouvellé, puiſque vous avez eu la bonté de vous intereſſer pour moi. Mr. l'Abbé *Conti*, qui avoit fait des démarches de Médiateur, vient de m'envoyer un Cartel de Défi de la part de Mr. *Newton*. Je réponds à la Lettre de l'un & de l'autre, par la *Lettre*, & par l'*Apoſtille* ci-jointes : c'eſt-à-dire, à Mr. *Newton* dans la Lettre, & à Mr. l'Abbé dans l'*Apoſtille* ; & je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous & vos amis, & particuliérement Mr. l'Abbé *Varignon* (& d'autres perſonnes de l'Académie Royale des Sciences, à qui il en voudra faire part) en ſoient informez. Je vous ſupplie de garder la

copie des Lettres de Mr. l'Abbé & de Mr. *Newton*, & d'envoyer ma Réponſe à Mr. l'Abbé. Vous voyez bien, Monſieur, pourquoi j'ai voulu me ſervir de la voye de la France, au lieu de répondre directement d'ici. Si vous croyez, Monſieur, que cette Réponſe vaille la peine qu'on en garde auſſi une copie, cela dépend de votre jugement. Mais je ne voudrois pas qu'on imprimât rien ſans mon conſentement. Je ne fais point d'autres réflexions ſur ces Lettres, on en fera aſſez ſans moi.

Je pris la liberté de vous dire dernièrement, Monſieur, que je ſouhaiterois que l'Académie Royale des Inſcriptions vît mon Diſcours de *Origine Francorum* (*a*), & que je voudrois que cela ſe fît avant qu'on en parlât dans les Mémoires de Trévoux. Je laiſſe la diſpoſition de cela à vos bontez.

Il y a déja du tems, Monſieur, que je vous ai envoyé mon ſentiment ſur le Livre fait contre le Pere Malebranche (*b*): peut-

(*a*) Voyez la Lettre Mr. *Leibniz* du 4. de Novembre 1715. ci-après.

(*b*) On trouvera ce Diſcours en François dans les *Opuſcules de* Mr. *Leibniz*, qui font partie de ce Recueil.

peut-être que les Révérends Peres Jéſuites, auſſi-bien que les Amis de ce Pere ne ſeront point fâchez de le voir. Ce que j'ai cru conforme à la vérité m'a fait prendre le parti du milieu.

Au reſte, je me rapporte à ma précédente, & je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

P. S. Je vous envoye la Letrre à Mr. l'Abbé Conti *ſub ſigillo volante*, & il n'eſt point néceſſaire que vous la fermiez. Je veux bien qu'on ſache que vous l'avez vue, Monſieur, & que je ſuis bien aiſe que vous en ſoyez informé.

REMARQUES de Mr. le Chevalier NEWTON ſur la Lettre de Mr. LEIBNIZ à Mr. l'Abbé CONTI.

MOnſieur *Leibniz*, dans ſa Lettre du 29. *Décembre* 1711. a juſtifié le paſſage des Actes de *Leipſic* du mois de *Janvier* 1705. pag. 34. & 35. & par-là il ſe l'eſt approprié; à préſent il tâche vainement de l'adoucir, prétendant que les mots, *adhibet ſemperque adhibuit*, ſont interprétez malignement par le mot *ſubſtituit*. Mais dans l'interprétation qu'il voudroit y donner, il ſupprime la force des termes *igitur* & *quemadmodum*: dont le premier fait que les mots *ſemperque adhibuit*, ſont une conſéquence de ce qui précéde, & dont le dernier les rend équivalens à *ſubſtituit*; cette omiſſion étant rétablie, le ſens qu'il tâche de donner préſentement à ces paroles ne ſauroit ſubſiſter. J'ai donc eu raiſon de dire qu'il avoit formé une accuſation contre moi.

Dans

Dans les deux Lettres qu'il écrivoit au Docteur *Sloane*, dont l'une eſt du 4. *Mars*, & l'autre du 29. *Décembre* 1711, il preſſa la Societé Royale de condamner le Docteur *Keill*, & voulut m'obliger à déclarer mon opinion avant que j'euſſe pris aucun parti dans cette affaire. Voici les termes de la ſeconde Lettre : *itaque veſtræ æquitati committo, an non coercendæ ſint vanæ & injuſtæ Keillii vociferationes, quas ipſi Newtono Viro inſigni & geſtorum optime conſcio improbari arbitror; ejuſque ſententiæ ſuæ libenter daturum indicia mihi perſuadeo.* Ces termes ſont tres-civils, mais le ſens en eſt, qu'il faut ou que je condamne le Docteur *Keill*, ou que je m'attende à avoir querelle avec Mr. *Leibniz*, comme cela eſt arrivé. C'eſt donc lui qui eſt l'Aggeſſeur. Car on ſait très-bien dans ce Païs, que j'ai toujours cherché à éviter ces diſputes, juſqu'à ce qu'on m'ait forcé d'y entrer, auſſi-bien que la Societé Royale.

Dans ſa Lettre du 4. *Mars* 1711. N. S. il a preſſé la Societé Royale de condamner le Docteur *Keill* avant que d'entendre les deux parties ; & lorsque Mr. *Keill* a donné ſes raiſons, Mr. *Leibniz* a refuſé d'y répondre, & a prétendu qu'il y avoit

de l'injuſtice à vouloir exiger une réponſe de lui ; & cependant il s'eſt obſtiné à demander que l'on condamnât Mr. *Keill* (*a*). Ce fut ce procédé de Monſieur *Leibniz* qui obligea la Societé à faire aſſembler un Committé de ſes Membres, pour examiner tous les vieux Ecrits qui pouvoient avoir relation à cette affaire, & pour en faire un rapport. Si l'on a fait cette démarche à ſon inſçu, ç'a été ſa propre faute. Quels égards méritoit un homme qui vouloit l'emporter de hauteur ſur la *Societé*, & qui déclaroit qu'on ne pouvoit ſans injuſtice s'attendre qu'il défendît ſa candeur, & qu'il plaidât ſa cauſe devant elle ? Si on ne lui a pas donné lieu de marquer les perſonnes qu'il auroit ſouhaité qui fuſſent exceptées du Committé, ça été ſimplement parce qu'il refuſoit de ſe juſtifier ; parce qu'on avoit une Authorité ſuffiſante pour faire aſſembler un Committé ſans ſon conſentement, & qu'il n'avoit aucun droit de former des difficultez ſur la conduite qu'on avoit tenue pour être inſtruit des faits.

(*a*) Voyez le *Commercium Epiſtolicum*, pag. 110, 118, 119.

faits. Si l'on n'a pas encore prononcé de jugement contre lui, c'eſt parce que le Committé n'étoit pas une aſſemblée de Jurez, & que la *Societé Royale* n'eſt pas une Cour de Judicature. Le Committé s'eſt contenté d'examiner les Lettres & les autres vieux Ecrits, il a porté ſon Jugement ſur cela ſeul, & a laiſſé à Monſieur *Leibniz* une pleine liberté de ſe juſtifier, s'il le pouvoit. Il ſuffit que la *Societé Royale* ait fait imprimer le rapport de ce Committé, avec les Ecrits qui en étoient le fondement, & que Monſieur *Leibniz*, dans trois ans & quatre mois qui ſe ſont écoulez depuis cette Impreſſion (*a*), n'ait pas pu produire une ſeule preuve contre Mr. *Keill*.

Monſieur *Leibniz* dit que la *Lettre* que j'appelle *diffamatoire*, n'étant pas plus piquante que ce qui a été publié contre lui, je n'ai aucune raiſon de m'en plaindre. Mais ce qu'il y a de piquant dans cette Lettre conſiſte en accuſations & en réflexions injurieuſes, & entiérement deſtituées de preuves: laquelle maniére d'é-

(*a*) Mr. *Newton* a écrit ces *Remarques* au mois de May 1716; & le *Commercium Epiſtolicum* avoit paru à la fin de Décembre 1712.

d'écrire a toujours été regardée comme très-indigne, & comme n'étant employée qu'à soutenir les mauvaises causes. Si le *Commercium* est piquant, il l'est par rapport à des faits qu'il est permis & juste de rapporter. La Lettre a été publiée d'une maniére clandestine & insidieuse, comme le sont ordinairement les Ecrits *diffamatoires*: sans le nom ni de l'Auteur ni du *Mathématicien*, qui a écrit la Lettre que celle-là contient: ni de l'Imprimeur, ni de la Ville où l'impression s'est faite; & elle avoit été imprimée plus de deux ans, avant qu'on nous eût appris que le Mathématicien, Auteur de la Lettre insérée dans celle dont il s'agit, étoit Monsieur *Jean Bernoulli*. A l'égard du *Commercium*, il a été imprimé ouvertement à *Londres* par ordre de la *Societé Royale*.

Mr. *Leibniz* supposant que je n'ignorois pas que Mr. *Bernoulli* étoit l'Auteur de la Lettre du 7. de Juin 1713, insérée dans celle dont je viens de parler, trouve mauvais que je l'aye appellé *Mathématicien* ou *prétendu Mathématicien*; mais je ne me suis pas servi de cette expression pour ravaler le mérite de Mr. *Bernoulli*. J'ai seulement voulu faire entendre

dre, que le *Mathématicien*, Auteur de cette Lettre, ayant cité Mr. *Bernoulli*, (même avec éloge, l'appellant *excellent Mathématicien*,) il s'eſt repréſenté comme une perſonne différente de Mr. *Bernoulli*; & que d'un autre côté Mr. *Leibniz* ayant fait réimprimer depuis peu cette même Lettre ſous le nom de Mr. *Bernoulli*, & ſupprimé la citation (*a*), a marqué que Mr. *Bernoulli* en étoit l'Auteur; de ſorte que je ne ſavois lequel des deux on en devoit croire, ou du *Mathématicien* qui *prétendoit* n'être pas Monſieur *Bernoulli*, ou de Mr. *Leibniz* qui aſſuroit que c'étoit Mr. *Bernoulli* lui-même.

Monſieur *Bernoulli* tient de Mr. *Leibniz* la Méthode différentielle: il eſt le Chef de ſes Diſciples: il a pris le parti de ſon Maître dans le Journal de Leipſic, avant que d'avoir vu le *Commercium Epiſtolicum*; il étoit donc dans ce tems-là *homo novus & rerum anteactarum parum peritus*, ce que Monſieur *Leibniz* avoit reproché à Monſieur *Keill*. Ce qu'il a écrit depuis ce tems-là, n'a été que pour ſa

(*a*) Dans les *Nouvelles Littéraires* du 28. Décembre 1715. page 419. *& ſuiv.*

ſa propre défenſe, & tout ſon ſavoir en Mathématique n'empêche pas qu'il ne ſoit devenu partie dans cette Diſpute. Il n'en peut donc pas être juge desintereſſé.

Mr. *Leibniz* ſe plaint que le Committé s'eſt écarté du but, en ſe jettant ſur l'examen des Suites infinies; mais il devoit conſidérer, que les deux Méthodes dont je me ſers, ſont deux branches d'une Méthode générale d'Analyſe. Je les ai jointes enſemble dans mon Traité de l'Analyſe envoyé par le Docteur *Barrow* à Mr. *Collins* en 1669; je les ai entremêlées dans le Traité que j'écrivis en 1671. comme j'en ai averti dans mes Lettres du 10. *Décembre* 1672. & du 24. *Octobre* 1676. Dans ma Lettre du 13. *Juin* 1676. j'ai dit que ma Méthode des Suites s'étendoit preſque à tous les Problêmes, mais qu'elle ne devenoit pas générale ſans l'aide d'autres Méthodes; entendant par-là, comme je m'en explique dans la Lettre ſuivante, la Méthode des Fluxions & la Méthode des Suites arbitraires. A préſent vouloir me ravir ces deux autres Méthodes, c'eſt me reſtraindre à la Méthode des Suites, & me réduire à une Méthode qui n'eſt pas générale. Dans

ma

ma Lettre du 24. *Octobre* 1676, j'appelle toutes ces Méthodes prises ensemble, ma Méthode générale ; comme on le peut voir dans le *Commercium Epistolicum* pag. 86. ligne 16. Et s'il a plu à Monsieur *Leibniz* de mettre en pièces ma Méthode générale, & tantôt de m'en prendre une partie, & tantôt une autre, & par-là de tronquer le reste ; il a donné une juste occasion à la *Societé Royale* d'examiner le tout ensemble. Il est aussi à remarquer qu'il se rend perpétuellement témoignage à lui-méme ; mais c'est la coutume d'examiner la validité des Témoins.

Il représente que le Committé de la *Societé Royale* a omis plusieurs choses qui faisoient contre moi, & a fait imprimer tout ce qui pouvoit être tourné contre lui par des gloses forcées. Pour prouver cela, il produit dans sa Lettre pénultième un exemple de mon ignorance, lequel il dit avoit été omis par le Committé ; mais il avoue à présent qu'il n'a pas été omis, & que ce n'a été que par mépriſe qu'il l'avoit assûré. Mais en récompense il a un autre exemple à citer, c'est que, dans une de mes Lettres à Monsieur *Collins*, je confesse ne pouvoir

voir trouver les seconds Segments des Sphéroïdes, lequel passage il dit n'avoir point été inséré dans le *Commercium*. Si ce passage avoit été véritablement omis, je crois qu'il n'en eût été que mieux, puisqu'il ne fait rien à la chose en question; mais bien loin d'avoir été omis, Monsieur *Collins* dans une de ses Lettres à Monsieur *Jaques Gregory* du 24. *Décembre* 1670. & dans une autre écrite à Monsieur *Bertet* du 21. *Février* 1671. toutes deux imprimées dans le *Commercium* pag 24, 26. marque que ma Méthode s'étendoit aux seconds Segments des Solides engendrez par Rotation. Monsieur *Oldenbourg* avoit marqué la même chose à Monsieur *Leibnitz*, dans une Lettre à lui écrite du 8. *Décembre* 1674. comme on le peut voir dans le *Commercium* pag. 39. Ainsi il paroît que Monsieur *Leibnitz* a accusé le Committé de la *Societé Royale*, sans être sûr de la vérité de son accusation; ce qui est une très-grande témérité, pour ne rien dire de plus fort. Le Committé étoit si éloigné d'agir injustement par rapport à Monsieur *Leibnitz*, qu'il a bien voulu se taire sur l'ignorance qu'il avoit de la Géométrie dans ce tems-là, & omettre plusieurs

ſieurs faits qui lui auroient été deſavantageux ; tels ſont les deux Lettres que j'avois alors par devers moi (*a*) comme auſſi le Paragraphe de la Préface du *I. Tome* des Oeuvres Mathématiques de *Wallis* (*b*). Ils auroient pu remarquer auſſi que la Copie d'une Lettre de Mr. *Gregory* du 5. *Septembre* 1670. fut envoyée à Monſieur *Leibniz* au mois de *Juin* 1676, dans un Recueil des Lettres de *Mr. Gregory*.

Le Committé affirme dans ſon Rapport, que tout ce qui avoit relation à l'affaire qu'il étoit chargé d'examiner, avoit été extrait des Lettres, des Regiſtres & autres vieux Ecrits, leſquels il regardoit comme fidèles & authentiques. Mr. *Leibniz* les accuſe de n'avoir pas donné les Lettres entiéres, tant ſur ce qui regardoit l'affaire en queſtion, que ſur ce qui n'y avoit aucun rapport : comme s'il n'étoit pas permis de citer ou tranſcrire un paſſage d'un Livre ſans tranſcrire le Livre tout entier. Il ſe plaint donc que le *Com-*

(*a*) Ces deux Lettres écrites à Mr. *Newton* par Meſſieurs *Leibniz* & *Wallis*, en 1693, & 1695. ſe trouvent dans l'*Appendix* ci-après.

(*b*) Ce Paragraphe ſe trouve auſſi dans l'*Appendix*. C'eſt le même paſſage dont parle Mr. *Leibniz*, ci-deſſus pag. 71.

Commercium Epiſtolicum n'eſt pas à beaucoup près aſſez étendu ; mais quand il faut qu'il y réponde, il ſe plaint qu'il l'eſt trop, & qu'il demanderoit une réponſe du même Volume. A ce compte il faut écarter toutes les Pièces authentiques du Procès, pour faire dégénérer la queſtion en conteſtations frivoles ſur la Philoſophie, & ſur d'autres matiéres qui ne font rien à la choſe. Il faut que le grand Mathématicien, qui dans la Lettre du 7. *Juin* 1713. adreſſée à Mr. *Leibniz* cache ſon nom, afin de mieux paſſer pour juge desintereſſé ; il faut dis-je, que ce grand Mathématicien ſe démaſque à préſent, prenne parti dans la diſpute, & qu'il envoye un défi à tous les Mathématiciens d'*Angleterre* par l'entremiſe de Monſieur *Leibniz :* comme ſi un Duel, ou peut-être une Bataille entre ce qu'il appelle mes Enfans perdus & cette Armée de Diſciples, dont il ſe vante, étoit une voye plus propre pour décider qui a raiſon dans cette Diſpute, qu'un appel fait à d'anciens & authentiques Manuſcrits ; & qu'il fallût qu'à l'avenir les Mathématiques fuſſent remplies des proueſſes d'une Chevalerie errante, au lieu de Raiſons & de Démonſtrations.

Mon-

Monſieur *Leibniz* avoue que lorſqu'il étoit à *Londres* pour la ſeconde fois, il vit quelques-unes de mes Lettres entre les mains du Mr. *Collins*, & entr'autres, celles qui regardent les Suites; & il fait mention de deux de ces Lettres en particulier, ſavoir de celle dont la date eſt du 24. *Octobre* 1676. & de celle où il dit que je confeſſe mon ignorance ſur les ſeconds Segments. Par conſéquent il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne ſouhaitât de voir ſur-tout la Lettre qui contenoit mes Suites principales, particuliérement celles qui regardoient la maniére de trouver *l'Arc* par le moyen du *Sinus*, & le *Sinus* par le moyen de l'*Arc*, & la Démonſtration de ces Suites: laquelle Lettre peu de mois auparavant il avoit prié Monſieur *Oldenbourg* d'obtenir pour lui de Monſieur *Collins*, & qui a pour titre, *Analyſis per æquationes numero terminorum infinitas*. Cependant il nous dit, qu'il ne ſait point dans quel endroit j'ai appliqué la Méthode des Fluxions, & qu'il n'en trouve rien dans le *Commercium Epiſtolicum*, où cette *Analyſe* auſſi-bien que mes Lettres du 10. *Décembre* 1672. du 13. *Juin* 1676. & du 24. *Octobre* 1676. ſe trouvent inſérées. Je m'imagine qu'il veut dire qu'il n'y trou-

ve

ve pas cette Méthode, parce qu'il n'y trouve aucune Lettre pointée. Par la même maniére de raiſonner, lui & Mr. *Bernoulli* peuvent conclurent qu'ils ne trouvent rien de la Méthode des Fluxions dans l'Introduction à mon Livre des *Quadratures*.

Il dit auſſi qu'il ne voit point où j'ai expliqué la Méthode que je m'attribue, qui eſt de prendre des Suites arbitraires; mais s'il lui plaît de regarder à la page 56. & à la 86. du *Commercium Epiſtolicum*, il verra que je poſſédois cette Méthode dans l'année 1676. & même cinq ans auparavant. Il peut avoir vu dans le Second Volume des Oeuvres du Docteur *Wallis*, page 393. ligne 32. que cette Méthode n'a pas beſoin d'une explication plus ample que celle que j'en donne, & qui eſt là rapportée. Je ne diſconviens pas que Monſieur *Leibniz* ne l'ait pu trouver de lui-même; mais ç'a été depuis moi, & on ſait que les ſeconds Inventeurs n'ont pas de droit à l'Invention.

Il prétend que dans mon Livre des *Principes* pag. 253. & 254. je lui ai paſſé qu'il tenoit indépendemment de moi l'invention du Calcul différentiel; & que de m'en attribuer préſentement l'invention à moi-même, c'eſt révoquer la conceſſion

que

que je lui ai faite. Mais dans le Paragraphe qu'il cite, je ne trouve pas un seul mot qui le favorise. Tout au contraire, j'y repréſente que j'avois donné avis de ma Méthode à Monſieur *Leibnitz*, avant qu'il m'eût donné avis de la ſienne, & je le mets dans l'obligation de prouver qu'il eût trouvé la Méthode avant la date de ma Lettre, c'eſt-à-dire huit mois pour le moins avant la date de la ſienne. De plus, en renvoyant, comme je fais, aux Lettres que nous nous étions écrites Mr. *Leibnitz* & moi, dix ans auparavant; j'ai laiſſé aux Lecteurs à conſulter ces Lettres qui peuvent ſervir à expliquer le Paragraphe en queſtion. Car ils pouvoient voir par ces Lettres que cinq ans avant qu'elles fuſſent écrites, c'eſt-à-dire en 1671. j'avois compoſé un Traité de cette Méthode & de la Méthode des Suites, jointes enſemble. Ainſi ce Paragraphe qu'il cite de mon Livre, donne ſuffiſamment à entendre en peu de mots, ce qu'on doit penſer ſur ce ſujet; le but du Livre n'étant pas de diſcuter cette matiére.

Il dit que lorſqu'il étoit à Londres pour la premiére fois, ce qui fut dans les mois de *Janvier* & de *Février* 1673, il ne ſavoit rien des Suites infinies, ni de la

Géo-

Géométrie avancée ; & même qu'il n'avoit point la connoiſſance de Mr. *Collins*, comme on l'a *feint malicieuſement*. Mais qui l'a feint ou quelle néceſſité y avoit-il de le feindre? c'eſt ce que j'ignore. Dans ce tems-là le Docteur *Pell* lui avoit parlé de la Suite de *Mercator* pour la Quadrature de l'*Hyperbole* ; il emporta à *Paris* le Livre de *Mercator*, quoiqu'il n'entendît pas encore la *Géométrie avancée* ; & ceux à qui Mr. *Collins* avoit communiqué mes Suites & celles de *Mr. Cregory*, avoient pu lui en parler, & les lui communiquer auſſi, ſans qu'il connût Monſieur *Collins*.

Il dit qu'à ſon arrivée de *Londres* à *Paris*, ſes premiéres Lettres roulérent ſur d'autres ſujets que la Géométrie, ce qui dura juſqu'à ce que Mr. *Huygens*, l'eût inſtruit de ces matiéres : qu'il trouva la *Quadrature arithmétique* du Cercle vers la fin de l'année 1673. : qu'il commença à en écrire à Mr. *Oldenbourg* l'année ſuivante : que peu de tems après il trouva la Méthode générale d'une Suite arbitraire, & le *Calcul différentiel* dans l'année 1676. l'ayant déduit de la Suite des Nombres dont on conſidére les différences ; & que dans ſa Lettre du 27. *Août* 1676.

1676. par les Mots *certa Analyſi* il faut entendre l'Analyſe différentielle. Mais n'ai-je pas un droit égal de me rendre témoignage à moi-même, & d'aſſûrer que j'ai inventé les Méthodes des Suites & des Fluxions dans l'année 1665.: que je les ai pouſſées plus loin dans l'année 1666: qu'à préſent j'ai entre les mains pluſieurs papiers Mathématiques écrits en 1664. 1665, & 1666. dont quelques-uns ſont avec date, parmi leſquels il s'en trouve un, dont la date eſt du 13. *Novembre* 1665. lequel contient la directe Méthode des Fluxions en ces termes:

Prob. *Etant donnée une Equation exprimant la relation de deux ou pluſieurs lignes* x, y, z, &c. *décrites dans le même tems, par deux ou pluſieurs Mobiles* A, B, C, &c. *trouver la relation de leurs viteſſes,* p, q, r, &c.

„ SOLUTION. Mettez tous les ter-
„ mes d'un ſeul côté de l'Equation, en
„ ſorte qu'ils ſoient égaux à Zero: multi-
„ pliez chaque Terme par autant de fois
„ $\frac{p}{x}$ que x a de dimenſions dans ce Ter-
„ me: Secondement, multipliez chaque
„ Terme par autant de fois $\frac{q}{y}$ que y a de
„ dimenſions dans ce Terme: troiſième-

„ ment, multipliez chaque Terme par
„ autant de fois $\frac{r}{z}$ que z a de dimen-
„ sions dans ce Terme, *&c.*; & la ſomme
„ de ces Produits ſera égale à Zero, la-
„ quelle Equation donne la relation de p,
„ q, r, &c.

Je puis ajouter que cette Solution y eſt illuſtrée par pluſieurs Exemples: qu'elle y eſt démontrée, & qu'elle y eſt appliquée à des Problêmes qui regardent les Tangentes & les Curvatures des Courbes: qu'un autre papier, dont la date eſt du 16. *Mai* 1666. contient en ſept Propoſitions une Méthode générale de réſoudre les Problêmes qui regardent le mouvement; & que la derniére de ces Propoſitions eſt la même que le Problême mentionné ci-deſſus, daté du 13. *Novembre* 1665. Que dans un petit Traité écrit au mois de *Novembre* 1666. leſdites ſept Propoſitions ſont encore répétées, avec cette différence, que la ſeptiéme y eſt pouſſée juſque-là que de n'être point arrêtée par les fractions où les Quantitez ſourdes, ni même par celles qu'on appelle à préſent Tranſcendantes: qu'une huitiéme Propoſition eſt ajoutée à ce Traité, contenant la Méthode Inverſe des Fluxions,

xions, telle que je l'avois en ce tems-là: c'eſt-à-dire, autant qu'elle peut dépendre de la Quadrature des Figures curvilignes, des trois Regles ſur leſquelles eſt fondée mon Analyſe *per Æquationes numero terminorum infinitas*, & de la plûpart des autres Théorêmes contenus dans le *Scholium* de la dixième Propoſition de mon Livre des Quadratures: que dans ce Traité, lorſque l'Aire provenante de quelqu'un des termes de l'Ordonnée ne peut pas être exprimée par l'Analyſe vulgaire, elle eſt repréſentée en écrivant le Symbole $\square$ au-devant de ce terme: par Exemple, ſi l'Abſciſſe eſt x, & l'Ordonnée $ax - b + \frac{bb}{a+x}$, l'Aire totale eſt $\frac{1}{2}axx - bx + \square \frac{bb}{a+x}$: que dans ce Traité je me ſuis quelquefois ſervi de lettres marquées d'un ſeul point, pour dénoter des quantitez qui enveloppoient des Fluxions premiéres, & quelquefois des mêmes lettres marquées de deux points pour des quantitez qui enveloppoient des Fluxions ſecondes: qu'un Traité plus ample que j'avois écrit en 1671, & mentionné dans ma Lettre du 24. *Octobr.* 1676. étoit fondé ſur ce petit

Traité, & commençoit par la réduction des Quantitez finies en Suites convergentes, & par la Solution de ces deux Problêmes. 1. *Relatione Quantitatum fluentium inter se data, Fluxionum relationem determinare.* 2. *Expositâ æquatione Fluxiones Quantitatum involvente, invenire relationem Quantitatum inter se:* Et que, lorsque j'écrivois ce Traité, j'avois rendu mon Analyse si universelle, par le moyen de la Méthode des Suites, & de la Méthode des Fluxions jointes ensemble, qu'elle s'étendoit à presque toute sorte de Problêmes: ce que j'ai mentionné dans ma Lettre du 13. de *Juin* 1676; & que c'est-là cette Méthode que j'avois décrite dans ma Lettre du 10. *Décembre* 1672.

Dans l'année 1684. Mr. *Leibniz* publia seulement les Elémens du Calcul Différentiel, qu'il appliqua à quelques Questions sur les Tangentes, & à quelques autres qui regardent la Méthode *de Maximis & Minimis*, comme *Fermat & Gregory* avoient fait avant lui; & fit voir comment on pouvoit procéder dans ces sortes de Questions sans ôter les Quantitez irrationnelles; mais il ne passa pas aux Problêmes de la plus haute Géo-

mé-

métrie. Le Livre des *Principes Mathématiques* contient les premiers exemples, qui ayent été publiés, de l'application de ce Calcul aux Problêmes les plus relevez ; & c'eſt dans ce ſens que j'ai entendu ce que Mr. *Leibniz* avoit dit dans les Actes de Leipſic du mois de *Mai* 1700. pag. 206. Mais Mr. *Leibniz* fait remarquer, que ce qu'il avoit dit alors devoit s'entendre d'un Artifice particulier *de Maximis & Minimis*, dont il convient que j'étois inſtruit lorsque je donnai, dans mes *Principes*, la figure du Vaiſſeau, ou du Solide de la moindre réſiſtance. Mais puisque cet Artifice ſuppoſe la Méthode Différentielle comme connue, & qu'il s'étend encore au de-là : que d'ailleurs c'eſt à cet Artifice que Mr. *Leibniz* & ſes Diſciples doivent la Solution des Problêmes dont il fait le plus de cas ; enfin, puisque Mr. *Leibniz* appelle cet Artifice une Méthode de la plus haute conſéquence & de la plus grande étendue, je me contente de l'aveu qu'il fait, que j'ai été le premier qui dans un Ouvrage donné au Public, ai prouvé que cet Artifice m'étoit connu.

Dans l'année 1689. Mr. *Leibniz* publia comme ſiennes, les Propoſitions principales du Livre des *Principes*, dans trois E-

crits différens, intitulez : *Epiſtola de Lineis Opticis : Schediaſma de reſiſtentia Mediî & Motu Projectilium gravium in Medio reſiſtente : & Tentamen de Motuum Cœleſtium Cauſis :* prétendant qu'il avoit trouvé toutes ces Propoſitions avant que le Livre des *Principes* parût ; & afin de mieux s'approprier la principale de ces Propoſitions, il jugea à propos d'y joindre une Démonſtration qu'il avoit fabriquée. Mais comme elle étoit erronée, il ſe trahit lui-même, & fit voir qu'il n'entendoit pas la maniére d'opérer dans les ſecondes Différences. Ce fut-là le ſecond Eſſai donné au Public, où l'on appliquât cette Méthode aux Problêmes de la plus haute Géométrie. Juſque-là cette Méthode étoit peu connue ; mais un an ou deux après elle commença à ſe divulguer.

Le Docteur *Barrow* avoit publié ſa Méthode différentielle pour les Tangentes, l'année 1670. Mr. *Gregory* à l'aide de cette Méthode comparée avec la ſienne, déduiſit une Méthode générale pour les Tangentes, qui n'avoit pas beſoin de Calcul ; il en donna avis à Mr. *Collins* par une Lettre du 5. *Septembre* 1670. Mr. *Sluſius* en *Novembre* 1672. donna avis d'une

d'une pareille Méthode à Mr. *Oldenbourg*. Dans une de mes Lettres du 10. *Décembre* 1672, j'envoyai à Monſieur *Collins* une Méthode ſemblable, & j'ajoutai, que j'en avois parlé au Docteur *Barrow*, dans le tems qu'il faiſoit imprimer ſes *Lectiones Geometricæ*: que je concevois que les Méthodes de Mr. *Gregory* & de *Sluſius* étoient les mêmes que la mienne; & que cette Méthode n'étoit qu'une Branche ou un Corollaire d'une Méthode plus générale, laquelle ſans aucun Calcul pénible s'étendoit non-ſeulement aux Tangentes, mais encore aux autres Problêmes plus abſtrus, tels que ſont ceux qui regardent les Courbures, les Aires, les Longueurs, les Centres de gravité des Courbes, *&c.* & cela ſans être obligé de délivrer les Equations des Quantitez irrationnelles. J'ajoutai auſſi que j'avois joint cette Méthode à celle des Suites infinies, voulant dire, dans le Traité que j'avois compoſé en 1671. Mr. *Oldenbourg* en *Juin* 1676. envoya à Mr. *Leibnitz* des copies de ces deux Lettres, parmi les Extraits des Lettres de Mr. *Gregory*; & Mr. *Leibnitz*, dans ſa Lettre du 21. *Juin* 1677, n'envoya rien en échange qui n'eût déja été fait auparavant, & dont il n'eût

reçu avis par ces Lettres. La Méthode différentielle pour les Tangentes, qu'il envoya pour lors, n'étant que la Méthode même de *Barrow*, qu'il avoit déguisée ſous une Notation nouvelle, & qu'il avoit étendue aux Méthodes des Tangentes de *Gregory* & de *Sluſius*, aux Equations enveloppant des quantitez irrationnelles, & au cas le plus ſimple de mes Quadratures. Mais on ne peut pas me reprocher la même choſe par rapport à Mr. *Barrow*: il avoit vu mon Traité d'Analyſe en 1669, & avoit témoigné qu'il lui avoit plu (*a*). Et avant que les *Leçons Géométriques* paruſſent, j'avois déduit la Méthode des Tangentes de Mrs. *Gregory* & *Sluſius* de ma Méthode générale. Alors Mr. *Leibniz* non-ſeulement igno-

(*a*) Mr. *Barrow* envoya ce Traité à Mr. *Collins*, comme un Ouvrage que Mr. *Newton* avoit compoſé, & lui dit, que par cet Ecrit & par d'autres que Mr. *Newton* lui avoit envoyez auparavant, il paroiſſoit qu'il y avoit déja quelques années qu'il avoit inventé la Méthode qui y étoit décrite, & qu'il en avoit fait une application générale. Voyez la Lettre de Mr. *Collins* à Mr. *Strode*, du 26. Juillet 1672, inſérée dans le *Commercium Epiſtolicum*, pag. 28.

ignoroit la haute Géometrie, mais même l'Algèbre vulgaire.

Dans ſa Lettre du 27. *Août* 1676, on lit ces Paroles; *Quod dicere videmini pleraſque difficultates* (*exceptis Problematibus* Diophantæis) *ad Series infinitas reduci, id mihi non videtur. Sunt enim multa uſque adeo mira & implexa, ut neque ab æquationibus pendeant, neque ex Quadraturis. Qualia ſunt ex multis aliis Problemata Methodi Tangentium inverſæ.* Mais lorsque je lui eus fait réponſe, que ces ſortes de Problêmes étoient en mon pouvoir, il repliqua dans ſa Lettre du 21. de *Juin* 1677, qu'apparemment je voulois dire par les Suites Infinies; mais qu'il l'entendoit par les Equations vulgaires; à quoi on peut voir une réponſe dans le *Commercium Epiſtolicum*, pag. 92.

Il dit qu'on peut juger que, lorsqu'il écrivit ſa Lettre du 27. *Août* 1676, il avoit quelque entrée dans le Calcul différentiel, parce que dans cette Lettre il marque qu'il avoit réſolu le Problême de Mr. *de Beaune* par une *Analyſe certaine*. Mais que dira-t-il, ſi on lui fait voir que ce Problême peut ſe réſoudre par une *Analyſe certaine*, ſans qu'il ſoit beſoin de la Méthode différentielle? Car pour cela

il ne faut point d'autre Analyſe que celle-ci, ſavoir que l'Ordonnée de la Courbe demandée croiſſe en progreſſion géométrique, quand l'Abſciſſe croît en progreſſion arithmétique; & que par conſéquent l'Abſciſſe & l'Ordonnée ont entre elles la même relation que le Logarithme & ſon Nombre correſpondant. Mais d'inférer de-là que Mr. *Leibnitz* avoit eu entrée dans la Méthode différentielle, c'eſt préciſément comme ſi l'on diſoit qu'*Archimède* y étoit entré, parce qu'il ſavoit tirer les Tangentes de la Spirale, quarrer la Parabole, & qu'il avoit trouvé la Proportion de la Sphére au Cylindre; ou comme ſi l'on diſoit que Mrs. *Cavallerius*, *Fermat* & *Wallis* y étoient entrez, parce qu'ils avoient fait pluſieurs autres choſes qui étoient du même genre de celles que nous venons de marquer.

Le $\frac{1}{12}$ *de Mai* 1716.

APPEN-

APPENDIX.

LORSQUE le Committé de la *Societé Royale* publia le *Commercium Epistolicum*, les Lettres & autres Papiers qui étoient en ma poſſeſſion ne lui furent pas communiquez. J'avois deux Lettres, l'une de Mr. *Leibniz* datée du 27 de *Mars* 1693, & l'autre du Docteur *Wallis* datée du 10. d'*Avril* 1695, leſquelles, ſur une occaſion qui le demandoit, furent produites il y a deux ans, examinées & placées dans les Archives de la *Societé Royale*. La premiére fait voir ce que Mr. *Leibniz* penſoit ſur cette Matiére, avant qu'il connût mes Symboles, ou qu'il fût rien de plus de la Méthode des Fluxions, que ce qu'il en avoit appris par mes Lettres & mes autres papiers, écrits dans l'année 1676. & auparavant, ou de mes *Principes Mathématiques*; c'eſt-à-dire, avant le tems que j'euſſe pu former le deſſein de le tromper. On y verra clairement, que dans ce tems-là il me donnoit ſur lui le rang de préſéance. Si l'on compare la ſeconde de ces Let-

tres avec la Préface des Oeuvres Mathématiques du Docteur *Wallis*, on pourra découvrir quelle opinion les Mathématiciens *Anglois*, auſſi-bien que ceux du dehors, avoient de cette affaire, lorſqu'ils apprient que cette Méthode différentielle commençoit à faire du bruit en *Hollande*, & qu'on en attribuoit l'invention à Mr. *Leibniz*. On a ajouté ici la premiére de ces deux Lettres toute entiére, & une partie de la ſeconde.

Lettre de Mr. LEIBNIZ *à Mr.* NEWTON, *écrite en* 1693.

ILLUSTRI VIRO

ISAACO NEWTONO

Godefridus Guillelmus Leibnitius, S.P.D.

„ QUantum tibi Scientiam rerum
„ Mathematicarum totiuſque Naturæ debere arbitrer, occaſione
„ data, etiam publice ſum profeſſus.
„ Mirifice ampliaveras Geometriam tuis
„ Seriebus, ſed edito Principiorum Opere
oſten-

„ oſtendiſti patere Tibi etiam quæ Ana-
„ lyſi receptæ non ſubſunt. Conatus ſum
„ ego quoque Notis commodis adhibi-
„ tis, quæ Differentias & Summas ex-
„ hibent, Geometriam illam, quam Trans-
„ cendentem appello, Analyſi quodam-
„ modo ſubjicere, nec res male proceſ-
„ ſit. Sed à Te adhuc magni aliquod
„ expecto ad ſummam manum impo-
„ nendam, tum ut Problemata, quæ ex
„ data Tangentium proprietate quæruntur
„ Lineas, reducantur optime ad Qua-
„ draturas; tum ut Quadraturæ ipſæ
„ (quod valde vellem,) reducantur ad
„ Curvarum rectificationes, ubique ſu-
„ perficierum aut corporum dimenſioni-
„ bus ſimpliciores.

„ Sed ſuper omnia optem, ut Geome-
„ tricis abſolutis, naturam, uti cœpiſti
„ Mathematice tractare pergas; in quo
„ genere certe tu unus cum pauciſſimis
„ ingens opere pretium feciſti. Mirifi-
„ cum eſt quod inveniſti Ellipſes Kepler-
„ rianas prodire, ſi tantummodo Attrac-
„ tio, ſive Gravitatio, & Trajectio in
„ Planeta concipiantur. Tametſi enim
„ eò inclinem, ut credam hæc omnia
„ fluidi ambientis motu ſive effici, ſive
„ regi, analogia gravitatis & magnetiſ-

„ mi apud nos, nihil tamen ea res digni-
„ tati & veritati inventi cui detraxerit.

„ Quæ ſummus & ipſe Mathematicus
„ Chriſtianus Huygenius in tua notavit
„ Appendice Libelli de Cauſa Lucis &
„ Gravitatis, expenſa Tibi non dubi-
„ to; & ſententiam viciſſim tuam velim.
„ Veſtra enim amica collatione potiſſi-
„ mum, qui in hoc genere eminetis, erui
„ veritas poteſt.

„ Cum vero maximum tu quoque lu-
„ men ipſi Dioptricæ intuleris, explica-
„ tis colorum Phœnomenis inexpectatis,
„ velim quid ſentias de Huygeniana ex-
„ plicatione radiationis, utique ingenio-
„ ſiſſima, cùm feliciter adeo prodeat lex
„ ſinuum. Significavit mihi Huygenius,
„ neſcio quæ nova Phœnomena colorum
„ ſibi à Te communicata. Ego valde
„ optem ut ratio colorum, quos fixos
„ vocant, ex apparentibus deduci poſſit;
„ ſeu ut oſtendatur ratio efficiendi per
„ refractiones, ut tota aliqua ſuperficies
„ certum colorem oſtendat.

„ In Librorum apud Anglos editorum
„ indicibus occurrêre mihi aliquoties Li-
„ bri Mathematici autore Newteno, ſed
„ dubitavi an a Te eſſent, quod vellem,
„ an ab alio homonymo.

„ Hein-

„ Heinſius noſter redux teſtis fuit bene-
„ volentiæ erga me Tuæ. De cultu ve-
„ ro meo erga Te, non ille tantum teſta-
„ ri poteſt, ſed & Stopæius, tecum e-
„ juſdem olim Collegii habitator, nunc
„ Magnæ Britanniæ Regis negotia apud
„ Cæſarem, nuper apud Sereniſſimum
„ Electorem Brandeburgicum, curans.
„ Hæc ſcribo magis ut ſtudia erga Te
„ mea intelligas, quæ nihil tot annorum
„ ſilentio amiſêre, quam ut Tua ego ſtu-
„ dia, quibus auges humani generis opes,
„ interrumpere velim vacuis litteris & ſu-
„ pervacuis. Vale.

Dabam Hanoveræ 17 Martii 1693.

Extrait d'une Lettre de Mr. Wallis *à Mr.* Newton, *datée d'*Oxford *le* 10. Avril 1695, *traduit de l'Anglois.*

JE ſouhaiterois que vous vouluſſiez faire imprimer vos deux grandes Lettres du mois de *Juin*, & du mois d'*Octobre* 1676. On m'a donné avis de *Hollande*, que les Amis que vous avez en ce Païs-là ſouhaiteroient que quelque choſe de cette natu-

nature pût être donné au Public, par la raiſon que votre Doctrine des *Fluxions* y eſt fort applaudie, ſous le nom de *Calcul différentiel de Mr. Leibniz.* J'ai reçu cet avis lorsque toutes les feuilles de mon Livre étoient tirées, à l'exception d'une partie de la Préface; ainſi tout ce que j'ai pu faire a été, pendant que la Preſſe ſe repoſoit, d'y inſérer le Paſſage que vous y trouverez. Ce n'eſt pas avoir de juſtes égards pour votre réputation, ni pour celle de la Nation, que de laiſſer dans votre Cabinet des Pièces d'un très-grand prix, puisqu'il pourra arriver enfin que d'autres ſe ſaiſiront de la réputation qui vous eſt due.

Voici le Paſſage qu'on vient de citer, & qui eſt tiré de la Préface de Mr. Wallis, *imprimée au Mois d'Avril de l'Année* 1695.

QUÆ in ſecundo Volumine habentur, in Præfatione eidem præfixa dicitur. Ubi (inter alia) habetur *Newtoni* Methodus de *Fluxionibus* (ut ille loquitur) conſimilis Naturæ cum *Leibnitii*

nitii (ut hic loquitur) *Calculo Differentiali*, (quod qui utramque Methodum contulerit, satis animadvertat, utut sub loquendi formulis diversis,) quam ego descripsi (*Algebræ Cap.* 91. &c. præsertim *Cap.* 95.) ex binis *Newtoni* Litteris (aut earum alteris) *Junii* 13, & *Octob.* 24. 1676, ad *Oldenburgium* datis, cum *Leibnitio* tum communicandis (iisdem fere verbis, saltem leviter mutatis, quæ in illis Litteris habentur;) ubi Methodum hanc *Leibnitio* exponit, tum ante decem annos, nedum plures, ab ipso excogitatam. Quod moneo ne quis cauſetur de hoc *Calculo Differentiali* nihil à nobis dictum esse.

Fragment de l'Extrait des Oeuvres de Mr. Wallis, *donné dans les* Acta Eruditorum *du Mois de* Juin 1696, pagg. 257, 258.

CÆterum ipse *Newtonus*, non minus candore quam præclaris in rem Mathematicam meritis insignis, publicè & privatim agnovit, *Leibnitium* tum, cum (interveniente celeberrimo Viro *Hen-*

Henrico Oldenburgio Bremenſi Societatis Regiæ *Anglicanæ* tunc Secretario) inter ipſos (ejuſdem jam tum Societatis Socios) Commercium intercederet, id eſt jam ferè ante annos viginti & amplius, Calculum ſuum differentialem, Serieſque infinitas, & pro iis quoque methodos generales habuiſſe; quod *Walliſius*, in Præfatione Operum factæ inter eos communicationis mentionem faciens, præteriit, quoniam de eo fortaſſe non ſatis ipſi conſtabat. Cæterum Differentiarum conſideratio Leibnitiana, cujus mentionem facit *Walliſius*, (ne quis ſcilicet, ut ipſe ait, cauſaretur de Calculo Differentiali nihil ab ipſo dictum fuiſſe) meditationes aperuit, quæ aliunde non æque naſcebantur. Eſt enim Differentia Analyticum quiddam, & Calculi capax, & quod rei caput eſt, Summæ reciprocum.

RE-

REMARQUE

De Mr. NEWTON.

DAns mes Lettres du 13. *Juin* & du 24. *Octobre* 1676, j'ai affirmé que j'avois la Méthode des Fluxions quelques années auparavant ; mais je n'ai jamais avoué que Mr. *Leibniz* eût la Méthode différentielle avant l'année 1677. Je ne ſavois rien de ſes prétentions en ce tems-là, puiſque ce ne fut que dans ſa Lettre du 21. *Juin* de la même année, qu'il commença à les manifeſter. Je n'ai point accordé que ſa Méthode des Tranſmutations fût une Méthode générale pour les Suites, & je ne ſavois point alors que la Suite qu'il m'avoit envoyée lui eût été envoyée l'année d'auparavant par Mr. *Oldenbourg*, & eût été inventée par Mr. *Gregory* dans l'année 1671. La Méthode des Tranſmutations n'eſt pas une Méthode pour les Suites ; mais un Théorême particulier pour la Tranſmutation des Figures de l'une en l'autre, tels

que

que ſont ceux de *Gregory* & de *Barrow*. A l'égard du *Scholium* qui eſt mis à la ſuite du ſecond Lemme du ſecond Livre de mes *Principes Mathématiques*, & qu'on a tant cité mal à propos contre moi, il n'a pas été écrit dans le deſſein de faire honneur de ce Lemme à Mr. *Leibniz*; mais bien de m'en aſſûrer la poſſeſſion. Que Mr. *Leibniz* l'ait inventé après moi, ou l'ait eu de moi, c'eſt une queſtion qui n'eſt de nulle conſéquence, puiſque les ſeconds Inventeurs n'ont proprement aucun droit à l'Invention.

Le Docteur *Wallis*, par une Lettre du premier *Décembre* 1696, imprimée dans le troiſième Tome de ſes Oeuvres, donna avis à Mr. *Leibniz* du paſſage qu'il avoit inſéré dans la Préface de ſon premier Volume, & dont on a fait mention ci-deſſus : & Mr. *Leibniz* ne nia point alors ce que Mr. *Wallis* avoit avancé, ſavoir que dans l'année 1676, je lui avois expliqué la Méthode des Fluxions, trouvée par moi dix ans ou plus auparavant ; & ne forma à ce ſujet aucune plainte contre lui. Dans ſa Lettre du 29. *Mars* 1697, il dit, *De te autem queri nunquam mihi in mentem venit, quem facile apparet noſtra in Actis Lipſienſibus prodita non ſatis vidiſſe.*

diſſe. Il convenoit que ces Méthodes étoient ſemblables, comme Mr. *Wallis* l'avoit affirmé; c'eſt pour cela que dans ſa Lettre du 28. *Mai* 1697, il dit qu'il les appelloit du commun nom de *Méthode infinitéſimale:* à quoi il ajoute que comme l'*Analyſe* de *Viete* & celle de *Deſcartes* étoient appellées du commun nom d'*Analyſe Spécieuſe*, quoiqu'elles différaſſent en quelque choſe, auſſi mon *Analyſe Infinitéſimale* & la ſienne pouvoient différer en quelque choſe; voulant dire par-là qu'elles différoient par rapport aux Additions qu'il y avoit faites. Là-deſſus il excuſe Mr. *Wallis* de n'avoir pas fait mention de ces Additions, ſur ce qu'il ne les avoit pas vues dans les Actes de Leipſic, & déclare qu'il ne lui eſt jamais venu en penſée de ſe plaindre de lui, pour quelque autre ſujet que ce fût.

Mais ſi *Deſcartes* n'a jamais prétendu être Auteur de l'*Analyſe Spécieuſe* de *Viete*, Mr. *Leibniz* en a agi autrement par rapport à la Méthode Infinitéſimale, qu'il a toujours appellée ſa Méthode; ce qui donna lieu à Mr. *Fatio* d'écrire ce qui ſuit.

Extrait

Extrait du Traité de Mr. Nicolas Fatio de Duillier, *intitulé*, Investigatio Geometrica Solidi rotundi, in quod minima fiat resistentia, *publié en* 1699.

„ QUæret forsan *Cl. Leibnitius*, unde
„ mihi cognitus sit iste Calculus
„ quo utor. Ejus equidem funda-
„ menta, ac pleraſque Regulas proprio
„ marte, anno 1687, circa mensem
„ Aprilem & sequentes, aliisque deinceps
„ annis, inveni; quo tempore neminem
„ eo Calculi genere præter me ipsum, uti
„ putabam. Nec mihi minus cognitus
„ foret, si nondum natus esset *Leibnitius*.
„ Aliis igitur glorietur Discipulis, me
„ certe non potest. Quod satis patebit,
„ si olim Litteræ quæ inter clarissimum
„ *Hugenium* meque intercesserunt, pu-
„ blici juris fiant. *Newtonum* tamen
„ primum ac pluribus annis vetustissi-
„ mum hujus Calculi Inventorem, ipsa
„ rerum evidentia coactus agnosco: a
„ quo utrum quicquam mutuatus sit *Leib-*
„ *nitius*, secundus ejus Inventor, malo
„ eorum, quam meum sit judicium, qui-
„ bus

„ bus viſæ fuerint *Newconi* Litteræ alii-
„ que ejuſdem manuſcripti Codices. Ne-
„ que modeſtioris *Newtoni* ſilentium, aut
„ prona *Leibnitii* ſedulitas inventionem
„ hujus Calculi ſibi paſſim tribuentis, ul-
„ lis imponet, qui ea pertractarint, quæ
„ ipſe evolvi, Inſtrumenta.

REMARQUE

De Mr. NEWTON.

MR. *Fatio* parle ici en témoin. Il rapporte ce qu'il a vu, & ſon témoignage eſt d'autant plus fort, qu'il eſt porté contre ſes propres interêts; & que n'étant point Anglois, il peut moins être ſoupçonné d'avoir voulu me favoriſer. Il entendoit nos Méthodes; & il étoit en état de former un jugement véritable, à l'aide de ce qu'il avoit vu & connu.

LETTRE
DE
Mr. LEIBNIZ
A
Mr. CHAMBERLAYNE,
à LONDRES.

Vienne ce 28. Avril 1714.

MONSIEUR,

JE vous ſuis obligé tant de la communication de la Lettre de l'inſigne Mr. *Wotton*, qui m'eſt plus favorable que je ne pouvois eſpérer, & que je vous prie de remercier de ſes bons ſentimens ; que de votre offre obligeante de moyenner une bonne intelligence entre Mr. *Newton* & moi. Un nommé Mr. *Keill* inféra quelque choſe contre moi dans une de vos

Trans-

Tranſactions Philoſophiques (*a*) ; j'en fus fort ſurpris, & j'en demandai réparation par une Lettre à Mr. *Sloane* Secrétaire de la Societé. Mr. *Sloane* m'envoya un Diſcours de Mr. *Keill*, où il juſtifioit ſon droit d'une maniére qui attaquoit même ma bonne foi. Je pris cela pour une animoſité particuliére de ce perſonnage, ſans avoir le moindre ſoupçon que la Societé, & même Mr. *Newton* y avoit part : & ne trouvant pas à propos d'entrer en diſpute avec un homme mal inſtruit des affaires antérieures ; & ſuppoſant d'ailleurs que Mr. *Newton* lui-même, mieux informé de ce qui s'étoit paſſé, me feroit rendre juſtice, je continuai ſeulement à demander la ſatisfaction qui m'étoit due.

Mais je ne ſai par quelle chicane & quelle ſupercherie, quelques-uns firent en ſorte qu'on prît la choſe comme ſi je plaidois devant la Societé, & me ſoumettois à ſa jurisdiction, à quoi je n'avois jamais penſé ; & ſelon la juſtice, on devoit me faire ſavoir que la Societé vouloit examiner le fond de l'affaire, & l'on devoit me donner lieu de déclarer ſi j'y voulois propoſer

(*a*) Voyez la Lettre ſuivante de Mr. *Newton*.

poſer mes raiſons, & ſi je ne tenois aucun des Juges pour ſuſpect. Ainſi, on n'y a prononcé qu'*una parte audita*, d'une maniére dont la nullité eſt viſible. Auſſi ne crois-je pas que le Jugement qu'on a porté puiſſe être pris pour un Arrêt de la Societé.

Cependant Mr. *Newton* l'a fait publier dans le Monde par un Livre imprimé exprès pour me décréditer, & envoyé en Allemagne en France, & en Italie, comme au nom de la Societé (*a*). Ce Jugement prétendu, & cet affront fait ſans ſujet à un des plus anciens Membres de la Societé même, & qui ne lui a point fait deshonneur, ne trouvera guére d'Approbateurs dans le Monde; & dans la Societé même, j'eſpére que tous les Membres n'en conviendront pas. Des habiles François, Italiens, & autres deſaprouvent hautement ce procédé, & s'en étonnent: & on a là-deſſus des Lettres en main; les preuves produites contre moi leur paroiſſent bien minces.

Pour moi, j'en avois toujours uſé le plus honnêtement du monde envers Mr. *Newton*,

(*a*) Mr. *Leibniz* veut parler du *Commercium Epiſtolicum* &c.

ſon, & quoiqu'il ſe trouve maintenant qu'il y a grand lieu de douter s'il a ſu mon Invention avant que de l'avoir euë de moi; j'avois parlé comme ſi de ſon chef il avoit eu quelque choſe de ſemblable à ma Méthode. Mais abuſé par quelques flateurs mal aviſez, il s'eſt laiſſé porter à m'attaquer d'une maniére très-ſenſible. Jugez maintenant, Monſieur, de quel côté doit venir principalement ce qui eſt néceſſaire pour faire ceſſer cette conteſtation.

Je n'ai pas encore vu le Livre publié contre moi, étant à Vienne, qui eſt l'extrémité de l'Allemagne, où de tels Livres ſont portez bien tard. Et je n'ai point daigné le faire venir tout exprès par la poſte. Ainſi je n'ai pas encore pu faire une Apologie telle que l'affaire demande. Mais d'autres ont déja eu ſoin de ma réputation. J'abhorre les diſputes desobligeantes entre les Gens de Lettres, & je les ai toujours évitées; mais à préſent on a pris toutes les meſures poſſibles pour m'y engager. Si le mal pouvoit être redreſſé, Monſieur, par votre entremiſe à laquelle vous vous offrez ſi obligeamment, j'en ſerois bien aiſe; & je

vous en ai déja beaucoup d'obligation par avance.

Vous rendrez, Monſieur, un ſervice conſidérable au Public, en faiſant travailler à un Dictionnaire de la Langue Biſcayenne, qui eſt ſi ancienne, & dont la connoiſſance ſerviroit à éclaircir les noms propres de beaucoup de Lieux, non-ſeulement en Eſpagne, mais encore dans la France voiſine; car je vois qu'il y a des noms de Riviéres, de Montagnes, & de Villes ou de Villages, communs à l'Eſpagne & à la France Méridionale, où je ſoupçonne que la Langue de Aquitains du tems de Céſar, diſtinguée par lui-même de celle de la Gaule Celtique, a eu quelque choſe d'approchant de la Biſcayenne. Et il ſera auſſi fort important d'examiner, s'il n'y a pas dans l'Hibernois quelque choſe du Biſcayen. La Langue Biſcayenne mériteroit bien auſſi que la Bible, c'eſt-à-dire, le Vieux Teſtament fût traduit; puiſque vous m'apprenez que le Nouveau s'y trouve déja. Je ſuis avec zéle, Monſieur, Votre &c.

P. S. J'ai quelque ſoupçon que *Cadis*, & *Calis* ou *Calais*, ſont à peu près le même

même mot, & ſignifient la même choſe, c'eſt-à-dire, un *Détroit*. Ainſi une Langue ancienne, commune ou approchante, paroît avoir été répandue par la France & par l'Eſpagne.

LETTRE DE Mr. NEWTON A Mr. CHAMBERLAYNE.

Le 11. *de Mai* 1714. *V. St.*

MONSIEUR,

JE n'entends pas assez à fond la Langue Françoise, pour sentir toute la force des termes de la Lettre de Mr. *Leibniz*; mais je comprends qu'il croit que la Societé Royale & moi, ne lui avons pas rendu justice.

Ce que Mr. *Fatio* a écrit contre lui (*a*), il

(*a*) Dans sa Dissertation *de la Courbe de la plus vite descente*, publiée à Londres en 1699.

il l'a fait ſans que j'y aye eu la moindre part.

Il y a environ neuf ans que Mr. *Leibniz* attaqua ma réputation, en donnant à entendre que j'avois emprunté de lui la Méthode des Fluxions (*a*). Mr. *Keill* m'a défendu (*b*) ; & je n'ai rien ſu de ce que Mr. *Leibniz* avoit fait imprimer dans le Journal de Leipſic, juſqu'à l'arrivée de ſa premiére Réponſe à Mr. *Keill* (*c*), où il demandoit, en effet, que je rétractaſſe ce que j'avois publié (*d*).

Si vous pouvez me marquer quelque choſe en quoi je lui aye fait tort, je tâcherai de lui donner ſatisfaction ; mais je ne veux pas rétracter ce que je ſai être véritable, & je crois que le Commité de la Societé Royale ne lui a fait aucun tort.

Je ſuis

Votre très-humble Serviteur

Is. NEWTON.

(*a*) Voyez le *Journal de Leipſic* du Mois de Janvier 1705.

(*b*) Dans les *Transactions Philoſophiques* de Septembre & Octobre 1708.

(*c*) Voyez le *Commercium Epiſtolicum*, pag. 109. 110.

(*d*) Dans l'Introduction de Livre *des Quadratures*, imprimé en 1704.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. CHAMBERLAYNE.

Vienne ce 25. d'Août 1714.

MONSIEUR,

JE vous ſuis obligé de la tentative que vous avez faite à la Societé Royale. L'Extrait de ſon Journal du 20. de Mai fait connoître qu'elle ne prétend pas que le rapport de ſes Commiſſaires paſſe pour une déciſion de la Societé. Ainſi je ne me ſuis point trompé en croyant qu'elle n'y prenoit point de part. Quant à la Lettre peu polie, dont vous m'avez envoyé la Copie, je la tiens *pro non ſcripta*, auſſi-bien que l'Imprimé François. Je ne ſuis pas d'humeur de vouloir me mettre en colére contre de telles gens.

Puiſqu'il ſemble qu'on a encore des Lettres qui me regardent, parmi celles de Mr. *Olden-*

Oldenbourg & de Mr. *Collins*, qui n'ont pas été publiées, je ſouhaiterois que la Societé Royale voulût donner ordre de me les communiquer. Car quand je ſerai de retour à Hanover, je pourrai publier auſſi un *Commercium Epiſtolicum*, qui pourra ſervir à l'Hiſtoire Littéraire. Je ſerai diſpoſé de ne pas moins publier les Lettres qu'on peut alléguer contre moi, que celles qui me favoriſent; & j'en laiſſerai le jugement au Public.

Ce ſeroit beaucoup ſi la Langue Irlandoiſe étoit ſi voiſine de la Biſcayenne, que les gens de l'un & de l'autre Pays ſe puſſent entendre ſans beaucoup de difficulté; comme on l'a rapporté à la Societé Royale. Cela ne paroît point par les eſſais que l'on voit des deux Langues. Peut-être eſt-ce que le Garçon Irlandois avoit déja converſé autrefois avec des Biſcayens. Cependant la choſe mérite une plus ample diſcuſſion, & ſeroit de conſéquence ſi elle ſe pouvoit vérifier. Je ſuis avec paſſion, Monſieur, Votre &c.

LETTRE
DE
Mr. LEIBNIZ
A
Mr. REMOND.

Vienne ce 10. de Janvier.

MONSIEUR,

N'Avez-vous pas peur de me gâter & de me donner trop de vanité, en m'écrivant une Lettre dont les expreſſions en ma faveur ſont au-deſſus de ce que je pouvois jamais attendre? Je réponds un peu tard, ne l'ayant reçue que depuis quelques jours. Car je ſuis à Vienne quaſi depuis toute l'année paſſée, & Mr. *Maſſon* qui s'en eſt chargé n'a paſſé à Hanover apparemment que depuis peu; autrement la Lettre m'auroit été rendue plutôt.

Je

Je trouve naturel, Monſieur, que vous ayez goûté quelque choſe dans mes penſées, après avoir pénétré dans celles de Platon, Auteur, qui me revient beaucoup, & qui mériteroit d'être mis en Syſtême. Je crois pouvoir porter à la démonſtration, des véritez qu'il n'a fait qu'avancer; & ayant ſuivi ſes traces & celles de quelques autres grands Hommes, je me flatte d'en avoir profité, & d'avoir atteint, dans un certain point au moins,

Edita Doctrina Sapientum templa ſerena.

C'eſt ſur les véritez générales & qui ne dépendent point des faits; mais qui ſont pourtant encore à mon avis, la clef de la Science qui juge des faits.

J'oſerois ajouter une choſe, que ſi j'avois été moins diſtrait, ou ſi j'étois plus jeune, ou aſſiſté par de jeunes gens bien diſpoſez, j'eſpérerois donner une maniére de *Spécieuſe Générale*, où toutes les véritez de raiſon ſeroient réduites à une façon de Calcul. Ce pourroit être en même-tems une maniére de Langue ou d'Ecriture univerſelle, mais infiniment

différente de toutes celles qu'on a projettées jusqu'ici ; car les caractères, & les paroles mêmes, y dirigeroient la Raison, & les erreurs, excepté celles de fait, n'y seroient que des erreurs de calcul. Il seroit très-difficile de former ou d'inventer cette Langue, ou Caractéristique ; mais très-aisé de l'apprendre sans aucuns Dictionnaires. Elle serviroit aussi à estimer les degrés de vraisemblance, lorsque nous n'avons pas *sufficientia data* pour parvenir à des véritez certaines, & pour voir ce qu'il faut pour y suppléer. Et cette estime seroit des plus importantes pour l'usage de la vie, & pour les délibérations de pratique, où en estimant les probabilitez on se mécompte le plus souvent de plus de la moitié.

J'apprends que les Peres Journalistes de Trévoux ont donné quelque rapport de ma *Théodicée*. Mr. l'Abbé *Bignon* m'avoit promis qu'on en mettroit un dans le *Journal des Savans* ; mais jusqu'ici ceux qui travaillent à ce Journal, ne l'ont point fait (*a*). Peut-être n'approuvent-ils point

(*a*) Les Auteurs du *Journal des Savans* ont donné des extraits fort exacts de la *Théodicée* de Mr. *Leibniz*. Voyez *Janvier* p. 9. & *Février* p. 123.

de

point que j'aye oſé m'écarter un peu de St. Auguſtin, dont je reconnois la grande pénétration ; mais comme il n'a travaillé à ſon Syſtême que par repriſes, & à meſure que ſes Adverſaires lui en donnoient l'occaſion, il n'a pas pu le rendre aſſez uni. Outre que notre tems nous a donné des lumiéres qu'il ne pouvoit point avoir dans le ſien. Meſſieurs vos Prélats délibérent à préſent ſur des matiéres aſſez approchantes de celles de mon Livre, & je ſerois curieux de ſavoir ſi quelques-uns des excellens hommes qui entrent dans leur Aſſemblée, l'ont vu & ce qu'ils en jugent.

Outre que j'ai eu ſoin de tout diriger à l'édification, j'ai tâché de déterrer & de réunir la vérité enſévelie & diſſipée ſous les opinions des différentes Sectes des Philoſophes ; & je crois y avoir ajouté quelque choſe du mien pour faire quelques pas en avant. Les occaſions de mes études dès ma premiére jeuneſſe m'y ont donné de la facilité. Etant enfant j'appris Ariſtote, & même les Scholaſtiques ne me rebutérent point ; & je n'en ſuis

de l'Edition de Hollande, qui a changé & bouleverſé l'ordre de celle de Paris.

ſuis point fâché préſentement. Mais Platon auſſi dès lors avec Plotin me donnérent quelque contentement, ſans parler d'autres Anciens que je conſultai. Par après étant émancipé des Ecoles triviales, je tombai ſur les Modernes; & je me ſouviens que je me promenai ſeul dans un Bocage auprès de Leipſic, appellé le *Roſendal*, à l'âge de 15. ans, pour délibérer ſi je garderois les Formes ſubſtantielles. Enfin le Mécaniſme prévalut & me porta à m'appliquer aux Mathématiques.

Il eſt vrai que je n'entrai dans les plus profondes qu'après avoir converſé avec Mr. *Huygens* à Paris. Mais quand je cherchai les derniéres raiſons du Mécaniſme & des loix même du Mouvement; je fus tout ſurpris de voir qu'il étoit impoſſible de les trouver dans les Mathématiques, & qu'il falloit retourner à la Métaphyſique. C'eſt ce qui me ramena aux Entelechies, & du matériel au formel; & me fit enfin comprendre, après pluſieurs corrections & avancemens de mes notions, que les *Monades*, ou les Subſtances ſimples, ſont les ſeules véritables Subſtances; & que les choſes matérielles ne ſont que des Phénoménes, mais bien fondez

fondez & bien liez. C'eſt de quoi Platon & même les Académiciens poſtérieurs, & encore les Sceptiques ont entrevu quelque choſe; mais ces Meſſieurs, après Platon, n'en ont pas ſi bien uſé que lui.

J'ai trouvé que la plûpart des Sectes ont raiſon dans une bonne partie de ce qu'elles avancent; mais non pas tant en ce qu'elles nient. Les Formaliſtes comme les Platoniciens & les Ariſtotéliciens ont raiſon de chercher la ſource des choſes dans les cauſes finales & formelles. Mais ils ont tort de négliger les efficientes & les matérielles, & d'en inférer comme faiſoit Mr. *Henri Morus* en Angleterre, & quelques autres Platoniciens, qu'il y a des Phénomènes qui ne peuvent être expliquez mécaniquement. Mais de l'autre côté les Matérialiſtes, ou ceux qui s'attachent uniquement à la Philoſophie Mécanique, ont tort de rejetter les conſidérations Métaphyſiques, & de vouloir tout expliquer par ce qui dépend de l'imagination.

Je me flatte d'avoir pénétré l'Harmonie des différens régnes, & d'avoir vu que les deux Partis ont raiſon, pourvû qu'ils ne ſe choquent point que tout ſe

fait

fait mécaniquement & métaphyſiquement en même-tems dans les Phénomènes de la Nature ; mais que la ſource de la Mécanique eſt dans la Métaphyſique. Il n'étoit pas aiſé de découvrir ce Myſtère, parce qu'il y a peu de gens qui ſe donnent la peine de joindre ces deux ſortes d'études.

Mr. *Deſcartes* l'avoit fait, mais pas aſſez. Il étoit allé trop vîte dans la plûpart de ces dogmes ; & l'on peut dire que ſa Philoſophie eſt *à l'Antichambre de la Vérité*. Et ce qui l'a arrêté le plus, c'eſt qu'il a ignoré les véritables loix de la Mécanique ou du Mouvement, qui auroient pu le ramener. Mr. *Huygens* s'en eſt apperçu le premier, quoiqu'imparfaitement ; mais il n'avoit point de goût pour la Métaphyſique, non plus que d'autres perſonnes habiles qui l'ont ſuivi en cultivant ce ſujet. J'ai marqué dans mon Livre, que ſi Mr. *Deſcartes* s'étoit apperçu que la Nature ne conſerve pas ſeulement la même force, mais encore la même direction totale dans les loix du Mouvement, il n'auroit point cru que l'Ame peut changer plus aiſément la direction que la force des corps ; & il ſeroit allé tout droit au Syſtême de l'*Harmonie préétablie*,

tablie, qui eſt une ſuite néceſſaire de la conſervation de la force & de la direction tout enſemble.

Je vous ſuis obligé du ſoin que vous prenez, Monſieur, de mes petits Ouvrages. Si quelque Libraire vouloit mettre enſemble ce qu'il y a de moi dans les différens Journaux, il en pourroit faire un petit Volume. Quand je ſerai de retour à Hanover j'en marquerai les endroits.

La France doit avoir bien des habiles gens que je ne connois point, ne l'ayant point vue depuis près de 40. ans. Je le juge par ce qu'on ne m'a jamais inſtruit, Monſieur, de votre mérite, qui paroît pourtant ſi éminent. Vous m'obligeriez fort ſi vous aviez le loiſir de me donner quelque connoiſſance des perſonnes diſtinguées en ſavoir; mais plus encore, ſi vous vouliez continuer de me faire part de vos lumiéres. Cependant je ſuis avec zèle, Monſieur, votre &c.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. REMOND.

A Vienne ce 14. Mars 1714.

MONSIEUR,

LA continuation de vos Lettres eſt un accroiſſement de vos bontez pour moi. Mr. l'Abbé *Fraguier* m'a fait bien de l'honneur de me placer dans des Vers Latins, où il vous donne des louanges ſi méritées ; & vous êtes bien obligeant, Monſieur, de m'y avoir voulu ſouffrir. Voici une réponſe en Vers Latine auſſi ; ma veine toute tarie par le tems, ayant repris quelque vigueur à la lecture d'une auſſi belle Pièce que la ſienne. C'eſt tout de bon que je crois qu'un auſſi

aussi excellent homme, également Poëte & Philosophe, & sur-tout Philosophe Platonicien, pourroit nous donner un Poëme sur les Principes des choses, qui passeroit infiniment ce que Lucrèce, & d'autres Poëtes Philosophes, nous ont donné, n'ayant point eu des sentimens assez relevez, au lieu que ceux de Platon sont plus sublimes, & ne laissent point d'avoir du solide; de sorte que de la maniére que je prends les choses, encore ses hyperboles se vérifient bien souvent.

J'ai appris de Mr. le Comte de *Sinzendorff*, Ministre d'Etat & Ambassadeur de l'Empereur à Utrecht, que Mr. le Cardinal de *Polignac* a fait un beau Poëme en Vers Latins Héroïques, *de Natura Rerum*, contre Lucrèce. Il sera apparemment fondé sur les principes de Mr. *Descartes*, alliez peut-être avec ceux de Mr. *Gassendi* en partie, & embellis par le R. P. *Mallebranche* & autres Modernes. Et en effet, il y a aussi bien du bon là-dedans. Et je vous ai peut-être dit déja, Monsieur, que je considére la Philosophie de Mr. *Descartes* comme l'*Antichambre de la Vérité*, où l'on n'arrivera que peu à peu.

Si j'ai réussi à animer des excellens Hom-

Hommes à cultiver le Calcul des Infinitéſimales, c'eſt que j'ai pu donner des échantillons conſidérables de ſon uſage. Mr. *Huygens* en ayant ſu quelque choſe par mes Lettres, le mépriſa, & ne crut point qu'il y avoit-là-dedans quelque myſtère, juſqu'à ce qu'il en vît des uſages ſurprenans, qui le portérent à l'étudier un peu avant ſa mort: lui, à qui un mérite tout-à-fait éminent donnoit quaſi droit de mépriſer tout ce qu'il ne ſavoit pas. J'ai parlé de ma *Spécieuſe Générale* à Mr. le Marquis de l'Hoſpital, & à d'autres; mais ils n'y ont point donné plus d'attention que ſi je leur avois conté un ſonge. Il faudroit que je l'appuyaſſe par quelque uſage palpale; mais pour cet effet il faudroit fabriquer une partie au moins de ma *Caractériſtique*; ce qui n'eſt pas aiſé, ſur-tout dans l'état où je ſuis, & ſans la converſation des Perſonnes qui me puiſſent animer & aſſiſter dans des travaux de cette nature.

La ſource de nos embarras ſur la compoſition du Continu, vient de ce que nous concevons la Matiére & l'Eſpace comme des Subſtances; au lieu que les choſes matérielles en elles-mêmes ne ſont que des Phénoménes bien réglez. *Et SPA-*

TIUM

TIUM nihil aliud eſt præciſe quam ordo exiſtendi, ut TEMPUS eſt ordo exiſtendi, ſed non ſimul. Les parties, autant qu'elles ne ſont point marquées dans l'étendue par des Phénomênes effectifs, ne conſiſtent que dans la poſſibilité, & ne ſont dans la ligne que comme les fractions ſont dans l'unité. Mais en ſuppoſant tous les points poſſibles, comme actuellement exiſtans dans le tout, (ce qu'il faudroit dire ſi ce tout étoit quelque choſe de ſubſtantiel compoſé de tous ſes ingrédiens) on s'enfonce dans un labyrinthe inextricable.

J'en ai dit quelque choſe autrefois à Mr. *Hugony*, qui me marque dans ſa Lettre avoir l'honneur, Monſieur, d'être connu de vous. Il a vu auſſi mes Réflexions aſſez étendues ſur l'Ouvrage de Mr. *Locke*, qui traite *de l'Entendement de l'Homme*. Mais je me ſuis dégoûté de publier des réfutations des Auteurs morts, quoiqu'elles duſſent paroître durant leur vie, & être communiquées à eux-mêmes. Quelques petites Remarques m'échappérent, je ne ſai comment, & furent portées en Angleterre par un parent de feu Mr. *Burnet* Evêque de Salisbury. Mr. *Locke* les ayant vues en parla avec mépris

pris dans une Lettre à Mr. *Molineux*, qu'on peut trouver parmi d'autres Lettres posthumes de Mr. *Locke*. Je n'en appris son jugement qu'après cette impression. Je ne m'en étonne point : nous étions un peu trop différens en principes, & ce que j'avançois lui paroissoit des paradoxes. Cependant un ami plus prévenu pour moi, & moins prévenu pour Mr. *Locke*, me mande que ce qu'on y a inféré de mes réflexions lui paroît le meilleur de la Collection. Je n'adopte point ce jugement, ne l'ayant point vue.

Mr. *Locke* avoit de la subtilité & de l'adresse, & quelque espèce de Métaphysique superficielle qu'il savoit relever ; mais il ignoroit la méthode des Mathématiciens.

C'est dommage que Mr. *Pascal*, esprit très-mathémamatique & très-métaphysique en même-tems, se soit affoibli de trop bonne heure, comme Mr. *Huygens* me l'a raconté autrefois, par certains travaux trop opiniâtres, & par trop d'application à des Ouvrages Théologiques, qui lui pouvoient procurer l'aplaudissement d'un grand Parti, s'il les avoit achevez. Il donna même dans des austéritez qui ne pouvoient être favorables aux médita-

ditations relevées, & encore moins à ſa ſanté. Mr. *Perrier*, ſon neveu, me donna un jour à lire & à ranger un excellent Ouvrage de ſon oncle ſur les Coniques, & j'eſpérois qu'on le publieroit d'abord. On lui auroit conſervé par-là l'honneur d'Original, en des choſes qui en valoient la peine.

Je n'ai point encore vu le Traité nouveau *de l'Action de Dieu ſur les Créatures*: on m'enverra la Réponſe du R. P. *Mallebranche*. J'ai touché cette matiére dans ma *Théodicée*, autant qu'il me paroiſſoit néceſſaire.

Je ne ſerois point fâché d'être informé des Brochures du R. P. *Daniel*, Jéſuite, dont, pour le dire entre nous, *le Voyage du Monde de Deſcartes*, quoique plein d'eſprit, ne me contente pas. Il ne paroît pas même trop informé des faits. Le P. *Aderſenne*, par exemple, n'étoit pas tant Cartéſien qu'il s'imagine. Ce Pere ſe partageoit entre *Roberval*, *Fermat*, *Gaſſendi*, *Deſcartes*, *Hobbes*: & il ne ſe ſoucioit pas d'entrer trop avant dans leurs dogmes & leurs conteſtations; mais il étoit officieux envers tous, & les encourageoit à merveille. Je ſuis avec zèle,

Monſieur, Votre &c.

LET-

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. REMOND.

Vienne ce 26. d'Août 1714.

MONSIEUR,

J'Espére que ma Réponse à l'honneur de la vôtre, que je vous avois écrite le mois passé, vous aura été rendue. Maintenant je vous envoye un petit Discours que j'ai fait ici pour Mr. le Prince *Eugène de Savoye* sur ma Philosophie. J'ai espéré que ce petit Ecrit contribueroit à mieux faire entendre mes méditations; en y joignant ce que j'ai mis [illegible]s *Journaux* de Leipzig, de Paris, &

& de Hollande. Dans ceux de Leipzig je m'accommode aſſez au langage de l'Ecole: dans les autres je m'accommode d'avantage au ſtile des Cartéſiens; & dans cette derniére Pièce je tâche de m'exprimer d'une maniére qui puiſſe être entendue de ceux qui ne ſont pas encore trop accoutumez au ſtile des uns & des autres.

Si après cela, Monſieur, vous trouvez encore des difficultez dans ce que j'ai donné au Public, vous aurez la bonté de les marquer. Elles me donneront occaſion de mieux éclaircir la matiére Si j'en avois le loiſir je comparerois mes Dogmes avec ceux des Anciens & d'autres habiles hommes. La vérité eſt plus répandue qu'on ne penſe; mais elle eſt très-ſouvent fardée, & très-ſouvent auſſi enveloppée, & même affoiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile En faiſant remarquer ces traces de la vérité dans les Anciens, ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs, on tireroit l'Or de la boue, le Diamant de ſa Mine, & la Lumiére des ténébres; & ce ſeroit en effet *perennis quædam Philoſophia.*

On peut même dire, qu'on y remarqueroit quelque progrès dans les connoissances. Les Orientaux ont eu de belles & de grandes idées de la Divinité. Les Grecs y ont ajouté le raisonnement & une forme de Science. Les Peres de l'Eglise ont rejetté ce qu'il y avoit de mauvais dans la Philosophie des Grecs; mais les Scholastiques ont tâché d'employer utilement pour le Christianisme, ce qu'il y avoit de passable dans la Philosophie des Payens. J'ai dit souvent, *aurum latere in stercore illo Scholastico barbariei*; & je souhaiterois qu'on pût trouver quelque habile Homme versé dans cette Philosophie Hibernoise & Espagnole, qui eût de l'inclination & de la capacité pour en tirer le bon. Je suis sûr qu'il trouveroit sa peine payée par plusieurs belles & importantes véritez. Il y a eu autrefois un *Suisset*, qui avoit mathématisé dans la Scholastique: ses Ouvrages sont peu connus; mais ce que j'en ai vu m'a paru profond & considérable. *Jules Scaliger* en a parlé avec estime; mais Vivès en a parlé avec mépris. Je me fierois davantage à *Scaliger*; car Vivès étoit un peu superficiel.

Je ne trouve pas que les sentimens du R. P. *Mallebranche* soient trop éloignez des

des miens. Le paſſage des *Cauſes occaſionnelles* à l'*Harmonie préétablie*, ne paroît pas fort difficile. Un certain Mr. *Parent*, qui eſt de l'Académie Royale des Sciences, & qui a voulu me réfuter par-ci par-là, veut faire croire que je n'ai rien ajouté à la doctrine des *Cauſes occaſionnelles*; mais il ne paroît point avoir conſidéré que, ſelon moi, les loix des corps ne ſont point dérangées, ni par Dieu, ni par l'Ame. Le R. P. *Dom François Lami*, Bénédictin, a auſſi voulu me réfuter dans ſon Livre de la *Connoiſſance de ſoi-même*. Il ne m'avoit point entendu comme il falloit; & je crois que ma Réponſe aura été miſe dans un des Journaux de Paris. Je ne ſache point qu'il y ait repliqué. Je ne ſai pas non plus s'il y a eu une récenſion de ma *Théodicée* dans le Journal des Savans. Au reſte, je prends la liberté de vous recommander Mr. *Sully*, & je ſuis avec zèle,

Monſieur, Votre &c.

P. S. J'eſpére partir bien-tôt d'ici & je ne ſai ſi je ne ferai pas un tour en Angleterre. Si je dois recevoir l'honneur de vos Lettres on peut toujours les adreſſer à Hanover.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ AU MEME.

MONSIEUR,

J'Eſpérois joindre à cette Lettre quelque Eclairciſſement ſur les *Monades*, que vous paroiſſez demander; mais il m'a crû ſous la main, & bien des diſtractions m'ont empêché de l'achever ſi-tôt; & vous ſavez bien, Monſieur, que ces ſortes de conſidérations demandent du recueillement (*a*). Ainſi je n'ai point

(*a*) Voici l'extrait d'une Lettre de Mr. *Leibniz* à S. A. R. MADAME LA PRINCESSE SOPHIE, qui tend à éclaircir le Syſtême des *Monades* ou des *Unitez*. " Vous avez toutes les raiſons du mon„ de de dire que *l'Un* n'eſt pas Pluſieurs; & c'eſt „ pour cela auſſi que l'aſſemblage des Etres, n'eſt „ pas un Etre. Cependant, là où il y a pluſieurs, ou la multitude, il faut qu'il y ait auſſi „ des

point voulu tarder davantage à répondre à l'honneur de votre Lettre, où je trouve la continuation d'une bonne opinion extraordinaire que vous avez de mes Méditations, que je souhaiterois de pou-

„ des Unitez; car la multitude, ou le nombre, est „ composé d'Unitez. Ainsi s'il n'y avoit qu'une „ seule Unité, c'est-à-dire, Dieu, il n'y auroit „ point de multitude dans la Nature, & il seroit „ seul. Quant aux *Pensées de l'Ame*, comme elles „ doivent représenter ce qui se passe dans le Corps „ elles ne sauroient être distinctes, lorsque les „ traces dans le cerveau sont confuses. Ainsi il „ n'est pas nécessaire que les pensées pour être „ confuses tiennent place. Mais il est indubitable „ que les images corporelles se croisent & se mê„ lent, comme si l'on jettoit à la fois dans de l'eau „ plusieurs pierres; car chacune feroit ses propres „ cercles, qui ne se brouilleroient pas à la „ vérité, mais qui paroîtroient embrouillez aux „ spectateurs, qui auroient de la peine à les dé„ mêler. Rien n'est plus propre à éclairer la na„ ture des images corporelles qui se forment „ dans notre tête; & la comparaison du cachet „ dont Platon se sert, ne me paroît pas si conve„ nable.

„ Pour ce qui est de l'*Ame universelle*, ou plutôt „ de cet *Esprit général*, qui est la source des „ choses, puisque vous concevez qu'il est une U„ nité, pourquoi ne pourriez-vous pas concevoir „ des Unitez particuliéres? Car Etre Universel „ & Particulier ne fait rien à l'*Unité*: ou plutôt, „ il paroît plus aisé que l'*Unité* soit dans le Parti„ culier. "

pouvoir mériter, en levant les difficultez qui peuvent encore vous arrêter.

Il eſt vrai que ma *Théodicée* ne ſuffit pas pour donner un corps entier de mon Syſtême ; mais en y joignant ce que j'ai mis en divers Journaux, c'eſt-à-dire, de Leipſic, de Paris, de Mr. *Bayle*, & de Mr. *Basnage*, il n'en manquera pas beaucoup, au moins quant aux Principes. Il y a à Veniſe un ſavant François, nommé Mr. *Bourguet*, qui m'a fait des objections ; je crois qu'il eſt ami de Mr. l'Abbé *Conti*. Mais ces objections ont été envoyées à Mr. *Hermann*, & je les trouverai à mon retour à Hanover ; car je n'ai pas voulu qu'on les envoyât ici, où je ſuis un peu trop empêché. Mrs. *Hermann* & *Wolfius* ont reçu les Remarques de Mr. l'Abbé *Conti* ſur mon Syſtême, j'eſpére qu'ils m'en feront part, & je tâcherai d'en profiter. Vous n'êtes pas le premier, Monſieur, qui m'ait parlé de cet illuſtre Abbé comme d'un eſprit excellent, & j'ai de l'impatience d'en voir des productions pour en faire uſage ; car je ne doute point qu'elles ne ſervent à m'éclaircir.

Mr. *Wolfius* eſt entré dans quelques-uns de mes ſentimens ; mais comme il

eſt

eſt fort occupé à enſeigner, ſur-tout les Mathématiques, & que nous n'avons pas eu beaucoup de communication enſemble ſur la Philoſophie, il ne ſauroit connoître preſque de mes ſentimens que ce que j'en ai publié. J'ai vu quelque choſe que de jeunes gens ont écrit ſous lui : j'y ai trouvé bien du bon ; il y a pourtant des endroits dont je ne conviens pas. Ainſi s'il a écrit quelque choſe ſur l'Ame en Allemand ou autrement, je tâcherai de le voir pour en parler.

Puiſque mes Vers n'ont point déplu à vous, Monſieur, ni à Mr. l'Abbé *Fraguier*, je m'étonne moins que Mr. le Cardinal de *Polignac* n'en a pas été mal-ſatisfait. Je vous ſupplie, Monſieur, de marquer mes reſpects à Son Eminence, & de la remercier par avance du précieux preſent qu'elle me deſtine. Je ſouhaite qu'il paroiſſe au premier jour, afin que j'en puiſſe profiter encore pour perfectionner mes propres penſées. Je vous ſupplie auſſi de faire mes complimens à Mr. l'Abbé *Conti*, dont j'honore beaucoup la perſonne & le mérite.

Il y a ici Mr. le Comte *Jorger*, d'une

des meilleures Familles d'Autriche, qui penſe à faire un tour en France, où il a été autrefois. Il a déja été le premier des Chambellans de l'Empereur *Joſeph*, & il a été employé dans les Ambaſſades comme Envoyé Extraordinaire en Angleterre & à Turin; & outre qu'il ſait tout ce qui peut orner un Courtiſan, il a une connoiſſance extraordinaire ſur-tout de cette partie de la Phyſique, qui donne la réſolution des corps par le feu. Mais il a encore cela de ſingulier, qu'étant un grand eſtimateur de l'Art général du célèbre Raymond Lulle, il ſait s'en ſervir non pas comme le Vulgaire pour faire des diſcours en l'air, mais pour méditer & pour en faire des applications aux réalitez. Il préfére Lulle à tous les Modernes, même à Mr. *Deſcartes*. Comme il pourra prendre la réſolution d'aller en France quand je ne ſerai plus ici, il m'a demandé, Monſieur, que je vous en écriviſſe par avance, afin qu'il ait un jour l'honneur de votre connoiſſance, ayant été charmé de vos Lettres. Ses belles qualitez l'introduiſent aiſément par-tout; mais il ſait eſtimer les perſonnes qui vous reſſemblent, & dont il ſeroit à ſouhaiter que le nombre fût plus grand. Quand

Quand j'étois jeune je prenois quelque plaiſir à l'Art de Lulle ; mais je crus y entrevoir bien des défectuoſitez, dont j'ai dit quelque choſe dans un petit Eſſai d'Ecolier intitulé : *de Arte Combinatoria*, publié l'an 1666, & qui a été réimprimé par après malgré moi. Mais comme je ne mépriſe rien facilement, excepté les Arts divinatoires, qui ne ſont que des tromperies toutes pures, j'ai trouvé quelque choſe d'eſtimable encore dans l'Art de Lulle ; & le *Digeſtum Sapientiæ* du Pere *Ives*, Capucin, m'a fort plu ; parce qu'il a auſſi trouvé le moyen d'appliquer les généralitez de Lulle à des particularitez utiles. Mais il me ſemble que Mr. *Descartes* eſt d'une toute autre profondeur. Cependant ſa Philoſophie, quoiqu'elle ait avancé de beaucoup nos connoiſſances, a auſſi ſes défectuoſitez, qui ne ſauroient maintenant vous être inconnues.

Quant à Mr. *Gaſſendi*, dont vous deſirez de ſavoir mes ſentimens, Monſieur, je le trouve d'un ſavoir grand & étendu, très-verſé dans la lecture des Anciens, dans l'Hiſtoire Profane & Eccléſiaſtique,

& en tout genre d'érudition ; mais ſes Méditations me contentent moins à préſent qu'elles ne faiſoient quand je commençai à quitter les ſentimens de l'Ecole, Ecolier encore moi-même. Comme la Doctrine des Atomes ſatisfait à l'imagination, je donnai fort là-dedans ; & le Vuide de Démocrite ou d'Epicure, joint aux Corpuſcules indomptables de ces deux Auteurs, me paroiſſoit lever toutes les difficultez. Il eſt vrai que cette Hypothèſe peut contenter de ſimples Phyſiciens ; & ſuppoſant qu'il y a de tels Atomes, & leur donnant des mouvemens & des figures convenables, il n'y a guère de qualitez matérielles auxquelles il ne ſeroit poſſible de ſatisfaire, ſi nous connoiſſions le détail des choſes. Ainſi on pourroit ſe ſervir de la Philoſophie de Mr. *Gaſſendi* pour introduire les jeunes gens dans les connoiſſances de la Nature, en leur diſant pourtant qu'on n'employe le Vuide & les Atomes que comme une Hypothèſe ; & qu'il ſera permis de remplir un jour ce Vuide d'un fluide ſi ſubtil, qu'il ne puiſſe guères intereſſer nos Phénomènes ; & de ne point prendre l'indomptabilité des Atomes

mes à la rigueur. Mais étant avancé dans les Méditations, j'ai trouvé que le Vuide & les Atomes ne pouvoient point ſubſiſter.

On a publié dans les Mémoires de Trévoux quelques Lettres que j'avois échangées avec Mr. *Hartſoeker*, où j'ai allégué quelques raiſons générales tirées des principes plus élevez, qui renverſent les Atomes; mais j'en puis alléguer bien d'autres, car tout mon Syſtême s'y oppoſe.

Pour ce qui eſt des Diſputes qui ont été entre Mr. *Gaſſendi* & Mr. *Deſcartes*, j'ai trouvé que Mr. *Gaſſendi* a raiſon de rejetter quelques prétendues Démonſtrations de Mr. *Deſcartes* touchant Dieu & l'Ame; cependant dans le fond je crois que les ſentimens de Mr. *Deſcartes* ont été meilleurs, quoiqu'ils n'ayent pas été aſſez bien démontrez. Au lieu que Mr. *Gaſſendi* m'a paru trop chancelant ſur la nature de l'Ame; & en un mot ſur la Théologie naturelle.

Il paroît par une Lettre de Mr. *Locke* à Mr. *Molineux*, inſérée dans les Lettres poſthumes de Mr. *Locke*, que cet habile

Anglois ne ſouffroit pas volontiers des objections. Comme on ne m'avoit point communiqué ce qu'il avoit répondu aux miennes, il ne m'a point été permis d'y repliquer. Je ne ſai pas ſi elles ſe trouvent entiéres dans ce Recueil.

J'ai dit mon ſentiment dans la *Théodicée* ſur la queſtion de l'Action de Dieu & des Créatures, ſi agitée maintenant; & il me ſemble qu'en approfondiſſant la choſe, je ſuis obligé de m'y tenir. Cependant je ne ſerai point fâché de voir un jour ce qu'on a objecté au R. P. *Malle-branche*, & ce qu'il y aura répondu. Ces matiéres manquent de clarté faute de bonnes définitions.

J'ai vu la premiére Edition de l'Ouvrage profond de Mr. *de Montmort* chez un Ami; mais je ſerai ravi d'en recevoir la ſeconde, qui ſera ſans doute enrichie de recherches nouvelles & importantes (*a*). Je voudrois qu'un habile homme traitât en Mathématicien, & en Phyſicien de toute ſorte de Jeux. L'Eſprit humain

(*a*) Cette ſeconde Edition parut à Paris en 1713. ſous ce titre: *Eſſay d'Analyſe ſur les Jeux de Hazard. Seconde Edition revue & augmentée*, in 4o.

humain brille dans les Jeux, plus qu'en toute autre choſe.

Mr. l'Abbé *Fraguier* donnant par des Vers d'une éminente beauté du relief à des Méditations auſſi médiocres que les miennes, que ne feroit-il pas s'il traitoit un grand ſujet, & des matiéres relevées? Si je pouvois contribuer par quelques Eclairciſſemens à l'encourager pour l'exécution du beau deſſein qu'il paroît avoir, *de donner du corps* & *de la couleur aux penſées* de la plus ſublime Philoſophie, j'aurois rendu un grand ſervice aux hommes. En attendant je vous ſupplie, Monſieur, de lui faire mes remerciemens très-humbles.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. L'ABBE' DE St. PIERRE.

Hanover le 7. de Février 1715.

MONSIEUR,

JE m'eſtime fort honoré de la communication de votre Projet, & de la demande que vous me faites de mon ſentiment ſur une matiére qui intereſſe tout le Genre Humain, & qui n'eſt pas tout-à-fait hors de mes objets, puiſque je me ſuis appliqué dès ma jeuneſſe au Droit, & particuliérement à celui des Gens. Le paquet de Mr. *Varignon* eſt venu à Hanover long-tems avant que j'aye été de retour chez moi; & après mon retour j'ai été fort occupé. Mais j'ai fait enfin quel-

quelque effort pour me tirer à l'écart, & pour lire votre excellent Ouvrage avec ſoin. J'y ai trouvé le ſolide & l'agréable; & après avoir compris votre Syſtême, j'ai pris un plaiſir particulier à la variété des Objections, & à votre maniére nette & ronde d'y répondre. Il n'y a que la volonté qui manque aux hommes pour ſe délivrer d'une infinité de maux. Si cinq ou ſix perſonnes vouloient, elles pourroient faire ceſſer le grand Schiſme d'Occident, & mettre l'Egliſe dans un bon ordre. Un Souverain qui le veut bien peut préſerver ſes Etats de la Peſte. La Maiſon de Brunswick n'y a pas mal réuſſi, graces à Dieu. La Peſte s'eſt arrêtée de mon tems à ſes frontiéres. Un Souverain pourroit encore garantir ſes Etats de la Famine. Mais pour faire ceſſer les guerres, il faudroit qu'un autre Henri IV. avec quelques grands Princes de ſon tems, goutât votre Projet. Le mal eſt qu'il eſt difficile de le faire entendre aux grands Princes. Un particulier n'oſe s'y émanciper; & j'ai même peur que de petits Souverains n'oſaſſent le propoſer aux grands. Un Miniſtre le pourroit peut-être faire à l'article de la mort, ſur-tout ſi des interêts de famille ne l'obligeoient

pas

pas de continuer ſa Politique juſqu'au Tombeau & au-delà. Cependant il eſt toujours bon d'en informer le Public ; quelqu'un en pourra être touché quand on y penſera le moins.

—— Semper tibi pendeat hamus
Quo minime reris gurgite piſcis erit.
Ovid.

Il n'y a point de Miniſtre maintenant qui voudroit propoſer à l'Empereur de renoncer à la ſucceſſion de l'Eſpagne, & des Indes. Les Puiſſances Maritimes & tant d'autres y ont perdu leur Latin. Il y a le plus ſouvent des fatalitez qui empêchent les Hommes d'être heureux. L'eſpérance de faire paſſer la Monarchie d'Eſpagne dans la Maiſon de France a été la ſource de cinquante ans de guerre ; & il eſt à craindre que l'eſpérance de l'en faire reſſortir ne trouble l'Europe encore pendant cinquante autres années. Aider l'Empereur à chaſſer les Turcs de l'Europe ſeroit peût-être le moyen de venir à bout de ce mal. Mais un tel deſſein auroit encore de grandes difficultez.

Comme vous préparez, Monſieur, une troiſième Edition plus ample, il ſeroit peut-être bon que votre Ouvrage fût encore plus

plus embelli par les exemples & par l'Hiſtoire. Les raiſons n'en deviennent point meilleures, mais cet agrément leur donne de l'ingrès. C'étoit la mode du tems de Mr. *de la Mothe-le-Vayer*. Aujourd'hui les Ecrivains François, ſous prétexte de s'éloigner du pédantiſme, ſe desaccoutument un peu trop de faire entrer des traits d'érudition dans leurs Ouvrages; ils n'en ſont pas moins nerveux, mais ils en ſont plus ſecs. Un certain milieu y ſiéroit bien dans un Ouvrage comme le vôtre. Mais ſi cela vous arrêtoit trop, il ne faudroit point s'y amuſer. Mes remarques cependant y peuvent donner quelque occaſion. Je vous ſouhaite, Monſieur, autant de vie, qu'il en faut pour goûter les fruits de vos travaux, & je ſuis avec zèle,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur

LEIBNIZ.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. REMOND.

Hanover ce 11. *de Février* 1715.

MONSIEUR,

VOs Lettres marquent toujours également votre bonté & vos lumiéres: je voudrois pouvoir mériter le unes & ſatisfaire aux autres. La défiance que j'avois de ma ſanté m'a empêché d'accompagner MADAME LA PRINCESSE DE GALLES. En effet la goute m'a pris depuis: elle n'eſt point fort douloureuſe, mais elle m'empêche d'agir autrement que dans le Cabinet, où je trouve toujours le tems trop court, & par conſéquent

quent je ne m'ennuye point ; ce qui eſt un bonheur dans la malheur.

Je viens à vos difficultez, & je vous en remercie, Monſieur ; car je ne demande pas mieux que d'en recevoir des perſonnes de votre ſincérité & de votre pénétration.

I. Quant à la *Métempſychoſe*, je crois que l'ordre ne l'admet point ; il veut que tout ſoit explicable diſtinctement, & que rien ne ſe faſſe par ſaut. Mais le paſſage de l'Ame d'un Corps dans l'autre ſeroit un ſaut étrange & inexplicable. Il ſe fait toujours dans l'Animal ce qui s'y fait préſentement : c'eſt que le Corps eſt dans un changement continuel, comme un Fleuve ; & ce que nous appellons Génération, ou Mort, n'eſt qu'un changement plus grand & plus prompt qu'à l'ordinaire, tel que ſeroit le Saut ou la Cataracte d'une Riviére. Mais ces Sauts ne ſont pas abſolus & tels que je desaprouve ; comme ſeroit celui d'un Corps qui iroit d'un lieu à un autre ſans paſſer par le milieu. Et de tels Sauts ne ſont pas ſeulement défendus dans les mouvemens ; mais encore dans tout ordre des choſes, ou des véritez. C'eſt pourquoi j'ai montré à Mr. *Hartſoeker* dans des Lettres qui ont été

été inſérées il n'y a pas long-tems dans les Mémoires de Trévoux, que la ſuppoſition du Vuide & des Atomes nous meneroit à de tels Sauts. Or comme dans une ligne de Géométrie il y a certains points diſtinguez, qu'on appelle ſommets, points d'infléxion, points de rebrouſſement ou autrement: & comme il y a des lignes qui en ont une infinité; c'eſt ainſi qu'il faut concevoir dans la vie d'un Animal ou d'une Perſonne les tems d'un changement extraordinaire, qui ne laiſſent pas d'être dans la règle générale; de même que les points diſtinguez dans la courbe ſe peuvent déterminer par ſa nature générale ou ſon Equation. On peut toujours dire d'un Animal, *c'eſt tout comme ici*, la différence n'eſt que du plus au moins.

II. Puiſqu'on peut concevoir que par le développement & changement de la Matiére, la machine qui fait le Corps d'un Animal ſpermatique, peut devenir une machine telle qu'il faut pour former le Corps organique d'un homme: il faut qu'en même-tems l'Ame de ſenſitive ſeulement, ſoit devenue raiſonnable, à cauſe de l'harmonie parfaite entre l'Ame & la machine. Mais comme cette harmonie

eſt

eſt préétablie, l'état futur étoit déja dans le préſent, & une parfaite intelligence reconnoiſſoit il y a long-tems dans l'Animal préſent, l'Homme futur; tant dans ſon Ame à part, que dans ſon Corps à part. Ainſi jamais un pur Animal ne deviendra Homme, & les Animaux ſpermatiques humains qui ne viennent pas à la grande transformation par la conception, ſont de purs Animaux.

III. Il y a ſans doute mille déréglemens, mille desordres dans le parciculier. Mais il n'eſt pas poſſible qu'il y en ait dans le total, même de chaque Monade; parce que chaque Monade eſt un miroir vivant de l'Univers ſuivant ſon point de vûe. Or il n'eſt pas poſſible que l'Univers entier ne ſoit pas bien réglé, la prévalence en perfections étant la raiſon de l'exiſtence de ce Syſtême des choſes, préférablement à tout autre Syſtême poſſible. Ainſi les desordres ne ſauroient être que dans les parties. C'eſt ainſi qu'il y a des lignes de Géométrie, desquelles il y a des parties irréguliéres; mais quand on conſidére la ligne entiére, on la trouve parfaitement réglée ſuivant ſon Equation ou ſa nature générale. Donc tous ces desordres particuliers, ſont redreſſez avec avanta-

vantage dans le total, même en chaque Monade.

IV. Quant à l'inertie de la Matiére, comme la Matiére elle-même n'eſt autre choſe qu'un Phénomêne, mais bien fondé, réſultant des Monades; il en eſt de même de l'inertie, qui eſt une propriété de ce Phénomêne. Il faut qu'il paroiſſe que la Matiére eſt une choſe qui réſiſte au mouvement, & qu'un petit corps en mouvement ou en force ne puiſſe pas en donner à un grand en repos, ſans perdre de la ſienne: autrement l'effet ſurpaſſeroit la cauſe: c'eſt-à-dire, dans l'état ſuivant il y auroit plus de force, que dans l'état précédent; ainſi il paroît que la Matiére eſt un choſe qui réſiſte au mouvement qu'on tâche de lui donner. Mais dans l'intérieur des choſes, comme la réalité abſolue n'eſt que dans les Monades & leurs perceptions, il faut que ces perceptions ſoient bien réglées: c'eſt-à-dire, que les règles de convenance s'y obſervent, comme eſt celle qui ordonne que l'effet ne doit point ſurpaſſer ſa cauſe. Si la Matiére étoit une Subſtance, comme on la conçoit vulgairement, elle ne pourroit point, ſans miracle, obſerver les règles de la convenance; & laiſſée à elle-même, elle

elle observeroit certaines loix brutes, dépendantes d'une néceſſité mathématique, abſolument éloignées de l'expérience. J'en ai dit quelque choſe il y a bien des années dans un des Journaux de Paris, en répondant je crois à un Mr. l'Abbé *Catelan*; & je ſuis fâché de n'être pas maintenant en état d'en marquer l'année & le nombre. Au reſte, comme les Monades ſont ſujettes aux paſſions, excepté la primitive, elles ne ſont pas des forces pures, elles ſont les fondemens non-ſeulement des actions, mais encore des réſiſtances ou paſſibilitez, & leurs paſſions ſont dans les perceptions confuſes. C'eſt-ce qui enveloppe la Matiére ou l'infini en nombres.

Vous voyez, Monſieur, que je fais des efforts pour tâcher de vous contenter toujours, comme vous voyez, par les mêmes principes; mais je ne ſai ſi j'ai réuſſi. S'il vous reſte des difficultez, plus elles ſeront expliquées, plus ſerai-je en état d'y entrer & de me rendre, ou de vous ſatisfaire.

J'ai toujours été fort content, même dès ma jeuneſſe, de la Morale de Platon, & encore en quelque façon de ſa Métaphyſique: auſſi ces deux Sciences vont-elles de compagnie, comme la Mathématique

tique & la Phyſique. Si quelqu'un réduiſoit Platon en Syſtême, il rendroit un grand ſervice au Genre Humain, & l'on verroit que j'en approche un peu. Feu Mr. *Boileau* a parlé un peu trop en Janſéniſte en appellant les Anciens *ces antiques Damnez*. Les Jéſuites ſont plus raiſonnables ſur ce chapitre. Mais je crois que Mr. *Boileau* a voulu railler (*a*). Quand j'étois jeune garçon, les Etudians de mon âge chantoient: *Summus Ariſtoteles, Plato & Euripides, ceciderunt in profundum.*

Je ne ſavois pas que Mylord *Shaftsbury* étoit l'Auteur du petit Livre ſur *l'utilité de la Railterie*, lorsque je fis des remarques là-deſſus. Auſſi ne les donnai-je à perſonne, me contentant de les avoir fait lire à Madame l'Electrice. Je trouvai par après que Mr. le Comte de *Shaftsbury* s'étoit merveilleuſement corrigé dans le progrès de ſes Méditations, & que d'un Lucien il étoit devenu un Platon: métamorphoſe aſſûrement fort extraordinaire, qui

(*a*) Dans la Satire XII v. 213. Mais il ſemble que Mr. Deſpréaux ne parle-là que des anciens Hérétiques, qu'il damne ſérieuſement, & de tout ſon cœur.

qui me le fait fort regretter. Ainſi je lui parlai tout d'un autre ton, en faiſant des réflexions ſur les *Caractères*. Cependant je vous enverrai une copie de mes premiéres Remarques.

Mais voici maintenant de petites réflexions d'une toute autre nature, que je prends la liberté, Monſieur, de vous envoyer, & je vous ſupplie après les avoir lues & même fait copier, ſi vous le voulez, de les mettre dans la Lettre *ſub ſigillo volante*, adreſſée à Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, que je vous prie de faire cacheter & de l'envoyer ainſi à Mr. l'Abbé *Varignon* avec la Lettre pour lui. Car c'eſt lui qui m'a envoyé celle de Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, avec ſon Ouvrage du *Projet de la Paix perpétuelle*, ſur lequel l'Auteur m'a demandé mon ſentiment. Ce Projet marque beaucoup de bonne intention, & contient des raiſons ſolides. Il eſt très-ſûr que ſi les hommes vouloient, ils ſe pourroient délivrer de ces trois grands fleaux, la Guerre, la Peſte, & la Famine. Quant aux deux derniers, chaque Souverain le peut; mais contre la Guerre il faudroit cet accord des Souverains qu'il eſt difficile d'obtenir. Cette matiére curieuſe pouvoit recevoir de plus

grands embellissemens sur-tout par l'Histoire.

Je m'imagine que Mr. *Sully*, l'Anglois, est enfoncé dans quelque Ouvrage mécanique, & qu'il sera assidu chés Messieurs de l'Académie ; car il est fort appliqué à sa Profession. Je ne sai s'il vous aura donné un petit Traité sur la maniére de bien gouverner les Horloges à Pendule & les Montres à Spirale, qu'il a fait imprimer à Vienne. Il y a joint une petite Lettre sur l'invention de ces choses, que je lui ai écrite. Il est assûrement capable d'y faire quelque chose de bon. Et comme il est jeune, laborieux, & ingénieux, je l'ai exhorté à entreprendre un Ouvrage complet sur l'Horlogerie, qui nous manque encore. Il y a mille jolies inventions qui méritoient d'être décrites. Ainsi *fungor vice cotis*. Cependant vous ferez bien, Monsieur, de le faire appeller : il m'a paru modeste & officieux ; il a peut-être eu peur de vous importuner. Je n'espére pas qu'il soit allé quelque part : en ce cas il auroit tort de n'avoir pas pris congé de vous ; & j'espére encore plus qu'il ne sera point tombé malade.

Vous aurez la bonté, Monsieur, de marquer à Mr. l'Abbé *Conti* & à Mr.

l'Abbé

l'Abbé *Fraguier* combien je leur ſuis obligé de leurs bontez, & de leurs bons ſouhaits, que je rends de tout mon cœur pour beaucoup d'années. Mr. *Herman* & Mr. *Bourguet* m'ont dit des merveilles de Mr. l'Abbé *Conti*. Je ſouhaite qu'il faſſe part au Public de ſes méditations belles & ſinguliéres. Mr. l'Abbé *Fraguier* ne m'eſt pas ſeulement connu par votre moyen : il y a long-tems qu'on me l'a loué comme un excellent Poëte, & comme un excellent Philoſophe ; encore derniérement Mr. le Comte de *Bonneval* me fit ſon éloge à Vienne. J'attends avec impatience l'Ouvrage dont vous me parlez, Monſieur, & qui rendra vos belles Statues vivantes.

Le R. P. de *Tournemine* m'a fait ſavoir qu'on a fait réimprimer mon Ouvrage à Paris, & qu'il ne ſe debite pas mal. S'il étoit vendu on pourroit ſonger à une nouvelle Edition, & vous en ſeriez le maître, Monſieur ; & me feriez plus d'honneur que je ne mérite en voulant prendre ſoin de ce qui la pourroit embellir, comme feroient ſans faute les deux beaux Poëmes de Mr. l'Abbé *Fraguier*. Si quelque perſonne profonde & ſincére à Paris nous vouloit donner quelques ob-

jections dignes d'être réſolues, on en pourroit profiter. J'accepte de tout mon cœur l'offre obligeante que vous me faites, Monſieur, de me communiquer des nouvelles de votre République des Lettres. Mais vous avez oublié de m'en donner de Mr. votre Frere, qui eſt ſi profond; & ſur le ſouhait que j'ai fait qu'il veuille ſe donner le loiſir de traiter Mathématiquement & Phyſiquement de toute ſorte de Jeux, & de les expliquer plus diſtinctement pour des Etrangers, ou pour des gens qui ne les connoiſſent pas aſſez, & même pour la poſtérité. Je l'ai dit plus d'une fois: les hommes ne paroiſſent jamais plus ingénieux que dans les Jeux & dans le badinage; & les Philoſophes en doivent profiter pour perfectionner l'Art des Arts, qui eſt l'Art de penſer.

N'y a-t-il pas aujourd'hui à Paris une Poſte particuliére pour la Ville, comme il y en a à Londres, qui s'appelle *Penny-Poſt* (*a*)? On y peut faire rendre ſûrement & promptement des Lettres en les envoyant ſeulement au Bureau du Quartier, ſans avoir beſoin d'envoyer des Valets

(*a*) C'eſt-à-dire, *la Poſte d'un ſou.*

lets bien loin. Je ne ſai ſi le *Bureau d'Adreſſe* a été rétabli à Paris. Il y a été commencé & abandonné plus d'une fois. Cependant celui de Londres ſubſiſte; on l'appelle *Houſe of intelligence*. Oſerois-je encore vous faire une priére, Monſieur? Il y a un habile homme à Paris, Auditeur de la Chambre des Comptes, qui a donné une ſeconde Edition de l'Ouvrage Généalogique du P. *Anſelme* ſur la Maiſon Royale & les Officiers de la Couronne de France, où il a mis beaucoup du ſien. Il promet un Ouvrage ſur les Origines & Généalogies des Maiſons Souveraines de l'Europe. Je voudrois le connoître & entrer en quelque commerce avec lui, parce que je ſuis quelquefois arrêté ſur ces Origines, que je ne puis me diſpenſer de toucher. Ainſi je vous prie de m'informer de ſon nom & de ſes circonſtances. Je ſuis avec zèle & obligation, Monſieur, votre &c.

APOSTILLE.

Dans le Journal Littéraire en Hollande des mois de Juillet & d'Août il y a un endroit pag. 459. où il eſt dit que l'Académie de Bourdeaux donnera un Prix à ce-

lui qui expliquera le mieux les variations du Barometre. Mr. le Duc *de la Force*, Protecteur de l'Académie, fera donner une Médaille à celui à qui l'Académie adjugera le Prix. Je doute qu'on puiſſe apporter quelque choſe de fort nouveau là-deſſus, après la raiſon que j'ai donnée, pourquoi ordinairement le Barometre eſt plus haut dans un tems ſerein, & plus bas quand il va pleuvoir; qui eſt que les goûtes qui tombent ne peſent plus dans le Cylindre d'air. Mr. de *Fontenelle* parle amplement de mon explication dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences de l'an 1711. Les irrégularitez qui font manquer la règle, viennent principalement des Vents. Je ſuis cependant curieux d'apprendre ce qu'on y décidera le 1. de Mai prochain.

LETTRE
DE
Mr. LEIBNIZ
AU MEME.

Hanover ce 22. de Juin 1715.

MONSIEUR,

NE prenez pas en mauvaise part, je vous en prie, que j'aye été si long-tems sans répondre. Je n'ai pas été trop bien, & j'ai été bien occupé. La goute par bonheur ne me cause pas de grandes douleurs : aussi est-ce plutôt un *arthritis vaga* ; mais en récompense elle m'empêche quelquefois d'agir. Il y a eu des semaines où je ne pouvois point écrire : & depuis quelques semaines je n'ai pas été en état de marcher ; une ouverture à la jambe est survenue. Porté

comme je ſuis à me flatter, je m'imagine que cela ne doit pas avoir ſi-tôt de trop mauvaiſes ſuites. Et quand le contraire arriveroit, mon erreur aura été agréable, & m'aura préſervé des chagrins qu'une autre opinion plus timide me pourroit cauſer.

Je n'ai pas encore vu ce que les Peres *Lombardi* & *Mallebranche* ont donné ſur la Philoſophie des Chinois ; & je ſerois bien aiſe d'en avoir plus d'information ; puiſque vous y trouvez, Monſieur, quelque choſe de conſidérable, & de reſſemblant aux ſentimens du divin Platon.

J'ai fait ſavoir à Mr. le Comte de *Bonneval* que vous vous ſouveniez de lui avantageuſement, & je ne doute point, Monſieur, que je n'apprenne par la réponſe de mon Ami, qu'il vous en eſt bien obligé.

J'ai reçu enfin un Exemplaire de l'Edition de Paris de ma *Théodicée*, qui eſt *in* 12°, & en caractère plus menu que celle de Hollande. Mr. le Baron d'*Imhof*, qui eſt allé en Angleterre complimenter le Roi de la Grande-Bretagne de la part de Mr. le Duc de Wolffenbuttel, ſur ſon Avénement à la Couronne, & qui ira de là en France complimenter le Roi ſur la Paix avec l'Empire, vous portera encore

re quelques bagatelles de ma part : mes premiéres *Remarques* ſur un Livre de Mylord *Shaftsbury*, & une eſpèce de *Dialogue* contenant quelques Réflexions ſur cértains Entretiens du R. P. *Mallebranche* (*a*). Il y a bien long-tems que j'ai fait ce Dialogue ; & ce n'eſt pas grand choſe.

Ma Dynamique demanderoit un Ouvrage exprès ; car je n'ai pas encore tout dit ni communiqué ce que j'ai à dire là-deſſus. Vous avez raiſon, Monſieur, de juger que c'eſt en bonne partie le fondement de mon Syſtême, parce qu'on y apprend la différence entre les véritez dont la néceſſité eſt brute & géométrique, & entre les véritez qui ont leur ſource dans la convenance & dans les finales. Et c'eſt comme un Commentaire ſur ce beau paſſage du Phædon de Platon que j'ai cité quelque part dans un Journal, qu'en ſuppoſant qu'une Intelligence produit toutes choſes, il faut trouver leurs ſources dans les cauſes finales. Socrate y blâme Anaxagore, qui avoit dit qu'une Intelligence Nûs, avoit produit les choſes, & après cela n'avoit parlé que du concours des corpuſ-

(*a*) Ce ſont les *Entretiens ſur la Métaphyſique & ſur la Religion*, , imprimez à Rotterdam en 1688.

puſcules, ſans employer cette Intelligence & ſans marquer les fins des choſes.

Pour varier un peu, Mr. d'*Imhof* vous apportera auſſi une Diſſertation courte, mais un peu paradoxe, que j'ai faite ſur *l'Origine des François*, ſur leurs premiers, ſeconds, troiſiémes & quatriémes gîtes. Je prouve par des paſſages formels des Anciens, mais peu obſervez; qu'il ſont venus originairement de la Mer Baltique, que leur ſecond gîte a été entre la Riviére du Mein & les Montagnes du Harz; le troiſiéme entre le Weſer & le Rhin; & le quatriéme dans les Gaules. Je vous prie, Monſieur, de n'en rien dire encore aux Amis, juſqu'à ce que vous ayez reçu cet Ecrit, que je vous ſupplierai de faire alors bien copier, afin que Mr. le Baron d'*Imhof* le puiſſe préſenter à Mr. le Marquis de *Torcy*; car quand Mr. d'*Imhof* a paſſé ici, le tems ne me permettoit pas de le faire bien copier.

Comme Mr. *Keill* écrit d'une maniére un peu groſſiére, je ne lui répondrai pas. Pourquoi ſe chamailler avec de telles gens? Je penſe à répondre à ces Meſſieurs par des réalitez, quand j'en aurai un peu plus de loiſir. Je n'ai pas même encore lu le Livret de Mr. *Keill* avec attention.

tention. Cependant en le parcourant je n'ai rien remarqué qui paroiſſe prouver ce qu'il prétend. Meſſieurs les Carteſiens vulgaires ſont bien aiſes d'avoir quelque choſe à dire contre moi. Il faut les laiſſer parler, puiſqu'ils ne jugent point avec connoiſſance de cauſe.

Je ſuis fâché que Mr. *Fourny*, Auditeur des Comptes, ſoit mort; j'aurois été bien aiſe de voir ce qu'il auroit donné ſur l'Origine des Maiſons Souveraines de l'Empire. Mr. *Rouſſeau* & Mr. *Cletembant* ont-ils publié quelque choſe? Je pourrois peut-être les conſulter un jour ſur quelques Maiſons Souveraines qui étoient autrefois en France & qui ſont éteintes. Peut-être que Mr. *Fourny* a laiſſé quelque choſe, ce qu'on pourroit ſavoir de ſes héritiers.

Faites-moi la grace, Monſieur, de me dire comment s'appelle le Jéſuite Antagoniſte du P. *Malebranche*. Il me ſemble que toutes les matiéres agitées entre ces Meſſieurs-là ſont finies & terminées démonſtrativement.

Sans doute, Monſieur, que ce ſeroit une belle choſe ſi quelqu'un ajoutoit à Pline, ce qui a été découvert par les Modernes. Quoique le R. P. *Hardouin* ſoit

un homme de grand ſavoir, je crois qu'il faudroit pour cela un habile Médecin ou Mathématicien, comme feu Mr. *Perrault* le Médecin, ou feu Mr. *Thevenot*. Mr. *de Fontenelle*, ſtylé dans ces matiéres depuis qu'il eſt Secrétaire de l'Académie des Sciences, pourroit peut-être compoſer un Pline moderne.

On m'a dit que Mr. votre Frere eſt allé faire un tour en Angleterre, avec quelques Mathématiciens de Paris. Quand j'apprendrai ſon retour je me donnerai l'honneur de lui écrire; car je ne manquerai pas tout-à-fait de matiére. Quelqu'un m'a dit que Mr. l'Abbé *Conti* eſt auſſi allé faire un tour en Angleterre.

Je ne ſai ſi Meſſieurs de l'Académie de Bourdeaux ajouteront beaucoup à ce que j'ai donné ſur la raiſon du Barometre; au moins qui ſoit réglé. Car les changemens qui ne répondent pas en tout à l'hypothèſe, viennent principalement des Vents. Je ſuis avec beaucoup de zèle & d'obligation, Monſieur, Votre &c.

APOSTILLE.

J'ai oublié de vous dire, Monſieur, qu'autrefois Mylady Masham fille de Mr. *Cu-*

Cudworth, grande Patrone de Mr. *Locke*, m'envoya le Syſtême intellectuel de feu Mr. ſon Pere, où je trouvai beaucoup de ſavoir, mais non pas aſſez de méditation. Mr. *Morus* étoit Platonicien & Origéniſte; mais il avoit de plaiſantes opinions ſur la nature de l'Ame, qu'on peut voir dans ſon Livre de l'Immortalité de l'Ame, traduit de l'Anglois.

Je ne ſai ſi Mr. *Des Billettes*, grand Ami de Mr. *le Duc de Roannes*, de Mr. *Arnaud* & de Mr. *Nicole*, vit encore. Il me raconta comment le Chevalier de *Méré* avoit donné occaſion aux Mathématiciens de méditer ſur le hazard, *de Alea*. Cela me donna occaſion de déchifrer quelque choſe dans les Oeuvres Poſthumes de Mr. de *Méré*, où il écrit à Mr. *Paſcal*, que Mr. *Bayle* n'avoit point entendu.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ AU MEME.

Hanover ce 29. de Juillet 1715.

MONSIEUR,

J'Espére que la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire depuis peu, aura été rendue. Maintenant je prends la liberté, Monsieur, de vous donner avis que Mr. le Baron d'*Imhof*, Envoyé-Extraordinaire de Mr. le *Duc de Wolfenbuttel*, sera bien-tôt à Paris, comme il me le mande par une Lettre écrite de Londres le 16. de Juillet, où il marque qu'il partira sans faute dans la semaine suivante, pour la Cour de Fran-

France. Or il a bien voulu ſe charger d'un petit paquet pour vous, que je ne doute point qu'il ne vous faſſe rendre bien-tôt après ſon arrivée. Cependant j'ai voulu vous en avertir, Monſieur, parce qu'il ne s'arrêtera guères en France, après avoir exécuté ſa Commiſſion; & je ſouhaiterois qu'il donnât à Mr. le Marquis *de Torcy* un *Diſcours* que j'ai compoſé *ſur l'Origine des François*, que je ne ſerois point fâché qui fût préſenté au Roi, ſi ce Miniſtre le trouve à propos. Je vous l'envoye maintenent. Ce ne ſont que peu de Feuilles; j'y découvre quelques notices inconnues à Mr. *de Valois*, & à d'autres habiles Ecrivains, parce que j'ai vu des Auteurs anciens, qui leur avoient été inconnus. Or je ſouhaiterois que cette Pièce fût copiée par une bonne main, & reliée bien proprement *in octavo*, pour pouvoir être préſentée à Mr. le Marquis *de Torcy* par Mr. le Baron d'*Imbof*; & j'oſe vous ſupplier, Monſieur, d'en avoir ſoin; & ſi vous trouvez quelque choſe qui ne ſoit pas aſſez bon François, vous m'obligerez de le corriger.

On pourroit mettre, mais ſeulement dans la Copie qui pourroit être préſentée

à

à Mr. le Marquis *de Torcy*, les Vers ſuivans, placez au revers du Titre :

Exiguis egreſſa locis Gens Francica tandem
Complexa eſt Sceptris Solis utramque domum.
MAGNE *Tibi* LODOIX *debet faſtigia tanta,*
Et capit ex uno Natio fata Viro.

Madame m'a fait la grace de me faire ſavoir par une perſonne avec laquelle Elle entretient commerce ici, qu'Elle me permet de lui faire adreſſer les Lettres que je voudrai envoyer à Monſieur l'Abbé de *St. Pierre.* Je lui ai envoyé la Copie d'un Diſcours Allemand, qu'un ſavant Landgrave de Heſſe à fait autrefois ſur une propoſition ſemblabe à la ſienne, & dont il a accuſé la réception. Mais ſi Madame me permettoit d'adreſſer encore à ſon Alteſſe Royale les Lettres que je me donnerois l'honneur de vous écrire, cela iroit mieux ; & je vous laiſſe juger, Monſieur, ſi vous trouverez à propos de lui demander cette permiſſion.

Je ſerois bien aiſe, Monſieur, d'apprendre ſi Mr. votre Frere (*a*), ſe trouve maintenant à Paris, ou dans le voiſinage ; car

(*a*) Mr. *Remond* de *Montmort.*

car on m'a dit qu'il avoit fait un tour en Angleterre. S'il en eſt de retour, ou s'il eſt en France, je me donnerai l'honneur de lui écrire.

Je crois vous avoir marqué que vous trouverez quelqu'une de mes bagatelles dans le paquet que Mr. le Baron d'*Imhof* vous apportera. Il y aura mes *Remarques* ſur le Diſcours de Mylord *Shaftsbury*, touchant *l'uſage de la Raillerie:* Item, une maniére de petit Dialogue *ſur quelques ſentimens du R. P. Mallebranche.* Mais on peut dire que ce ſont des *Diſcours Exotériques*, & nullement *Acroamatiques.* Il y aura encore un ou deux Exemplaires de ma *Théodicée.* C'eſt que d'abord que ce Livre fut publié, un de mes Amis allant en France fut chargé de ma part d'en donner un à Mr. de *Fontenelle*, & un autre à Mr. *Martine*, qui fait nos Affaires à Paris; mais quelques perſonnes de conſidération, lui ayant enlevé ces deux Exemplaires, il ne put y ſatisfaire. Ainſi je ne ſai ſi je puis oſer vous ſupplier, Monſieur, de faire donner ces deux Exemplaires à ces deux Meſſieurs-là, avec un mot de compliment de ma part, qui marque la cauſe du retardement.

Mon-

Monſieur le Duc d'*Arenberg* avoit vu à Vienne le Diſcours que j'avois deſtiné à Mr. le Prince *Eugène*, & que je vous ai envoyé auſſi par Mr. *Sully*. Or Mr. le *Duc* m'ayant fait prier dernièrement par Mr. *Sully* de lui en laiſſer prendre une copie, je ne ſai, Monſieur, ſi je n'abuſe pas de vos bontez en vous priant de lui communiquer ce Diſcours, en cas que Mr. *Sully* vous le demande.

Je comprends bien, Monſieur, ce que vous me dites au ſujet de deux perſonnes connues dans la République des Lettres, l'un Religieux, l'autre Abbé, qui m'honorent de quelque correſpondance, & ſe montrent officieux à mon égard. Et vous jugez bien qu'il eſt juſte que je leur marque réciproquement de la conſidération, quoique je ne ſois pas toujours dans leurs ſentimens, & qu'ils ne ſe donnent point la peine d'entrer dans les miens. Et ſi je me trompe, j'aime toujours mieux de me tromper à l'avantage des perſonnes. Je ſuis encore de cette humeur en liſant les Auteurs. J'y cherche, non pas ce que j'y pourrois reprendre, mais ce qui y mérite d'être approuvé, & dont je pourrois profiter. Cette méthode n'eſt point la plus à la mode; mais elle eſt la plus équitable,

table, & la plus utile. Cependant quoiqu'il y ait peu de personnes & peu de Livres où je ne trouve quelque chose dont on pourroit profiter, je sai faire la différence qu'il faut, entre les uns & les autres, par rapport à la confiance.

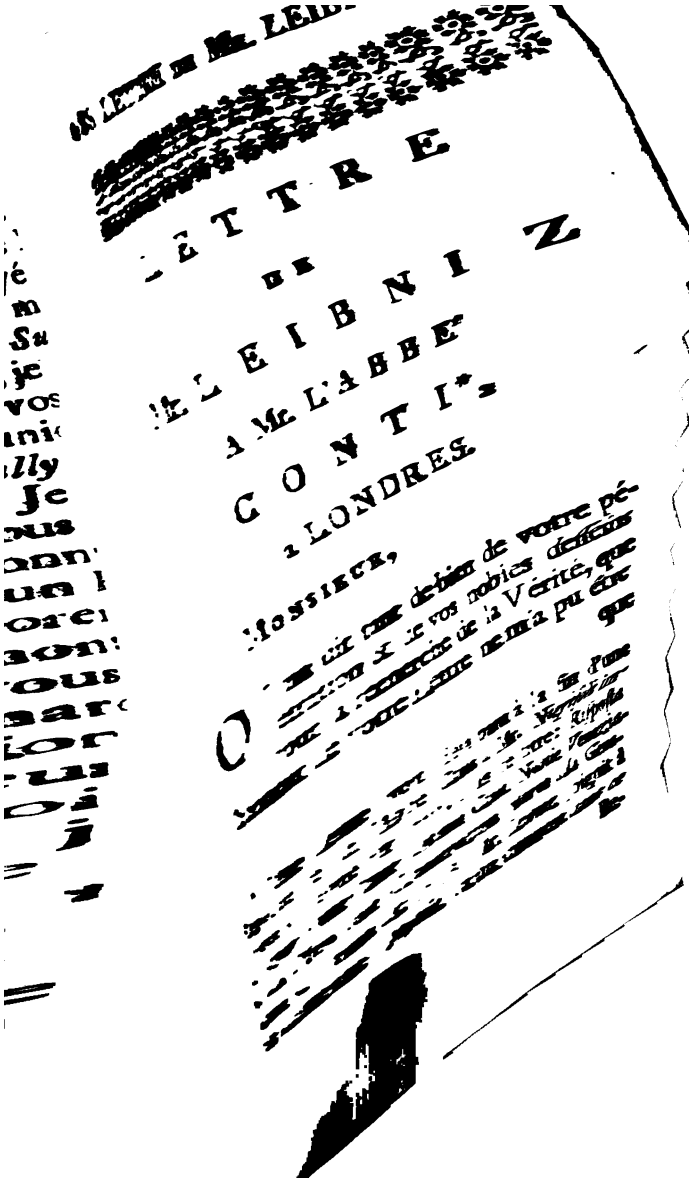
Repassant sur le contenu de cette Lettre j'en suis quasi tout honteux, & tenté de la déchirer, parce qu'elle ne contient que des commissions dont je vous charge, & j'ai peur qu'elles n'aillent à l'importunité. Mais votre bonté me rassûre, & je remets le tout à votre commodité, étant avec zèle,

Monsieur,

Votre très-humble & très obéissant Serviteur

LEIBNIZ.

LET-



DE M. LEIBNIZ

A M. L'ABBE' CONTI*.

A LONDRES.

que très-agréable; & je ſouhaiterois de vous y pouvoir aider.

Mr. *Nigriſoli* doit être homme de mérite & de réputation, puiſque vous avez pris la peine d'entrer en diſpute avec lui. La *Lumiére ſéminale* eſt un beau mot; mais dont on ne connoît point le ſens. Je m'imagine que ces Meſſieurs qui s'en ſérvent, l'entendent dans un ſens métaphorique, & que la *Lumiére* leur ſignifie quelque matiére ſubtile douée de grandes perfections; parce qu'elle paroît le plus parfait fluide qui nous ſoit connu. Ils logeront dans un Corps ſi parfait, un artifice aſſez grand pour former les Animaux; mais cela n'explique rien. Il faut qu'une matiére capable d'organiſer, ſoit organiſée elle-même; mais un fluide, tel que la Lumiére, ne dit pas cela. La Lumiére priſe dans le ſens métaphorique, dont je viens de parler, conviendroit aſſez avec l'eſprit de Mr. *Newton*.

Vous avez bien remarqué, Monſieur, que les anciens Philoſophes de l'Orient ſe ſont

Recueil, au commencent, des *Lettres de Mr. Leibnitz & de Mr Newton ſur l'Invention des Fluxions & du Calcul Différentiel.*

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. L'ABBE' CONTI*, à LONDRES.

MONSIEUR,

ON ma dit tant de bien de votre pénétration & de vos nobles deſſeins pour la recherche de la Vérité, que l'honneur de votre Lettre ne m'a pu être que

* Cette Lettre avoit déja paru à la fin d'une Replique de Mr. l'Abbé *Conti* à Mr. *Nigriſoli* imprimée à Veniſe en 1716, ſous ce titre: *Riſpoſta del Signor Abate Conte Antonio Conti, Nobile Veneziano, alla Difeſa delle Conſiderazioni intorno alla Generazione de' Viventi* &c. in 8°. Mr. *Leibniz* joignit à cette Lettre une *Apoſtille* qu'on trouvera dans ce Re-

que très-agréable; & je ſouhaiterois de vous y pouvoir aider.

Mr. *Nigriſoli* doit être homme de mérite & de réputation, puiſque vous avez pris la peine d'entrer en diſpute avec lui. La *Lumiére ſéminale* eſt un beau mot; mais dont on ne connoît point le ſens. Je m'imagine que ces Meſſieurs qui s'en ſérvent, l'entendent dans un ſens métaphorique, & que la *Lumiére* leur ſignifie quelque matiére ſubtile douée de grandes perfections; parce qu'elle paroît le plus parfait fluide qui nous ſoit connu. Ils logeront dans un Corps ſi parfait, un artifice aſſez grand pour former les Animaux; mais cela n'explique rien. Il faut qu'une matiére capable d'organiſer, ſoit organiſée elle-même; mais un fluide, tel que la Lumiére, ne dit pas cela. La Lumiére priſe dans le ſens métaphorique, dont je viens de parler, conviendroit aſſez avec l'eſprit de Mr. *Newton*.

Vous avez bien remarqué, Monſieur, que les anciens Philoſophes de l'Orient ſe ſont

Recueil, au commencent, des *Lettres de Mr. Leibniz & de Mr Newton ſur l'Invention des Fluxions & du Calcul Différentiel.*

ſont ſervis de la Lumiére ou de la Chaleur, pour expliquer les Principes des choſes. C'eſt ainſi que Zoroaſtre & les Mages ont honoré le Feu. Il ſemble que l'Ombre étoit le mauvais Principe; & ils imaginoient deux Pyramides, ou deux Cones égaux & ſemblables, directement oppoſez l'un à l'autre; l'un, de Lumiére, l'autre d'Ombre ou de Ténébres; en ſorte que la pointe de l'un arrivoit juſqu'à la baſe de l'autre, pour faire voir le mêlange du Bien & du Mal dans les Etres, & leurs degrez.

Si Mr. *Nigriſoli* entend la *Lumiére* dans le ſens propre, je ne vois nulle raiſon pourquoi il diroit plutôt, *Lumiére ſéminale*, que *Son ſéminal*, ou *Odeur ſéminale*, ſi ce n'eſt parce que la *Lumiére* eſt quelque choſe de plus ſubtil; car au reſte, elle n'a pas plus de rapport à la force plaſtique, que le *Son*, qui reçoit d'auſſi grandes variétez, comme il paroît par la Muſique; & on pourroit s'imaginer des Airs de Muſique plaſtiques, que Dieu auroit mis *in aura ſeminali*; & même quelques-uns ſe ſont aviſez de parler *de hac aura ſeminali*. Amphion par le moyen de la Muſique a bâti le Château de Thébes: il enchériſſoit

soit beaucoup sur Orphée qui n'étoit suivi que que par des Animaux. Quand Amphion touchoit sa Harpe, les pierres mêmes se tremoussoient & se rangeoient comme il falloit. Voilà la force plastique : *ridendo dicere verum quid vetat ?* Ainsi nous avons trouvé des Sons plastiques. Mais il y a peut-être encore eu des gens qui ont soutenu des Odeurs plastiques : & il me semble qu'un savant Anglois, qui croyoit la Transmigration des Ames, ou quelque chose d'approchant, a cru que les Ames sorties des Corps, étoient attirées & invitées à se rendre dans de nouveaux Corps, par une certaine Odeur ; & cette Odeur apparemment étoit plastique.

L'Hypothèse d'une Organisation toute faite, qui accompagne toujours l'Ame, même avant la conception, & ne la quitte point après la mort, leve toutes les difficultez, & nous délivre de la peine de chercher ces forces plastiques, trop difficiles à trouver dans la Matiére, & cherchées trop loin hors de la Matiére. Ce Systême nous délivre aussi de la difficulté d'expliquer comment les Ames souffrent ou agissent. Car, selon ce Systême, *c'est tout comme ici*, aux degrez

grez près. En développant les notions comme vous avez fait, Monſieur, il me ſemble que la diſpute eſt finie ; & il faut avouer qu'en parlant de la Lumiére ſéminale, on ne nous apprend rien ;

Vox eſt, pulchra quidem, præterea que nihil.

LETTRE
DE
Mr. LEIBNIZ
A
Mr. DE MONTMORT.

Hanover ce 17. de Janvier 1716.

MONSIEUR,

JE croyois que vous étiez encore en Angleterre, ayant prié Monſieur votre Frere de m'apprendre votre retour. Enfin, il me mande que vous êtes déja chez vous depuis pluſieurs mois. Ainſi je ne dois pas différer d'avantage de vous écrire & de vous remercier de toutes vos bontés. Le Gentilhomme qui me devoit porter quelque choſe à Vienne, ne m'y aura plus trouvé. Votre excellent Ouvra-

ge (*a*) m'a réjouï extrêmement. Les hommes ne ſont jamais plus ingénieux que dans l'invention des Jeux ; l'eſprit s'y trouve à ſon aiſe. C'eſt pourquoi j'ai ſouhaité qu'un homme auſſi habile que vous l'êtes, Monſieur, ſe mît à les examiner. Vous avez rempli mon attente. J'aurois ſouhaité les loix des Jeux un peu mieux décrites, & les termes expliquez en faveur des Etrangers & de la poſtérité. Je ſouhaiterois que vous achevaſſiez tous les Jeux qui dépendent des nombres. Un Evêque de Tournai, nommé *Balderic*, qui vivoit dans l'onzième Siècle, a laiſſé une Chronique de Cambrai, où il parle (*b*) d'un Jeu d'Evêque, inventé par l'Evêque *Wicbaldus* ; les vertus & les paſſions y entrent, mais on a de la peine à le déchifrer. On trouve certaines Rhithmomachies dans les vieux Manuſcrits, & le Duc *Auguſte* de Wolfenbuttel, Grand-Pere de celui d'à préſent, ayant publié ſon Livre en Allemand ſur les Echecs, y a joint un tel ancien Jeu.

Je vois, Monſieur, que vous avez extrê-

(*a*) *Eſſai ſur l'Analyſe des Jeux de Hazard.*
(*b*) Lib. I. Cap. 88.

trêmement bien traité des Sommes des *Series* des nombres. Il y a un endroit dans les Actes de Leipſic où j'ai montré, que les *Series* des nombres rationaux, où la variante n'entre point dans l'expoſant, ſont ou ſommables ou réduiſibles à la ſomme des $\frac{1}{x}$, ou des $\frac{1}{xx}$, ou des $\frac{1}{x^3}$ &c. On pourroit venir à bout des $\frac{1}{xx}$, $\frac{1}{x^3}$ &c. parce qu'on les peut faire dépendre des quadratures, & les quadratures ſe peuvent donner aſſez près de la vérité ; mais ſur $\frac{1}{x}$, *Series* la plus ſimple de toutes, je ne me ſatisfais pas encore ; car commençant du plus grand terme & deſcendant comme pour ſommer $\frac{1}{1}+\frac{2}{1}+\frac{1}{3}+$ &c. & continuant à l'infini, la *Series* eſt infinie : au lieu que $\frac{1}{1}+\frac{1}{4}+\frac{1}{9}+$ &c. fait une ſomme finie. Quand la variante entre dans l'expoſant, & qu'on demande les Sommes des *Series*, ce ſont des Problêmes à enquerre le plus ſouvent ; ſur-tout ſi x dans l'expoſant alloit au quarré ou au-delà.

Après les Jeux qui dépendent uniquement des nombres, viennent les Jeux où entre encore la ſituation, comme dans le

Trictrac, dans les Dames, & ſur-tout dans les Echecs. Le Jeu nommé *le Solitaire*, m'a plu aſſez. Je l'ai pris d'une maniére renverſée, c'eſt-à-dire, au lieu de défaire un compoſé de Pièces, ſelon la loi de ce Jeu, qui eſt de ſauter dans une place vuide, & d'ôter la Pièce ſur laquelle on ſaute, j'ai crû qu'il ſeroit plus beau de rétablir ce qui a été défait, en rempliſſant un trou ſur lequel un ſaute; & par ce moyen on pourroit ſe propoſer de former une telle ou telle figure propoſée, ſi elle eſt faiſable, comme elle l'eſt ſans doute, ſi elle eſt défaiſable. Mais à quoi bon cela dira-t-on? Je réponds, à perfectionner l'art d'inventer. Car il faudroit avoir des Méthodes pour venir à bout de tout ce qui ſe peut trouver par raiſon.

Après les Jeux où n'entrent que le nombre & la ſituation, viendroient les Jeux où entre le mouvement; comme dans le Jeu du Billard, & dans le Jeu de Paume. Un tel Jeu eſt une conteſtation entre deux Vaiſſeaux qui tâchent de ſe gagner le vent, ſuppoſé qu'ils ſoyent également bons voiliers. Enfin, il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût un cours entier des Jeux traitez mathématiquement. Vous

aurez

aurez vu, Monſieur, ce que j'ai dit *in Miſcellaneis Berolinenſibus* ſur le Jeu des Chinois, où l'on joue ſans ſe battre, & où l'on ne fait que s'enfermer & affamer, pour ainſi dire, afin d'obliger l'Ennemi à ſe rendre. Je voudrois qu'on rétablît *ludum antiquum latrunculorum*, qui ne reſſemble à aucun des modernes. La principale loi de ce Jeu étoit fort raiſonnable : quand ma Pièce eſt touchée par deux Ennemis à la fois, elle eſt perdue ; *cum vitreus gemino miles ab hoſte perit.* C'étoit comme des Larrons qui venoient fondre ſur leur proye *ex inſidiis.*

Je crois, Monſieur, que vous aurez été en Angleterre au beau ſpectacle de l'Eclipſe : mais je m'imagine que vous aurez encore profité du Voyage en bien d'autres maniéres. Les Anglois ſont profonds, mais ils ſe ſont un peu gâtez depuis quelque tems, en s'appliquant trop aux Controverſes Politiques & Théologiques. Vous m'obligerez, Monſieur, en me faiſant quelque part de vos méditations & obſervations.

La guerre ſur Homére ne finira pas ſi-tôt à ce que je vois. Au lieu de diſputer ſur le mérite de l'un des plus anciens Auteurs, il faudroit tâcher de l'é-

claircir, par exemple, ſur la Géographie de ſon tems. Ce ſeroit une affaire pour Meſſieurs *Boivin* ou *Terraſſon*. L'Académie de Berlin n'eſt point tombée; mais elle ne bat que d'une aîle, peut-être qu'elle ſe remettra. Je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

LETTRE
DE
Mr. LEIBNIZ
A
Mr. REMOND.

Hanover ce 27. de Mars 1716.

MONSIEUR,

JE vous remercie des ſoins que vous prenez de mes petits Ecrits. Je ſerois bien aiſe de ſavoir particuliérement en quoi le R. P. *Germon* n'eſt pas de mon avis, cela me ſervira ou à éclaircir la matiére, ou à me corriger. Mais il ſeroit peut-être de la bienſéance que mon Ecrit, avant qu'on en parlât dans le Journal de Trevoux, ou ailleurs, fût communiqué à Meſſieurs de l'Académie Royale des Belles-Lettres, où, comme je crois, préſide

auſſi Mr. l'Abbé *Bignon*. Je vous ſupplie, Monſieur, d'y ſonger; &, ſi vous le trouvez à propos, de le communiquer de ma part à cet illuſtre Abbé, pour être produit dans l'Académie, & le prier de me faire communiquer les objections. Mais ſi c'eſt aujourd'hui l'affaire de Mr. l'Abbé *Anſelme*, vous aurez la bonté, Monſieur, de lui adreſſer cela. C'eſt ainſi que mon Ouvrage ſera plus propre à être réimprimé avec des corrections & des augmentations. Voilà à quoi il ſert de faire imprimer de petits Eſſais, afin qu'ils deviennent en même-tems plus grands & meilleurs.

Mes petits maux ſont fort tolérables & même ſans douleur, quand je me tiens en repos. Ils ne m'ont point empêché de faire un tour à Brunſwick, pour ſouhaiter un heureux voyage à Madame la Ducheſſe, Mere de l'Impératrice régnante, qui va trouver ſa fille pour aſſiſter à l'accouchement. Et ces maux, s'ils ne deviennent point plus grands, ne m'empêcheront point dans la ſuite de faire de plus grands voyages. Mais à préſent je travaille à achever mes Annales, de l'Empire d'Occident, qui ſont preſque de trois ſiècles, & même des plus ténébreux. Je rectifie quan-

quantité de points même ſur l'Hiſtoire de France. L'Ouvrage ſera en état d'être imprimé avant la fin de cette année. J'ai eu des moyens de lever preſque toutes les difficultez Chronologiques. Après cela, ſi Dieu me laiſſe quelque tems de reſte, ce ſera pour pouſſer quelques méditations. & pour les pouſſer juſqu'à la démonſtration.

Mr. *Clarke*, Chapelain du Roi de la Grande-Bretagne, attaché à Mr. *Newton*, diſpute avec moi pour ſon Maître, & Madame la Princeſſe de Galles a la bonté de prendre connoiſſance de notre Diſpute. Je lui envoyai dernièrement une démonſtration que l'Eſpace, qui eſt *idolum tribus* de pluſieurs, comme parle *Verulamius*, n'eſt plus une Subſtance, ni un Etre abſolu, mais un ordre comme le Tems. C'eſt pour cela que les Anciens ont eu raiſon d'appeller l'Eſpace hors du Monde, c'eſt-à-dire l'Eſpace ſans le Corps imaginaire. Je crois que Mr. l'Abbé *Conti* prend connoiſſance de notre Diſpute & en a communication, quoiqu'il ne me diſe plus rien depuis ce que vous m'avez envoyé de ſa part. Juſqu'ici on n'a pas bien vu les conſéquences de ce grand Principe que *rien n'arrive ſans*

une raiſon ſuffiſante ; & il s'enſuit entre autres, que l'Eſpace n'eſt pas un Etre abſolu.

Je ſuis fort content que Mr. l'Abbé *Conti* eſtime Mr. *Newton*, & en profite : & comme il ne me connoît guère, je ne ſerois point ſurpris s'il panchoit plus de ſon côté ; mais je ſerois fâché qu'il eût fait quelque choſe à mon égard, à quoi j'aurois eu ſujet de ne me point attendre. Je l'avois prié de propoſer un Problême ſans me nommer ; je crois qu'il l'aura oublié. Mais la réſolution en certains cas particuliers, comme en Coniques, n'eſt rien, je n'en avois parlé que pour faire entendre le Problême en général. Le fils de Mr. *Bernoulli*, jeune garçon de grande eſpérance, l'a bien réſolu dans un cas particulier des Coniques. Mais Mr. *Bernoulli* en a donné une Solution générale, & c'eſt-là où l'on attend ceux qui ſe vantent de mieux ſavoir le Calcul des différences, que Mr. *Bernoulli* & mes Amis en France. Mr. l'Abbé *Varignon* m'a fait un détail de l'Audience que l'Académie des Sciences a eue de Monſieur le Régent, & cela m'a charmé. De ce beau début ne peuvent ſuivre que des conſé-

quen-

quences belles, & même importantes pour le bien général.

Je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous ſoyez Ami de Mylord *Stairs*, & vous m'obligerez en lui marquant mes reſpects, quoique je lui ſois inconnu. Je ſuis bien aſſûré que le vrai interêt de la France, & de Monſieur le Régent eſt tel que vous dites, & je ne voudrois pas que des pointilles portaſſent les gens à s'en écarter. Je ſuis même perſuadé que dans l'état préſent des choſes, le feu Roi, s'il vivoit encore, y penſeroit plus d'une fois, avant que de s'écarter de la Paix d'Utrecht, ſur-tout après la Suède bannie de notre Continent. Car toute l'Allemagne a maintenant les mains libres pour ſecourir l'Angleterre & la Hollande, qui ne manqueroient pas d'entrer conjointement en guerre, ſi l'on violoit le Traité d'Utrecht, & ſeroient capables de le ſoutenir, quand même l'Empereur ſeroit obligé de faire la guerre aux Turcs, comme je crois qu'il arrivera ſelon toutes les Lettres de Vienne, ſi les Turcs pouſſent la guerre contre les Vénitiens

Je trouve fort raiſonnable que la Sorbonne ſoit pour la ſupériorité des Conciles, & pour les Libertez Gallicanes; mais

je ne voudrois pas qu'on prît trop le parti de la prétendue Grace efficace par elle-même, & d'autres ſentimens outrez des Diſciples de St. Auguſtin. Je crois avoir développé & diſtingué ces choſes dans ma *Théodicée*, & je voudrois ſavoir ce qu'en jugent les Théologiens qui ne ſont pas trop pour outrer les matiéres. Il faut que je ſois un peu plus libre pour achever tout-à-fait mon Diſcours ſur la Théologie naturelle Chinoiſe. Je vous demande pardon, Monſieur, d'écrire ſi peu liſiblement, la poſte preſſe, & je ſuis avec zèle, Votre, &c.

P. S. Oſerois-je vous charger de ma Lettre pour ſon Alteſſe Royale Madame.

LETTRE
DE
Mr. LEIBNIZ
AU MEME.

Aux Eaux de Pirmont, à la Cour du Roi de la Grande-Bretagne, ce 15. d'Août 1716.

MONSIEUR,

JE prends la liberté de vous recommander Mr. *Nemitsch*, qui a été à Paris, il n'y a pas long-tems, & qui y retourne maintenant avec un jeune Comte de *Waldeck*, dont il est Gouverneur Je vous supplie, Monsieur, de lui être favorable, aussi-bien qu'à ce jeune Seigneur, frere du Comte Régent. Vos généreuses bontez pour moi & pour des Etrangers, sont si sûres que je me flatte de votre permission.

Monſieur *Nemitſch* ayant eu l'avantage d'avoir été connu à ſon premier voyage de Mr. *Huet*, ancien Evêque d'Avranches, & de Mr. l'Abbé *Baluze*, il pourra me procurer le ſentiment de ces deux grands Hommes ſur mon petit Ouvrage *de Origine Francorum*, ſur les objections du R. P. *de Tournemine*, & ſur ma Réponſe, que j'eſpére que ce Révérend Pere aura fait mettre dans les Mémoires de Trevoux, auſſi-bien que ſes objections qui s'y trouvent. Car c'eſt ſur le jugement des perſonnes d'un mérite ſi éminent qu'on peut faire fond.

Ainſi je vous ſupplie, Monſieur, de communiquer à Mr. *Nemitſch* mon petit Traité Latin imprimé, que j'avois pris la liberté de vous envoyer avec quelques corrections, pour en faire part à ces deux Meſſieurs, & pour les ſupplier de ma part, de peſer les raiſons de part & d'autre, & de dire ce qui leur paroît le plus vraiſemblable. Je ſouhaite pour l'amour du Public & pour l'honneur non-ſeulement de la France, mais encore du Siècle, qu'on puiſſe encore jouïr de ces excellens hommes auſſi long-tems qu'il ſera poſſible. Il paroît qu'ils ſont tous deux Amis du R. P. *de Tournemine*: l'un demeurant chez

chez les RR. PP. Jéſuites, l'autre ayant adreſſé quelque choſe depuis peu à ce Pere, mais je n'en compte pas moins ſur leur équité; & je compte même ſur celle de cet illuſtre Jéſuite, à qui Mr. l'Abbé de *St. Pierre* aura fait rendre apparemment ma Réponſe, que j'ai pris la liberté, Monſieur, de vous envoyer; & je m'imagine qu'elle aura déja paru ou paroîtra bien-tôt dans les Mémoires de Trevoux.

J'eſpére auſſi que Mr. *de Montmort* aura reçu ma réponſe, & je ſerai ravi de continuer de profiter de ſes communications inſtructives. Je ſerai bien aiſe de voir un jour auſſi ce qu'il aura écrit à Mr. *Brook Taylor*, Anglois. Mr. *Clarke*, ou plutôt Mr. *Newton*, dont Mr. *Clarke* ſoutient les dogmes, eſt en diſpute avec moi ſur la Philoſophie; nous avons déja échangé pluſieurs Ecrits, & Madame la Princeſſe de Galles a la bonté de ſouffrir que cela paſſe par ſes mains. Le Roi m'a fait la grace de dire ici, que *l'Abbé Conti viendra un jour en Allemagne, pour me convertir.* Il faut voir. Je ſuis avec zèle, Monſieur, Votre &c.

LET-

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. DES MAIZEAUX.

Hanover ce 21. d'Août n. ſt. 1716.

MONSIEUR,

JE dois vous remercier, de ce que vous prenez en main mes interêts (*a*). J'ai eu autrefois l'honneur de quelque commerce avec vous, tant du vivant de Mr. *Bayle*, qu'après ſa mort (*b*), quand vous m'a-

(*a*) Un Ami de Mr. *Leibniz* lui avoit écrit que Mr. *Des Maizeaux* tâcheroit de lui procurer un bon Traducteur pour la Verſion Angloiſe de ſa *Théodicée*, que Madame la Princeſſe de Galles ſouhaitoit que l'on fît.

(*b*) Voyez la Lettre de Mr. *Leibniz* à Mr. *Des Maizeaux* dans l'*Hiſtoire Critique de la République des Lettres*, Tome XI. p. 72.

m'avez demandé ſi j'avois quelques Lettres de cet excellent homme qui mériteroient d'être publiées. Mais je vous avois répondu, Monſieur, que celles que j'avois reçues de lui, avoient été très-courtes, & n'avoient été que des aveux de la réception de mes Réponſes à ſes Objections; où il avoit repliqué par après dans ſes Ouvrages, excepté ma derniére Réponſe, à laquelle je ne ſai s'il a repliqué; car il ne s'en eſt rien trouvé dans ce qu'il a fait imprimer depuis. C'eſt pourquoi je vous avois envoyé cette derniére Réponſe, qui n'a pas encore paru en public (*a*); pour vous donner occaſion de vous informer ſi Mr. *Bayle* a repliqué: ce qui ne paroît point, puiſque je n'en ai rien appris depuis.

J'eſpére que vous aurez reçu ce qui s'eſt paſſé entre Mr. *Clarke* & moi, juſqu'à ſon quatriéme Ecrit incluſivement; auquel je réponds plus amplement qu'aux autres, pour éclaircir la choſe à fond & pour m'approcher de la fin de la Diſpute. MADAME la PRINCESSE de GALLES recevra maintenant le reſte de cette Répon-

(*a*) Cette Réponſe fut publiée, peu de tems avant la mort de Mr. *Leibniz*, dans la même *Hiſtoire Critique* &c., Tom. XI. p. 78. *& ſuiv.*

Réponſe ; & je vous envoye auſſi maintenant, Monſieur, la moitié de la copie ; mais vous en aurez l'autre moitié par la poſte prochaine ; l'un & l'autre vous doit venir par les mains de Mr. *Zollman*. J'eſpére qu'il y a beaucoup de gens en Angleterre, qui ne ſeront pas de l'avis de Mr. *Newton* ou de Mr. *Clarke* ſur la Philoſophie, & qui ne goûteront point les Attractions proprement dites ; ni le Vuide ; ni le *Senſorium* de Dieu ; ni cette Imperfection de l'Univers, qui oblige Dieu de le redreſſer de tems en tems ; ni la néceſſité où les Sectateurs de *Newton* ſe trouvent, de nier le grand Principe du beſoin d'une *Raiſon ſuffiſante*, par lequel je les bats en ruïne (*a*).

Pour ce qui eſt de la Traduction de la *Théodicée*, j'eſpére que MADAME LA PRINCESSE DE GALLES permettra bien que le Traducteur ou le Libraire la lui dédient ; & même qu'on marque dans la Dédicace, ou dans quelque mot de Préface, qu'en la faiſant on a voulu ſatisfaire à ce qu'elle deſiroit. J'attends ſes ſentimens là-deſſus.

Il

(*a*) Voyéz ce que Mr. *Clarke* a répondu ſur tous ces Chefs, particuliérement dans ſa *Cinquiéme Replique*.

Il ſera peut-être bon de ſavoir qui en ſera le Traducteur. Car vous ſavez, Monſieur, combien les Anglois ſont délicats maintenant ſur le ſtile : & peut-être que Son ALTESSE ROYALE voudroit en être informée elle-même, de peur qu'on ne lui impute d'avoir mal choiſi. Il eſt vrai que pour moi, je me repoſe, Monſieur, ſur votre choix, & ſur votre ſurintendance, ſi vous voulez bien pouſſer votre bonté ſi loin.

Je pourrois peut-être auſſi marquer quelques endroits où je voudrois faire quelque petit changement. J'eſpére auſſi qu'on aura un Exemplaire complet, car j'en ai vu où il manquoit quelque choſe aux Additions. On le pourra juger par la Liſte des Pièces même additionnelles qui ſe trouve à la ſeconde page, immédiatement avant la Préface.

Je ſouhaiterois de mériter vos ſoins obligeans, & je ſuis avec zèle,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur

LEIBNIZ.

LET-

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. REMOND.

Hanover ce 19. d'Octobre 1716.

MONSIEUR,

VOtre ſilence depuis pluſieurs ſemaines m'a mis en peine. Je craignois pour votre ſanté, & même pour celle de Monſieur votre frere. Je ſuis ravi d'être tiré de peine par rapport à cela ſur l'une & ſur l'autre. J'attends avec impatience ce que Mr. *de Montmort* me voudra communiquer. J'ai donné occaſion peut-être dans ma Lettre à quelques éclairciſſemens & à quelques notices que j'eſpére de lui

lui. Je ne doute point que ſa Lettre à Mr. *Taylor* ne ſoit belle & bonne.

Mr. *Huet*, ancien Evéque d'Avranches, eſt d'un ſavoir ſi univerſel & d'un ſi bon jugement, que je crois qu'il pourra encore juger comme il faut de mon *Eſſai*.

Il eſt vrai que Mr. *Baluze* eſt plus verſé dans l'Hiſtoire poſtérieure. Comme je n'avois point l'honneur de connoître Mr. l'Abbé *de Longuerue* autrement que par réputation, je n'oſois m'adreſſer à lui. Mais vous m'obligerez, Monſieur, de recourir auſſi à ſon jugement. Un Dictionnaire Hiſtorique vivant eſt une merveille. Il y a un Prince en Allemagne qui l'eſt preſque. C'eſt Mr. le Duc de Saxe-Zeitz.

Monſieur *Clarke* & moi nous avons cet honneur que notre Diſpute paſſe par les mains de Madame la Princeſſe de Galles. J'ai envoyé ma quatrième Réponſe, & j'attends ſa ſienne, ſur laquelle je me réglerai; car dans la derniére je ſuis plus prolixe pour finir bien-tôt. Il a fait quaſi ſemblant d'ignorer ma *Théodicée*, & m'a forcé à des répétitions. J'ai réduit l'état de notre Diſpute à ce grand Axiome, que *rien n'exiſte ou n'arrive ſans qu'il y ait une raiſon*

raiſon ſuffiſante, pourquoi il en eſt plutôt ainſi qu'autrement. S'il continue à me le nier, où en ſera ſa ſincérité? S'il me l'accorde, adieu le Vuide, les Atomes, & toute la Philoſophie de Mr. *Newton.*

Quand nous aurons fini, je ne manquerai pas de vous en faire part; & j'eſpére que ce ſera avec la permiſſion de Madame la Princeſſe de Galles.

Mr. l'Abbé *du Bois* a tellement voulu être *incognito* ici, que je n'ai oſé m'ingérer de chercher l'honneur de ſa connoiſſance. Et les derniers jours qu'il a été viſible je n'ai point été oiſif.

Je vous ſuis bien obligé de m'avoir addreſſé un Lettre pour lui, qui auroit ſervi de moyen pour m'introduire. Mais comme elle eſt venue trop tard, je la renvoye. Au reſte, je ſuis avec zéle, Monſieur, Votre &c.

OPUSCULES

DE

Mr. LEIBNIZ.

Digitized by Google

ESSAI
SUR
L'ORIGINE
DES FRANÇOIS.

I. AYant mis dans les Mêlanges de Berlin un Eſſai ſur l'Origine des Peuples, j'y parlai en paſſant du Païs natal des François, ou du Lieu de la plus ancienne habitation de cette Nation où l'Hiſtoire nous puiſſe mener; & je remarquai que c'étoit le rivage de la Mer Baltique. Ce ſentiment nouveau a paru paradoxe à pluſieurs, & on a deſiré que j'en publiaſſe les preuves. *Jean Iſaac Pontanus*, *Hadrian le Valois* & autres habiles gens, qui ont fort bien écrit des Origines & Antiquités Françoiſes, ſe ſont contentez de montrer que les François, avant que de paſſer dans les Gaules, a-

voient habité dans la Germaine, le long du Bas-Rhin, à main droite; & ces Auteurs n'ont pas pu aller plus avant, parce qu'ils ont manqué de certains anciens Monumens ou Livres qui ſont venus à ma connoiſſance, dont une partie n'a paru qu'après leur mort, & l'autre ne ſe trouve encore qu'en Manuſcrit.

II. Une opinion ridicule a régné autrefois, que les François étant ſortis de Troye, après la priſe de la Ville par les Grecs, & s'étant mis dans des Vaiſſeaux, étoient venus par le Pont-Euxin, premiérement aux Palus Méotiques, & puis dans le Danube, & juſqu'en Pannonie, appellée aujourd'hui Hongrie: que l'Empereur Valentinien le premier les en avoit tirez pour s'en ſervir contre les Alains; & qu'après cela ils étoient entrez dans la Germaine & dans les Gaules. L'ancien Auteur des Geſtes des Rois François nous fait ce conte dont les circonſtances ne ſont pas bien liées. Et ce qu'il dit des François appellez de la Pannonie par l'Empereur Valentinien, eſt une abſurdité manifeſte; puiſqu'il eſt conſtant par des Hiſtoriens contemporains, qu'ils ſe ſont trouvez déja au rivage du Rhin longtems avant cet Empereur.

III.

III. L'Abbé *Trithème* nous a donné une Liſte fabuleuſe des Princes ou Rois François depuis leur prétendue ſortie de Troye, qu'il dit avoir tirée d'un certain Ecrivain ancien nommé *Hunibald*. Mais on croit que cet Auteur prétendu eſt de la propre fabrique de *Trithème*. J'ai vu la Lettre que Fréderic, Prince Electeur Duc de Saxe, lui avoit écrite pour avoir communication de ce *Hunibald*; mais *Trithème* s'en excuſa ſur ſon changement de lieu, ayant paſſé de l'Abbaye *de Hiſſchau* à celle de Wurtzbourg; ce qui étoit cauſe, diſoit-il, qu'il n'étoit plus le maître de ce Manuſcrit.

IV. Je ſoupçonne que la Fable de l'origine Troyenne eſt venue de ce qu'on a lu dans les Faſtes de Proſper Tiron, à la quatrième année de l'Empereur Gratien, que *Priamus* régnoit alors ſur les François; & que c'étoit le plus ancien de leurs Rois que l'Auteur avoit pu déterrer. Ce mot de *Priamus* a ſuffi pour forger la fable: & une erreur ſi agréable a été bien-tôt reçue; car pluſieurs Peuples affectoient d'être réputez Troyens d'origine. Lucain, dans le premier Livre de ſon Poëme, rapporte que les Auvergnats ſe diſoient Freres des Romains, & pré-

tendoïent être ſortis de Troye auſſi-bien qu'eux :

Arvernique auſi Latio ſe fingere fratres
Sanguine ab Iliaco. ———

Et *Galfroy de Monmouth* marchant ſur les traces de quelques autres Auteurs fabuleux, fait venir les Britons habitans de la Grande-Bretagne, d'un Brutus fils d'Aſcagne petit-fils d'Enée. Il paroît donc que les anciens François ont donné dans une ſemblable opinion, dès qu'ils ont commencé d'avoir des gens capables de s'appliquer à l'Hiſtoire.

V. Il y en a eu qui ont debité, pour fortifier la fable, que Sunnon, Prince ou Roi des François, avoit été fils d'un *Antenor*; c'eſt ce que rapporte ledit Auteur des Geſtes. Mais cette opinion eſt détruite par de meilleures autoritez, qui font Sunnon frere de Marcomir. Et il eſt croyable que *Priam* n'eſt qu'une contraction du nom de Pharamond; car les Romains eſtropioient fort les noms de ceux qu'ils appelloient barbares. J'entends un Pharamond plus ancien que celui qui eſt connu & qui ſeroit l'Ayeul du dernier; car ſuivant l'Auteur de la

Vie

Vie du Roi Sigebert ; *Priam* étoit pere de Marcomir ; & ſuivant l'Auteur des Geſtes, Marcomir étoit pere de ce Pharamond connu, qui paroît avoir eu le nom de ſon Ayeul, comme c'étoit aſſez l'uſage. Cependant la fable ayant pris ſon origine de la corruption d'un nom, a été reçue comme une vérité conſtante ; & Paul le Diacre, Lombard de Nation, l'a favoriſée pour complaire aux François de ſon tems, ayant paru dire qu'Anſegiſe, fils d'Arnulphe Evêque de Metz, de qui deſcend, ſans doute, la Maiſon de Charlemagne, venoit d'Anchiſe le Troyen. C'eſt ce qu'il inſinue non-ſeulement dans ſon Livre des Evêques de Metz, mais auſſi dans l'Epitaphe de Rothais Sœur de Charlemagne :

Aſſ abavus Anchiſe patens qui ducit ab illo
Trojano Anchiſa longo poſt tempore nomen.

VI. Mais ce n'étoit pas aſſez ; & pour relever davantage la gloire de la Nation, on trouva à propos d'aller à Alexandre le Grand & aux Macédoniens. C'eſt pourquoi Frédegaire avança, que les François ſortis de Troye s'étoient diviſez en deux troupes, dont l'une étoit venue dans la

Macédoine, & l'autre sous un Roi Friga, étoit allée en Asie, & puis au Danube & au rivage de l'Océan; & qu'enfin venus en Europe, comme si le Danube étoit en Asie, ils s'étoient postez aux bords du Rhin sous la conduite de Francion. Il cite St. Jérôme, mais par abus: car St. Jérôme ayant continué la Chronique d'Eusèbe, & Prosper celle de St. Jérôme, on a attribué à ce Pere le passage de son Continuateur, où il parle du Roi *Priam*.

VII. Mais puisque les François étoient venus en Macédoine, il étoit bien juste qu'ils assistassent le Grand Alexandre dans ses expéditions. Otfrid, Moine de Weissenbourg, qui a vécu du tems des petits-fils de Charlemagne, dit dans son Poëme à Louïs Roi de Germanie Livre I. Chap. 1. de sa Paraphrase des Evangiles en vers Teutoniques, que les François étoient de la cognation ou du sang d'Alexandre le Grand: & ne la démentoient point par leur réputation;

In einem buachen ih uuelz uuar,
Sie in Sibbu joh in adtu
Sin Alexandres Scanin.

Il dit avoir trouvé cela dans un Livre; &

& qu'étant sortis de la Macédoine ils avoient conservé leur liberté sans vouloir obéïr à aucun autre Peuple. Mais le Moine Aimoin, Auteur des Gestes des François, rapportant les contes tant de Frédegaire que de l'ancien Auteur des Gestes des Rois François, ajoute que c'étoit avec leur assistance que Philippe & Alexandre avoient fait de si grandes actions. Et il se trouve que les Saxons, à l'exemple des François, aussi-tôt qu'ils ont commencé d'avoir des Ecrivains de leur Nation, comme on le peut juger par ce que dit Witikind, Moine de la Corbeje Allemande. Aimoin a été suivi par Sigebert de Gembloux & autres postérieurs, qu'il seroit superflu de citer.

VIII. Grégoire Evêque de Tours, le plus ancien Historien des François que nous ayons, ne dit rien ni de Troye ni de Macédoine; mais il fait toujours venir les François de la Pannonie, où il veut qu'ils ayent bâti une Ville nommée *Sicambrie*, que quelques-uns croyent être *Buda*. Mais il se trompe aussi; les anciens Auteurs qui ont écrit quand les choses se sont passées, ou qui en ont puisé leurs narrations, donnent de tout autres habitans à la Pannonie, & de tout

autres habitations aux François. Les François ont été appellez quelquefois Sicambres, parce qu'ils avoient pris la place des anciens Peuples de ce nom, qui demeuroient auprès de la Riviére de Siga, vis-à-vis de Cologne, un peu plus haut; mais cela n'a aucun rapport à la Pannonie.

IX. Le Pere Lacary, qui a écrit des Colonies des Gaulois, & quelques autres ſavans hommes de ſa Nation, ne pouvant nier ce que Cluver, Pontanus, le Valois & autres avoient ſi bien établi de l'Origine Teutonique des François, ſe ſont pourtant imaginez, par un zèle mal-entendu pour la gloire de leur Patrie, qu'il ſeroit plus honorable de tirer les habitans modernes de la Gaule, des anciens Gaulois mêmes. Ainſi, ils font bien venir les François de la Germanie, mais non pas des Peuples Germaniques; car ayant lu dans Jules Céſar que les Gaulois avoient envoyé autrefois des Colonies dans la Forêt Hercinie, ils ont trouvé bon d'établir, ſans en avoir ni Auteur ni preuve, que c'étoit de ces Colonies Gauloiſes que les François avoient leur Origine, & qu'ainſi les Gaulois étoient retournez dans les Gaules. Mais c'eſt ſoutenir ce qu'on

ſou-

ſouhaite, & non pas ce qu'on trouve. Et il ſe trouve tout le contraire; la Langue des anciens François a été Teutonique ſans contredit, & ce que nous alléguerons répugne à cette déduction. Il eſt vrai que la Région des Boyes a été attribuée aux Colonies Gauloiſes : & il eſt raiſonnable de juger que les Gaulois traverſant la Germanie pour aller en Gréce & en Aſie, en compagnie de quantité de Germains qui ſe ſont joints à eux, ont laiſſé quelques-uns des leurs dans la Bohême, & dans quelques autres Pays voiſins du Danube ; mais de croire qu'ils ſe ſoient écartez de leur chemin pour aller où rien ne les attiroit, c'eſt-à-dire, juſqu'à la Mer Baltique, d'où je montrerai que les François ſont venus, & d'avoir pu s'établir & ſe conſerver au milieu de tous ces Peuples féroces que Tacite appelle Suèves, c'eſt une choſe éloignée de la Raiſon & des autoritez des Anciens.

X. L'Auteur qui m'a appris le Pays natal des François, ou le plus ancien Lieu connoiſſable de leur habitation, eſt un certain vieux Géographe de Ravenne, Auteur originaire lui-même, comme il paroît, de quelque Peuple Teutonique, des

Goths, peut-être, comme Jornandès aussi de Ravenne; car il cite d'autres Auteurs Teutoniques inconnus aux Ecrivains Romains. Il a été déterré & publié par le Pere Dom Porcheron, très-savant Moine de la fameuse Abbaye de St. Germain. Puis *Mr. Grenovius* le fils, aussi célèbre que le Pere, en a donné une seconde Edition sur le Manuscrit de Leyde, que *Grotius* avoit déja indiqué. Cet Auteur, dont le nom nous est inconnu, dit Liv. I. Chap. XI. *à la quatrième heure de la nuit, est la Patrie ou Région des Normans que les Anciens appelloient la Danie: au devant de laquelle est la Region de l'Elbe que les Anciens appelloient Maurungania; & c'est dans cette Région de l'Elbe, où la Ligne des François a eu sa demeure durant plusieurs années.*

XI. L'on sait par le Livre, où Paul le Diacre, cité ci-dessus, rapporte les marches ou expéditions des Lombards, quoique fabuleuses en partie, que cette Mauringanie, ou plutôt Mauringavie, que ce Diacre appelle *Mauringie*, étoit située le long de la Mer Baltique. Le nom aussi le marque, car il signifie une Région maritime, comme le nom des Peuples appellez *Morini*, & des *Armoriques*; & cette même

même Province, en partie au moins, s'appelle aujourd'hui *Poméranie*, ce qui veut dire en Eſclavon, Pays auprès de la Mer, comme *Polabi* étoient des Peuples ſur le bord de l'Elbe, que les Wendes ou Slaves appellent *Labe*.

XII. Il paroît donc par le Géographe de Ravenne, que *la Ligne des François*, c'eſt-à-dire leurs Ancêtres, habitoient entre l'Elbe & la Mer Baltique, & apparemment dans les Pays ſituez environ entre l'Eider & l'Oder, & même un peu au-delà de ces Riviéres. Ce qui, ſelon les noms modernes, comprend le Holſtein, le Lawenbourg, le Mecklenbourg & la Poméranie au moins en partie; de ſorte que les premiers François auroient été un détachement de pluſieurs Peuples qui habitoient alors dans ces Provinces. Tacite nomme les Reudignes ou, ſelon Cluver, Deuringues, les Avions, puis Cavions ou Chaibons les Angles, les Werins ou Wärnes, les Eudoſiens & autres: auxquels je crois qu'on pourroit ajouter, les Herules, les Rugiens, & ceux que les Anciens appelloient Cimbres, & même les Saxons, & au-delà de l'Eider une partie des Danois & des Jutes; porté à cela par l'autorité d'un Nigellus, que je citerai tantôt.

XIII. Cette Colonie cherchoit de nouveaux Pays, ce que les Anciens appelloient *Ver Sacrum*, portée à cela ou par l'abondance des habitans, ou peut-être par la marche & par les exemples d'autres Peuples devant eux qui leur faiſoient place. Et cela eſt arrivé apparemment dans le tems de la grande Guerre entre les Romains & les Peuples du Nord, ſous l'Empereur Marc-Antonin, appellée Marcomanique du nom des Marcomans habitans pour lors de la Bohême & de la Moravie; mais à laquelle quantité d'autres Peuples prenoient part, toute la Barbarie voiſine ſe remuant pour ainſi dire. Et l'on peut juger qu'environ dans les mêmes tems, les Goths ſont allez vers l'Orient, & les François vers le Midi, ceux-là ſe tournant un peu au Midi, & ceux-ci à l'Occident, tous venant de la Mer Baltique, les premiers du Pays au-delà de l'Oder & les derniers des Pays en deçà.

XIV. Le témoignage du Géographe de Ravenne eſt renforcé par celui d'Ermold le Noiret, *Ermoldus Nigellus*, Ecrivain François, dont il nous eſt reſté le Poëme qui n'a pas encore été imprimé, adreſſé à l'Empereur Louïs le Débonnaire: où parlant de Harald, Prince du Sang Ro-

Royal Danois, qui avoit embraſſé la Religion Chrétienne à la Cour de cet Empereur, il dit poſitivement que les François étoient compatriotes des Danois & deſcendoient même d'eux ; ce que j'entends d'une partie des François, les autres parties de cette Nation venant des Peuples voiſins de la même origine avec les Danois ; & je fais cette remarque pour concilier notre Ermold avec l'Auteur de Ravenne. Voici les paroles d'Ermold, où il dit : que les Peuples dont étoit le Prince Harald avoient été appellez *Dênes* ou Danois : qu'on les appelloit auſſi Nortmans : qu'on en louoit la viteſſe & l'agilité, & qu'ils paſſoient pour de grands guerriers : qu'ils étoient fort connus, qu'ils cherchoient leur ſubſiſtance par leurs Navires ; & qu'il ſembloit que la Mer étoit leur habitation. Qu'ils étoient bienfaits, bien mis, beaux de viſage & de belle taille ; & que la renommée diſoit *que les François deſcendoient d'eux.* Enfin, que l'Empereur pouſſé par l'amour de Dieu & ayant pitié des deſcendans de ſes Ayeux tâchoit de les gagner au vrai Dieu.

Hic populus porro veteri cognomine Deni
Ante vocabantur, & vocantur adhuc.

Nort *quoque Francisco dicuntur nomine* manni
Veloces, agiles, *armigerique nimis.*
Ipse quidem populus latè pernotus babetur,
Lintre dapes quærens, incolit atque mare.
Pulcher adest facie, cultuque statuque decorus
Unde genus Francis *adfore fama refert.*
Victus amore Dei, generisque *miserius* aviti
Tentat & hos Cæsar lucrificare Deo.

XV. Il les appelle Dênes ou Daines, comme on fait encore aujourd'hui en Allemagne; & non pas Danes à la façon des Latins. Je juge que ce nom leur eſt venu de la Riviére de Däne, ou Dine, qui eſt l'ancien nom de la Riviére d'Eider, dont le veſtige eſt reſté dans le nom de la Ville de Dening ou Toning, à l'Embouchure de cette Riviére. Car il eſt conſtant qu'Eider eſt un nom poſtérieur, venu de Hegge-dor, c'eſt-à-dire, Haye, *Hegge*, ou *Hecke* en Allemand, avec une porte ou ouverture. Ce qui ſignifie l'Ouvrage que les anciens Danois y avoient fait, & que les poſtérieurs ont quelquefois renouvellé, comme on le voit dans l'Evêque Ditmar, pour fermer l'entrée de leur Pays. L'ancien nom de la Riviére m'a encore été enſeigné par le Géographe de Ravenne, qui m'a fourni en même-tems le moyen de donner quelque jour

aux

aux premiéres Antiquitez Danoiſes, comme aux Françoiſes. Et quoique les Danois ne ſe trouvent point nommez des Anciens avant Jornandès ou Jourdain, au moins dans les Ouvrages qui nous reſtent, le Géographe de Ravenne nous apprend qu'ils étoient eſtimez & louez des Romains : & il rapporte un dicton militaire Romain : *Laudabatur Perſus Marco, dum non noverat Gothos ; ſed ô ubi eſt Danus? Marc,* (peut-être Marc-Antonin) *loüoit les Perſes, quand il ne connoiſſoit pas encore les Goths ; mais que diroit-il des Danois?* C'eſt préférer, ce ſemble, les Goths aux Perſans, & les Danois aux Goths. J'ai voulu faire ces remarques en paſſant ; parce qu'elles ſont encore peu connues, quoique je les aye déja touchées dans mon Recueil des anciens Ecrivains qui ſervent à l'Hiſtoire de Brunſwic, Tom. I. p. 29. ; & parce qu'elles ſont encore honorables aux anciens François & Saxons, Peuples autrefois voiſins, & pour ainſi dire proches parens des anciens Danois. Oroſe a dit que les Saxons étoient terribles par leur agilité, *Saxones agilitate terribiles* ; mais l'Auteur de Ravenne dit que la vîteſſe des Danois paſſoit celle de toutes les autres Nations. Il paroît qu'anciennement les Da-

Danois, les Werins ou Warnes qui ont formé depuis un Royaume à part, & autres Peuples voiſins comme les Anglois & les Jutes, ont été compris ſous le nom des Saxons, qui couroient l'Océan & ravageoient les Côtes de la Gaule & de la Grande-Bretagne. Car il n'y a point d'apparence que les autres Peuples plus Septentrionaux que les Saxons, appellez depuis Normands, ſe ſoyent alors tenus en repos. Ethelwerd, Auteur deſcendu de la Famille Royale des Anglo-Saxons, dans un Livre dédié à la Princeſſe Mathilde, fille de l'Empereur Otton le Grand, dit que les Saxons occupoient tout le rivage de l'Océan, depuis le Rhin juſqu'à la Ville qu'il appelle *Donie*, qui ne peut être autre que *Tongue*; *à Rheno fluvio uſque ad Doniam urbem*, c'eſt-à-dire, depuis le Rhin juſqu'à l'Eider. Et Cambden rapportant ce paſſage dans ſa Grande-Bretagne, Chap. des Danois, croit qu'Ethelwerd s'eſt imaginé que les Danois avoient leur nom de cette Ville. Mais ils l'ont eu de la Riviére du même nom à peu près dont la Ville a eu le ſien, & dont les Danois tenoient les bords du côté droit. Et il paroît que ce nom de *Danois*, qui anciennement n'appartenoit qu'à une

Na-

Nation peu étendue, a été donné peu à peu à tous les Peuples au-delà, dans la Jutlande & dans les Iſles voiſines, comme cela arrive aſſez ſouvent. C'eſt ainſi que les François ont donné le nom d'Allemands, appartenant aux ſeuls Suabes & Suiſſes, à tous les Peuples Germaniques ultérieurs; & que les anciens Gaulois ont donné le nom de Germains, appartenant aux ſeuls Herminons ou Hermunders, qui étoient voiſins du Rhin, à tous les Peuples Teutoniques au-delà juſqu'en Scandinavie, y comprenant tous les Peuples Septentrionaux dont la Langue eſt originairement Teutonique, juſqu'aux Finlandois & Lappons qui ont un autre langage, & une autre origine.

XVI. La *Troiſième Preuve* de l'origine que je viens d'aſſigner aux François ſe peut tirer des Auteurs-mêmes qui ont dit le contraire, ſur-tout de l'Auteur des Geſtes des anciens Rois François, & de ceux qui le ſuivent; en ce qu'ils font venir les François des Palus Méotiques. Car il faut ſavoir que les Auteurs éloignez, par rapport aux tems & aux lieux, ont confondu quelquefois la Méotide avec la Mer Baltique. C'eſt ce qu'Adam de Brême, Auteur de l'onzième Siècle à déja remarqué

qué Liv. 4. Je crois, dit-il, que par un changement des noms cette Mer (la Baltique) a été quelquefois entendue par les anciens Romains sous le nom des Palus Scythiques ou Méotiques. Il a raison, & Procope nous en donne un Exemple bien visible. Car il dit dans son premier Livre de la Guerre des Vandales, que le premier Lieu de l'habitation des Vandales avoit été aux environs de la Méotide. Au lieu qu'on sait par Tacite & autres, qu'ils sont venus de la Germanie & du rivage de la Mer Baltique, comme les Goths & les Bourguignons. Je n'ajouterai point ici les conjectures d'un de mes Amis qui n'ont rien de déraisonnable. Car pour confirmer mon sentiment, il croit que la Pannonie pourroit avoir été assignée aux anciens François par ceux qui ignoroient ce que c'est que le Fleuve Panis ou Pene, qui coule dans leur ancien Pays, & se rend dans la Mer Baltique en Poméranie : & que le Roi *Frigi*, que Frédegaire met à la tête des anciens François, pourroit avoir été un *Fricio*, puisque les Septentrionaux ont eu des anciens Héros ou Rois de ce nom, qu'ils ont mis parmi les Dieux, comme on peut le juger de ce que Paul le Diacre dit des Lombards.

bards. Le même Frédegaire aussi dans sa narration confuse, met une partie des anciens François auprès de l'Océan.

XVII. Nous avons, ce semble, assez montré par les témoignages du Géographe de Ravenne, & d'Ermoldus Nigellus, & par d'autres preuves, que le premier Pays où les François ayent habité, autant qu'on le peut connoître par l'Histoire, doit être cherché entre l'Elbe & la Mer Baltique. Maintenant je ferai voir par la Préface de la Loi Salique, peu entendue jusqu'ici; que leur second établissement a été entre l'Elbe & le Weser: avant qu'ils soient venus dans leur troisième Pays entre le Weser & le Rhin, où ils ont commencé d'être connus des Romains par leurs courses, & d'où ils ont passé enfin dans les Gaules, & ont établi un très-grand & très-fleurissant Empire, tant au-delà qu'en deçà du Rhin; ayant chassé les Romains & les Wisigoths, soumis les Allemands, les Bourguignons, les Thuringiens, les Werins & les Bajoariens, & enfin les Lombards & les Saxons.

XVIII. Il est certain que la Loi Salique, publiée, il y a long-tems, avec d'autres Loix des anciens Peuples Germaniques,

ques, a été faite par les François quand ils n'avoient encore aucune teinture de la Religion Chrétienne. Il paroît auſſi que la Nation n'avoit point de Roi pour lors, non plus que les Saxons, quand Charlemagne les a combattus ; ou, ſelon un ancien Poëte de leur Nation, ils avoient

Quot pagos tot pene Duces,

autant de Chefs que de Pays ou de Cantons. Car la Préface de la Loi Salique rapporte, que pour faire cette Loi, des Députez de divers Cantons s'aſſemblérent ; & il n'y eſt fait aucune mention d'un Roi, qui devoit raiſonnablement préſider à l'Aſſemblée. Otfrid inſinue à l'endroit cité ci-deſſus, que les anciens François n'avoient point de Roi. Et ce qui ſe trouve dans la Loi Salique, du Roi, des Loix du Roi, de ſes Ambaſſadeurs ou Miſſes, & choſes ſemblables, vient des altérations des poſtérieurs. Car l'ancien Ecrit de la Loi Salique, fait quand les François habitoient dans le Cœur de la Germanie, a été retouché depuis, mis en Latin, changé en pluſieurs maniéres & accommodé aux tems ſous les Rois Clovis, Tréodoric, Childebert, Clotaire, Dagobert, comme

me nous l'apprenons par la même Préface.

XIX. Plusieurs ont cru, que lorsque les François firent la Loi Salique, ils avoient déja passé le Rhin, & s'étoient établis dans la Gaule Belgique, dans le Pays des Tongres & des Aduatiques, aux environs de la Meuse & de l'Escaut, où est aujourd'hui le Liégeois, le Duché de Brabant, & la Comté de Flandres. Ce fut l'opinion du célèbre Mr. *Chiflet* & de Mr. *Wendelin*, qui l'a voulu prouver par un Livre exprès qu'il a fait du Pays natal de la Loi Salique.

XX. Mais il est sûr que c'est bien plus tard que les François ont pu s'établir dans ces Pays-Bas, comme il paroîtra tantôt: & les raisons de *Wendelin* sont très-foibles & en partie ridicules. Il a eu une étrange imagination sur les vieux mots Teutoniques, qui se trouvent inférez dans l'Edition de la Loi Salique donnée par Heroldus. Ces mots expriment souvent la chose dont il s'agit dans la Loi, & étoient en usage apparemment dans les *Malbergues* ou Assemblées, quand la justice s'y rendoit, comme ces Lettres: M, A, L, B, qui y sont ajoutées le font connoître. Et Mr. *Eccard*, à qui la Langue Ger-

Germanique aura beaucoup d'obligation; les a bien expliquez en plusieurs endroits. Aussi attend-on de lui une nouvelle Edition de cet important Monument des Antiquitez Teutoniques, où il donnera quantité de belles remarques. Mais *Wendelin* qui n'y connoissoit rien, alla s'imaginer que c'étoient des noms de Villages du Brabant où, disoit il, ces Malbergues avoient été tenus, & où, selon lui, ces Loix avoient été faites, chacune si nous le croyons dans un Village à part, & il en a fait une Carte Géographique. Ce qui donne un plaisant Exemple de l'égarement où une fausse supposition peut mener même un savant homme, mais qui donne trop à ses imaginations; pour ne rien dire de plusieurs autres choses qu'il dit pour soutenir sa thèse, qui ne sont pas moins vaines, & qu'il seroit trop long d'examiner ici.

XXI. Ce qui a beaucoup contribué à tromper ces Auteurs, a été le passage corrompu de Grégoire de Tours, où ils ont lu *Tongre* au lieu de *Turingue*; & en ont tiré que les François venus de Pannonie avoient passé le Rhin de bonne heure, pour s'établir dans le Pays des *Tongres*, c'est-à-dire dans le Liégeois. Mais le P. Dom

Dom *Ruinart*, qui nous a donné la dernière Edition de cet Auteur, a fort bien remarqué, que presque tous les Manuscrits ont *Turingue*; & c'est ainsi que tous les anciens Copistes de Grégoire de Tours ont lu ce Passage.

XXII. Voici ses paroles: *Tradunt multi eosdem* (Francos) *de Pannonia fuisse digressos, & primum quidem littora Rheni amnis incoluisse, deinde transacto Rheno Thuringiam transmeasse, ibique juxtà Pagos vel Civitates Reges crinitos super se creavisse.* C'est-à-dire: " Plusieurs rapportent „ que les François sont venus de Pannonie & ont habité premiérement aux „ bords du Rhin; & que puis ayant passé le Rhin, ils sont venus dans la Turingue, & se sont donnez des Rois chevelus, selon les différens Cantons ou les „ différentes Cités ". Mais la *Turingue* est plus voisine de la Pannonie que le Rhin, & pour venir du rivage du Rhin en *Turingue*, on n'a point besoin de passer ce Fleuve. C'est pourquoi Mr. *Adrian le Valois*, au lieu du Rhin lit ou entend le Mein, *pro Rheno Menum*. Et en effet, on satisfait par cette correction à ce qu'il paroît que l'Auteur a voulu dire, en faisant venir les François de la Pannonie, mais non

pas

pas à ce qui ſe trouve dans la vérité de la choſe ; puiſque les François ne ſont point venus du Danube, mais des Pays au delà de l'Elbe, pour s'établir dans celui qu'on appelle aujourd'hui la *Turingue*.

XXIII. Quelques autres habiles gens, ſur-tout en Hollande & dans les autres Provinces-Unies, ont voulu trouver chez eux le lieu natal de la Loi Salique, ayant cru qu'elle avoit ſon nom de la Riviére d'Iſſel, qu'ils appellent *Iſſale*, ou même *Sale*. Mais il ne ſe trouve point que l'Iſſel ait jamais été appellé Sale. Il eſt vrai qu'un jour les François Saliens ſont venus s'établir dans l'Iſle des Bataves, aujourd'hui le Betow ; mais c'étoit plus tard, quand ils avoient déja quitté leurs anciennes habitations, où ils avoient fait la Loi Salique ; & nous verrons tantôt que ce n'eſt pas de l'Iſſel, mais de la Sale Riviére de la Franconie, qu'ils ont eu le nom de Saliens.

XXIV. Or le ſecond établiſſement des François ne ſe peut mieux connoître que par ladite Préface de la Loi Salique, jointe à d'autres anciens Monumens. On y marque trois grands Diſtricts, Pays (*Pagos*), ou Cantons des François, qu'on appelle

pelle *Gaven* ou *Geven* en Allemand, ſavoir *Salagève*, *Badogève* & *Windogève*, ſelon l'Edition de Heroldus: ou comme d'autres ont lu déja autrefois, ce qui revient pourtant à la même choſe, *Salaheim*, *Bodoheim* & *Windoheim*. Et dans ces trois Diſtricts, ont été tenus trois *Malles* ou Aſſemblées apparemment l'une après l'autre; où ſe ſont rendus les Députez des quatre grands Cantons ou grandes Provinces pour lors des François. Ces Députez ſont appellez *Wiſogaſt*, *Bodogaſt*, *Windogaſt* & *Salagaſt*. Mr. *de Valois* a pris ces appellations pour des noms propres, ce qui a fait qu'ils lui ont paru ſuſpects; mais elles ne ſignifient que les Provinces dont ils étoient les Députez. *Gaſt* veut dire *Hoſpes*, un paſſant, un nouveau venu, & paroît avoir quelque rapport aux mots *Gau*, *Geve*, *Goa*, γαῖα, c'eſt-à-dire, au Pays où l'on vient, ou dont on vient. Ainſi *Salagaſt* ſeroit celui qui vient du Canton de la Sale, ou de *Salagève*, & ainſi des autres. Il n'y a là que trois Malles conſécutifs en trois Provinces. Mais il y a eu encore une quatrième Province appellée *Wiſogève*, qui a envoyé ſon *Wiſogaſt* ou Député dans les trois autres. Les noms des lieux & des Députez ſe trouvent fort dé-

figurez dans Adon, Sigebert & autres; mais on se tient à l'ancien Manuscrit de Fulde, qui a été suivi par Heroldus, lorsqu'il a publié cette Loi; & le sens que ce Manuscrit nous fournit est le plus net.

XXV. Or j'ai déterré la situation du *Salagève*, qui paroît avoir été le Canton principal, & qui a donné le nom à toute la Loi, quoiqu'il semble qu'on n'en ait fait dans ce Canton qu'une partie; & j'ai déterminé cette situation, non pas par des conjectures, mais par des Titres ou Monumens plus anciens en partie que Charlemagne, où ce *Gau* ou Pays est marqué très-expressément & très-souvent. Ce sont les Traditions ou Titres de l'ancien Monastère de Fulde, dont une partie a été publiée par Jean Pistorius de Nidda; & j'en ai obtenu le reste qu'il n'avoit point vu, & qui est encore plus important que ce qu'il a publié. On y trouve le *Pagus*, ou Pays dit *Salagève*, nommé cent fois dans des Ecritures faites du tems du Roi Pépin, Pere de Charlemagne, & un peu après. Et on voit clairement que la Riviére de Sale, dont il a son nom, n'est pas la Sale de la Turingue, dont plusieurs ont voulu tirer le nom de la Loi Salique, mais la Sale de la Fran-

Franconie qui ſe perd dans le Mein, y entrant par le côté droit de ſes bords auprès de *Geminde*, lieu qui en a ſon nom ; car *Munde*, ou *Geminde* en Allemand, veut dire bouche ou embouchure. Or une bonne partie des Villages, ou Lieux de ce *Pagus* ou *Gau* nommez dans ces vieux Titres, s'y trouve encore ; de ſorte qu'il n'y a plus aucun lieu de douter de la ſituation du Canton *Salagève*.

XXVI. C'eſt cette Sale de Franconie, où Charlemagne s'eſt trouvé quelquefois, & où il a eu un Palais Royal, qui n'eſt plus, mais dont le lieu garde encore aujourd'hui le nom de *Konigshofe*, qui veut dire Cour ou habitation Royale, dont l'ancien Poëte Saxon parle, marquant qu'elle étoit voiſine de la ſource de la Sale,

Naſcenti vicina Salæ ;

& que là ſe fit une Capitulation ou eſpèce de Pacte entre les François & les Saxons, par lequel les Saxons furent aſſociez & égalez aux François dans leur République, comme ſi c'étoit un même Peuple. Et d'habiles gens qui ont cru que le lieu de ce Traité avoit été *Salfeld*,

ſitué auprès de la Sale de Turingue, ſe ſont trompez.

XXVII. Quant aux Provinces des François, appellées *Bodogève* & *Wiſogève*, rien n'eſt plus convenable que de les placer auſſi auprès des Riviéres qui ont du donner ces noms; c'eſt-à-dire, auprès de la *Bode*, & auprès du *Wiſer*, dit *Viſurgis* par les Romains, vulgairement Weſer, Riviére très-connue, qui ſépare aujourd'hui la Weſtphalie de la Baſſe-Saxe. La Bode vient des Montagnes du Hartz, & tombe enfin, bien que non immédiatement, dans l'Elbe. Le Pays appellé depuis *Hartegau* doit avoir été une partie de cette Province, & il ſe trouve aſſez, que les noms de grands *Gaus* ont été perdus ou changez; mais que les petits Cantons ont retenu les leurs, ou même ſe ſont approprié le nom de Province entiére. C'eſt ainſi que le *Pagus Leingau* devoit comprendre autrefois tout le Pays le long de la Leine, & puis on ne le trouve appliqué dans les Titres qu'à la partie ſupérieure de ce Fleuve, aux environs de Gottingue. Je ne ſaurois ſi bien marquer le *Windogève*. Peut-être qu'il avoit ſon nom de l'*Unſtrut*, Fleuve principal qui coupe la Turingue où les François habitoient alors.

alors. Il ſemble qu'*Unſtrut* veu dire autant qu'*Indriſta*, qui eſt encore aujourd'hui le nom d'une autre Riviére, qu'on voit couler auprès de Hildesheim. Et comme l'on ſait que la lettre W, initielle, eſt ſouvent omiſe, l'ancien nom pourroit avoir été *Windriſta*, & par contraction ou par le rentranchement de la terminaiſon *Winda*. En effet, le *Windogève* ne peut être raiſonnablement entendu que de la Turingue.

XXVIII. On peut juger par ces quatre Provinces ou grands Cantons des François, qui en comprenoient pluſieurs petits, qu'ils devoient habiter depuis les Montagnes du Hartz, dont la Bode a ſes ſources, juſqu'à la rive du Mein, dans lequel la Sale Franconienne ſe décharge. Ainſi ils embraſſoient une partie du Pays de Brunſwic, du Halberſtadt & Magdebourg, de la Heſſe, preſque toute la Thuringue, & la partie de la Franconie qui eſt du côté droit du Mein. Et par conſéquent ils s'étoient plantez dans les Pays des Lombards, des Chéruſques, des Cartes, & ſur-tout des Hermundures; & s'étoient peut être unis à la partie de ces Peuples, que ceux qui étoient alléz plus avant, avoient laiſſée dans leur Pays. Et

on peut croire que la troupe de braves gens venus de la Mer Baltique a crû en chemin comme une pelote de neige, d'autres s'y associant de gré ou de force. Ainsi les limites des François ont été alors le Mein au Midi : les Montagnes du Hartz au Septentrion : la Sale de Thuringue avec l'Elbe, où elle se rend, à l'Orient ; & le Weser continué en remontant par la Fulde, à l'Occident. Ainsi ils ont tenu principalement le Pays des Herminons ou Hermunders (*Hermundurorum*) dont le nom ne différe que par la maniére de prononcer de celui des Germains, comme j'ai montré ailleurs. Et de cela peut être venu que St. Jérôme & autres ont marqué, que ceux qu'on appelloit alors Francs, ou François, avoient été autrefois appellez Germains, dans un sens plus borné qu'à l'ordinaire.

XXIX. Il paroît que les François pensant à aller plus avant, & à passer le Weser, ont voulu se faire des Loix qu'ils ont mises par écrit, sans doute, dans leur Langue naturelle. Et quelques mots restez apparemment de cet Original, perdu depuis, signifiant le plus souvent les principaux points de la Loi, se trouvent encore insérez dans l'ancienne Version Latine,

tine, telle qu'elle a été publiée par Heroldus : & quoiqu'ils manquent dans les autres Editions, & dans la plûpart des Exemplaires manuscrits, on les voit pourtant dans quelques-uns des plus anciens. On peut croire que la Version Latine n'a été faite que lorsque les François étoient déja établis dans les Gaules ; & il faut que leurs Ancêtres ayent déja eu quelque usage des lettres & de l'Ecriture dans leur propre Langue. Et ce qui nous en reste dispersé dans ladite Version, où il y a pourtant quelques gloses mêlées qui viennent de quelque plume postérieure, est ce qu'on a de plus ancien du langage Teutonique ; passant encore en antiquité la Version des Evangiles d'Ulfila Evêque des Goths, qui n'a été faite qu'après Constantin le Grand, & qui a été conservée en bonne partie par le moyen du *Codex argenteus*, qui dans la grande guerre d'Allemagne a été enlevé de l'ancien Monastère de Werde, & transféré depuis en Suède. Et l'on peut dire que cette Version des Evangiles est le plus ancien Livre de l'Europe, & peut-être du Monde, qui subsiste encore, & qui soit écrit dans une Langue différente des trois Langues

qu'on appelle Savantes, qui ſont l'Hébraïque, la Grecque & la Latine.

XXX. La nouvelle migration des François doit avoir été faite un peu après le commencement du troiſième Siècle de Notre Seigneur. Car, ſuivant les anciens Auteurs, le bruit des Armes Françoiſes a été entendu des Romains ſous Valérien Auguſte. Flave Vopiſque rapporte qu'Aurélien, qui eſt parvenu depuis à l'Empire, commandant à Mayence & aux environs, les repouſſa quand ils penſoient attaquer les Gaules. On peut donc juger qu'ils étoient déja venus alors dans le reſte du Pays des Cattes, & dans les Pays des Sigambres, Bructères, Chamaves, Amſivariens & autres Peuples voiſins. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la Wedderavie, le Weſterwald, la Heſſe, & la Weſtphalie. J'ai déja dit que les Sigambres habitoient auprès de la Riviére du Sige; & j'ai remarqué ailleurs, que les Amſivariens étoient auprès de la Riviére d'Ems, & les Chamaves aux environs de Ham. Et c'eſt de ces Pais que les François ont fait depuis des courſes dans les Provinces Romaines.

XXXI. Ceux qu'ils avoient laiſſez dans la Région des Hermundures & autres,

tres, & généralement entre le Hartz & le Mein; en ont été chaſſez depuis par les Thuringiens ſurvenus, qui y ont établi un nouveau Royaume. C'eſt ce que nous apprenons par un paſſage fort mémorable du Livre 3. de Grégoire Evêque de Tours, où Théodoric Roi des François, fils de Clovis, animant les ſiens contre les Thuringiens qu'il vouloit attaquer, dit qu'autrefois les Thuringiens étoient tombez ſur leurs parens, & leur avoient fait beaucoup de mal. La ſuite de cette expédition de Théodoric fut la deſtruction du Royaume de Thuringue, de laquelle nous avons un Poëme de Venantius Fortunatus.

XXXII. Mais pour revenir aux François arrivez au Rhin, l'on ſait qu'ils ont fait ſouvent de grandes courſes au-delà de ce Fleuve, & qu'étant parvenus juſqu'à l'Océan Germanique, & ayant attiré à eux les Friſons, les Marſaciens & les Bataves, ils ont été des écumeurs de Mer, comme depuis les Saxons & les Normands; & ayant eu la hardieſſe, d'entrer dans la Méditerranée par le Détroit qu'on appelle aujourd'hui de Gibraltar, ils ont pillé la Côte de l'Eſpagne Tarraconnoiſe, c'eſt-à-dire, les Côtes de la Catalogne & de

Valence. Il eſt vrai qu'ils ſouffrirent un grand échec au Rhin, ayant été défaits par l'Empereur Probus.

XXXIII. Quelques années après les Saxons ſurvenus avec d'autres Peuples Septentrionaux joints à eux, originaires de ces mêmes Provinces, ou des environs, dont les François étoient ſortis autrefois, enclurent les François de la Mer; & ayant attiré dans leur Societé & dans leurs noms les Friſons, Chauces, Chéruſques, Angles, Warnes, Danois, ils inquiétèrent toute la Côte de la Grande-Bretagne, & les Provinces Gauloiſes ſituées le long de l'Océan; tellement que ces Côtes eurent le nom de *Littus Saxonicum*, le rivage des Saxons. Ce fut alors qu'ils chaſſèrent les François Saliens de l'Iſle des Bataves, comme Zoſime le rapporte.

XXXIV. Mais les affaires de l'Empire Romain allant en décadence de plus en plus, les François maltraitez & tenus en bride auparavant par Conſtantin le Grand & par Julien, reprirent vigueur, ſur-tout lorſque toute la Nation ſe ſoumit à un Roi, vers les commencemens de Théodoſe le Grand, quand Proſper leur donne ce Priam dont j'ai parlé ci-deſſus. Car diſant que c'étoit le premier Roi qu'il

leur

leur avoit pas trouvé, il fait assez connoître qu'il parle de toute la Nation ; puisqu'il ne pouvoit point ignorer qu'ils avoient eu de petits Rois, déja du tems de Constantin le Grand ; qui en ayant pris quelques-uns les mena fort cruellement, jusqu'à les faire déchirer par les Bêtes féroces dans un Spectacle public. Prosper dit que ce Priam, ou plutôt Pharamond, régnoit *dans la France*, cela vouloit dire alors, dans la Germanie le long du Rhin, depuis Mayence jusqu'aux Bataves, où l'ancienne Table Géographique de *Conrad Peutinger*, faite apparemment dans ce tems-là, place les François. L'Auteur des Gestes des Rois de France donne Marcomir pour fils à ce Priam, & d'autres y ajoutent Sunnon & Gennebaud. Et Claudien parlant de Marcomir & de Sunnon, fait connoître, au jugement de Mr. de *Valois* qu'ils étoient freres ; les appellant dans le Livre I. des louanges de Stilicon,

Ingenio scelerumque cupidine fratres ;

voulant dire, ce semble, qu'ils n'étoient pas moins freres de génie & d'inclination à faire du mal (aux Romains s'entend) que de nature.

XXXV. Or que Pharamond, connu jusqu'ici (le second selon ma conjecture,) ait été le fils de Marcomir, & Clodion fils de ce Pharamond, c'est ce que dit l'Auteur des Gestes. Le nom de Clodion, que Sidone appellé Clogion, est apparemment le même que celui de Clovis ou Hludevic aujourd'hui Louïs. Or Clodion ayant attaqué de nouveau la Gaule Belgique parvint jusqu'à Arras; mais il fut repoussé par Aëtius Général des Romains. On juge par le rapport d'un Fragment de Priscus qu'il eut deux fils, qui se contestérent le Scèptre; que l'aîné fut favorisé par Attila, & le second par les Romains. Il semble que Mérovée, qui a regné un peu après, les a exclus tous deux, & qu'il a été le Chef d'une nouvelle Famille Royale, puisqu'il lui a donné le nom. Et néanmoins l'Auteur des Gestes peut avoir eu raison de dire, qu'il avoit été *de Genere Cladionis*, de la race de Clodion; car cela se dit souvent de ceux qui ne sont parens que par femmes. Ainsi il auroit pu être fils de la sœur, ou proche d'une autre maniére. Au reste, il est constant que Mérovée a été Pere de Childeric, & Ayeul de Clovis.

XXXVI. Un des Princes exclus, c'est-à-dire,

à-dire, celui qui s'étoit attaché aux Romains, pourroit avoir été ce Prince dont Sidone décrit les Nôces avec une Demoiselle Romaine, fille d'un Préfet de Prétoire, qui pourroit avoir été Tonantius Ferreolus. Et j'aimerois mieux en dériver les ancêtres de Charlemagne, avec quelques savans hommes, que d'une Famille Romaine comme fait Mr. *du Bouchet*, suivant lequel Charlemagne ne seroit point de race Françoise. Ainsi Arnulphe Evêque de Metz auroit pu être d'origine Sénatorienne; mais par une insertion de mariage. Le sentiment contraire est fondé sur les Vies de St. Firmin & de St. Ferréole, dont il faudroit examiner l'autorité pour en bien juger.

XXXVII. L'opinion commune porte que Clodion s'étoit établi dans la Gaule Belgique. Mr. *de Valois* a de l'inclination à le croire, alléguant le passage de Salvien, Lib. I. *de Gubern. Dei*, où il nomme les François parmi les Peuples sous lesquels les Romains se trouvoient mieux que sous les Romains mêmes; & l'Epître I. du I. Livre de Sidonius, où il est dit que les Gaulois mépriſoient la simplicité des Sicambres, ou François, des Alains & des Gelons, habitans parmi eux, mais qu'ils

en craignoient la férocité ; & l'Epître 17. où Sidonius marque, que le Droit Romain avec la Langue étoit déja quasi aboli dans les Provinces Belgiques.

XXXVIII. Mais ces autoritez ne sont pas assez décisives, & on peut leur opposer un autre passage de Sidonius, *Liv. 8. Ep. 3.*, où il paroît appeller les François *Barbaros ad Vahalim*, des Barbares aux bords du Wahl ; disant qu'Evaric Roi des Wisigoths avoit fait un Traité avec eux. Ce lieu de leur demeure au Rhin ou au Wahl, marque qu'ils n'étoient pas encore allez bien avant alors. Le tombeau de Childeric Pere de Clovis, trouvé auprès de Tournay, paroît insinuer, qu'ils avoient fait de plus grands progrès depuis. Cependant le R. P. *Daniel*, qui a donné de grandes preuves de son esprit & de son savoir, juge qu'il a pu être enterré là dans une expédition, quoiqu'il n'y eût pas encore été établi, & il réserve à Clovis la gloire d'avoir transporté l'Empire des François au delà du Rhin dans les Provinces Romaines. Procope parle de certains *Arboriches*, qui s'étoient joints aux François ; ce savant Pere croit que c'étoient des Peuples particuliers, & quelques-uns les cherchent dans le Brabant ; mais

mais je ſuis du ſentiment de Mr. *de Valois*, que ce ne ſont que les habitans de la Gaule Arémorique, depuis l'Eſcaut juſqu'à la Baſſe-Bretagne, qui commencérent alors de quitter les Romains & ſe ſoumirent aux François. Le paſſage de Zoſime, Liv. 6, qui les appelle *Armoriches*, me paroît déciſif, & il ſemble que Procope a pris ce nom de lui & l'a mal lu ou corrompu. Auſſi étoit-il fort mal informé des affaires de l'Occident. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit maintenant. Et il nous ſuffit ici d'avoir montré le Pays natal des François, & d'avoir marqué leurs migrations pendant qu'ils ſont demeurés dans la Germanie.

FIN.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS DU P. TOURNEMINE,

Contre la Dissertation SUR L'ORIGINE DES FRANÇOIS.

J'AI vu dans le Mois de Janvier des Mémoires de Trévoux de cette année le Rapport qu'on y fait de ma petite Dissertation DE L'ORIGINE DES FRANÇOIS. Il y a des expressions, qui me sont trop favorables, & je voudrois les pouvoir mériter par le Discours, dont il s'agit. Ce qu'on rapporte de son contenu est bien détaillé. Il n'y a que deux endroits

droits où l'on m'attribue ce que je n'avoue pas.

I. Je n'adopte point la conjecture d'un Ami (quoique je ne la trouve point mépriſable) qui porte que le nom de la Riviére de *Peene* pourroit avoir contribué à faire venir le François de la Pannonie.

II. Je ne dis point que le mot *Franc* ſignifie ordinairement *libre*, & que les *Francs* en ont eu leur nom. Il y a auſſi quelques fautes d'impreſſion, qui nuiſent particuliérement dans les noms propres. Par exemple, pagg. 4. & 5. au lieu de *Maurangarie*, *Dacna*, *Leyder*, *Dacninga*, *Dania*; il faut *Maurungavie*, *Dæna*, *l'Eider*, *Dæningia*, *Donia*.

A l'égard du mot *Gaſt*, il n'y a point de fondement de l'expliquer par *Gouverneur* ou *Préfect*, comme fait Rhenanus. Il ſignifie encore aujourd'hui en Allemand, *hoſpitem paſſivum*, vel *qui hoſpitio recipitur*, ce qui peut convenir tant à celui dont la demeure eſt fixe, comme eſt celle d'un habitant, qu'à celui qui ne fait que paſſer, ou qui eſt convié. Ainſi ſoit que *Salagaſt* ſignifie un habitant du *Salgau*, ſoit qu'il ſignifie un Voyageur ou un Envoyé qui en vient, ou qui en a été convié ou appellé, il convient au

au Député de ce Canton. Et il ſemble que ce mot même de *Gaſt*, vient de *Gau*, c'eſt-à-dire Canton dont on eſt, dont on vient, ou qu'on repréſente.

J'ai lu les objections qu'un Auteur illuſtre m'a fait dans les mêmes Mémoires, & je tâcherai de répondre le mieux que je pourrai à ſes difficultez dignes de l'eſprit & de l'érudition de celui, qui les propoſe. Je les réduis à quatre Articles.

Le premier Article regarde l'origine de l'opinion de ceux, qui ont fait venir les François *des Palus Méotides*. Mon ſentiment porte, que les François ſont venus des Pays au-delà de l'Elbe & des bords de la Mer Baltique, comme l'on ſait que les Vandales, les Bourguignons, les Goths, les Saxons, les Angliens, les Thuringiens & les Varnes en ſont venus. Et ayant remarqué, que les Anciens, mal informez des choſes éloignées, ont fait venir une partie de ces Peuples des Palus Méotides, qui n'y avoient jamais été, comme les Vandales, par exemple, j'ai ſoupçonné, que lorſqu'ils ont parlé de l'origine des François, la même confuſion leur a fait mettre cette Mer Méotique à la place de la Baltique, qui leur étoit

étoit moins connue. Et *Adamus Bremenſis* a déja obſervé l'échange qu'ils ont fait de ces deux Mers. Ainſi cette erreur même des Anciens fournit une preuve de mon ſentiment.

A cela on oppoſe, que ceux qui ont fait venir les François de la Mer Méotique, en ont eu un fondement plus apparent, ſavoir l'expédition de quelques François tranſplantez au Pont-Euxin par l'Empereur *Probus*, qui s'étant révoltés & ſaiſis de quelques Vaiſſeaux retournérent dans l'Océan par le Détroit d'Hercule ou de Gibraltar, après avoir ravagé chemin faiſant les Côtes de l'Aſie, de la Grece, de la Sicile, & de l'Afrique, & allérent retrouver leurs compatriotes. L'on ajoute (mais je n'en conviens point) qu'ils abordérent dans la Gaule Belgique, & qu'ayant paſſé le Rhin ils retournérent dans la Thuringe. Cette penſée eſt ſavante & ingénieuſe; mais elle eſt peu vraiſemblable, & paroît ſujette à des difficultés, dont celle qu'on a voulu combattre eſt exempte.

I. Ces François tranſplantés par *Probus* habitoient non pas près de la Mer Méotique & dans la Scythie, mais au bord du Pont-Euxin, dans l'Aſie-Mineure,

re, diſperſés dans des Pays ſujets aux Romains.

II. La Nation des François s'étoit déja approchée alors du Rhin: ainſi l'expédition de ces Corſaires ne pouvoit point être employée à éclaircir les origines antérieures de leur Nation.

III. Il paroît auſſi que cette courſe a été fort peu connue : à peine *Eumène* le Rhéteur & *Zoſime* en parlent ; comme en effet c'eſt une action, belle à la vérité, mais qui n'appartenoit qu'à quelques particuliers, & non pas à la Nation entiére.

IV. Selon le Panégyrique d'*Eumène*, voiſin des François, prononcé à l'honneur de *Maximien*, c'étoit un petit nombre de captifs: quoique *Zoſime*, plus éloigné du tems & du lieu, paroiſſe en augmenter le nombre & les faſſe Volontaires.

V. Il n'eſt point dit qu'ils abordérent dans la Gaule Belgique ; il leur étoit plus convenable d'aborder proche de là chez leurs Compatriotes, qui habitoient proche des Embouchures du Rhin & de l'Ems. Ainſi ils n'avoient point beſoin auſſi de traverſer le Rhin pour arriver chez eux.

VI. Il n'eſt point fondé non plus de dire

dire qu'ils ſoient retournés dans les endroits où ils ont pu aborder ; de ſorte qu'ils n'avoient point beſoin d'aller en Thuringe pour rejoindre leurs Compatriotes.

VII. Apparemment qu'on a controuvé cela pour ſauver le texte dérangé de *Grégoire de Tours*, qui ſemble faire paſſer le Rhin aux François pour aller en Thuringe, où Mr. *de Valois* lit *Mayn* au lieu de *Rhin*, quoiqu'il y ait du mal-entendu là-dedans, de quelque maniére qu'on explique ce texte. Mais enfin *Grégoire de Tours* parle des migrations de la Nation, & on ne ſauroit l'expliquer par la marche d'une petite troupe.

VIII. Ainſi tout bien conſidéré, il ſemble, que cette courſe, ou expédition, peu connue, de quelques centaines de Pirates, arrivée dans un tems que la Nation étoit déja connue aux Romains, ne peut rien avoir de commun avec les migrations antérieures d'une grande Nation; & il eſt difficile de croire qu'on ait pris l'un pour l'autre.

Le ſecond Article regarde l'autorité d'*Ermoldus Nigellus*, Poëte François du tems de *Louïs le Debonnaire*, qui fait les François originaires des Danois, ou d'une même

même origine avec eux. Pour m'ôter son autorité, on objecte I. que les Danois n'étoient plus dans le Holstein. Mais je n'ai pas dit aussi que les Danois y ayent jamais habité ; il suffit qu'ils ont été & sont encore proches voisins du Holstein, car la Jutlande est une partie du Danne-marck.

II. On objecte après cela, que les Sigambres venoient des Cimbres, & que de là peut venir l'opinion de l'origine Danoise ou Cimbrique des François. Cela confirmeroit aussi leur origine Baltique, mais il n'est appuyé sur aucune preuve ; III. si ce n'est qu'on la veuille fonder sur la ressemblance des noms & dériver celui des Sigambres de celui de Cimbres. Mais on ne doit pas en chercher l'étymologie si loin. Il est visible que les Sigambres ont été appellés de la Riviére de *Siga*, qui se rend dans le Rhin à l'oppositе de Bonn, mais plus haut.

IV. De plus les François ne sont pas des Sigambres, à proprement parler, mais ils sont venus de la Thuringe dans le Pays des Sigambres, des Chamaves, & d'autres Peuples de la Westphalie, qu'ils ont réunis avec eux ; ce qui a fait qu'ils ont été appellés par leurs noms quelquefois.

Le troisième Article regarde l'autorité du Géographe de *Ravenne*. Pour la détruire, ou pour me la rendre inutile, I. on mépriſe cet Auteur, à cauſe de ſa barbarie; mais quand elle ſeroit encore plus grande qu'elle n'eſt, elle ne dérogeroit point à la vérité & à la ſincérité de ſes rapports.

II. On lui reproche ſon ignorance. Mais outre qu'un ignorant, qui eſt fidèle & diligent, peut conſerver de beaux morceaux de l'Antiquité, il n'eſt pas tant ignorant à l'égard des ſujets qu'il traite: il fournit de grands éclairciſſemens ſur la Géographie du bas Empire; il nous apprend un grand nombre de Notices fort bonnes, comme le P. *Porcheron* a déja montré. Un ſavant Anglois en a profité par rapport à la Grande-Bretagne, & l'on en pourra faire autant ailleurs.

III. On objecte encore, qu'il n'eſt que du ſeptième Siècle. Mais il a puiſé dans des Auteurs plus anciens, qui ſont perdus. Et il en cite de ſa Nation, ou des Nations *coriginaires*, pour parler ainſi, avec la ſienne, qui nous ſeroient tout-à-fait inconnus ſans lui. Après cela on tâche de lui donner une explication différente de la mienne: & IV. on objecte que l'Au-

l'Auteur ne dit pas *in qua patria* (regione) *Francorum Linea MORATA eſt*, mais *remorata eſt*. Mais je ne crois pas, que dans un Auteur de cette Latinité, il y ait ſujet d'en faire différence.

V. Il y a pluſieurs exemples même dans la bonne Latinité, que le *re* eſt ſuperflu, comme dans *acceptum ferre* & *acceptum referre*, il y a *accepti-latio* chez les Juriſconſultes, & cependant Horace dit :

Rettulit acceptos regale numiſma Philippos.

VI. On me nie que *Linea Francorum* ſignifie leurs Ancêtres, & l'on dit que cela eſt inutile. Mais pourquoi *Linea* ne ſignifieroit-elle pas auſſi-bien la Ligne des deſcendans ? Car on parle ici de tems antérieurs. Les Juriſconſultes parlent également *de linea recta aſcendente & deſcendente.*

VII. *Nigellus* confirme mon interprétation, comme le Géographe ſert éclaircir *Nigellus :*

——— ——— ——— *alterius ſit*
Altera poſcit opem res & conſpirat amice.

VIII.

VIII. De plus, il n'eſt pas inuſité que *Linea* ſoit dite des Ancêtres: outre les Juſconſultes le Pape *Grégoire VII.* dit à quelcun (chez Mr. *du Cange*) *unde videris Nobilitatis lineam trahere*, parlant de ſes Ancêtres.

IX. Et ſi *Linea* ſe peut dire des Ancêtres d'un particulier, pourquoi ne ſe diroit-elle pas auſſi des Ancêtres d'un Peuple, lorſqu'il s'en agit?

X. Cependant on m'objecte encore que le Géographe de *Ravenne* reçoit une toute autre interprétation, dont voici le précis: *Ces Pays ſitués ſur le bord de l'Elbe ont long-tems été les limites où les François ont été arrêtés ſans étendre plus loin leurs conquêtes.* Je laiſſe à juger à celui qui lira le texte tout entier, ſi cela peut convenir à l'intention de l'Auteur, qui apparemment a voulu ſpécifier leur Pays, non pas par les gens qui n'y ont pu entrer; mais par les gens qui y ont habité.

XI. Pour exprimer auſſi que les conquêtes d'une Nation ont été arrêtées, diroit-on jamais (quelque mauvais Latiniſte qu'on pût être) *Linea ejus gentis remorata eſt?* Je doute qu'une perſonne non prévenue, à qui l'on propoſeroit notre

texte ſans lui rien lire ,, s'aviſât facilement de cette interprétation.

XII. Prendre *Ligne* pour *Limites*, ſans rien ajoûter qui ſerve à faire entendre ce ſens, paroît très-inuſité & très-peu intelligible.

XIII. Il faut auſſi, pour juſtifier cette interprétation extraordinaire, que *remorata eſt*, qui eſt ordinairement d'un *Dépenent*, & veut dire, *eſt demeurée*, ſoit pris paſſivement pour *a été retardée*; comme ſi *remorari* étoit le Paſſif d'un Actif *remorare*. J'avoue que l'Auteur eſt aſſez mauvais Grammairien pour pouvoir parler ſi mal; mais on ne doit point recourir à ce ſens barbare, qu'au beſoin, & il n'y en a point ici, puiſque le ſens ordinaire porte ce qui eſt très-raiſonnable d'ailleurs, ſavoir que l'origine des François reſſemble à celle des Vandales, des Bourguignons, des Saxons, des Turingiens &c.

XIV. Mais quand l'uſage de la Langue ſouffriroit une interprétation ſi peu attendue, la nature de la choſe y répugne; car il ne ſe trouve pas la moindre apparence que les François, avant *Charlemagne*, ayent tâché de faire des conquêtes au-delà de l'Elbe.

XV.

XV. Et quand ils ont été entre l'Elbe & le Rhin, on trouve que tout leur but a été d'avancer contre les Romains; mais on ne trouve point qu'ils ayent penſé à retourner en arriére, & tâché de repaſſer dans des Climats plus rudes.

XVI. Il ſe trouve même le contraire, ſavoir qu'ils ont été pouſſez plutôt par des Peuples qui venoient derriére eux, c'eſt-à-dire par les Saxons & par les Thuringiens. Et ç'a été le deſtin de preſque tous ces Peuples pendant leurs migrations. Les Vandales pouſſez par les Goths paſſérent en Eſpagne & en Afrique: les Goths pouſſez par les Huns paſſérent dans la Thrace, dans la Grece, dans la Pannonie; & ainſi de la plûpart des autres.

XVII. Enfin quand on voudroit prendre *Ligne* pour *Limites*, & *remorata eſt* pour *a été retardée*, on ne laiſſeroit pas d'être obligé par le texte de dire que les François ont été dans la Maurungavie; car le texte ne dit pas que le Pays a arrêté ou retardé les François, ou les a empêchés d'y entrer; mais *in ea Patria per multos annos Francorum Linea remorata eſt*, c'eſt-à-dire que la Ligne des François a été arrêtée *là-dedans* durant pluſieurs années.

nées. Ainſi il faut qu'ils y ſoient demeurez long-tems, & cela me ſuffit.

Je viens enfin au *quatrième Article*, où il s'agit d'examiner, s'il y a de l'apparence que les François ſoyent deſcendus des Gaulois, qui, ſelon *Céſar* & *Tite-Live*, avoient paſſé le Rhin & mené des Colonies dans la Germanie.

I. Je n'ai point attribué au P. *l'Acary* l'invention de ce ſentiment, ſachant bien que *Bodin* l'a déja avancé, en paſſant, dans ſa Méthode Hiſtorique; & que *Pontanus* l'a réfuté dans ſon Ouvrage de l'*Origine des François* Liv. II. Chap. II. p. 126. Mais comme ce Pere l'a ſoutenu dans un Ouvrage exprès, j'ai dit que lui & quelques autres Savans de France étoient de cette opinion.

II. Il ne ſe trouve point, que les Gaulois venus dans la Germanie ayent jamais établi des Colonies dans les Pays entre l'Elbe, le Weſer, le Rhin & le Meyn, où les François ont été.

III. On connoît fort bien, ſur le rapport de *Tacite*, quels Peuples ont habité dans ces Contrées, comme les Chéruſques, les Longobards, les Gattes, les Hermundures, les Angrivariens, les Bructères & autres nommés par cet Auteur;

peut-

peut-on nier que ces Peuples ayent été Germains ou Théotiſques ? ou peut-on dire avec la moindre ombre de preuve, qu'ils ſoyent deſcendus de ces Gaulois-là ?

IV. Selon toutes les apparences ces Gaulois ont été établis dans la Bohême, & dans quelques autres Pays voiſins dans la partie de la Germanie plus avancée vers l'Orient ; c'eſt pourquoi la Bohême eſt appellée *Bajohemum* par *Tacite*, c'eſt-à-dire le Pays des *Bojes*, Nation Gauloiſe. Et les Anciens parlent d'un Pays appellé *Deſerta Bojorum*, & de quelques guerres entre les *Bojes* & autres Peuples, & tout cela du côté de l'Orient.

V. C'étoit auſſi le chemin des Gaulois pour aller plus avant vers la Grece & vers l'Aſie.

VI. Et c'étoit avancer vers de meilleurs Pays : au lieu que d'aller vers le Weſer & l'Elbe, c'étoit chercher des Pays plus rudes.

VII. Auſſi aucun Auteur ancien n'a dit, que les Teſtoſages ſoyent venus vers ces Pays plus Occidentaux & plus Septentrionaux. Mais on le ſuppoſe contre moi, par ce que cela eſt accommodant & viendroit à ſouhait. Beatus Rhenanus

les place vers la Forêt Noire: *Céſar* leur donne *fertiliſſima Germaniæ loca circa Hercyniam Sylvam*; mais cela eſt trop général & ne détermine rien. Car la Forêt Hercynie s'étendoit par toute la Germanie.

VIII. Dion & des Auteurs Grecs ont pris ſouvent le nom des Gaulois des Galates (*a*) généralement que les Germains y étoient compris, ſans que cela ſignifie que ces Germains ayent été d'origine Gauloiſe. Et l'on ſait que le même Barbare qui devoit tuer Marius a été nommé Germain par l'un & Gaulois par l'autre.

IX. Quant au paſſage tiré du Livre LIII. de *Dion Caſſius*, je trouve qu'on n'en a pas aſſez exprimé le ſens en le traduiſant ainſi: *Quelques Peuples de la Gaule, qu'on appelle Germains, ayant occupé tout le Pays qui s'étend depuis les ſources du Rhin juſqu'à l'Océan Britannique, on a donné le nom de Germanie à cette Contrée.* Car en regardant l'Original, on trouve que l'Auteur fait différence entre les Gaulois ou Galates, & entre les Celtes ſous leſquels il comprend les Germains. Et dans ce paſſage il n'y a pas *Peuples de la*

(*a*) Il ſemble qu'il y a ici quelque lacune, qui rend le ſens imparfait & embaraſſé.

la Gaule, mais *Peuples Celtiques*. Pour le bien entendre il faut prendre encore quelque choſe de ce qui précéde & de ce qui ſuit. Parlant de la diſtinction des Provinces qu'Auguſte avoit laiſſées au Sénat, & qu'il s'étoit réſervées, on trouve que parmi les derniéres ſont nommées : *Tous les Galates, ſavoir les Narbonnois, les Lugdunois, les Aquitains & les Peuples Celtiques*, (c'eſt-à-dire Germaniques) *tant eux-mêmes que leurs Colonies. Car quelques Celtes que nous appellons Germains, ayant occupé tout le Pays Celtique près du Rhin, ont fait que ce qui eſt plus près des ſources du Rhin eſt appellé Germanie ſupérieure, & que ce qui eſt plus près de la Mer Baltique, s'appelle Germanie inférieure.* Il ſemble que l'Auteur veut parler du rivage du Rhin du côté des Gaules rédigé en Province, lequel habité par les Colonies des Peuples Germaniques a été appellé Germanie ſupérieure & inférieure, à peu près comme les Pays ſur le rivage Romain, ou la gauche du Rhin, ont été appellés enſuite Germanie premiére & ſeconde, quoiqu'ils ne fuſſent point dans la Grande Germanie. Ce paſſage n'a donc rien de commun avec les Colonies des Gaulois dans la Grande Germanie.

X. Si *Arminius* a été de race Gauloiſe (ſentiment fort nouveau) il faut que les Chéruſques ayent été une Colonie Gauloiſe, choſe inouïe que je ſache, & qui auroit beſoin de quelque apparence de preuve. On auroit autant de droit de dire, que tous les Germains ſont venus des Colonies Gauloiſes.

XI. *St. Jérôme*, *Procope* & *Agathias* diſent que les François avoient été appellés anciennement Germains; mais comment en peut-on inférer qu'ils viennent des Gaulois que *Sigovèſe* avoit menez dans la Germanie?

XII. Comme il eſt indubitable que la Langue des anciens François a été Théotiſque, on me répond que tout Gaulois qu'ils ayent été d'origine, ils auroient pu prendre la Langue de la Germanie. Il faut avouer que cela eſt poſſible; mais il n'eſt point vraiſemblable. La préſomption de l'origine eſt pour celle qui eſt indiquée par la Langue, ſi ce n'eſt qu'on prouve le contraire; or juſqu'ici on n'a point produit la moindre apparence de preuve pour l'origine Gauloiſe des François. Et Mr. *de Valois* n'a eu aucun égard au ſentiment de *Bodin* & de ceux qui l'ont ſuivi.

XIII.

XIII. On oppoſe encore que la Langue Gauloiſe & la Théotiſque n'étoient pas fort différentes. Je crois en effet que la Langue Gauloiſe a été demi-Théotiſque, & qu'il y a eu une grande quantité de mots communs aux deux Nations : cela paroît encore par la Langue des Bas-Bretons, ou du Pays de Galles que j'ai un peu examinée, & même par les mots Gaulois que leurs Auteurs anciens ont conſervés ; mais il eſt toujours ſûr, que la différence entre la Langue des Peuples, qu'on croit avoir conſervé en quelque façon l'ancienne Langue Gauloiſe, & entre l'Allemand d'aujourd'hui, eſt incomparablement plus grande, que la différence qu'il y a entre l'Allemand moderne & le vieux Franciſque. Car les racines de preſque tous les mots d'*Otfridus* ſont dans l'Allemand ou dans le Saxon ; mais il y a un très-grand nombre de mots dans la Langue du Pays de Galles ou dans le Bas-Breton, dont les racines nous manquent ; c'eſt preſque la moitié de la Langue.

XIV. Cependant je ſuis fort porté à croire que dans les tems plus reculés les Langues des Gaulois & des Germains ont eu encore plus de rapport. En ſuppoſant

poſant que les Peuples viennent du Levant, & que les grandes migrations ont été faites par terre, on peut dire avec beaucoup d'apparence, que les Gaulois ſont venus des Germains, & que les Germains ſont venus des Scythes.

LET-

LETTRE
SUR LA CONNEXION
DES MAISONS
DE
BRUNSWIC ET D'ESTE.*

MONSIEUR,

LE Mariage conclu entre Monſeigneur le Duc de Modène & Madame la Princeſſe de Brunſwic, Fille aînée de feu Monſeigneur le Duc Jean Frideric, me donne occaſion d'éclaircir quelques points d'Hiſtoire de cette Séréniſſime Maiſon, dont je ſuis bien aiſe de vous faire part. Les Auteurs demeurent d'accord,

* Mr. Leibniz fit imprimer cette Lettre à Hanovre en 1695. in 4°. C'eſt ſur cette Edition qu'on la donne ici.

cord, que l'origine des Maiſons de Brunſwic & d'Eſte eſt commune; en ſorte qu'elles deſcendent d'une même tige en Ligne droite maſculine. Il eſt vrai que de très-habiles gens l'ont révoqué en doute depuis peu, parce que ces mêmes Hiſtoriens qui l'avoient avancé, en ont parlé preſque ſans fondement, & y ont mêlé bien des fautes; mais j'en ai trouvé des preuves convaincantes, & je crois avoir rectifié leurs rapports.

Azon, appellé dans quelques titres *Albertus qui & Azo*, *& Magnus Marchio* dans un ancien Monument, étoit le plus grand Prince de Lombardie en ſon tems: il étoit puiſſant dans le Milanois & dans la Ligurie vers Gênes; mais outre cela il poſſédoit Eſte, Calaone & pluſieurs Terres entre Ravenne & Veniſe. Comme je ne dois parler ici que de la connéxion de deux grandes Maiſons dont il fait la tige, je ne veux point remonter plus haut préſentement. On peut juger cependant de l'antiquité de ſa Famille, puiſque elle étoit déja ſi grande, il y a plus de ſept cens ans. Il doit être né ſur la fin du dixième Siècle, c'eſt-à-dire avant l'an 1000, s'il eſt mort âgé de plus de 100. ans, comme le rapporte un Auteur de ce

ce tems-là. Notre *Azon* fut contemporain de la fameuſe Mathilde, & même ſes deſcendans en eurent la ſucceſſion en partie. Ce fut conjointement avec elle, qu'il moyenna quelque accommodement entre l'Empereur *Henri* IV. & le Pape *Grégoire* VII.; & il parut en pluſieurs autres occaſions importantes. Il eut des enfans de deux Femmes, dont la premiére fut Cunigonde, héritiére des anciens Guelfes de la Haute-Allemagne, qui avoient leurs Terres en Baviére & en Suabe juſqu'au Lac de Conſtance; & l'Impératrice *Judith*, femme de Louis le *Débonnaire* fut fille d'un Guelfe de cette Maiſon-là, qu'on croit avoir été une Branche des anciens Agilolfingiens, qui, ſuivant les Loix des Peuples de Baviére, en devoient avoir la Principauté.

Azon eut de Cunigonde un fils nommé auſſi *Guelfe*, qui obtint les Etats échus par la mort de ſon oncle maternel, & depuis fut fait Duc de Baviére par l'Empereur *Henri* IV. Il fit entr'autres exploits, l'expédition de la Terre-Sainte, & mourut dans l'Iſle de Chypre en retournant. *Guelfe* ſon fils aîné étant mort ſans enfans, le ſecond, Henri dit *le Noir*, lui ſuccéda, & eut en mariage Wulfhilde fille de *Ma-*

gnus dernier Duc de Saxe de ſa race. De ce mariage nâquit Henri, ſurnommé *le Guelfe* chez quelques Auteurs anciens, qui épouſa la fille de l'Empereur Lothaire, auparavant Duc de Saxe à la place du Duc *Magnus*; & ce fut ainſi que Henri *le Guelfe* joignit le Duché de Saxe à celui de Baviére. Son fils Henri, ſurnommé *le Lion*, recueillit encore par ſa mere la ſucceſſion des anciens Princes de Brunſwic & de Northeim. Il ſoumit à ſa domination pluſieurs Peuples Slaves ou Wendes, qu'il réduiſit à la Foi de JE'SUS-CHRIST, & à l'obéïſſance qu'ils devoient à l'Empire & à lui. Il y fonda les Evêchés de Lübec, de Suérin & de Razebourg. Il fut un des plus grands Princes de ſon tems, ayant recouvré la Baviére, que l'Empereur Conrad, Succeſſeur de Lothaire, avoit ôtée à ſon Pere, & donnée au Marquis d'Autriche. Pour conſoler l'Autrichien, on le fit Duc lui-même, au lieu qu'il avoit relevé auparavant de celui de Baviére; & on lui laiſſa quelques Comtés détachés, qu'on croit avoir été ce qui s'appelle aujourd'hui la Haute-Autriche. Pour Henri *le Lion*, comme il avoit même de belles Terres en Italie de la ſucceſſion d'Azon,

& peut-être auſſi de celle de Mathilde ; on diſoit de lui, & même déja de ſon Pere, qu'il dominoit *à Mari ad Mare* ; depuis la Mer de Sicile (comme parle un Ancien) juſqu'à l'Océan Germanique, & même juſqu'à la Mer Baltique, ou quelques-unes de ſes Loix ſubſiſtent encore. Et j'ai trouvé qu'il avoit été deſtiné à l'Empire du conſentement des Etats par l'Empereur *Frideric* I. en cas d'extinction de la Maiſon de Suabe. Car ils étoient proches parens, ayant le même Grand-Pere, qui étoit Henri *le Noir*. Mais ce même *Frideric* I. ayant eu des enfans mâles depuis, eut jalouſie de ſon ami, & en machina la ruïne par une conſpiration générale des Princes voiſins, dont l'Empereur ſe déclara le Chef, au lieu de juge qu'il devoit être ; ce qui fit perdre la Baviére à Henri *le Lion*, & une partie des Terres de Saxe, principalement en Weſtphalie (qu'on comprenoit ſous la Saxe en ce tems-là) avec une grande partie des Terres qu'il avoit conquiſes ſur les Slaves. Son fils Otton IV. quoique cadet, ne laiſſa pas de parvenir à l'Empire.

J'ai trouvé par le moyen des Titres, qui ſe gardent dans l'Archive Royale d'Angleterre, qu'auparavant il avoit été fait

Duc

Duc d'Aquitaine par le Roi d'Angleterre ſon oncle, étant conſidéré comme Prince du Sang; & qu'il y avoit ſuccédé immédiatement à la fameuſe Aliénor, Héritiére de Guienne, Reine de France & puis d'Angleterre, dont il étoit le petit-fils. On a encore les privilèges qu'il donna aux habitans de l'Iſle d'Oleron, comme à ſes Sujets. L'aîné, Henri, outre le Duché de Saxe, eut encore le Palatinat du Rhin par ſa femme, fille du frere de l'Empereur Fréderic I. On peut dire que ce Palatinat s'éleva beaucoup ſous ces deux Princes, & ſuccéda en quelque façon aux droits des anciens Ducs de Franconie ſur le Rhin, ce qui l'a fait enfin devenir Electorat.

Mais l'Empire & le Palatinat (ſans parler de la Guienne) ſortirent d'abord de la Maiſon, d'autant plus que ces deux Princes n'eurent point d'enfans mâles. Car il y a bien de l'apparence, que ſi Otton IV. en avoit eu de Béatrix, fille de Philippe de Suabe Roi des Romains, ſa poſtérité ſe ſeroit maintenue dans l'Empire; puiſqu'on l'offrit depuis à Otton ſon neveu, que Guillaume, troiſiéme frere, (mort avant l'Empereur & le Palatin) avoit laiſſé, & qui ne fut preſque qu'un enfant,

enfant, lorſqu'il devoit ſoutenir tout ſeul la Maiſon ébranlée par la mott de ſes oncles & par d'autres accidens fâcheux. Ainſi il ne put conſerver la poſſeſſion que d'une partie des Etats de ſes progéniteurs, en qualité de Duc de Brunſwic & Lunebourg, qu'il a laiſſée à ſes deſcendans. La Maiſon a eu de la peine à ſe relever, à cauſe des partages qui s'y ſont faits. Elle a pourtant repris ſon luſtre, & même depuis peu Erneſte Auguſte étant devenu Electeur, a obtenu pour Elle cette grande dignité, dont il vient d'être revêtu.

Je paſſe à la Branche d'Italie, dont l'origine & la connéxion avec la nôtre, quant au détail, a été ignorée de ſes propres Hiſtoriens. J'ai donc trouvé que notre Azon, après la mort de Cunigonde, épouſa la fille du Comte du Maine en France, & en eut Hugues & Fulques. L'Hiſtoire rapporte, que le Prince Hugues obtint la ſucceſſion du Maine par les droits de ſa Mere; mais qu'il les tranſporta depuis ſur un autre, parce qu'il étoit trop incommodé par la puiſſance du Duc de Normandie, connu ſous le nom de Guillaume *le Conquérant*, Roi d'Angleterre. Fulques fut le propagateur de la Branche Italienne, & c'eſt de lui

que

que tous les Princes d'Eſte d'Italie ſont deſcendus ; leſquels ayant établi ou continué leur réſidence à Eſte durant longtems, en ont pris le nom.

Les Hiſtoriens n'ont pas été aſſez informés de ces particularités. Ils ont donné des femmes à Azon, qu'il n'a jamais eues, au lieu de cette Princeſſe du Maine, qu'il avoit épouſée véritablement ; ſans parler maintenant de quantité d'autres fautes, qu'on voit dans les Arbres de Faleti, de Pigna, & d'autrs après eux, où ils repréſentent cette connéxion de Brunſwic & d'Eſte. Mais il s'en faut d'autant moins étonner, que ce n'eſt qu'en notre Siècle, qu'on commence à approfondir ces choſes, comme toutes les autres. Et il eſt ſûr, qu'encore au milieu du Siècle paſſé les Ducs de Ferrare ignoroient eux-mêmes, que les Ducs de Brunſwic étoient leurs parens. Ce qui ſe connoît par les Ecrits du Comte Boiardo, par l'Arioſte (qui a ſuivi & pouſſé le deſſein de l'Orlando, que le Boiardo avoit ébauché) & même par l'Hiſtoire du Sardi. Il ſemble que les Ducs Hercule II. & Alphonſe II. ont été les premiers, qui ont connu ce parentage. Ce fut alors que le Comte Faleti fit un voyage

yage exprès en Allemagne par ordre du Duc de Ferrare ſon Maître, pour s'inſtruire là-deſſus: & Jean Bapt. Pigna Secrétaire d'Etat d'Alphonſe II. ſe ſervit des Mémoires de ce Comte pour dreſſer ſon Hiſtoire d'Eſte, qui mérite d'être fort eſtimée à l'égard des affaires voiſines de ſon tems; mais qui eſt ſujette à bien des erreurs dans les anciennes, comme d'excellens Hiſtoriens en France l'ont déja remarqué, tant publiquement que dans les Lettres particuliéres, où ils m'ont exhorté de ne me point arrêter à cet Auteur; ce qui n'étoit pas auſſi mon deſſein.

Or le Commerce étant tellement interrompu par l'obſcurité où l'Hiſtoire étoit dans les Siècles ignorans, que les Princes d'Eſte d'Italie, Ducs de Ferrare, de Modène & de Regio, ne ſavoient pas eux-mêmes ce que leurs parens d'Allemagne étoient devenus, & ſe figuroient certains Comtes inconnus de Fribourg, qui devoient avoir acquis je ne ſai quel grand Pays en Allemagne: comme auſſi les Ducs de Brunſwic ne connoiſſoient point non plus leur parens d'Italie, qu'ils confondoient tantôt avec les Marquis de Montferrat, tantôt avec ceux de Mantoue;

toue; il ne faut point s'étonner, s'il n'y a point eu de correſpondance entre les deux Maiſons, ni aucune Alliance. Et cela me fait venir au point qui m'a donné maintenant occaſion, Monſieur, de vous écrire cette Lettre.

Le Pigna dit dans le ſecond Livre de ſon Hiſtoire d'Eſte, qu'Aleſſine, fille (à ce qu'il dit) d'Aldrovandin, Prince régnant de la Maiſon d'Eſte en Italie, & ſœur de Béatrix, Reine de Hongrie, avoit épouſé Albert Duc de Brunſwic, ſon parent au ſeptième degré. Mais nous avons trouvé ici, qu'il n'y a point eu de tel mariage, ce Duc Albert, ſurnommé *le Grand*, ayant été marié en premiéres nôces avec Eliſabeth, fille de Henri, Duc de Brabant, & en ſecondes nôces avec Adelheide, Sœur d'Otton Marquis de Montferrat, qui l'a ſurvêcu. Car elle vivoit encore l'an 1280, & s'appelloit, *relictam Ducis de Bruneswigh.* Il l'avoit épouſée en Angleterre. Nous avons de bons témoignages de tout cela, & cette Alliance ſemble avoir donné occaſion à celles de leur petits enfans, Henri & Adéleide, enfans de Henri, fils aîné d'Albert *le Grand.* Puiſque cette Adéleide devint Impératrice d'Orient par ſon ma-

riage

riage avec Andronique le jeune, & qu'on croit que ſon frere Henri, ſurnommé *de Græcia*, à cauſe de ſes voyages, épouſa à Conſtantinople Marie Princeſſe de la famille Royale de Chypre. Et enfin ſon fils Otton fut mari de Jeanne Reine de Naples, & en état de ſe maintenir dans ce Royaume ſans les bouleverſemens extraordinaires qui y arriverent.

Ainſi ce mariage d'Albert Duc de Brunſwic avec une Princeſſe d'Eſte, appellée Aleſſine, ne ſe trouvant point véritable, on peut aſſûrer qu'il n'y a eu aucune Alliance entre ces deux Branches de la poſtérité d'Azon. C'eſt pourquoi le mariage qui vient d'être conclu entre les Alteſſes Séréniſſimes de Rinalde, Duc de Modene & de Regio, &c. & de Charlotte Félicité Princeſſe de Brunſwic & de Lunebourg, eſt remarquable, en ce qu'il renouvelle l'union entre ces deux grandes Branches d'un même Arbre, qui ſont ſéparées depuis près de 700. ans. Et j'ai cru pour cela, qu'on y pourroit appliquer la Deviſe, que je joins ici pour la ſoumettre à votre jugement. C'eſt une grande Riviére ſéparée en deux Bras, qui ſont réunis bien loin de-là par un Canal, avec ces mots :

COM-

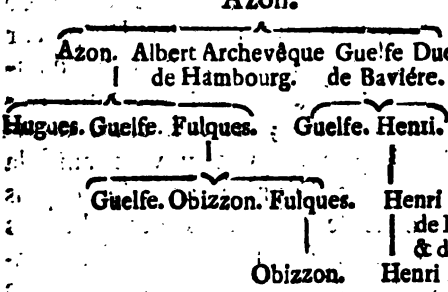
COMMERCIA REDDIT. Car un Canal eſt pour le Commerce des Nations, & ce Mariage rétablit celui de deux grandes Maiſons, qui ne ſont qu'une même, à le bien prendre. On a trouvé cette Deviſe propre pour une Médaille, dont l'autre côté porte cette inſcription Hiſtorique :

MATRIMONIO CONTRACTO INTER REGINALDUM I. DUC. MUTIN. ET REG. CARLOTAM FELICITATEM PRINC. BRUNSWIC. ET LUNEBURG. RECONJUNCTAQVE VIIMO DIVERGII SECULO ANTESTINA GENTE. HANOVERAE XVIII. NOV. M. DC. VC.

Vous y voyez, Monſieur, comme la Riviére qui repréſente la Branche d'Allemagne, eſt du côté du Nord à la façon des Cartes Géographiques, & fait des tours plus grands : au lieu que l'autre, qui marque la Branche d'Italie, eſt demeurée plus près de la ſource. Le Lion indique la Maiſon de Brunſwic, & l'Aigle fait connoître celle d'Eſte d'Italie. On a mis dans le vuide du Champ un Sceptre, des Couronnes & autres ornemens

mens de la Maiſon, Il y a une Couronne Impériale ; car la Maiſon a eu deux Empereurs & deux Impératrices. Une Royale eſt au-deſſous ; ſoit à cauſe de Fréderic, quon peut appeller Empereur quatrième de ce nom, ſelon l'uſage d'aujourd'hui, mais Roi des Romains ſuivant l'ancien ſtile ; ſoit à cauſe d'Otton de Naples. On y voit auſſi la marque d'une Dignité acquiſe depuis peu ; c'eſt le Bonnet Electoral, mis vis-à-vis de la Couronne Ducale. Enfin, on y a ajoûté d'autres anciennes marques d'honneur des Duchés, qui ſont l'Epée, la Lance & la Banniére, &c. &c. Hanover 16. Novemb. 1695.

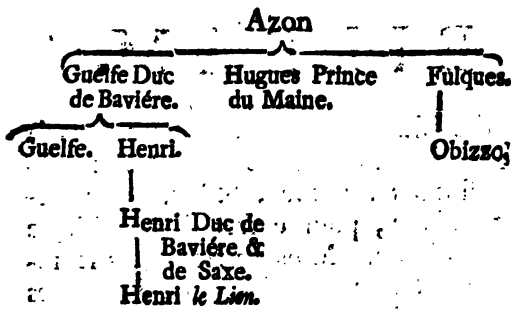
Extrait de l'Arbre de Jean Bapt. Pigna.



Dans l'Arbre de Pigna, excepté le Duc Guelfe & ſa poſtérité, il n'y a pas un mot ſans erreur. Albert l'Archevêque étoit d'une toute autre Maiſon. Azon n'étoit pas frere du Duc Guelfe, mais Hugues & Fulques l'étoient. Et l'on met ici trois Guelfes pour un. Car deux Guelfes fils de deux Azons, & deux Guelfes freres de deux Fulques, ne ſont qu'une même choſe; auſſi-bien que les deux Azons, & les deux Fulques. Il y a de même deux Obizzons, fils de deux Fulques, qui ne ſont encore qu'une même perſonne. Apparemment, comme on n'avoit point ſu, que le véritable Azon

eſt arrivé à l'âge de 100. ans, & que le Duc Guelfe a été plus âgé que ſes freres ; on n'a pas pu concilier les tems, ſans multiplier quelques perſonnes.

EXTRAIT DE L'ARBRE CORRIGE'.



HISTOIRE
DE
BILEAM.

LES Iſraélites ſortis d'Egypte ſous la conduite de Moyſe vinrent aux confins *des Edomites*, & leur demandérent paſſage, pour entrer dans la Terre de promiſſion. Mais les Edomites le refuſérent & leur oppoſérent de ſi grandes forces, que Moyſe jugea à propos de faire le tour de leur Pays. Ce tour fut long, mais il ſervit à rendre le Peuple plus aguerri & plus hardi. Car en paſſant ils renverſérent quelques petits Rois, comme ceux de Harad, de Hesbon & de Baſan. Voyez Nomb. Chap. XXI.

Après cela ils arrivérent aux Frontiéres *des Moabites*. Balac, Roi des Moabites, en fut allarmé, auſſi-bien que les Seigneurs voiſins *des Madianites*. Et cela les porta

porta à envoyer chercher Balaam, ou *Bileam*, fameux Devin de ce tems-là, qui demeuroit dans les Montagnes Orientales d'Aram, Chap. XXII. v. 5. & XXIII. v. 7. ce que quelques-uns prennent pour l'Arménie. Il devoit venir voir le Peuple d'Israël des hauteurs de Moab, pour le maudire & chanter des chansons ou prières d'imprécation, capables selon l'opinion de ce tems-là de rendre tout un Peuple malheureux. *Bileam accoutumé à se régler sur les Songes*, pria les Messagers d'attendre *ce que la nuit lui révéleroit*; & *son songe* fut tel, qu'il crut que Dieu lui défendoit de faire ce qu'on demandoit. Les Messagers étant retournés chez eux, Balac envoya de plus grands Seigneurs, pour le presser avec plus d'instance. Bileam prit encore *conseil de la nuit*, & Dieu lui dit, qu'il pouvoit aller; mais qu'il se devoit donner de garde, de ne rien faire que ce qui lui seroit ordonné. C'est-à-dire, il eut *un songe*, qu'il interpréta dans ce sens, suivant les règles de son art. Ainsi il partit le lendemain avec les Seigneurs Moabites. Mais il eut *une autre vision en chemin*, qui lui fut *un présage de tout ce qui devoit arriver*. Ce fut *la vision de*

l'avanture & du dialogue de son *Anesse* avec *un Ange* ou Messager de Dieu.

Il est vraisemblable, que *cette vision étoit aussi un songe.* Car le chemin étoit sans doute de quelques journées. Ainsi Bileam étant au gîte *songea la nuit*, (comme il est naturel,) *qu'il étoit en chemin sur son Anesse, & qu'elle faisoit difficulté d'avancer*, & ce qui suit. Car le jour il voyageoit en compagnie des Seigneurs Moabites, mais dans cette vision il n'eut avec lui que son Anesse & ses deux Valets. Aussi continua-t-il le chemin avec les Moabites après la vision; & cette différence insinue, que le chemin, qu'il fit seul, n'étoit qu'en idée. Le Texte ne dit rien, qui n'admette cette interprétation, & la circonstance, que je viens de marquer, la favorise. Il est encore bon de considérer, que Dieu lui avoit permis d'aller, Chap. XXII. v. 20. & cependant il est dit un peu après, vers. 22. que Dieu étoit en colère contre lui. C'est que Bileam n'avoit pas les intentions toutes-à-fait droites, & étoit tenté de complaire à Balac, qui lui faisoit de grandes promesses. C'est pourquoi *dans cette perplexité d'esprit*, mêlée de mauvaise cons-

ſtience, *cette nouvelle viſion menaçante* d'un Ange, ou Meſſager du Seigneur, tenant une Epée nue pour le tuer, lui ſurvint; & en effet *cette viſion* fut *un préſage de tout ce qui lui arriva*. Et il ſemble, que c'eſt pour cela que Moyſe l'a fait enregiſtrer & conſerver.

Il paroît, que dans cette viſion allégorique l'*Aneſſe* repréſente *Bileam lui-même, qui eſt pouſſé par Balac*, comme l'Aneſſe étoit pouſſée par ſon Maître pour avancer. *L'Aneſſe* étoit comme *le Prophète*. Car elle *voyoit l'Ange du Seigneur contraire* à ce qu'on demandoit; & *celui qui la pouſſoit ne le voyoit pas*, en quoi il repréſente *le Roi Balac*, qui *ne connoiſſoit pas le deſſein* & la volonté *de Dieu*. *L'Aneſſe*, voyant l'obſtacle, *faiſoit des efforts* comme *le Prophète*, pour ne rien faire contre l'ordre de Dieu; & *elle étoit maltraitée* & menacée par ſon Maître, comme *le Prophète* fut *grondé & menacé* par le Roi des Moabites, Chap. XXIII. Les *détours de l'Aneſſe* pour ſortir du chemin, crainte de l'Epée de l'Ange, marquoient, que *le Prophète*, craignant la défenſe de Dieu, feroit ce que *Balac* ne demandoit pas, & *beniroit au lieu de maudire*. Et quand *l'Aneſſe*, pour éviter l'Ange, *preſſa*

ſa le pié de ſon Maître contre le côté du chemin étroit, cela marquoit, que *le Prophète*, ne pouvant plus éviter de dire nettement la penſée au Roi au troiſième Sacrifice, qu'on ne paſſoit guère, pour ne pas trop preſſer la Divinité, *chagrina* extrêmement *ce Prince*, & s'en attira la colére. Mais enfin *l'Anesſe parla*, *& les yeux de ſon Maître furent ouverts pour voir l'Ange* : ce qui ſignifie, que *le Prophète parla enfin nettement au Roi*, & *lui déſilla les yeux*, pour lui faire entendre, que les imprécations étoient inutiles, & que Dieu beniſſoit le Peuple, qu'il vouloit faire maudire, Chap. XXIV. Cependant *la colére du Seigneur contre Bileam*, *& la menace de l'Ange*, *qui portoit l'Epée nue* dans ce ſonge prophétique, eut auſſi ſon effet dans la vérité des *événemens*. *L'Ange* veut dire un *Meſſager de Dieu*; & ce *Meſſager*, *portant l'Epée*, ſignifioit *Phinées*, fils du Grand Sacrificateur Iſraélite, qui *fit mourir Bileam*, Chap. XXXI. v. 8. Car ce Prophète, ou Devin, ne le fut pas aſſez cette fois, & crut avoir ſatisfait à l'ordre de Dieu, en changeant ſes malédictions en bénédictions ſolemnelles; mais il crut en même tems, que pour gagner les preſens & les

les bonnes graces du Roi, il lui étoit permis de quitter un peu le personnage de Prophête, qui parloit au nom du Seigneur, de prendre celui d'homme ordinaire, & de *donner des conseils au Roi* en homme d'esprit, qui furent *pernicieux pour les Israélites*, & les auroient ruïnées, si Moyse, poussé par un Esprit supérieur & divin, n'y avoit mis ordre conformément à la volonté de Dieu.

Le conseil, que Bileam donna à Balac avant que de partir, & ce qu'il lui avoit fait espérer, Chap. XXIV. fut, comme l'on connoît par le Chap. XXXI. v. 16. de faire une grande Fête à l'honneur de Bel-Phégor Dieu des Madianites, d'y inviter les Israélites, qui demeuroient dans le voisinage, de les caresser, de leur faire bonne chére, & de *les séduire par le moyen des jolies filles*, qui y paroîtroient. Voyez Chap. XXV. Balac & Bileam crurent, que *ces péchés & cette idolatrie* serviroient *à éloigner les Israélites de leur propre Dieu*, qui les protégeoit, & à les assujettir aux Dieux de leurs ennemis. Car c'étoit la coutume des Gentils de croire, qu'il y avoit un contraste entre les Dieux des Nations, comme il y en avoit entre les Nations mêmes. Outre que cela ga-

gnoit une partie des Iſraélites & les diviſoit entre eux, & encore ammolliſſoit par la volupté le courage des hommes endurcis par leur marches pénibles dans le Deſert & par les combats contre d'autres Peuples.

Mais Moyſe voyant où alloit ce deſordre, fit pendre pluſieurs des principaux, qui s'étoient abandonnés ; ce qu'il fit pour expier le Peuple. Il ordonna en même tems aux Juges, Chap. XXV. v. 5. de faire tuer les coupables. Et *Phinées* auſſi, qui étoit petit-fils d'Aaron, & fils du Grand-Sacrificateur Eléazar, jeune homme courageux, connoiſſant l'intention de ſon grand Oncle, & ému d'un zèle, digne de ſa naiſſance & de ſa qualité Sacerdotale héréditaire, voyant qu'un des plus grands Seigneurs Iſraélites, Chef de la Tribu de Siméon, nommé Zimri, fils de Salu, alloit rendre viſite à une Princeſſe des Madianites, nommée Cosbi, fille du Prince Tſur, le ſuivit, & les trouvant couchés enſemble, les perça tous deux d'une maniére qui marquoit leur crime.

Enfin, beaucoup d'Iſraélites périrent dans ce tumulte, & la colére de Dieu contre ſon Peuple fut appaiſée par cette puri-

sification, verſ. 11. Mais il falloit auſſi faire ſentir ſa colére aux Madianites, auteurs du mal, verſ. 17. 18.; ce qui arriva quelque tems après, Chap. XXXI. quand Moyſe, prenant ſon tems pour ſurprendre les ennemis, envoya *douze mille bons Soldats* dans leur Pays, *ſous la conduite de ce même Phinées*. Cette Armée ruïna cinq Princes Madianites, & on *tua ce même Bileam*, qui apparemment avoit été attiré de nouveau dans le Pays par les preſens & les honneurs de Balac & des Princes de Madian, ſatisfaits du ſuccès des conſeils de cet habile Devin, qui avoient coûté ſi cher au Peuple d'Iſraël; mais qui coûtérent la vie à celui qui les avoit donnés, & s'étoit oppoſé en cela à ce que lui-même avoit cru conforme à l'intention de Dieu.

Il paroît que Moyſe, grand Homme d'Etat, & grand Prophéte en même tems, a conſidéré Bileam comme un Concurrent & un Antagoniſte fameux, & l'a jugé digne d'en transmettre la deſtinée à la poſtérité, au lieu qu'il n'a point daigné nommer Jambre & Jamne, Devins ou Mages Egyptiens, dont le nom a été conſervé par d'autres & connu en quelque

façon des Grecs, comme on le voit par un passage de Pline.

Il y a un bel endroit dans la dernière prophétie de Bileam, à la fin, qui pourroit faire croire qu'il avoit été poussé quelquefois par l'Esprit de Dieu. C'est qu'il paroît avoir prédit la venue d'Alexandre le Grand dans l'Orient, & le renversement de l'Empire, qui étoit possédé auparavant par les Assyriens & par les Perses. Car il dit, supposé que ce soit lui qui ait parlé, qu'un jour des Vaisseaux viendroient de Chittim, c'est-à-dire de la Grece, & non pas de l'Italie, comme quelques-uns l'ont pris en l'appliquant aux Romains; & que ces nouveaux venus détruiroient l'Assur & l'Héber. Car Assur signifie les Assyriens, & Héber plusieurs Peuples voisins. C'est pourquoi dans la Genèse, Chap. X. v. 21. Sem est appellé le pere de tous les fils d'Héber. Car pour marquer, que c'est d'Alexandre dont on veut parler, on ajoute, que le Chef de ceux de Chittim après avoir bouleversé l'Orient, périra bien-tôt lui-même.

RE-

REFLEXIONS
DE
Mr. LEIBNIZ
SUR
L'ESSAI DE L'ENTENDEMENT HUMAIN
DE
Mr. LOCKE.

JE trouve tant de marques d'une pénétration peu ordinaire dans ce que Mr. *Locke* nous a donné sur *l'Entendement de l'Homme*, & sur l'*Education*: & je juge la matiére si importante, que j'ai cru ne pas mal employer le tems que je donnerois à une lecture si profitable; d'autant que j'ai fort médité moi-même sur ce qui regarde les fondemens de nos connoissances. C'est ce qui m'a fait mettre

ſur cette Feuille quelques-unes des Remarques qui me ſont venues en liſant ſon *Eſſai de l'Entendement*. De toutes les recherches il n'y en a point de plus importante, puiſque c'eſt la clef de toutes les autres.

Le PREMIER LIVRE regarde principalement les Principes qu'on dit être nez avec nous. Mr. *Locke* ne les admet pas, non plus que *les idées innées*. Il a eu ſans doute de grandes raiſons de s'oppoſer en cela aux préjugez ordinaires, car on abuſe extrêmement du nom d'*idées*, & de *principes*. Les Philoſophies vulgaires ſe font des principes à leur phantaiſie: & les *Cartéſiens*, qui font profeſſion de plus d'exactitude, ne laiſſent pas de faire leur retranchement des idées prétendues, de l'*Etendue*, de la *Matiére*, & de l'*Ame*, voulant s'exempter par-là de la néceſſité de prouver ce qu'ils avancent: ſous prétexte que ceux qui méditeront les idées, y trouveront la même choſe qu'eux; c'eſt-à-dire, que ceux qui s'accoutumeront à leur maniére de penſer, auront les mêmes préventions; ce qui eſt très-véritable. Mon opinion eſt donc qu'on ne doit rien prendre pour Principe primitif, ſinon les *Expériences*, & l'Axiome de l'*identicité*,

ou

ou ce qui eſt la même choſe, de la *contradiction*, qui eſt primitif, puisqu'autrement il n'y auroit point de différence entre la vérité & la fauſſeté ; & que toutes les recherches ceſſeroient d'abord, s'il étoit indifférent de dire oui ou non. On ne ſauroit donc s'empecher de ſuppoſer ce Principe, dès qu'on veut raiſonner.

Toutes les autres vérités ſont prouvables, & j'eſtime extrêmement la Méthode d'*Euclide*, qui, ſans s'arrêter à ce qu'on croiroit être aſſez prouvé par les prétendues idées, a démontré, par exemple, que dans un triangle un côté eſt toujours moindre que les deux autres enſemble. Cependant *Euclide* a eu raiſon de prendre quelques Axiomes pour accordez, non pas comme s'ils étoient véritablement primitifs & indémontrables ; mais parce qu'il ſe ſeroit arrêté, s'il n'avoit voulu venir aux concluſions qu'après une diſcuſſion exacte des principes. Ainſi il a jugé à propos de ſe contenter d'avoir pouſſé les preuves juſqu'à ce petit nombre de Propoſitions ; en ſorte qu'on peut dire que ſi elles ſont vrayes, tout-ce qu'il dit l'eſt auſſi. Il a laiſſé à d'autres le ſoin de démontrer ces principes mêmes, qui d'ail-

leurs ſont déja juſtifiez par les expériences ; mais c'eſt dequoi on ne ſe contente point en ces matiéres. C'eſt pourquoi *Appollonius*, *Proclus* & autres, ont pris la peine de démontrer quelques-uns des Axiomes d'*Euclide*. Cette maniére doit être imitée des Philoſophes, pour venir enfin à quelques établiſſemens, quand ils ne ſeroient que proviſionnels, de la maniére que je viens de dire.

Quant aux idées j'en ai donné quelque éclairciſſement dans un petit Ecrit imprimé dans les *Actes des Savans* de *Leipzig*, au mois de Novembre, 1684. pag. 537. qui eſt intitulé, *Meditationes de cognitione, veritate, & ideis :* & j'aurois ſouhaité que Mr. *Locke* l'eût vu & examiné ; car je ſuis des plus dociles, & rien n'eſt plus propre à avancer nos penſées que les conſidérations & les remarques des perſonnes de mérite, lorsqu'elles ſont faites avec attention & avec ſincérité. Je dirai ſeulement ici, que les *idées vrayes* ou *réelles* ſont celles dont on eſt aſſûré que l'exécution eſt poſſible ; les autres ſont douteuſes, ou (en cas de preuve de l'impoſſibilité) chimériques. Or la poſſibilité des idées ſe prouve tant *à priori* par des démonſtrations, en ſe ſervant de la poſſibilité d'autres

tres idées plus ſimples, qu'à *poſteriori* par les expériences; car ce qui eſt ne ſauroit manquer d'être poſſible. Mais les idées primitives ſont celles dont la poſſibilité eſt indémontrable, & qui en effet ne ſont autre choſe que les attributs de Dieu.

Pour ce qui eſt de la queſtion, *s'il y a des idées & des véritez créées avec nous*, je ne trouve point abſolument néceſſaire pour les commencemens, ni pour la pratique de l'art de penſer, de la décider; ſoit qu'elles nous viennent toutes de dehors, ou qu'elles viennent de nous, on raiſonnera juſte pourvû qu'on garde ce que j'ai dit ci-deſſus, & qu'on procéde avec ordre & ſans prévention.

La queſtion de *l'origine de nos idées & de nos maximes* n'eſt pas préliminaire en Philoſophie, & il faut avoir fait de grands progrès pour la bien réſoudre. Je crois cependant pouvoir dire que nos idées, même celles des choſes ſenſibles, viennent de notre propre fond, dont on pourra juger par ce que j'ai publié touchant *la nature & la communication des Subſtances*, & ce qu'on appelle *l'union de l'Ame avec le Corps*. Car j'ai trouvé que ces choſes n'avoient pas été bien priſes. Je ne ſuis nulle-

nullement pour la *Tabula raſa d'*Ariſtote; & il y a quelque choſe de ſolide dans ce que Platon appelloit la *réminiſcence*. Il y a même quelque choſe de plus, car nous n'avons pas ſeulement une *réminiſcence* de toutes nos penſées paſſées; mais encore un *preſſentiment* de toutes nos penſées. Il eſt vrai que c'eſt confuſément & ſans les diſtinguer; à peu près comme lorſque j'entends le bruit de la Mer, j'entends celui de toutes les vagues en particulier qui compoſent le bruit total, quoique ce ſoit ſans diſcerner une vague de l'autre. Et il eſt vrai dans un certain ſens que j'ai expliqué, que non-ſeulement nos idées, mais encore nos ſentimens naiſſent de notre propre fond, & que l'Ame eſt plus indépendante qu'on ne penſe, quoiqu'il ſoit toujours vrai que rien ne ſe paſſe en elle qui ne ſoit déterminé.

Dans le LIVRE SECOND, qui vient au détail des idées, j'avoue que les raiſons de Mr. *Locke* pour prouver que *l'Ame eſt quelquefois ſans penſer à rien*, ne me paroiſſent pas convaincantes; ſi ce n'eſt qu'il donne le nom de *penſées* aux ſeules perceptions aſſez notables pour être diſtinguées & retenues. Je tiens que l'Ame & même le Corps, n'eſt jamais ſans action, &

& que l'Ame n'eſt jamais ſans quelque perception. Même en dormant on a quelque ſentiment confus & ſombre du lieu où l'on eſt, & d'autres choſes. Mais quand l'expérience ne le confirmeroit pas, je crois qu'il y en a démonſtration. C'eſt à peu près comme on ne ſauroit prouver abſolument par les expériences, s'il n'y a point de vuide dans l'Eſpace, & s'il n'y a point de repos dans la Matiére. Et cependant ces ſortes de queſtions me paroiſſent décidées démonſtrativement, auſſi bien qu'à Mr. *Locke*.

Je demeure d'accord de la différence qu'il met avec beaucoup de raiſon entre la *Matiére* & *l'Eſpace*. Mais pour ce qui eſt du *Vuide*, pluſieurs perſonnes habiles l'ont cru. Mr. *Locke* eſt de ce nombre: j'en étois preſque perſuadé moi-même; mais j'en ſuis revenu depuis long-tems. Et l'incomparable Mr *Huygens* qui étoit auſſi pour le Vuide, & pour les Atomes, commença à faire réfléxion ſur mes raiſons, comme ſes Lettres le peuvent témoigner. La preuve du Vuide priſe du mouvement, dont Mr. *Locke* ſe ſert, ſuppoſe que le corps eſt originairement *dur*, & qu'il eſt compoſé d'un certain nombre de parties infléxibles. Car en ce cas il ſe-

roit

roit vrai, quelque nombre fini d'Atomes qu'on pût prendre, que le mouvement ne ſauroit avoir lieu ſans vuide; mais toutes les parties de la Matiére ſont diviſibles & pliables.

Il y a encore quelques autres choſes dans ce ſecond Livre qui m'arrêtent; par exemple, lorſqu'il eſt dit, Chap. XVII., que *l'infinité ne ſe doit attribuer qu'à l'Eſpace, au Tems, & aux Nombres.* Je crois avec Mr. *Locke* qu'à proprement parler on peut dire qu'il n'y a point d'Eſpace, de Tems, ni de Nombre, qui ſoit infini, mais qu'il eſt ſeulement vrai que pour grand que ſoit un eſpace, un tems, ou un nombre, il y en a toujours un autre plus grand que lui ſans fin; & qu'ainſi le véritable *infini* ne ſe trouve point dans un tout compoſé de parties. Cependant il ne laiſſe pas de ſe trouver ailleurs, ſavoir dans *l'abſolu*, qui eſt ſans parties, & qui a influence ſur les choſes compoſées, parce qu'elles réſultent de la limitation de l'abſolu. Donc *l'infini poſitif* n'étant autre choſe que l'abſolu, on peut dire qu'il y a en ce ſens une idée poſitive de l'infini, & qu'elle eſt antérieure à celle du fini. Au reſte, en rejettant un infini compoſé, on ne nie point ce que les Géometres démon-

montrent de *Seriebus infinitis*, & particuliérement l'excellent Mr. *Newton*.

Quant à ce qui eſt dit, Chap. XXX. *de ideis adæquatis*, il eſt permis de donner aux termes la ſignification qu'on trouve à propos. Cependant ſans blâmer le ſens de Mr. *Locke*, je mets un degré dans les idées, ſelon lequel j'appelle *adéquate* celle où il n'y a plus rien à expliquer. Or toutes les idées des qualitez ſenſibles, comme de la lumiére, de la couleur, de la chaleur, n'étant point de cette nature, je ne les compte point parmi les *adéquates*; auſſi n'eſt-ce point par elles-mêmes, ni *à priori*, mais par l'expérience que nous en ſavons la réalité, ou la poſſibilité.

Il y a encore bien de bonnes choſes dans le LIVRE TROISIEME, où il eſt traité des *Mots* ou *Termes*. Il eſt très-vrai qu'on ne ſauroit tout définir, & que les qualitez ſenſibles n'ont point de *définition nominale*, & on les peut appeller primitives en ce ſens-là; mais elles ne laiſſent pas, de pouvoir recevoir une *définition réelle*. J'ai montré la différence de ces deux ſortes de définitions dans la Méditation citée ci-deſſus. La *définition nominale* explique le nom par les marques de la choſe; mais la *définition réelle* fait con-

connoître *à priori* la possibilité du défini. Au reste, j'applaudis fort à la doctrine de Mr. *Locke* touchant la *démonstrabilité des véritez morales*.

Le QUATRIEME ou dernier LIVRE, où il s'agit de la *connoissance de la vérité*, montre l'usage de ce qui vient d'être dit. J'y trouve, aussi-bien que dans les Livres précédens, une infinité de belles réfléxions. De faire là-dessus les remarques convenables, ce seroit faire un Livre aussi grand que l'Ouvrage même. Il me semble que les Axiomes y sont un peu moins considérez qu'ils ne méritent de l'être. C'est apparemment parce qu'excepté ceux des Mathématiciens on n'en trouve guères ordinairement, qui soient importans & solides ; j'ai tâché de remédier à ce défaut. Je ne méprise pas les Propositions identiques, & j'ai trouvé qu'elles ont un grand usage même dans l'Analyse. Il est très-vrai, que nous connoissons notre Existence par une intuition immédiate, & celle de Dieu par démonstration ; & qu'une masse de matiére, dont les parties sont sans perception, ne sauroit faire un tout qui pense. Je ne méprise point l'Argument inventé, il y a quelques siècles, par Anselme, qui prouve

que

que l'Etre parfait doit exiſter; quoique je trouve qu'il manque quelque choſe à cet Argument, parce qu'il ſuppoſe que l'Etre parfait eſt poſſible. Car ſi ce ſeul point ſe démontre encore, la démonſtration toute entiére ſera entiérement achevée.

Quant à la connoiſſance des autres choſes, c'eſt fort bien dit, que la ſeule expérience ne ſuffit pas pour avancer aſſez en Phyſique. Un eſprit pénétrant tirera plus de conſéquences de quelques expériences aſſez ordinaires, qu'un autre ne ſauroit tirer des plus choiſies; outre qu'il y a un art d'expérimenter & d'interroger, pour ainſi dire, la Nature. Cependant il eſt toujours vrai qu'on ne ſauroit avancer dans le détail de la Phyſique qu'à meſure qu'on a des expériences.

Mr. *Locke* eſt de l'opinion de pluſieurs habiles hommes, qui tiennent que la forme des Logiciens eſt de peu d'uſage. Je ſerois quaſi d'un autre ſentiment; & j'ai trouvé ſouvent que les paralogiſmes même dans les Mathématiques ſont des manquemens de la forme. Mr. *Huygens* a fait la même remarque. Il y auroit bien à dire là-deſſus; & pluſieurs choſes excellentes ſont mépriſées, parce qu'on n'en fait

pas l'uſage dont elles ſont capables. Nous ſommes portez à mépriſer ce que nous avons appris dans les Ecoles. Il eſt vrai que nous y apprenons bien des inutilitez ; mais il eſt bon de faire la fonction *della Cruſca*, c'eſt-à-dire, de ſéparer le bon du mauvais. Mr. *Locke* le peut faire autant que qui que ce ſoit ; & de plus il nous donne des penſées conſidérables de ſon propre crû. Il n'eſt pas ſeulement *Eſſayeur* ; mais il eſt encore *Tranſmutateur*, par l'augmentation, qu'il donne du bon métal. S'il continuoit d'en faire preſent au Public, nous lui en ſerions fort redevables.

REMARQUES

Sur un petit Livre traduit de l'Anglois, intitulé :

LETTRE SUR L'ENTHOUSIASME.

I. LA *Lettre ſur l'Enthouſiaſme* donne dans mon ſens, lorſqu'elle recommande la bonne humeur comme un Préſervatif contre cette maladie, &. bien des gens ſeront de même avis ; mais il y en aura peu qui approuveront que ſous prétexte *de guérir les Enthouſiaſtes par la raillerie*, on prétende qu'il ſoit permis de railler les choſes des plus ſaintes & les plus vénérables.

II. L'Auteur ſe met d'abord à blâmer les Poëtes modernes qui invoquent les Muſes : & il ne trouve pas cette fiction aſſez vraiſemblable ; mais ſouvent les Poëtes ne cherchent que le merveilleux. C'eſt ainſi que dans un Poëme Latin ſur

la

la Découverte du Nouveau Monde, on introduit l'Amérique qui va ſe plaindre à la Divinité de la barbarie de ſes habitans, & demande les lumiéres accordées aux autres parties de la Terre ; cela donne occaſion au Poëte de faire une belle deſcription de cette perſonne imaginaire, & de lui faire dire de jolies choſes.

III. L'Auteur de la Lettre §. 3. croit même que l'imagination d'être inſpiré par les Muſes donnoit effectivement quelque Enthouſiaſme au Poëte. Cela peut être arrivé à quelques-uns ; mais Homére, Virgile, & les meilleurs Poëtes Héroïques des Anciens, n'y ont guéres été ſujets, & ils ne diſent qu'un mot en paſſant des Muſes au commencement de leurs Poëmes. Cependant on va ici juſqu'à imputer aux Poëtes Payens qu'ils pourroient bien avoir été perſuadez de la réalité de ces Muſes, & de leur inſpiration, parce que les hommes réuſſiſſent admirablement bien à ſe tromper, quand ils donnent dans quelque chimére : s'il y en a eu de ſi crédules, je n'en ſai rien, mais au moins leurs invocations ne le prouvent point ; & il n'y a point d'apparence que Lucrèce, par exemple, ait cru une Déeſſe Venus, quoiqu'il l'ait invo-

quée

quée au commencement de ſon Ouvrage.

IV. L'Auteur §. 4. témoigne après cela qu'il eſt ſatisfait de l'humeur critique de notre Siècle, bien éloignée d'une telle crédulité; mais il lui ſemble pourtant que l'Autorité publique met trop de bornes à la liberté de critiquer, & il voudroit que rien n'en fût exempt. Je veux croire qu'il ne parle que des Dogmes, & qu'il ne niera pas qu'on doit reſpecter certaines perſonnes. Mais ſouvent les Dogmes ſont liez avec ces perſonnes; & quand ces Dogmes ſont véritables & contiennent des véritez très-utiles & très-importantes, je ne vois point à quoi puiſſe ſervir la liberté de critiquer ces véritez & de les rendre douteuſes.

V. Il y a encore §. 5. moins de ſujet de vouloir, qu'il ſoit permis de tourner tout en ridicule. Le ridicule, dit-on, ne peut tenir contre la Raiſon. Cela ſeroit vrai ſi les hommes aimoient plus à raiſonner qu'à rire. Mais le faux ridicule, ajoute-t-on, n'éblouïra que le Vulgaire. Je réponds que le Vulgaire a plus d'étendue qu'on ne penſe; il y a quantité de gens polis qui ſont Peuple par rapport au raiſonnement. Souvent même les plus raiſonnables ſe

laiſſent aller au plaiſir de rire plus qu'il ne faut. Nous avons de l'indulgence pour ce qui nous donne du plaiſir, & nous n'aimons point à l'examiner à la rigueur ; outre qu'il n'eſt point raiſonnable d'abandonner le Peuple à l'erreur, & de permettre facilement qu'il ſoit ébloui.

VI. On peut dire avec raiſon que la gravité convient à l'impoſture ; mais je ne voudrois point dire qu'elle y eſt eſſentielle. La badinerie n'y convient pas moins ; tout ce qui amuſe & détourne la vûe du point dont il s'agit, eſt propre à tromper. Cependant on reconnoît ici que nous ne pouvons jamais être trop graves, pourvû que le ſujet ſoit réellement grave ou ſolide ; mais on prétend en même-tems que lorsqu'il y a lieu d'en douter, on ſe peut donner carriére pour s'en mocquer. Tout le monde ne ſera pas de cet avis : il faut choiſir le parti le plus ſûr, & comme on ne doit point maltraiter les maſques, on ne doit tourner en ridicule que les doctrines, dont le peu de ſolidité eſt aſſez reconnu ; & pendant qu'on doute, il eſt bon d'être réſervé. Car de vouloir avec notre Auteur que pour découvrir ſi une choſe eſt ſolide ou non, il faille ſe ſervir de la pierre de touche

che du ridicule, & voir ſi le ſujet en eſt ſuſceptible ou non, ce n'eſt point recommander un moyen; il n'y a rien au monde qu'on ne puiſſe tourner en ridicule, au moins par quelque choſe d'emprunté, que le hazard ou la coutume y peut joindre. Confucius étoit le Socrate des Chinois; cependant les Allemands auſſi-bien que les François qui entendent prononcer ce nom, ont de la peine à s'empêcher de rire, chacun par rapport à ſa Langue.

VII. Je ne vois pas auſſi que le ris, c'eſt-à-dire, quelque choſe qui tient du mépris & abbaiſſe l'idée de l'objet, ſoit une pierre de touche qui ſerve à reconnoître la vérité. Mépriſer ce qu'on ne connoît pas encore, eſt une prévention dont il faut ſe défaire.

VIII. Mais l'Auteur p. 27. ſe figure que le grave ou le ſérieux fait du tort au raiſonnement. Car, dit-il, lorſque nous avons cru devoir être *formaliſtes*, à l'égard d'un certain point, il n'en faut pas davantage pour que nous ne puiſſions pas nous empêcher de l'être à l'égard de tous les autres; mais à mon avis c'eſt aller trop vîte en concluſions. On a beſoin d'être *formaliſte* dans l'Arithmétique, & ceux qui tiennent les Livres de Compte des

Marchands y ſont obligez ; ſont-ils formaliſtes en tout ? Les Magiſtrats, les Maîtres de Cérémonie, & les Hérauts d'Armes ſe dépouillent de leur *formulaire* avec leurs Robes, & avec l'exercice de leurs fonctions publiques.

IX. On dit p. 30. que *tout Enthouſiasme eſt accompagné de mélancolie.* Je ne ſai : des gens ſanguins & des gens colères peuvent bien avoir auſſi une forte imagination ; & c'eſt ce qui fait l'Enthouſiasme. J'avoue cependant que la crainte fait ordinairement les plus grandes impreſſions ; & que les mélancoliques ſont craintifs.

X. *Les Sages d'autrefois*, dit-on, §. 6. *laiſſoient au Peuple la liberté d'être fou.* Cela ſe peut par rapport à quelques folies innocentes ; mais pour que cela ſe puiſſe approuver, il faut qu'elles ſoient bien innocentes & bien réjouïſſantes. Le Sénat Romain empêcha la célébration des Bacchanales, parce qu'il y avoit de grands deſordres.

XI. *Pan*, accompagnant Bacchus, fit ſi bien retentir ſes cris entre les Rochers qu'il donna de la terreur aux ennemis ; d'où vient *Terreur Panique* ; ainſi l'explique notre Auteur. §. 7. Mais d'autres diſent que ce fut l'Aſne de Silène qui donna de la terreur aux ennemis de Bacchus

par

par ſa grande voix, que les Echos multiplièrent. L'Auteur appelle *Panique* tout ce qui ſaiſit le Vulgaire ; il y aura dans ce ſens des paſſions Paniques, §. 9. & même une Religion Panique. *Pan* en Grec ſignifie quelque choſe de général.

XII. On fait bien d'approuver le ſentiment de Mr. *Harrington* §. 10. lorſqu'il veut dans ſon *Oceana* qu'il y ait un Culte public établi par les Loix. Mr. *Harrington* Anglois, qui a vêcu ſous Charles I. & un peu au-delà du rétabliſſement de Charles II. a fait un Roman ou plutôt une eſpèce d'Utopie dans ſa Langne, intitulée *Oceana*, où il décrit une République telle qu'il croyoit convenir à la Grande-Bretagne, Iſle ſituée dans l'Océan ; mais notre Auteur ne donne point ici une raiſon ſuffiſante de l'établiſſement d'un Culte public. *Quoi !* dit-on, *n'y auroit-il pas des promenades publiques auſſi-bien que des Jardins particuliers ; des Bibliothéques publiques auſſi-bien que des Bibliothéques particuliéres ?* Ce raiſonnement tend ſeulement à prouver que la choſe ſe peut, mais non pas qu'elle ſe doit ; les Promenades & les Bibliothéques ſont agréables & utiles ; mais le Culte public eſt néceſſaire, parce que le Culte de Dieu eſt néceſſaire ;

plusieurs Particuliers, qui participent au Culte public n'en auroient aucun, s'il n'y en avoit point de public.

XIII. On loue §. 11. les Anciens qui toléroient les Visionnaires, & donnoient une entiére liberté aux Philosophes de railler la Religion établie. On peut excuser ces Anciens; car le Paganisme n'avoit presque point de Dogmes fixes. En raillant cette Religion, on pouvoit toujours dire que la Religion véritable n'étoit point touchée, & les Visionnaires pouvoient toujours se couvrir de quelque Divinité. Cependant cette tolérance des Anciens n'étoit pas sans exception: Socrate l'éprouva. Mais c'est quelque chose d'assez remarquable que les Anciens n'ont point connu des guerres de Religion; ce fleau étoit réservé aux tems postérieurs.

XIV. Il faut avouer que ceux qui sont persuadez comme il faut, qu'un autre est dans le chemin de la perdition, ont droit & même sont dans obligation de tâcher de l'en retirer: mais il faut que ce soit par des voyes permises, & il faut aussi qu'ils examinent leur créance avec soin pour savoir certainement qu'elle est bien fondée, sans se décharger du soin de cet examen sur les autres; ce qui est permis aux idiots,

diots, à qui la discussion est comme impossible, & non pas à ceux qui se font une affaire de la propagation de la Religion. Enfin, il faut aussi qu'ils évitent de causer de plus grandes perditions par les moyens qu'ils employent.

XV. C'est une bonne remarque qu'on fait §. 13., que la contrainte est ennemie de la Vérité, & que nous aurions de fort mauvais Philosophes & de fort mauvais Mathématiciens, si les Loix se mêloient de régler ces Sciences. On a éprouvé cela lorsque la Philosophie d'Aristote avoit pour elle la Religion & les Magistrats; mais c'est outrer les choses lorsqu'on dit, que pour empêcher que l'esprit ne soit banni du monde, il faut lui laisser une *entière* liberté, même pour l'usage de la raillerie. Cela ne se peut, ni ne se doit, surtout dans les Ecrits qui doivent paroître en public sur des choses saintes & révérées; on ne détruit point l'esprit en l'empêchant de se tourner au mal.

XVI. De dire que la raillerie est l'unique remede dont on se puisse servir avec succès, pour guérir ces maladies mélancoliques & hypocondriaques qui font donner dans l'Enthousiasme, c'est de quoi je doute. Il est vrai que la raillerie est

très-propre à détourner les hommes du vice avant qu'ils y tombent, ou du moins avant qu'ils y ſoient confirmez; mais quand ils ſont venus à un certain point, la raillerie les effarouche autant & plus que les injures; les fanatiques la prennent pour une eſpèce de martyre, & ſe croyent honnorez en ſouffrant pour la vérité. C'eſt ce qu'ils ont fait à Londres quand ils ont été piloriez.

XVII. Il y a auſſi des ſuperſtitieux, & même de bons Religieux, qui s'irritent étrangement quand on ſe mocque deux; j'ai vu un Capucin aller preſque à la fureur lorsqu'on le railla ſur les pratiques religieuſes de ſon parti. Ainſi, je ne crois pas que la raillerie ſoit le moyen de convertir les Hétérodoxes. Les railleurs en matiére de Religion paſſent dans l'eſprit de ceux qu'on raille, non-ſeulement pour ennemis de la Religion raillée; mais encore pour ennemis de toute Religion, & en un mot pour des impies.

XVIII. C'eſt une bonne remarque, §. 14., que s'il y avoit un Tribunal établi contre la licence Poëtique, tout le monde voudroit être Poëte, & donneroit dans les Romans. Il y eut effectivement un Pape aſſez entêté pour former une eſpèce d'In-

d'Inquiſition contre les Poëtes, dans le tems que les bonnes Lettres commençoient à renaître; ce fut Paul II. Il croyoit qu'ils vouloient rétablir le Paganiſme, mais on ſe mocqua de ſes ſoupçons. L'Auteur ne veut donc point qu'on traite ſérieuſément certains maux, & juge avec raiſon que le vrai moyen de guérir les gens du Romanesque, c'eſt de le tourner en ridicule; mais comme les gens Romanesques ne forment point de parti, & que peu de perſonnes donnent là-dedans, on n'en peut point tirer de conſéquence; il n'en eſt pas de même à l'égard des ſentimens de Religion. Cependant, pour le dire en paſſant, le Chevalier Temple a cru que Don Quichot a fait du tort à ſa Nation, & qu'en guériſſant ſes Compatriotes de l'entêtement d'une valeur outrée & Romaneſque, il les a fait revenir à l'autre extrémité, & juſqu'à la molleſſe. Je ne ſai ſi Mr. *Temple* a raiſon, mais jé craindrois qu'il n'en fût ainſi de celui qui voudroit retirer les gens de la ſuperſtition par les railleries; car je crois que s'il réuſſiſſoit il les feroit devenir impies.

XIX. L'Auteur dit §. 15. p. 55. *J'aime mieux risquer le tout pour le tout en m'attachant à la Religion, que de tâcher de*

bannir mes ſcrupules en occupant mon eſprit à des bagatelles. Cela ne s'accorde pas avec le deſſein de railler : auſſi paroît-il que l'Auteur commence maintenant à en revenir ; & il ſe borne p. 57. à la gayeté. *Tout ce que je prétends*, dit-il, *c'eſt qu'on ſe doit mettre en bonne humeur, lorſqu'on veut penſer à la Religion.* Si la bonne humeur ſignifie des ſentimens de joye, il n'y a rien de ſi raiſonnable.

XX. Ce qui ſuit §. 16. eſt excellent, ſavoir que la bonne humeur, c'eſt-à-dire, le contentement ou la joye, eſt le plus ſûr fondement de la Religion & de la Piété : que cet état de l'Ame nous éloigne de l'opinion de ceux qui croyent que le Monde eſt gouverné par un mauvais Principe, & qu'il n'y a preſque que la mauvaiſe humeur qui puiſſe faire tomber dans l'Athéïſme ; parce qu'un homme de mauvaiſe humeur trouve à redire à ce qu'il y a dans l'Univers, & eſt porté ou à nier Dieu, ou à en avoir de mauvaiſes penſées. Car il n'y a, dit-il, que notre propre humeur chagrine qui faſſe attribuer à Dieu de l'aigreur, de la fierté, de l'orgueil. Tout cela eſt de fort bon ſens.

XXI. L'Auteur loue §. 17. les Empereurs Payens qui n'ont pas été perſécuteurs ;

teurs ; cependant il attribue à l'Empereur Julien d'avoir ôté aux Chrétiens les Biens des Eglises & les Ecoles publiques. Cela ne ſe trouve pas ainſi ; il leur défendit de lire Homére dans leurs Ecoles, & leur ordonna de ſe contenter de St. Matthieu & de St. Luc, ſuivant leurs propres maximes, à ce qu'il diſoit. Il crut par-là leur ôter le ſecours des Belles-Lettres.

XXII. On dit §. 18. que ſi pour être vrai Chrétien il faut imiter les anciens Martyrs, il n'y aura point de Chrétien aujourd'hui, parce qu'il n'y aura point d'homme de bon ſens qui veuille aller dans une Mosquée interrompre le culte des Turcs. Il a raiſon en cela, mais il ſe trompe de croire que c'étoit l'eſprit des anciens Martyrs ; au contraire on trouve que les Peres ont blâmé le zèle mal réglé de ceux qui irritoient les Payens mal à propos.

XXIII. On raille après cela agréablement & innocemment §. 19. l'humeur de quelques Réfugiez établis en Angleterre, qui ſe fâchoient quaſi de ce qu'on ne leur vouloit pas faire l'honneur de les perſécuter. Ce qu'on dit auſſi d'une Farce qui ſe jouoit à la Foire d'Août de Londres ; où des Marionnettes repréſentoient les Fa-

natiques Cévenois avec leurs contorſions, eſt fort à propos.

XXIV. Mais on croit §. 20. que ſi Rome & les Payens s'étoient contentez de tourner les Proteſtans & les Chrétiens en ridicules, le Chriſtianiſme n'auroit guère fait de progrès, & qu'il n'y auroit point eu de Réforme. Il en peut-être quelque choſe, mais peut-être auſſi que, ſans l'obſtacle de la rigueur, le Chriſtianisme & la Réformation auroient fait leur progrès plutôt; & il eſt difficile de déterminer ces queſtions de la Science que les Théologiens appellent *moyenne*, c'eſt-à-dire de ce qui ſeroit peut-être arrivé dans un certain cas.

XXV. On croit §. 21. que les Juifs dont l'humeur étoit ſombre & ſérieuſe, & qui procédoient avec rigueur contre les nouveaux Chrétiens, ont été plus ſuſceptibles auſſi des impreſſions que les Apôtres leur donnoient. Il y a de l'apparence en effet, que des gens ſérieux ſont plus aiſez d'être touchez que les railleurs, tels qu'étoient les Athéniens, dont l'Auteur parle §. 22.; mais comme les gens peu ſérieux ſont moins ſuſceptibles de mauvaiſes impreſſions & de mauvais deſſeins qui

deman-

demandent de l'attention, ils ſont auſſi moins ſuſceptibles du bon où il faut un peu d'application.

XXVI. On loue §. 23. Socrate de ne s'être point fâché des railleries du Comédien Ariſtophane. Socrate ne pouvoit guère prendre de meilleur parti; car il ne pouvoit point empêcher ces railleries. Mais les Magiſtrats & les Eccléſiaſtiques n'en uſent pas de même à l'égard de celles qu'ils jugent trop fortes & nuiſibles, & ils ont raiſon; car ils ſont en état d'en arrêter une bonne partie. Cependant ils ſont bien de ne ſe point formaliſer des bagatelles. Les ſages Magiſtrats laiſſent parler le Peuple, pourvû que le Peuple les laiſſe faire.

XXVII. On veut §. 24. qu'il ſoit permis aux gens d'attaquer la Religion établie. Cela ſe peut accorder, mais avec quelque reſtriction. Il étoit permis aux Réformez en France d'écrire des Livres de Controverſe contre la Doctrine Romaine; on ſouffre auſſi les objections quand il n'y paroît point de mauvaiſe intention, & les Livres des Théologiens mêmes en ſont pleins.

XXVIII. On revient §. 25. à dire qu'il eſt bon d'être de bonne humeur quand

on penſe à la Religion, & j'y conſens; mais il ne s'enſuit point que le tems des ſouffrances y ſoit toujours contraire. J'avoue qu'en général la perſécution n'eſt point ſouhaitable, & qu'elle fait du tort à la foi de pluſieurs; mais elle donne du relief à celle de quelques-uns. On ne remarque jamais plus zèle que dans ces occaſions d'épreuve, & on ne trouve jamais de plus grands exemples d'un grand attachement; cela doit entrer ſans doute dans les raiſons ſecretes que la Providence peut avoir de permettre la perſécution de la Vérité. On peut même dire qu'aſſez ſouvent la Religion rend la bonne humeur dans les adverſitez, & ſert à faire trouver notre conſolation en Dieu & dans l'eſpérance de la vie à venir, lorſqu'on eſt abandonné par les hommes d'ici bas; & quand même la Religion de ceux qu'elle conſole ſeroit fauſſe, leur erreur même ne laiſſeroit pas de leur être utile dans cette occaſion.

XXIX. Je ſuis fort du ſentiment de l'Auteur lorſqu'il dit §. 26. que notre eſprit étant en bonne aſſiete a de meilleures idées de Dieu, puiſqu'il enviſage mieux ſa bonté & ne ſe plaint point de la Providence; mais lorſqu'il parle contre

tre *ces degrés de châtiment, ce penchant à la vengeance, & ces mesures d'offense & d'indignation, que nous attribuons vulgairement à Dieu*, je ne sai s'il ne va pas trop loin. Il n'y a rien de mauvais en Dieu, il n'est point susceptible de colére ou de haine, mais il ne s'ensuit pas qu'il ne punisse point : les péchez traînent naturellement leur châtiment après eux par une espèce d'harmonie préétablie; & ces châtimens tendent toujours au bien. On a raison cependant de dire que Dieu ne punit point celui qui examine s'il existe ou non; au contraire cet examen est louable quand il est bien conduit.

XXX. J'approuve qu'on appelle flatteurs de Dieu §. 27. avec Job, ceux qui appuyent les éloges qu'ils donnent à Dieu sur des fondemens frivoles; car il est à craindre qu'ils n'ayent des idées perverses de la Divinité.

XXXI. On dit fort bien aussi §. 28., qu'il faut avoir une idée bien fausse de la Divinité, pour s'imaginer qu'on courra grand risque dans l'autre Monde en examinant les choses ici par la Raison; & pour croire qu'on gagne les bonnes graces de Dieu par des complimens & par des titres.

XXXII.

XXXII. On réfute §. 29. une Maxime que bien des habiles gens prennent pour excellente, & on cite a la marge l'Archevêque Tillotſon, Mr. *Paſcal* & autres. Voici comme l'on conçoit ici cette maxime: *C'eſt qu'il faut faire tous ſes efforts pour avoir de la foi, & croire ſans exception tout ce qu'on nous enſeigne, parce que s'il n'eſt rien de ce que nous croyons, il ne nous arrivera aucun mal de nous être ainſi trompez; mais ſi ce que l'on nous enſeigne eſt effectivement comme on nous le dit, nous courons grand riſque, & nous avons tout à appréhender de notre manque de foi.* L'Auteur croit que cette penſée eſt injurieuſe à Dieu, & rend les gens plus libertins: mais il me ſemble que la maxime n'eſt pas bien conçue; il ne s'agit pas tant de foi que de la pratique. Mr. *Arnaud* dans ſon *Art de penſer* & Mr. *Paſcal* dans ſes *Penſées* ſoutiennent que le plus ſûr eſt de vivre conformément aux Loix de la Piété & de la Vertu; parce qu'il n'y aura point de danger de le faire, & qu'il y en aura beaucoup de ne le pas faire. Ce raiſonnement eſt bon, il ne donne pas proprement une croyance, mais il oblige d'agir ſuivant les préceptes de la croyance; car on n'a pas la croyance quand

quand on veut, mais on agit comme l'on veut. Ce n'eſt pas le manque de croyance qui mérite proprement d'être puni, mais la malice & l'obſtination ; & c'eſt ce que beaucoup de Théologiens reconnoiſſent expreſſément.

XXXIII. On a raiſon de dire §. 30. qu'un grand homme ne ſe fâchera pas ſi quelque ignorant & ſimple ne connoît point ſon mérite : & qu'ainſi cela convient encore moins à Dieu. Mais comme un homme qui ne connoît point le bon Médecin en eſt aſſez puni, parce qu'il n'eſt point guéri, il peut arriver par la même raiſon, que ceux qui ne connoiſſent point les perfections de la Divinité s'en puniſſent eux-mêmes; parce qu'ils n'en tirent pas le ſecours qu'ils pourroient attendre de cette connoiſſance.

XXXIV. Il eſt bien dit auſſi §. 32., que rien que ce qui eſt *moralement excellent*, ne doit avoir place dans la Divinité, & qu'il s'enſuit que Dieu ſurpaſſe infiniment tous les hommes en bonté ; mais lorſqu'on ajoute que de *cette maniére il ne nous reſtera plus aucune frayeur, ni aucun doute qui puiſſe nous inquiéter, & que nous ne pouvons rien craindre de ce qui eſt bon, mais uniquement de ce qui eſt méchant*, je trou-

trouve quelque chose à dire à cette conſéquence, qui reſſemble un peu au ſentiment de quelques Peuples, où l'on ne craint qu'une Divinité mauvaiſe. Il y a des peines qui ſervent à corriger ceux qui péchent, ou au moins quelques autres: il y a auſſi des peines naturelles qui ſont la ſuite des péchez, comme j'ai déja dit: & dans toutes ces peines, ou dans tous ces maux infligez au péché, il n'y a rien de contraire à la bonté de Dieu; au contraire c'eſt la bonté ou la ſageſſe qui les demande pour un plus grand bien.

XXXV. Ces penſées ſont excellentes §. 33., que Dieu eſt un *Eſprit Univerſel*, une Intelligence qui a rapport au Tout, un Pere commun: & que cette idée nous doit moins effrayer, que celle d'un Monde Orphelin, abandonné au hazard. Mais lorſqu'on ajoute, que ſur le pied où la Religion eſt *parmi nous*, il y a pluſieurs *bonnes Ames*, qui craindroient moins de ſe voir expoſées à cet accident, & qui auroient l'eſprit plus en repos, ſi elles étoient aſſûrées qu'on n'a rien à craindre après cette vie; je crois qu'il faut ajouter encore que ces bonnes Ames ſont mal inſtruites. Cependant il eſt bon que les méchans craignent le châtiment, & que

les

les bons craignent de devenir méchans. On poursuit en disant, que la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais fait trembler personne; mais bien celle qu'il y en a un. Mais je ne suis point de cet avis. On peut trembler non-seulement lorsqu'on appréhende un grand mal, mais aussi lorsqu'on pense à la perte d'un grand bien.

XXXVI. J'approuve fort le conseil que l'Auteur donne §. 34., de rentrer en soi pour reconnoître ce qui est aimable, & louable, & pour n'attribuer aucune imperfection morale à l'Etre parfait; & qu'autrement nos louanges ne sont point d'honneur à Dieu §. 35, 36. non plus que les louanges des sourds en feroient à un excellent Musicien. Il n'est pas tout-à-fait mal dit aussi §. 37, qu'on ne sauroit avoir une idée passable de la bonté, que lorsqu'on est passablement bon. Mais il est encore mieux dit, *que pour rendre un vrai culte à Dieu, nous devons apprendre à devenir bons.*

XXXVII. L'Auteur revient à cette occasion §. 38. à louer la Raison, & à blâmer *l'Enthousiasme.* Il dit qu'il y en a un qu'il appelle *de seconde main*, lorsqu'on se laisse imposer par des Enthousiastes, quoiqu'on ne soit point sujet aux visions &

aux

aux convulsions, & lorsqu'on croit de faux Miracles; disposition d'esprit qui fait aisément embrasser quelque opinion, mais qui rend en même tems la foi fort chancelante. Il remarque aussi qu'en fait de Prophétie, la Sainte Ecriture fait mention d'un bon & d'un mauvais Esprit. Tout cela va bien.

XXXVIII. Il parle §. 39. d'un certain Miracle dont se vantent les nouveaux Prophêtes de Londres, mais il n'explique pas assez en quoi il consiste. Il nous apporte après cela §. 40. les sentimens de Mr. *Lacy* sur l'Enthousiasme. C'étoit un homme raisonnable & accommodé; mais qui se laissa entraîner par la contagion des Enthousiastes, jusqu'à écrire pour eux, & à devenir lui-même Enthousiaste. L'Auteur dit l'avoir vu dans son extase proférant une Prophétie en stile Latin du plus pompeux, quoique hors de cette émotion il semblât en être absolument incapable; & il le compare §. 41. avec la Sibylle de Virgile, & cite quelque chose de semblabe de Tite-Live. Il allégue aussi §. 42. les raisons que Lucrèce en donne, & il parle §. 43. des Lymphatiques des Anciens, comparant leur mal avec l'Hydrophobie de ceux qui sont mordus d'un Chien

Chien enragé & craignent l'eau, ou la lymphe §. 44. Il parle même §. 45, 46. des Poëtes qui ſe diſent inſpirez d'Apollon ou de Bacchus; mais je doute, comme je l'ai déja dit ci-deſſus, que les Poëtes ayent fort beſoin de s'imaginer la préſence & l'inſpiration de quelque Divinité; & il ſemble qu'ils n'en parlent que par coutume, & pour embellir leurs Poëmes.

XXXIX. Au reſte, notre Auteur a raiſon de dire §. 47., que l'Enthouſiasme va plus loin qu'on ne penſe, & qu'il y a juſqu'à des Athées fanatiques; car ils peuvent avoir des imaginations ou viſions creuſes auſſi-bien que les autres. On peut être incrédule d'un côté, & crédule de l'autre, comme un Mr. *Du Son*, habile Machiniſte de l'Electeur Palatin Charles Louïs, qui croyoit les Prophéties de Nôtradamus, & ne croyoit pas celles de la Bible; & comme un Juif des Païs-Bas, qui de tout le Nouveau Teſtament ne recevoit que l'Apocalypſe, parce qu'il y croyoit trouver la Pierre Philoſophale. L'Auteur remarque auſſi fort à propos qu'on attribue à une eſpèce de bon Enthouſiasme, c'eſt-à-dire, à Dieu, à quelque choſe de divin, tout ce qu'il y a de ſublime dans les actions humaines; mais

il

il a raiſon d'ajouter §. 48., qu'on a lieu bien ſouvent de douter ſi les Eſprits ſont de Dieu. Nous conſacrons nos Paſſions, & ſelon Virgile,

Sua cuique Deus fit dira Cupido.

Cependant il faut avouer que nous ſommes pouſſez quelquefois par un certain inſtinct à quelque choſe de grand & de ſublime, ſans que notre Raiſon y ait part; & quand cela va à la lumiére, à la Vertu, au vrai bien, on a ſujet de l'attribuer à Dieu; quoiqu'il y en ait des raiſons naturelles, puisque les perfections de la Nature ſont des émanations de la Divinité.

JUGE-

JUGEMENT

SUR LES OEUVRES

DE Mr. LE COMTE

DE SHAFTSBURY*,

Publiées en Anglois à Londres 1711, *ſous le Titre de* CHARACTERISTICKS, *&c.*

I. LA LETTRE SUR L'ENTHOUSIASME contient mille belles penſées: & je crois que la Raillerie eſt un bon préſervatif contre ce vice; mais je ne trouve point qu'elle ſoit propre à en guérir les gens. Au contraire le mépris qui eſt enveloppé dans la Raillerie, ſera pris par eux pour une ſouffrance & une perſécution. J'ai remarqué que, lorſqu'on raille

* Ce Seigneur étant allé à Naples, pour le rétabliſſement de ſa ſanté, y mourut le 15. de Février 1713.

le ſur les erreurs & les abſurditez en matiére de Religion, on irrite infiniment les gens qui en ſont prévenus ; & que c'eſt le vrai moyen de paſſer pour *Athée* dans leur eſprit.

Je ne ſai pas non plus, ſi l'application du Ridicule eſt une bonne pierre de touche ; car les meilleures choſes & les plus importantes peuvent être tournées en ridicule ; & il n'eſt pas toujours ſûr que la Vérité aura les Rieurs de ſon côté, étant le plus ſouvent cachée aux yeux du Vulgaire. Je l'ai déja dit, toute Raillerie enveloppe un peu de mépris ; & il n'eſt point juſte qu'on travaille à faire mépriſer ce qui ne le mérite point. Mais il eſt bon qu'on ſoit toujours de bonne humeur ; & que la joye, plutôt que le chagrin, paroiſſe dans nos diſcours & dans nos Ouvrages.

II. L'ESSAI SUR LES MATIE'RES LIBRES, SUR L'ESPRIT, ET SUR LA BONNE HUMEUR, paroît avoir le même but de porter les hommes de notre tems à s'humaniſer, & à égayer les matiéres ; & cet Ouvrage y eſt merveilleuſement propre par ſes raiſons & par ſon exemple. Ce qu'on y dit d'abord, mais ironiquement, en

en faveur de ceux qui déclarent les hommes loups les uns aux autres, & contre ceux qui ſont pour leur bon naturel, eſt agréablement tourné. Mais on peut dire, que les hommes ordinairement ne ſont ni aſſez méchans, ni aſſez bons; & *Machiavel* a bien remarqué, que les deux extrémitez ſont également rares, ce qui fait que les grandes actions le ſont auſſi.

Les *Iroquois* & les *Hurons*, Sauvages voiſins de la Nouvelle France & de la Nouvelle Angleterre, ont renverſé les Maximes politiques trop univerſelles d'Ariſtote & de Hobbes. Ils ont montré par une conduite ſurprenante, que des Peuples entiers peuvent être *ſans Magiſtrats & ſans querelles*; & que par conſéquent les hommes ne ſont ni aſſez portez par leur bon naturel, ni aſſez forcez par leur méchanceté à ſe pourvoir d'un Gouvernement & à renoncer à leur liberté. Mais la rudeſſe de ces Sauvages fait voir, que ce n'eſt pas tant la néceſſité, que l'inclination d'aller au meilleur & d'approcher de la félicité, par l'aſſiſtance mutuelle, qui fait le fondement des Societez & des Etats; & il faut avouer que *la ſûreté* en eſt le Point le plus eſſentiel.

Je trouve bien remarqué, p. 98. que la

véritable *Vertu* doit être *desintereſſée*, c'eſt-à-dire, comme je l'interprête, qu'on doit être porté à trouver du plaiſir dans l'exercice de la Vertu, & du dégoût dans celui du Vice; & cela devroit être le but de l'éducation.

La Remarque eſt bonne auſſi, pag. 99. que l'*Amitié particuliére* eſt peu recommandée dans notre Religion, qui nous porte à la *Charité*, c'eſt-à-dire, à une bienveillance générale. Auſſi peut-on dire qu'une amitié à l'épreuve eſt bien rare; & qu'elle doit être l'effet ou d'une grande & belle paſſion, ou d'une grande Vertu, qui ſe rencontre en même tems en deux perſonnes. Il eſt vrai que de vrais Amis très-vertueux ſeroient capables d'aller loin.

Notre illuſtre Auteur réfute avec raiſon, p. 109. ceux qui croyent qu'il n'y a point d'obligation dans l'Etat de la Nature, & hors du Gouvernement; car les obligations par pactes devant former le droit du Gouvernement même, ſelon les Auteurs de ces Principes, il eſt manifeſte que l'obligation eſt antérieure au Gouvernement qu'elle doit former.

C'eſt un Dicton commun, que l'*Intérêt gouverne le Monde*, mais on a raiſon de

de dire, pag. 115. que ce ſont plutôt les Paſſions. Le Duc de *Roban* commence ſon Livre Politique par cette Sentence, *que les Princes commandent aux Peuples, & que l'Interêt commande aux Princes.* Il ſeroit à ſouhaiter que cela fût vrai, car en ce cas on écouteroit mieux la Raiſon. Mais la Raiſon veut auſſi, qu'outre l'interêt mercenaire, nous donnions beaucoup à notre ſatisfaction: elle nous ordonne de tendre à la *félicité*, qui n'eſt autre choſe que l'état d'une joye durable; & ce qui y va, eſt notre vrai interêt.

A l'égard de ceux qui rapportent tout à eux-mêmes, dont on parle, p. 118. & qui ſemblent oppoſez à ceux qui aiment leurs Amis, Parens, Patrie, Etat, & même les hommes en général, je crois qu'à bien entendre les choſes on peut les concilier, pourvû que les uns & les autres entendent raiſon. Notre bien eſt ſans doute le Principe des Motifs; mais nous trouvons très-ſouvent non-ſeulement notre utilité, mais même notre plaiſir dans le bien d'autrui; & dans le dernier cas c'eſt proprement ce qu'on doit appeller l'*Amour deſintereſſé*, comme je l'ai fait voir autrefois, en expliquant les Principes de la Juſtice, dans la Préface du *Code*

Diplomatique du Droit des Gens. Ainſi ſouvent la félicité d'autrui fait partie de la nôtre. Et l'on trouvera que la *Vertu*, c'eſt-à-dire l'habitude d'agir raiſonnablement, eſt ce qui fait, le plus qu'on ſe puiſſe promettre, un plaiſir durable.

J'applaudis extrêmement à ce qu'on dit, p. 123. *& ſuiv.*, pour faire voir que la véritable *Honnêteté* ne dépend pas proprement de l'opinion d'autrui. Il eſt vrai que le mot a un peu dégénéré aujourd'hui, auſſi-bien que les ſentimens; & quand on dit un *honnête homme*, on entend un homme qui a le talent de ſe faire eſtimer, qui a bonne apparence, *ſpecioſum*, *pelle decorâ*.

Je n'oſerois être de moitié avec celui qui défieroit les gens (p. 129.) de tourner en ridicule la véritable Généroſité, ou le vrai Courage. Les hommes ont aſſez d'eſprit pour tourner le meilleur en mal; & les Satires ſont écoutées trop favorablement.

Il eſt bien remarqué, p. 130. *& ſuiv.* que celui qui eſt véritablement honnête homme ne ſera pas même capable de délibérer ſur une mauvaiſe action. Mr. *Bayle* a dit quelque choſe d'approchant que j'ai fort approuvé, *Théodicée* §. 318. ayant obſervé

ſervé §. 75. que ceux qui diſoient de Caton, qu'*il lui étoit impoſſible de manquer à ſon devoir*, ont cru le louer davantage. Moins on peut être tenté par le Vice, plus on eſt confirmé dans la Vertu. Mais c'eſt une queſtion aſſez importante, lequel des deux vaut mieux, être flottant, ou être confirmé dans le Vice? Notre illuſtre Auteur paroît ſe conformer à ce Paſſage d'*Horace*, Lib. 2. Sat. 7. verſ. 18. *& ſeqq.*

——— Quanto conſtantior idem
In vitiis, tanto leviùs miſer ac prior ille
Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

En effet, on ſouffre moins, quand on a pris ſon parti, que lorsqu'on eſt dans une irréſolution embarraſſante; & les Auteurs du Péché philoſophique ſont allez plus loin, parce que ceux qui péchent avec moins de remords ſont, ſelon eux, plus innocens. Mais Ariſtote eſt pour les demi-méchans, qu'il appelle incontinens; & on peut dire que leur maladie eſt plus curable. Les vicieux achevez ſont comme ceux qui ont la gangrêne, qui ne reſſentent point leur mal.

Les raiſonnemens peu ſatisfaiſans de quelques Philoſophes modernes font dire,

p. 132. que de la maniére que les choſes ſont aujourd'hui, l'Honnêteté & la bonne Morale n'ont pas la mine de gagner beaucoup par la Philoſophie & par les ſpéculations profondes; & qu'il faut ſe tenir au Sens-commun. On ajoute qu'ordinairement ce que les hommes jugent d'abord, vaut mieux là-deſſus que leurs réfléxions & leurs penſées poſtérieures. Cela ſe peut, quand on raiſonne ſuivant les principes de Mr. *Hobbes*, & peut-être même ſuivant ceux de Mr. *Locke*; mais je ſerois bien fâché que cela fût vrai ſelon la véritable Philoſophie, dont je me flatte d'avoir donné des échantillons dans ma *Théodicée*.

III. Je me trouve ſurpris par la quantité de belles choſes que je rencontre dans le Soliloque, & du beau tour qu'on leur donne. Ce qu'on y dit du Deſtin parallèle de la Liberté & des Sciences chez les Romains, p. 219. *& ſuiv.* me paroît très-conſidérable. Il eſt à ſouhaiter que la Grande-Bretagne maintienne le tître glorieux qu'on lui donne avec tant de juſtice, pag. 225.; mais les Lettres ſur-tout ſont obligées à notre illuſtre Auteur de la recommandation dont il les honore auprès des Grands, p. 224. qui y trouveront auſſi

auſſi leur compte ; s'ils ont égard à cette recommandation.

Je doute que le Sublime dans le Stile ſoit le plus aiſé à atteindre, comme il ſemble qu'on le dit p. 242. Car parmi les Anciens mêmes qui ont ſi bien réuſſi ailleurs, il y en a peu qui y ſoyent arrivez. Et je ne ſai ſi ce caractère ſe trouve avec aſſez d'uniformité chez les Latins, hors de Virgile & de Tacite.

C'eſt un excellent avis qu'on donne aux Auteurs (p. 264. & 271.) de ne ſe pas régler uniquement ſur les préjugez de leur Païs & de leur Siècle ; & au lieu de flatter le Vulgaire, de travailler à le corriger. Mais il n'y a que les Auteurs qui lui reſſemblent, c'eſt-à-dire qui ſoyent d'un génie ſupérieur qui puiſſent profiter de ce conſeil. Le commun des Auteurs reſſemble à celui qui a compoſé une Piéce de Théâtre, & qui ſe contente de voir les Loges bien remplies.

Je crois qu'on veut parler, p. 287., de feu Mr. *van Helmont* le Fils, qui fut dans les Priſons de l'Inquiſition à Rome, & qui s'aviſa dans cette ſolitude d'examiner l'uſage des Organes dans la prononciation des Lettres, & crut y trouver la formation de leurs caractères. J'ai connu particulié-

culiérement le même Perſonnage ; & il faut que je lui faſſe la juſtice de dire, qu'il n'étoit pas ſi ignorant dans la Morale qu'il ſemble qu'on le repréſente ici. Ce fut lui qui fit réimprimer le Lycurgus d'*Ottavio Piſani*, qui avoit donné des avis au Public ſur la maniére d'abreger les Procès. Sa conduite étoit ſans reproche, ſes actions pleines de charité & de deſintereſſement ; & à quelques chimères près, qui lui étoient reſtées des impreſſions de la jeuneſſe & comme une maladie héréditaire, c'étoit un excellent homme dont la converſation étoit très-inſtructive pour ceux qui en ſavoient profiter. Ses Ouvrages ne font voir que ce qu'il y avoit en lui de moins louable.

On remarque fort bien, p. 293. que la connoiſſance Phyſiologique des Paſſions, à laquelle Mr. *Deſcartes* s'eſt attaché, ne ſert pas aſſez dans le Morale, quoiqu'elle ait ſon utilité dans la Médecine. Les Stoïciens avoient peut-être tort de définir les Paſſions par l'opinion, comme par leur genre commun ; mais ils avoient raiſon d'examiner les opinions qui contribuent à les former & à les entretenir.

On a raiſon, p. 299. de mépriſer une Phi-

Philoſophie ſtérile ; mais je ſuis d'opinion que ſi l'on avoit des idées véritables de l'Eſpace, de la Matiére, & ſur-tout de la Subſtance (dont on y parle comme d'aſſez inutiles, mais qui ne ſont pas ſi communes & ſi connues qu'on pourroit bien s'imaginer) on y trouveroit cette connoiſſance de ſoi-même qu'on y recommande. On y trouveroit encore ce qu'on cherche, p. 300. ſavoir le moyen de s'aſſûrer de ſes idées, & d'accorder les opinions préſentes avec les futures. La queſtion s'il y a du Vuide ou non (pag. 301.) eſt plus éloignée de la Morale ; mais celui qui voudra établir les vrais Principes, même de la Morale, & s'en aſſûrer par des démonſtrations, ne la trouvera point mépriſable. L'*agrément* & le *deſagrément* des *idées* ne ſe connoît pas par une ſimple confrontation de nos Imaginations ; il faut venir à une Analyſe, qui n'a pas été aſſez connue à Mr. *Locke*, tout habile homme qu'il étoit.

De la connoiſſance de la Subſtance, & par conſéquent de l'Ame, dépend la notion de la Vertu & de la Juſtice, & la queſtion qu'on forme, p. 302. *s'il eſt raiſonnable de hazarder ſa vie pour le bien d'autrui*. Notre Auteur s'éleve ici ; ſes

Charmes & ſes Conjurations ſont paroî-tre avantageuſement cette Calliope, cette Clio, & cette Uranie, dont il eſt ſi bien parlé pag. 316.

Plût à Dieu qu'on trouvât le moyen de concilier les Etudes avec une Education *gentille*, recommandée, p. 335. & de diriger l'un & l'autre à la Vertu ! Si notre illuſtre Auteur avoit beaucoup de compagnons en qualité & en mérite, on y parviendroit bien-tôt. On a raiſon auſſi de blâmer, p. 349. l'amour qui régne des Contes vains & extravagans, & plus encore, p. 352. les ſentimens indignes des lumiéres de notre Siécle, qui repréſentent la Vertu & le Vice comme indifférens naturellement.

IV. Je viens au ſecond Volume, ou Traité, intitulé, RECHERCHE DE CE QUI REGARDE LA VERTU ET LE MÉRITE. Il eſt tout-à-fait ſyſtématique, & contient des Sentimens très-ſolides ſur la nature de la Vertu & de la Félicité, en faiſant voir que les Affections que la Nature nous a données, nous portent, non-ſeulement à chercher notre propre Bien, mais encore à procurer celui de nos Relations & même de la Societé ; & qu'on eſt heureux quand on agit ſuivant ſes affections

fections naturelles. Il me ſemble que je reconcilierois cela fort aiſément avec mon langage & mes ſentimens. En effet, nos Affections naturelles ſont notre contentement; & plus on eſt dans le naturel, plus on eſt porté à trouver ſon plaiſir dans le Bien d'autrui; ce qui eſt le fondement de la bienveillance univerſelle, de la Charité, de la Juſtice. Car comme je l'ai expliqué dans la Préface de mon *Code*, citée ci-deſſus, la Juſtice dans le fond n'eſt autre choſe qu'une charité conforme à la ſageſſe. Ce n'eſt qu'à regret, & pour un plus grand bien, que la Juſtice oblige quelquefois à faire du mal. La ſageſſe ordonne que cette bienveillance ait ſes degrés: & comme l'Air, quoiqu'il s'étende tout à l'entour de notre Globe, à une aſſez grande hauteur, a plus de corps & de denſité proche de nous que celui qui eſt dans les hautes Régions de notre Atmoſphére; on peut dire de même que la Charité, qui ſe rapporte à ceux qui nous touchent de plus près, doit avoir plus d'intenſion & plus de force.

On débute par la Divinité dans cet Ouvrage, & l'on diſtingue élegamment le *Théiſme* véritable, qui ne conçoit qu'une Subſtance parfaitement bonne, gouver-

nant l'Univers ; le *Polythéïſme*, qui partage la puiſſance ; le *Démoniſme*, qui accorde le Gouvernement à quelque Pouvoir malfaiſant ; & l'*Athéïſme*, qui fait tout dépendre du Hazard, ou du concours des Cauſes non intelligentes. Il ſemble que cette Divinité, qui ſert d'entrée, n'eſt pas aſſez employée dans le cours de l'Ouvrage. Cependant je vois que l'Auteur a voulu montrer que les Athées mêmes ſont obligez de ſuivre la Vertu : & qu'il eſt pourtant vrai que la Nature nous porte à admettre une Divinité bienfaiſante ; puiſque nos Affections naturelles ſont conformes à ce qu'une telle Puiſſance ordonneroit. On peut dire qu'il y a un certain degré de bonne Morale indépendemment de la Divinité ; mais que la conſidération de la Providence de Dieu & de l'Immortalité de l'Ame, porte la Morale à ſon comble, & fait que chez le Sage les qualitez Morales ſont tout-à-fait réaliſées, & l'Honnête indentifié avec l'Utile, ſans qu'il y ait exception ni échapatoire.

V. Je croyois avoir pénétré bien avant dans les ſentimens de notre illuſtre Auteur, juſqu'à ce qu'étant arrivé au Traité intitulé injuſtement RAPSODIE, je m'ap-

m'apperçus alors que je n'avois été que dans l'Antichambre, & je fus tout surpris de me trouver dans le Cabinet, où pour dire quelque chose de plus convenable, dans le *Sactarium* de la plus sublime Philosophie, où je fus aussi enchanté que son Philocles auprès de Théocles & de Palamon.

Le tour du Discours, la Lettre, le Dialogue, le Platonisme nouveau, la maniére d'argumenter par interrogations; mais sur-tout, la grandeur de la beauté des idées, l'Enthousiasme lumineux, la Divinité apostrophée, me ravissoient & me mettoient en extase. Enfin, je revins à moi-même à la fin du Livre; & j'ai eu depuis le loisir de faire des réflexions. J'y ai trouvé d'abord presque toute ma *Théodicée* (mais plus agréablement tournée) avant qu'elle eût vu le jour. L'Univers tout d'une pièce, sa beauté, son harmonie universelle, l'évanouissement du Mal réel, principalement par rapport au Tout; l'unité des véritables Substances; la grande unité de la suprême Substance, dont toutes les autres ne sont que des émanations & des imitations, y sont mis dans le plus beau jour du monde. Il ne manque presque que mon *Harmonie préétablie*,

lie, mon *Banniſſement de la mort*, & ma réduction de la Matiére ou de la multitude aux *unités*, ou aux *ſubſtances ſimples*. Je n'avois cru trouver qu'une Philoſophie ſemblable à celle de Mr. *Locke*: mais j'ai été mené au de-là de *Platon*, & de *Deſcartes*. Si j'avois vu cet Ouvrage avant la publication de ma *Théodicée*, j'en aurois profité comme il faut; & j'en aurois emprunté de grands paſſages. Je ne trouve à redire qu'au titre, qui promet ſi peu, & je ſuis ſeulement fâché que le Livre ne remplit pas tout un Volume.

VI. Je voudrois auſſi, que ces grandes & belles Méditations euſſent été différées dans le troiſiéme Volume, à la fin de toute la Collection. Car j'ai de la peine à deſcendre de ce ſublime & de goûter d'abord une lecture plus ordinaire, qui ſe préſente dans les MELANGES qui ſuivent, & dont le troiſiéme Volume eſt compoſé. J'y aurois pris un plus grand plaiſir ſi j'avois ſu qu'il falloit les lire plutôt. Cependant je m'y accoutume peu à peu, & je me mets inſenſiblement en état de les eſtimer comme ils le méritent. Je m'apperçois même que j'ai eu tort de vouloir changer la diſpoſition des Volumes, puiſque ce dernier contient le ſupplément des

deux

deux autres ; & qu'en nous donnant des remarques ſur les Traitez qu'ils contiennent, il finira apparemment par la bonne bouche.

Je ſouſcris fort aux louanges données à l'Empereur Julien, pag. 86. qui m'a toujours paru plus malheureux que méchant. Pour ce qui eſt de la rencontre du grand Attila & du Pape Léon I. (pag. 91.) il y a des Hiſtoriens dignes de foi, (comme *Priſcus*, & après lui *Jornandes de rebus Geticis* Cap. 42.) qui marquent que ce qui contribua beaucoup à détourner Attila du deſſein d'aller à Rome, fut la crainte qu'il eut de mourir bien-tôt après une telle expédition : cette Opinion s'étant répandue dans le Monde, parce qu'Alaric Roi des Wiſigots étoit mort un peu après la priſe de Rome, & qu'on croyoit que les Dieux avoient puni cette hardieſſe ; tant étoit grand encore alors le reſpect qu'on avoit pour cette Capitale de notre Monde.

Le Diſcours ſur le Goût, *Miſ.* 3. Cap. 2. me paroît conſidérable. Le Goût diſtingué de l'Entendement, conſiſte dans les Perceptions confuſes dont on ne ſauroit aſſez rendre raiſon. C'eſt quelque choſe d'approchant de l'Inſtinct. Le Goût eſt

formé

formé par le Naturel, & par l'Uſage. Et pour l'avoir bon il faut s'exercer à goûter les bonnes choſes que la Raiſon & l'Expérience ont déja autoriſées. En quoi les Jeunes gens ont beſoin de guides.

On a raiſon, p. 211. de comparer avec des gens qu'on appelle *Moonblinds*, qui ne voyent qu'au clair de la Lune, ceux qui cherchent des démonſtrations par-tout, & ne ſauroient rien voir au jour ordinaire: car il y a quantité de vraiſemblances qu'on eſt obligé de ſuivre dans la vie; cependant le plus ſûr eſt de ſatisfaire encore ces gens-là s'il eſt poſſible.

On dit des choſes excellentes, p. 214. *& ſuiv.* ſur les inclinations naturelles; & rien n'eſt ſi ſenſible, que les Exemples qu'on apporte des Bêtes. Malheureuſement les hommes, par leur maniére de vivre artificielle, ont perdu beaucoup de leur inſtinct naturel par rapport au Phyſique, où peut être des Sauvages nous paſſent. Mais on a conſervé d'avantage dans le Moral; & heureuſement la Raiſon & le ſentiment concourent, pourvû qu'on ne les étouffe point.

Notre Auteur juge ſainement des choſes; & au lieu que des perſonnes de méditation auſſi-bien que les Beaux-Eſprits

(dont

(dont il a réuni les talens preſque oppoſez) ont coutume de mépriſer les anciennes Langues, les Humanitez & la Critique ; il en reconnoît l'importance, même par rapport à la Religion, pag. 267. *& ſuiv.*

Je ne touche point aux endroits qui regardent l'Etat & l'Egliſe d'Angleterre, dont je n'ai pas aſſez de connoiſſance ; mais je ne doute point que les Sages de la Nation ne penſent efficacement à ce qui peut établir ſa ſûreté, qui eſt auſſi celle de l'Europe libre.

OBSER-

OBSERVATIONS

SUR LE

PROJET D'UNE PAIX PERPETUELLE

DE Mr. L'ABBE'

DE St. PIERRE.

LE Projet de Paix perpétuelle pour l'Europe, que Mr. l'Abbé de St. Pierre m'a fait l'honneur de m'envoyer, ne m'a été rendu que bien tard à cauſe d'une longue abſence ; & puis la multitude des occupations m'a empêché de le lire plutôt. Enfin, je l'ai lu avec attention, & je ſuis perſuadé qu'un tel Projet en gros eſt faiſable, & que ſon exécution ſeroit une des plus utiles choſes du monde. Quoique mon ſuffrage ne ſoit d'aucun poids, j'ai pourtant cru que la reconnoiſſance m'obligeoit de ne le point diſſimuler, & d'y joindre quelques remar-

ques

ques pour le contentement d'un Auteur de ce mérite, qui doit avoir beaucoup de réputation & de fermeté, pour avoir osé, & pu s'opposer avec succès à la foule des prévenus & au déchaînement des Railleurs.

Etant fort jeune j'ai eu connoissance d'un Livre intitulé, NOUVEAU CYNEAS, dont l'Auteur inconnu conseilloit aux Souverains de gouverner leurs Etats en Paix, & de faire juger leurs différends par un Tribunal établi; mais je ne saurois plus trouver ce Livre, & je ne me souviens plus d'aucunes particularitez. L'on sait que Cyneas étoit un Confident du Roi Pyrrhus, qui lui conseilla de se reposer d'abord, puisqu'aussi-bien c'étoit son but, comme il le confessoit, quand il auroit vaincu la Sicile, la Calabre, Rome & Carthage.

Feu Mr. le Landgrave Ernestе de Hesse-Reinfels, qui avoit commandé des Armées avec réputation dans la grande Guerre d'Allemagne, s'appliqua aux Controverses de Religion, & aux belles connoissances après la Paix de Westphalie. Il quitta ensuite les Protestans, fit tenir un Colloque entre le Pere Valeriano Magni, Capucin, & le Docteur Habercorn, célèbre

lèbre Théologien de la Confeſſion d'Augsbourg, & s'aviſa dans ſon loiſir, qu'il diſtinguoit par des Voyages faits *incognito*, de faire pluſieurs Ouvrages en Allemand, en François & en Italien, qu'il faiſoit imprimer & donnoit à ſes Amis. Le plus conſiderable étoit en Langue Allemande, intitulé: LE CATHOLIQUE DISCRET, où il raiſonnoit librement, & ſouvent très-judicieuſement ſur les Controverſes Théologiques. Mais comme ce Livre contenoit des endroits délicats, il le communiquoit à très-peu de Perſonnes, & il en fit un Abregé qui parut dans les Boutiques des Libraires. Il y avoit dans cet Ouvrage un Projet approchant de celui de Mr. l'Abbé de *St. Pierre*; mais il n'eſt pas dans l'Abregé.

Le Tribunal de la Société des Souverains devoit être établi à Lucerne. Quoique je n'eus l'honneur d'être connu de ce Prince que peu de tems avant ſa mort, il me fit part de ſes vieilles penſées, & il me confia un Exemplaire de cet Ouvrage qui eſt aſſez rare.

Mais j'avoue que l'autorité de *Henri IV.* vaut mieux que toutes les autres. Et quoiqu'on le puiſſe ſoupçonner d'avoir eu plus en vûe de renverſer la Maiſon d'Au-

d'Autriche, que d'établir la Société des Souverains, on voit toujours qu'il a cru ce Projet recevable; & il eſt conſtant que ſi les puiſſans Souverains le propoſoient, les autres le reçevroient volontiers. Mais je ne ſai, ſi les moindres oſeroient le propoſer aux grands Princes.

Il y a eu des tems que les Papes avoient formé à demi quelque choſe d'approchant par l'autorité de la Religion & de l'Egliſe Univerſelle. Le Pape Grégoire IV. avec les Evêques de l'Italie, de la France Occidentale & de la France Orientale, s'érigea en Juge des différends entre Louis le Debonnaire & ſes Enfans. Nicolas I. prétendit ſous main au droit de juger avec un Synode, & de faire dépouiller Lothaire, Roi d'Auſtraſie; & Charles le *Chauve*, oncle de ce Prince, appuya les prétentions du Pape pour ſes interêts particuliers. Grégoire VII. prétendit hautement un droit ſemblable, & même plus grand, ſur l'Empereur *Henri IV.*, & *Urbain II.* ſon Succeſſeur, après *Victor III.*, éxerça celui de Directeur même du Temporel de l'Egliſe Univerſelle, quoique indirectement, en établiſſant les Expéditions d'outremer contre les Infidèles. On voit que les Papes paſſoient

pour

pour les Chefs Spirituels, & les Empereurs ou Rois des Romains pour les Chefs Temporels, comme parle notre Bulle d'Or, de l'Egliſe Univerſelle ou de la Société Chrétienne; & les Empereurs en devoient être comme les Généraux nez. C'étoit comme un Droit des Gens entre les Chrétiens Latins durant quelques Siècles, & les Juriſconſultes raiſonnoient ſur ce pied-là; on en voit des échantillons dans mon CODEX JURIS GENTIUM DIPLOMATICUS, & quelques réflexions là-deſſus dans ma Préface.

Les Rois de France étoient traitez plus doucement que les autres, parce que les Papes en avoient plus de beſoin. Dans le Concile de Conſtance on s'aviſa de donner un peu plus de forme à cette Société, en traitant les Affaires par Nations. Et comme il n'y avoit point de Pape alors, l'Empereur Sigismond y fut le Directeur de la Société Chrétienne. On y prit même des meſures pour tenir ſouvent de tels Conciles. Mais les Papes qui en devoient être bien aiſes pour exercer & étendre leur autorité, n'ayant pas les qualitez d'un *Nicolas I.* ou d'un *Grégoire VII.* s'y oppoſérent, craignant d'être ſoumis eux-mêmes à la cenſure. Et ce fut le commen-

mencement de leur décadence. Aussi vit-on un peu après de très-mauvais Papes, & qui avoient de la peine à maintenir l'autorité de leurs Ancêtres. L'Elévation des deux Maisons rivales survint alors avec le rétablissement des Lettres. Enfin, la grande Réforme dans l'Occident changea extrêmement l'état des choses, & il se fit une Scission, par laquelle la plus grande partie des Peuples, dont la Langue est originairement Teutonique, fut détachée des Peuples, dont la Langue est originairement Latine.

Cependant je crois que s'il y avoit eu des Papes en grande réputation de sagesse & de vertu, qui eussent voulu suivre les mesures prises à Constance, ils auroient remédié aux abus, prévenu la rupture, & soutenu, ou même avancé davantage la Societé Chrétienne.

Cependant on peut dire encore présentement, que l'Empereur a quelque droit de direction dans la Societé Chrétienne, & c'est ce que sa Dignité lui donne, outre la Préséance. Ainsi je ne crois pas qu'il seroit juste, & à propos, de détruire tout d'un coup le droit de l'Empire Romain, qui a subsisté depuis tant de Siècles. *Charles VI*, est aussi-bien en droit que

Char-

Charles V. d'aller prendre la Couronnne Impériale à Rome, & de ſe faire reconnoître ſur les lieux Roi de Lombardie & Empereur des Romains; il n'a perdu aucun des droits que *Charles V.* avoit encore; il n'eſt pas même hors de poſſeſſion. Les Juriſconſultes ſavent qu'on ne perd pas ſes droits, ni même leur poſſeſſion quand l'occaſion ne ſe préſente pas de les exercer, & qu'on n'eſt de même obligé les faire valoir, que lorſque ceux qui doivent ces droits déclarent qu'ils s'en veulent ſouſtraire. Ainſi comme Mr. l'Abbé de St. Pierre nous a donné deux Plans de la Societé Chrétienne: l'un où l'Empereur avec l'Empire en fait un Membre, & ne compoſe qu'une voix: l'autre où l'Empire eſt anéanti, & où l'Empereur n'auroit de voix que comme Souverain Héréditaire, & où les Electeurs auroient chacun une voix; je dois être plutôt pour le premier. Et la Juſtice préférera auſſi ce Plan, ſuivant le principe même de Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, que la Societé Chrétienne doit laiſſer les choſes dans le préſent état. Et comme le Duché de Savoye, & la Principauté de Piémont relévent de l'Empire, tout autant qu'aucune Principauté d'Allemagne, je

je ne vois pas comment on les en pourroit détacher avec juſtice, & en faire un Membre ſéparé dans la Societé Chrétienne, qui eût une voix ſéparée de celle de l'Empire. Il n'eſt point néceſſaire de diſcuter préſentement d'autres points ſemblables; par exemple, il eſt ſûr que le Duché de Courlande & la République de Dantzic dépendent de la Pologne, & n'en ſuroient être démembrés ſuivant les règles de la Juſtice, à moins que la Pologne n'y conſente.

Je trouve que Mr. l'Abbé de St. Pierre a raiſon de conſidérer l'Empire, comme un modèle de la Societé Chrétienne; mais il y a cette différence, que dans celle qui ſeroit conforme à ſon Projet, les plaintes des Sujets contre le Souverain ne ſeroient point reçues; au lieu que dans l'Empire les Sujets peuvent plaider contre leurs Princes, ou contre leurs Magiſtrats. Il y a encore d'autres différences très-importantes: par exemple, dans le Tribunal de la Chambre Impériale les Aſſeſſeurs ou Juges ne dépendent point des Inſtructions des Princes, ou des Etats qui les ont fait préſenter: ils n'ont qu'à ſuivre les mouvemens de leur conſcience: au lieu que ſélon le Projet les Députez au

Sénat Chrétien suivroient les Instructions de leurs Principaux : aussi seroient-ils amovibles suivant leur bon plaisir ; mais les Assesseurs de la Chambre Impériale n'obéissent plus aux Electeurs, Princes, ou Cercles, qui les ont nommez. Il en est tout autrement aux Diétes tant Impériales que Circulaires, où les Députez dépendent entiérement des ordres de leurs Principaux ; au lieu que dans la Chambre des Communes du Parlement d'Angleterre les Membres ne dépendent plus des Shires ou Bourgs qui les ont nommez, ne peuvent point être révoquez, & ne doivent suivre que les mouvemens de leurs consciences, comme les Assesseurs de la Chambre Impériale. Le défaut de l'Union de l'Empire n'est pas, comme Mr. l'Abbé de St. Pierre le paroît prendre, que l'Empereur y ait trop de pouvoir ; mais que l'Empereur comme Empereur n'en a pas assez. Car l'Empire n'a presque point de Revenus qui ne soyent aliénez ou négligez, & les Résolutions des Diétes aussi-bien que les Décisions des Tribunaux, lorsqu'elles vont contre les Puissans, ont bien de la peine à être exécutées.

Il semble qu'il conçoive l'Union Germani-

manique comme commencée par la signature de quelque Traité ; mais cela ne sauroit être concilié avec l'Hiſtoire. Sous les Rois Carlingiens de Germanie il y avoit déja un grand nombre de Comtes, & de Seigneurs héréditaires médiocres ; mais il n'y avoit preſque point encore de Ducs héréditaires qui gouvernaſſent des Provinces entiéres. Ces Gouverneurs d'alors commandoient en même tems les Armées, & étoient choiſis ſelon le mérite, mais entre les plus grands Seigneurs. Cependant les Rois n'étoient nullement abſolus ; toutes les choſes importantes ſe régloient dans les Diétes, à peu près comme aujourd'hui en Pologne. Mais peu à peu un nombre de Comtez & de Seigneuries fut acquis par un même Seigneur, par des Héritages & par les graces des Rois ; ſur-tout quand il étoit allié de la Famille Royale. Or celle de Charlemagne étant éteinte en Allemagne, ceux qui parvinrent à la Royauté furent obligez de favoriſer les derniers Ducs leurs pareils ; ainſi peu à peu les Duchez & les grands Marchionats devinrent comme héréditaires, & une grande partie des petits Seigneurs fut ſoumiſe au Vaſſallage des Grands, autant qu'elle étoit obligée de mener ſes bannéres

niéres ſous les leurs. Les Empereurs ne laiſſérent pas de retenir aſſez la ſuprême Autorité durant quelques ſiècles. Les Vaſſaux des grands Princes n'étoient pas ſeulement les Sous-Vaſſaux de l'Empereur; mais quand il venoit dans les Provinces il y avoit toute l'autorité qu'il exerçoit dans les Diétes, où les petits Seigneurs avoient la liberté de parler comme les grands. Et encore des Seigneurs d'autres Provinces qui étoient venus avec l'Empereur, ou pour lui faire leur Cour, y intervenoient tout comme ceux de la Province. Les Evêques ſur-tout & les Abbez Royaux avoient beaucoup de crédit, comme dépoſitaires de la Religion, & en quelque façon des Loix. Car les autres Seigneurs étant hommes militaires, avoient rarement une connoiſſance paſſable des Lettres. Les choſes allérent ainſi juſqu'au grand Interrégne, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que l'Empire ſortît de la Famille des Empereurs Suabes. Ce fut alors que la néceſſité obligea quelques Seigneurs & Villes de faire des Alliances pour maintenir la Paix publique. J'en ai publié une dans mon Code Diplomatique: mais il n'y en a jamais eu de générale. Ce fut auſſi

le

le tems où les Villes commencérent à prendre part au Gouvernement. Cependant chacun ſe faiſoit comme abſolu dans le Païs qu'il tenoit de l'Empire, & le partageoit entre ſes enfans; ce qui n'avoit point été petmis auparavant. Rudolphe de Habsbourg ne laiſſa pas de rétablir en quelque façon l'autorité du Chef; mais l'Empire alors ne demeura guère dans ſa Famille. Il y eut des Chefs foibles, des changemens fréquens de Famille, des deſordres, des négligences qui mirent l'Empire en danger d'une diſſolution totale juſqu'à ce qu'il revint à la Maiſon d'Autriche & que le Gouvetnement prît ſous Fréderic III., ſous Maximilien I., & ſous Charles V. par le moyen des Diétes & des Pacifications, la forme qui lui eſt reſtée, à laquelle ceux qui ont fait la Paix de Weſtphalie ont mis la derniére main, Si en France la Famille Capetingienne ſe fût bien-tôt éteinte, & ſi la Couronne eût ſouvent paſſé de Famille en Famille, & ſi d'autres grandes Familles ſe fuſſent conſervées, la France ſeroit apparemment aujourd'hui un Corps ſemblable au Corps Germanique, quoi-

qu'il n'y auroit jamais eu aucun Traité d'Union qui l'eût formée, de même qu'il n'y en a jamais eu en Allemagne.

SYSTEME NOUVEAU

De la Nature & de la Communication des SUBSTANCES, *auſſi-bien que de l'Union qu'il y a entre* l'AME *& le* CORPS (1).

IL y a pluſieurs années que j'ai conçu ce Syſtême, & que j'en ai communiqué avec de ſavans hommes, & ſurtout avec un des plus grands Théologiens & Philoſophes de notre tems, qui ayant appris quelques-uns de mes ſentimens par une perſonne de la plus haute qualité, les avoit trouvez fort paradoxes. Mais ayant reçu mes éclairciſſemens, il ſe retracta de la maniére la plus généreuſe & la plus édifiante du monde; & ayant aprouvé une partie de mes Propoſitions, il fit ceſſer ſa cenſure à l'égard des autres dont il ne demeuroit pas encore d'accord. Depuis

(1) Cette Piéce avoit déja paru dans les Journaux du 27. Juin & du 4. de Juillet, 1695.

puis ce tems-là j'ai continué mes méditations ſelon les occaſions, pour ne donner au Public que des opinions bien examinées ; & j'ai tâché auſſi de ſatisfaire aux objections faites contre mes Eſſais de Dynamique (1), qui ont de la liaiſon avec ceci. Enfin, des perſonnes conſidérables ayant deſiré de voir mes ſentimens plus éclaircis, j'ai hazardé ces Méditations quoiqu'elles ne ſoyent nullement populaires, ni propres à être goûtées de toute ſorte d'eſprits. Je m'y ſuis porté principalement pour profiter des jugemens de ceux qui ſont éclairez en ces matiéres ; puis qu'il ſeroit trop embaraſſant de chercher & de ſommer en particulier ceux qui ſeroient diſpoſez à me donner des inſtructions que je ſerai toujours bien aiſe de recevoir, pourvû que l'amour de la vérité y paroiſſe plutôt que la paſſion pour les opinions dont on eſt prévenu.

Quoique je ſois un de ceux qui ont fort travaillé ſur les Mathématiques, je n'ai pas laiſſé de méditer ſur la Philoſophie dès ma jeuneſſe ; car il me paroiſſoit toujours qu'il y avoit moyen d'y établir quel-

(1) Voyez les *Acta Eruditorum* du Mois d'Avril 1695, pag. 145. & du Mois de Septembre 1698, pag. 472.

quelque chose de solide par des démonstrations claires. J'avois pénétré bien avant dans le Pays des Scolastiques, lorsque les Mathématiques & les Auteurs modernes m'en firent sortir encore bien jeune. Leurs belles maniéres d'expliquer la Nature mécaniquement me charmérent, & je mépriſois avec raiſon la Méthode de ceux qui n'employent que des Formes ou des Facultez, dont on n'apprend rien. Mais depuis ayant tâché d'approfondir les principes mêmes de la Mécanique, pour rendre raiſon des Loix de la Nature que l'expérience faiſoit connoître, je m'apperçus que la ſeule conſidération d'une *Maſſe étendue* ne ſuffiſoit pas, & qu'il faloit employer encore la notion de *la Force*, qui eſt très-intelligible, quoiqu'elle ſoit du reſſort de la Métaphyſique. Il me paroiſſoit auſſi que l'opinion de ceux qui transforment ou dégradent les Bêtes en pures Machines, quoiqu'elle ſemble poſſible, eſt hors d'apparence, & même contre l'ordre des choſes.

Au commencement, lorsque je m'étois afranchi du joug d'Ariſtote, j'avois donné dans le Vuide & dans les Atomes, car c'eſt ce qui remplit le mieux l'imagination; mais en étant revenu, après bien

des méditations je m'apperçus qu'il eſt impoſſible de trouver *les principes d'une véritable Unité* dans la Matiére ſeule, ou dans ce qui n'eſt que paſſif, puis que tout n'y eſt que collection ou amas de parties à l'infini. Or la multitude ne pouvant avoir ſa réalité que *des Unitez véritables*, qui viennent d'ailleurs, & ſont tout autre choſe que les points dont il eſt conſtant que le contenu ne ſauroit être compoſé; donc pour trouver ces *Unitez réelles* je fus contraint de recourir à un Atome formel, puiſqu'un Etre matériel ne ſauroit être en même tems matériel & parfaitement indiviſible, ou doué d'une véritable unité. Il falut donc rappeler & comme réhabiliter le *Formes ſubſtantielles*, ſi décriées aujourd'hui; mais d'une maniére qui les rendît intelligibles, & qui ſeparât l'uſage qu'on en doit faire de l'abus qu'on en a fait. Je trouvai donc que leur nature conſiſte dans la force, & que de cela s'enſuit quelque choſe d'analogique au ſentiment & à l'appetit; & qu'ainſi il faloit les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des *Ames*. Mais comme l'Ame ne doit pas être employée pour rendre raiſon du détail de l'économie du Corps de l'Animal, je jugeai de même qu'il

qu'il ne faloit pas employer ces Formes pour expliquer les problêmes particuliers de la Nature, quoiqu'elles soient nécessaires pour établir de vrais principes généraux. Aristote les appelle *Entelechies premières*. Je les appele peut-être plus intelligiblement, *Forces primitives*, qui ne contiennent pas seulement l'*acte* ou le complement de la possibilité, mais encore une *activité* originale.

Je voyois que ces Formes & ces Ames devoient être indivisibles aussi-bien que notre Esprit; comme en effet je me souvenois que c'étoit le sentiment de Saint Thomas à l'égard des Ames des Bêtes. Mais cette vérité renouvelloit les grandes difficultez de l'origine & de la durée des Ames & des Formes. Car toute Substance qui a une véritable unité, ne pouvant avoir son commencement ni sa fin que par miracle, il s'ensuit qu'elles ne sauroient commencer que par création, ni finir que par annihilation. Ainsi, excepté les Ames que Dieu veut encore créer exprès, j'étois obligé de reconnoître qu'il faut que les Formes constitutives des Substances ayent été créées avec le Monde, & qu'elles subsistent toujours. Aussi quelques Scolastiques, comme Albert le Grand

& Jean Bacon, avoient entrevu une partie de la vérité ſur leur origine. Et la choſe ne doit point paroître extraordinaire, puiſqu'on ne donne aux Formes que la durée que les Gaſſendiſtes accordent à leurs Atomes.

Je jugeois pourtant qu'il n'y faloit point mêler indifféremment les *Eſprits* ni l'Ame raiſonnable, qui ſont d'un ordre ſupérieur, & ont incomparablement plus de perfection que ces Formes enfoncées dans la Matiére, étant comme de petits Dieux au prix d'elles, faits à l'image de Dieu, & ayant en eux quelque rayon des lumiéres de la Divinité. C'eſt pourquoi Dieu gouverne les Eſprits, comme un Prince gouverne ſes Sujets, & même comme un pere a ſoin de ſes enfans; au lieu qu'il diſpoſe des autres Subſtances, comme un Ingénieur manie ſes Machines. Ainſi les Eſprits ont des loix particuliéres qui les mettent au-deſſus des révolutions de la Matiére; & on peut dire que tout le reſte n'eſt fait que pour eux, ces révolutions mêmes étant accommodées à la félicité des bons & au châtiment des méchans.

Cependant, pour revenir aux Formes ordinaires, ou aux *Ames matérielles*, cette

cette durée qu'il leur faut attribuer à la place de celle qu'on avoit attribuée aux Atomes, pourroit faire douter si elles ne vont pas de corps en corps ; ce qui seroit la *Métempsychose*, à peu près comme quelques Philosophes ont cru la transmission du mouvement & celle des espèces. Mais cette imagination est bien éloignée de la nature des choses. Il n'y a point de tel passage ; & c'est ici où les *transformations* de Messieurs Swammerdam, Malpighi, & Leewenhoeck, qui sont des plus excellens Observateurs de notre tems, sont venues à mon secours, & m'ont fait admettre plus aisément, que l'Animal, & toute autre Substance organisée ne commence point, lorsque nous le croyons, & que sa génération apparente n'est qu'un dévelopement, & une espèce d'augmentation. Aussi ai-je remarqué que l'Auteur de la Recherche de la Vérité, Mr. *Regis*, Mr. *Hartsoeker*, & d'autres habiles hommes, n'ont pas été fort éloignez de ce sentiment.

Mais il restoit encore la plus grande question, de ce que ces Ames ou ces Formes deviennent par la mort de l'Animal, ou par la destruction de l'individu de la Substance organisée. Et c'est ce qui em-

barraſſe le plus ; d'autant qu'il paroît peu raiſonnable que les Ames reſtent inutilement dans un chaos de matiére confuſe. Cela m'a fait juger enfin qu'il n'y avoit qu'un ſeul parti raiſonnable à prendre ; & c'eſt celui de la conſervation non ſeulement de l'Ame, mais encore de l'Animal même, & de ſa machine organique ; quoique la deſtruction des parties groſſiéres l'ait réduit à une petiteſſe qui n'échape pas moins à nos ſens que celle où il étoit avant que de naître. Auſſi n'y a-t-il perſonne qui puiſſe bien marquer le véritable tems de la mort, laquelle peut paſſer longtems pour une ſimple ſuſpenſion des actions notables, & dans le fond n'eſt jamais autre choſe dans les ſimples Animaux : témoin les *Reſſuſcitations* des mouches noyées & puis enſévelies ſous de la craye pulvériſée, & pluſieurs exemples ſemblables qui font aſſez connoître qu'il y auroit bien d'autres reſſuſcitations, & de bien plus loin, ſi les hommes étoient en état de remettre la machine. Et il y a de l'apparence que c'eſt de quelque choſe d'approchant que le grand Démocrite a parlé, tout Atomiſte qu'il étoit, quoique Pline s'en moque. Il eſt donc naturel que l'Animal ayant toujours été vivant

&

& organiſé, (comme des perſonnes de grande pénétration commencent à le reconnoître) il le demeure auſſi toujours. Et puisqu'ainſi il n'y a point de premiére naiſſance ni de génération entiérement nouvelle de l'Animal, il s'enſuit qu'il n'y en aura point d'extinction finale, ni de mort entiére priſe à la rigueur métaphyſique; & que par conſéquent au lieu de la tranſmigration des Ames, il n'y a qu'une transformation d'un même Animal, ſelon que les organes ſont pliez différemment, & plus ou moins dévelopez.

Cependant les Ames raiſonnables ſuivirent des loix bien plus relevées, & ſont exemtes de tout ce qui leur pourroit faire perdre la qualité de citoyens de la Societé des eſprits; Dieu y ayant ſi bien pourvu, que tous les changemens de la matiére ne leur ſauroient faire perdre les qualitez morales de leur perſonnalité. Et on peut dire que tout tend à la perfection non-ſeulement de l'Univers en général, mais encore de ces créatures en particulier, qui ſont deſtinées à un tel degré de bonheur, que l'Univers s'y trouve intereſſé en vertu de la Bonté divine qui ſe communique à un chacun autant que la ſouveraine Sageſſe le peut permettre.

Pour

Pour ce qui eſt du cours ordinaire des Animaux & d'autres Subſtances corporelles, dont on a cru juſqu'ici l'extinction entiére, & dont les changemens dépendent plutôt des règles mécaniques que des Loix morales, je remarquai avec plaiſir que l'ancien Auteur du Livre *de la Diéte* qu'on attribue à Hipocrate, avoit entrevu quelque choſe de la vérité, lorsqu'il a dit en termes exprès, que les Animaux ne naiſſent & ne meurent point, & que les choſes qu'on croit commencer & périr, ne font que paroître & diſparoître. C'étoit auſſi le ſentiment de Parménide & de Meliſſe chez Ariſtote. Car ces Anciens étoient plus ſolides qu'on ne croit.

Je ſuis le mieux diſpoſé du monde à rendre juſtice aux Modernes : cependant je trouve qu'ils ont porté la réforme trop loin ; entre autres en confondant les choſes naturelles avec les artificielles, pour n'avoir pas eu d'aſſez grandes idées de la majeſté de la Nature. Il conçoivent que la différence qu'il y a entre ſes machines & les nôtres n'eſt que du grand au petit. Ce qui a fait dire depuis peu à un très habile homme, Auteur des *Entretiens ſur la pluralité des Mondes*, qu'en regardant la Nature de près on la trouve moins admira-

mirable qu'on n'avoit cru, n'étant que comme la Boutique d'un Ouvrier. Je crois que ce n'eſt pas en donner une idée aſſez digne d'elle : & il n'y a que notre Syſtême qui faſſe connoître enfin la véritable & immenſe diſtance qu'il y a entre les moindres productions & mécaniſmes de la Sageſſe divine, & entre les plus grands Chef-d'œuvres de l'art d'un eſprit borné ; cette différence ne conſiſtant pas ſeulement dans le degré, mais dans le genre même. Il faut donc ſavoir que les machines de la Nature ont un nombre d'organes véritablement infini, & ſont ſi bien munies & à l'épreuve de tous les accidens, qu'il n'eſt pas poſſible de les détruire. Une Machine naturelle demeure encore machine dans ſes moindres parties, & qui plus eſt elle demeure toujours cette même machine qu'elle a été, n'étant que transformée par de différens plis qu'elle reçoit & tantôt étendue, tantôt reſſerrée & comme concentrée lorſqu'on croit qu'elle eſt perdue.

De plus, par le moyen de l'Ame ou de la Forme, il y a une véritable Unité qui répond à ce qu'on appelle MOI en nous ; ce qui ne ſauroit avoir lieu ni dans les Machines

de

de l'Art, ni dans la simple masse de la Matiére, quelque organisée qu'elle puisse être; qu'on ne peut considérer que comme une Armée ou un Troupeau, ou comme un Etang plein de poissons, ou comme une Montre composée de ressorts & de roues. Cependant s'il n'y avoit point de véritables unitez substantielles, il n'y auroit rien de substantiel ni de réel dans la collection. C'étoit ce qui avoit forcé Mr. *Cordemoi* à abandonner *Descartes*, en embrassant la doctrine des Atomes de *Démocrite*, pour trouver une véritable Unité. Mais les *Atomes de matiére* sont contraires à la Raison: outre qu'ils sont encore composez de parties; puisque l'attachement invincible d'une partie à l'autre, (quand on le pourroit concevoir ou supposer avec raison) ne détruiroit point leur diversité. Il n'y a que les *Atomes de substance*, c'est à-dire les Unitez réelles & absolument destituées de parties, qui soient les sources des actions, & les premiers principes absolus de la composition des choses, & comme les derniers élémens de l'analise des Substances. On les pourroit appeller *points métaphysiques*: ils ont *quelque chose de vital* & une espéce de *perception*, & les *points mathématiques* sont

leur

leur *point de vûe*, pour exprimer l'Univers. Mais quand les Substances corporelles sont resserrées, tous leurs organes ensemble ne font qu'un *point physique* à notre égard. Ainsi les points physiques ne sont indivisibles qu'en apparence : les points mathématiques sont exacts, mais ce ne sont que des modalitez : il n'y a que les points métaphysiques ou de substance, (constituez par les Formes ou Ames) qui soient exacts & réels ; & sans eux il n'y auroit rien de réel, puisque sans les véritables unitez il n'y auroit point de multitude.

Après avoir établi ces choses, je croyois entrer dans le Port ; mais lorsque je me mis à méditer sur l'union de l'Ame avec le Corps, je fus comme rejetté en pleine Mer. Car je ne trouvois aucun moyen d'expliquer comment le Corps fait passer quelque chose dans l'Ame, ou *vice versâ* ; ni comment une Substance peut communiquer avec une autre substance créée. Mr. *Descartes* avoit quitté la partie là-dessus, autant qu'on le peut connoître par ses Ecrits ; mais ses Disciples voyant que l'opinion commune est inconcevable, jugérent que nous sentons les qualitez des corps, parce que Dieu fait naître des pensées dans l'Ame à l'occasion des mouvemens

vemens de la Matiére ; & lorsque notre Ame veut remuer le Corps à ſon tour, ils jugérent que c'eſt Dieu qui le remue pour elle. Et comme la communication des mouvemens leur paroiſſoit encore inconcevable, ils ont cru que Dieu donne du mouvement à un corps à l'occaſion du mouvement d'un autre corps. C'eſt ce qu'ils appellent *le Siſtême des Cauſes occaſionnelles*, qui a été fort mis en vogue par les belles réflexions de l'Auteur de la Recherche de la Vérité.

Il faut avouer qu'on a bien pénétré dans la difficulté, en diſant ce qui ne ſe peut point ; mais il ne paroît pas qu'on l'ait levée en expliquant ce qui ſe fait effectivement. Il eſt bien vrai qu'il n'y a point d'influence réelle d'une Subſtance créée ſur l'autre, en parlant ſelon la rigueur métaphyſique, & que toutes les choſes, avec toutes leurs réalitez ; ſont continuellement produites par la vertu de Dieu ; mais pour réſoudre des Problêmes, ce n'eſt pas aſſez d'employer la Cauſe générale, & de faire venir ce qu'on appelle, *Deum ex Machina*. Car lorſque cela ſe fait ſans qu'il y ait autre explication qui ſe puiſſe tirer de l'ordre des Cauſes ſecondes, c'eſt proprement recourir

au

au miracle. En Philoſophie il faut tâcher de rendre raiſon en faiſant connoître de quelle façon les choſes s'exécutent par la Sageſſe divine, conformément à la notion du ſujet dont il s'agit.

Etant donc obligé d'accorder qu'il n'eſt pas poſſible que l'Ame ou quelque autre véritable Subſtance puiſſe recevoir quelque choſe par dehors, ſi ce n'eſt par la Toute-puiſſance divine, je fus conduit inſenſiblement à un ſentiment qui me ſurprit, mais qui paroît inévitable, & qui en effet a des avantages très-grands & des beautez très-conſidérables. C'eſt qu'il faut donc dire que Dieu a créé d'abord l'Ame, ou toute autre Unité réelle, en ſorte que tout lui naiſſe de ſon propre fonds, par une parfaite *ſpontanéité* à l'égard d'elle-même, & pourtant avec une parfaite *conformité* aux choſes de dehors. Et qu'ainſi nos ſentimens intérieurs, c'eſt-à-dire qui ſont dans l'Ame même, & non dans le cerveau, ni dans les parties ſubtiles du corps, n'étant que des Phénomênes ſuivis ſur les êtres externes, ou bien des apparences véritables & comme des ſonges bien réglez, il faut que ces perceptions internes dans l'Ame même lui arrivent par ſa propre conſtitution originale,

c'eſt-

xacte, quoique plus ou moins diſtincte, la ſuite des repréſentations que l'Ame ſe produit, répondra naturellement à la ſuite des changemens de l'Univers même: comme en échange le Corps a auſſi été accommodé à l'Ame, pour les rencontres où elle eſt conçue comme agiſſante au dehors; ce qui eſt d'autant plus raiſonnable, que les Corps ne ſont faits que pour les Eſprits ſeuls capables d'entrer en Société avec Dieu, & de célébrer ſa gloire. Ainſi dès qu'on voit la poſſibilité de cette *Hypothèſe des accords*, on voit auſſi qu'elle eſt la plus raiſonnable, & qu'elle donne une merveilleuſe idée de l'harmonie de l'Univers, & de la perfection des ouvrages de Dieu.

Il s'y trouve auſſi ce grand avantage, qu'au lieu de dire que nous ne ſommes libres qu'en apparence & d'une maniére ſuffiſante à la pratique, comme pluſieurs perſonnes d'eſprit ont cru, il faut dire plutôt que nous ne ſommes entraînez qu'en apparence, & que dans la rigueur des expreſſions métaphyſiques nous ſommes dans une parfaite indépendance à l'égard de l'influence de toutes les autres créatures. Ce qui met encore dans un jour merveilleux l'immortalité de notre

Ame,

Ame, & la conſervation toujours phyſique pour forme de notre individu, pas comme nos bien réglée par ſa propre nature connoître de tous les accidens de dehors, choc des apparence qu'il y ait du contraire. Son pro- Syſtême n'a mis notre élévation dans plus grande évidence. Tout eſprit eſt ab- comme un Monde à part, ſuffiſant à lui- même, indépendant de toute autre créa- ture, envelopant l'Infini, exprimant l'Uni- vers, eſt auſſi durable, auſſi ſubſiſtant, & auſſi abſolu que l'Univers même des Créatures. Ainſi on doit juger qu'il y doit toujours faire figure de la maniére la plus propre à contribuer à la perfection de la Societé de tous les Eſprits, qui fait leur union morale dans la Cité de Dieu. On y trouve auſſi une nouvelle preuve de l'exiſtence de Dieu, qui eſt d'une clarté ſurprenante. Car ce parfait accord de tant de Subſtances qui n'ont point de communication enſemble, ne ſauroit venir que de la Cauſe commune.

Outre tous ces avantages qui rendent cette Hypothèſe recommandable, on peut dire que c'eſt quelque choſe de plus qu'une hypothèſe; puisqu'il ne paroît guère poſſible d'expliquer les choſes d'une autre maniére intelligible, & que pluſieurs gran-

des difficultez qui ont juſqu'ici exercé les Eſprits, ſemblent diſparoître d'elles-mêmes quand on l'a bien compriſe. Les maniéres de parler ordinaires ſe ſauvent encore très-bien. Car on peut dire que la Subſtance dont la diſpoſition rend raiſon du changement, d'une maniére intelligible (en ſorte qu'on peut juger que c'eſt à elle que les autres ont été accommodées en ce point dès le commencement, ſelon l'ordre des Decrets de Dieu), eſt celle qu'on doit concevoir en cela, comme *agiſſante* enſuite ſur les autres. Auſſi l'action d'une Subſtance ſur l'autre n'eſt pas une émiſſion ni une tranſplantation d'une entité, comme le Vulgaire le conçoit, & ne ſauroit être priſe raiſonnablement que de la maniére que je viens de dire. Il eſt vrai qu'on conçoit fort bien dans la Matiére & des émiſſions & des receptions des parties, par leſquelles on a raiſon d'expliquer mécaniquement tous les Phénomênes de Phyſique; mais comme la Maſſe matérielle n'eſt pas une Subſtance, il eſt viſible que l'action à l'égard de la ſubſtance même ne ſauroit être que ce que je viens de dire.

Ces conſidérations, quelque métaphyſiques qu'elles paroiſſent, ont encore un mer-

merveilleux uſage dans la Phyſique pour établir les loix du Mouvement, comme nos *Dynamiques* le pourront faire connoître. Car on peut dire que dans le choc des Corps chacun ne ſouffre que par ſon propre reſſort, cauſé du mouvement qui eſt déja en lui. Et quant au mouvement abſolu, rien ne le peut déterminer mathématiquement, puiſque tout ſe termine en rapports: ce qui fait qu'il y a toujours une parfaite équivalence des Hypothéſes, comme dans l'Aſtronomie; en ſorte que quelque nombre de Corps qu'on prenne, il eſt arbitraire d'aſſigner le repos, ou un tel degré de vîteſſe à celui qu'on en voudra choiſir, ſans que les Phénomênes du mouvement droit, circulaire, ou compoſé le puiſſent réfuter. Cependant il eſt raiſonnable d'attribuer aux Corps des véritables mouvemens, ſuivant la ſuppoſition qui rend raiſon des Phénomênes de la maniére la plus intelligible, cette démonſtration étant conforme à la notion de l'action, que nous venons d'établir.

ECLAIRCISSEMENT *du nouveau* SYSTEME *de la Communication des Subſtances, pour ſervir de Réponſe au Mémoire de Mr. Foucher inſéré dans le Journal des Sçavans du 12. de Septembre 1695.* *

JE me ſouviens, Monſieur, que je crus ſatisfaire à votre deſir, en vous communiquant mon Hypothèſe de Philoſophie, il y a pluſieurs années, quoique ce fût en vous témoignant en même tems que je n'avois pas encore réſolu de l'avouer. Je vous en demandai votre ſentiment en échange; mais je ne me ſouviens pas d'avoir reçu de vous des Objections; autrement étant docile, comme je ſuis, je ne vous aurois point donné ſujet, de me faire deux fois les mêmes. Cependant elles viennent encore à tems après la publication. Car je ne ſuis pas de ceux à qui

* Publié dans les Journaux des Sçavans du 2. & du 9. Avril 1696.

qui l'engagement tient lieu de raiſon, comme vous l'éprouverez quand vous pourrez avoir apporté quelque raiſon préciſe & preſſante contre mes oppinions ; ce qui apparemment n'a pas été votre deſſein en cette occaſion. Vous avez voulu parler en Académicien habile, & donner lieu par-là d'aprofondir les choſes.

Je n'ai point voulu expliquer ici les Principes de l'*Etendue*, mais ceux de l'*Etendu effectif*, ou de la *Maſſe corporelle* ; & ces Principes, ſelon moi, ſont les *Unitez réelles*, c'eſt-à-dire, les Subſtances douées d'une véritable Unité. L'Unité d'une Horloge, dont vous faites mention, eſt tout autre chez moi que celle d'un Animal : celui-ci pouvant être une Subſtance douée d'une véritable Unité, comme ce qu'on appellé *Moi* en nous ; au lieu qu'une Horloge n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage. Ce n'eſt pas dans la diſpoſition des organes que je mets le Principe ſenſitif des Animaux ; & je demeure d'accord qu'elle ne regarde que la Maſſe corporelle. Auſſi ſemble-t il que vous ne me donnez point de tort lorsque je demande des Unitez véritables, & que cela me fait réhabiliter les Formes ſubſtantielles. Mais lorsque vous ſemblez

dire que l'Ame des Bêtes doit avoir de la raiſon, ſi on lui donne du ſentiment; vous vous ſervez d'une conſéquence, dont je ne vois point la force.

Vous reconnoiſſez avec une ſincérité louable, que mon Hypothèſe de l'Harmonie ou de la concomitance eſt poſſible. Mais vous ne laiſſez pas d'y avoir quelque répugnance; ſans doute parce que vous l'avez crue purement arbitraire, pour n'avoir point été informé, qu'elle ſuit de mon ſentiment des Unités. Car tout y eſt lié. Vous demandez donc, Monſieur, *à quoi peut ſervir tout cet artifice*, que j'attribue à l'Auteur de la Nature? Comme ſi on lui en pouvoit trop attribuer, & comme ſi cette exacte correſpondance que les Subſtances ont entre elles par les loix propres, que chacune a reçues d'abord, n'étoit pas une choſe admirablement belle en elle-même, & digne de ſon Auteur. Vous demandez auſſi, quel *avantage* j'y trouve? Je pourrois me rapporter à ce que j'en ai déja dit, néanmoins je réponds premiérement, que lorſqu'une choſe ne ſauroit manquer d'être, il n'eſt pas néceſſaire pour l'admettre, qu'on demande à quoi elle peut ſervir? A quoi ſert l'incommenſurabilité du côté

avec

avec la diagonale ? Je réponds en ſecond lieu, que cette correſpondance ſert à expliquer la communication des Subſtances, & l'Union de l'Ame avec le Corps par les loix de la Nature établies par avance, ſans avoir recours ni à une *Tranſmiſſion* des eſpèces, qui eſt inconcevable, ni à un nouveau *Secours* de Dieu, qui paroît peu convenable. Car il faut ſavoir que comme il y a des *loix de la Nature* dans la Matière, il y en a auſſi dans les Ames ou Formes; & ces loix portent ce que viens de dire.

On me demandera encore, d'où vient que Dieu, *ne ſe contente point de produire toutes les penſées & les modifications de l'Ame, ſans ces Corps inutiles, que l'Ame ne ſauroit*, dit-on, *ni remuer ni connoître* ? La réponſe eſt aiſée. C'eſt que Dieu à voulu qu'il y eût plutôt plus que moins de Subſtances, & qu'il a trouvé bon que ces *modifications de l'Ame* répondiſſent à quelque choſe de dehors. Il n'y a point de Subſtance *inutile*; elles concourent toutes au deſſein de Dieu. Je n'ai garde auſſi d'admettre que l'Ame *ne connoît point les Corps*, quoique cette connoiſſance ſe faſſe ſans influence de l'un ſur l'autre. Je ne ferai pas même difficulté de dire que l'Ame *remue* le Corps; & comme un

Copernicien parle véritablement du lever du Soleil, un Platonicien de la réalité de la Matiére, un Cartéſien de celle des Qualités ſenſibles, pourvû qu'on l'entende ſainement, je crois de même qu'il eſt très-vrai de dire que les Subſtances agiſſes les unes ſur les autres, pourvû qu'on entende que l'une eſt cauſe des changemens dans l'autre en conſéquence des loix de l'Harmonie. Ce qui eſt objecté touchant la *léthargie des Corps*, qui *ſeroient ſans action pendant que l'Ame les croiroit en mouvement*, ne ſauroit, être, à cauſe de cette même correſpondance immanquable, que la Sageſſe Divine a établie. Je ne connois point ces *maſſes vaines, inutiles & dans l'inaction*, dont on parle. Il y a de l'action par-tout, & je l'établis plus que la Philoſophie reçue; parce que je crois qu'il n'y a point de Corps ſans mouvement, ni de Subſtance ſans effort.

Je n'entends pas en quoi conſiſte l'Objection compriſe dans ces paroles: *En vérité, Monſieur, ne voit-on pas que ces opinions ſont faites exprès, & que ces Syſtêmes venant après coup n'ont été fabriquez que pour ſauver certains Principes?* Toutes les Hypothèſes ſont faites *exprès*, & tous les Syſtêmes viennent *après coup*, pour

pour ſauver les Phénomênes ou les apparences; mais je ne vois pas quels ſont les Principes dont on dit que je ſuis *prévenu*, & que je veux *ſauver*. Si cela veut dire que je ſuis porté à mon Hypothèſe encore par des Raiſons *à priori*, ou par de certains Principes, comme cela eſt ainſi en effet; c'eſt plutôt une louange de l'Hypothèſe, qu'une Objection. Il ſuffit communément, qu'une Hypothèſe ſe prouve, *à poſteriori*, parce qu'elle ſatisfait aux Phénomênes; mais quand on en a encore des raiſons d'ailleurs, & *à priori*, c'eſt tant mieux. Mais peut-être que cela veut dire, que m'étant forgé une opinion nouvelle, j'ai été bien aiſe de l'employer, plutôt pour me donner des airs de nouveauté, que pour que j'y aye reconnu de l'utilité. Je ne ſai, Monſieur, ſi vous avez aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour m'attribuer ces penſées. Car vous ſavez, que j'aime la vérité, & que, ſi j'affectois tant les nouvautez, j'aurois plus d'empreſſement à les produire, même celles dont la ſolidité eſt reconnue. Mais afin que ceux qui me connoiſſent moins ne donnent point à vos paroles un ſens contraire à mes intentions, il ſuffira de dire, qu'à mon avis il eſt impoſſible

d'expliquer autrement *l'action émanante* conforme aux loix de la Nature: & que j'ai cru que l'uſage de mon Hypothèſe ſe reconnoîtroit par la difficulté que des plus habiles Philoſophes de notre tems ont trouvée dans la communication des Eſprits & des Corps, & même des Subſtances corporelles entr'elles; & je ne ſai ſi vous n'y en avez point trouvé vous-même. Il eſt vrai qu'il y a, ſelon moi, des efforts dans toutes les Subſtances; mais ces efforts ne ſont proprement que dans la Subſtance même; & ce qui s'enſuit dans les autres, n'eſt qu'en vertu d'une *Harmonie préétablie* (s'il m'eſt permis d'employer ce mot) & nullement par une influence réelle, ou par une transmiſſion de quelque eſpèce ou qualité. Comme j'ai expliqué ce que c'eſt que l'action & la paſſion, on en peut inférer auſſi ce que c'eſt que *l'effort* & *la réſiſtance*.

Vous ſavez, dites-vous, Monſieur, *qu'il y a bien encore des queſtions à faire, avant qu'on puiſſe décider celles que nous venons d'agiter*. Mais peut-être trouverez vous que je les ai déja faites. Et je ne ſai ſi vos Académiciens ont pratiqué avec plus de rigueur & plus effectivement que moi, ce qu'il y a de bon dans leur Méthо-

thode. J'approuve fort qu'on cherche à démontrer les vérités depuis les premiers Principes : cela eſt plus utile qu'on ne penſe ; & j'ai mis ce précepte en pratique. Ainſi j'applaudis à ce que vous dites là-deſſus, & je voudrois que votre exemple portât nos Philoſophes à y penſer comme il faut. J'ajouterai encore une réflexion, qui me paroît conſidérable pour mieux faire comprendre la réalité & l'uſage de mon Syſtême. Vous ſavez que Mr. *Deſcartes* a cru qu'il ſe conſerve la même quantité de mouvement dans les Corps. On a montré qu'il s'eſt trompé en cela ; mais j'ai fait voir qu'il eſt toujours vrai, qu'il ſe conſerve la même force mouvante, pour laquelle il avoit pris la quantité du mouvement. Cependant les changemens qui ſe font dans le Corps en conſéquence des modifications de l'Ame, l'embarraſſérent, parce qu'elles ſembloient violer cette loi. Il crut donc avoir trouvé un expédient, qui eſt ingénieux en effet, en diſant qu'il faut diſtinguer entre le mouvement & la direction ; & que l'Ame ne ſauroit augmenter ni diminuer *la force mouvante*, mais qu'elle change *la direction* ou *détermination*, du cours des eſprits animaux, & que c'eſt par-là

qu'arrivent les mouvemens volontaires. Il eſt vrai qu'il n'avoit garde d'expliquer comment fait l'Ame pour changer le cours des Corps, cela paroiſſant auſſi inconcevable, que de dire qu'elle leur donne du mouvement, à moins qu'on n'ait recours, avec moi à l'Harmonie préétablie; mais il faut ſavoir qu'il y a *une autre loi de la Nature*, que j'ai découverte & démontrée, & que Mr. *Deſcartes* ne ſavoit pas. C'eſt qu'*il ſe conſerve* non-ſeulement la même quantité de la force mouvante; mais encore *la même quantité de direction vers quel côté qu'on la prenne dans le monde*. C'eſt-à dire: menant une ligne droite telle qu'il vous plaira, & prenant encore des Corps tels & tant qu'il vous plaira; vous trouverez en conſidérant tous ces Corps enſemble, ſans ômettre aucun de ceux qui agiſſent ſur quelcun de ceux que vous avez pris, qu'il y aura toujours la même quantité de progrès du même côté dans toutes les parallèles à la droite que vous avez priſe. Prenant garde, qu'il faut eſtimer la ſomme du progrès, en ôtant celui des Corps qui vont en ſens contraire de celui de ceux qui vont dans le ſens qu'on à pris. Cette loi étant auſſi belle & auſſi générale que l'autre, ne mé-

ritoit

roit pas non plus d'être violée : & c'eſt ce qui s'évite par mon Syſtême, qui conſerve la force & la direction ; & en un mot toutes les loix naturelles des Corps nonobſtant les changemens qui s'y font en conſéquence de ceux de l'Ame.

SECOND ECLAIRCISSEMENT
du Syſtême de la Communication des Subſtances, ou de l'Union de l'Ame & du Corps *.

JE vois bien, Monſieur, par vos réflexions, que ma penſée qu'un de mes Amis a fait mettre dans le Journal de Paris a beſoin d'éclairciſſement.

Vous ne comprenez pas, dites-vous, comment je pourrois prouver ce que j'ai avancé touchant la *Communication*, ou l'*Harmonie* de deux *Subſtances* auſſi différentes que l'*Ame* & le *Corps*. Il eſt vrai que je crois en avoir trouvé le moyen : & voici comment je prétends vous ſatisfaire. Figurez-vous deux Horloges ou Mon-

* Tiré de l'*Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans*, Février 1696. pag. 274. *& ſuiv.*

Montres qui s'accordent parfaitement. Or cela ſe peut faire de trois maniéres. La 1. conſiſte dans une influence mutuelle: la 2. eſt d'y attacher un Ouvrier habile qui les redreſſe, & les mette d'accord à tous momens; la 3. eſt de fabriquer ces deux Pendules avec tant d'art & de juſteſſe, qu'on ſe puiſſe aſſûrer de leur accord dans la ſuite. Mettez maintenant l'*Ame* & le *Corps* à la place de ces deux Pendules; leur accord peut arriver par l'une de ces trois maniéres. La voye d'*influence* eſt celle de la Philoſophie vulgaire; mais comme l'on ne ſauroit concevoir des particules matérielles qui puiſſent paſſer d'une de ces Subſtances dans l'autre, il faut abandonner ce ſentiment. La voye de l'*aſſiſtance* continuelle du Créateur eſt celle du Syſtême des Cauſes occaſionnelles; mais je tiens que c'eſt faire intervenir *Deus ex Machinâ*, dans une choſe naturelle & ordinaire, où ſelon la Raiſon il ne doit concourir, que de la maniére qu'il concourt à toutes les autres choſes naturelles. Ainſi il ne reſte que mon Hypothèſe, c'eſt-à-dire, que la voye de l'*Harmonie*. Dieu a fait dès le commencement chacune de ces deux Subſtances de telle nature, qu'en ne ſuivant que ſes pro-

propres loix, qu'elle a reçues avec ſon être, elle s'accorde pourtant avec l'autre, tout comme s'il y avoit une influence mutuelle, ou comme ſi Dieu y mettoit toujours la main au-delà de ſon concours général. Après cela je n'ai pas beſoin de rien prouver, à moins qu'on ne veuille exiger que je prouve que Dieu eſt aſſez habile, pour ſe ſervir de cet artifice prévenant, dont nous voyons même des échantillons parmi les hommes. Or ſuppoſé qu'il le puiſſe, vous voyez bien que cette voye eſt la plus belle & la plus digne de lui. Vous avez ſoupçonné que mon explication ſeroit oppoſée à l'idée ſi différente que nous avons de l'Eſprit & du Corps; mais vous voyez bien préſentement que perſonne n'a mieux établi leur indépendance. Car tandis qu'on a été obligé d'expliquer leur communication par une maniére de miracle, on a toujours donné lieu à bien des gens de craindre que la diſtinction entre le Corps & l'Ame ne fût pas auſſi réelle qu'on le croit, puiſque pour la ſoutenir il faut aller ſi loin. Je ne ſerai point fâché de ſonder les perſonnes éclairées, ſur les penſées que je viens de vous expliquer.

TROI-

TROISIEME ECLAIRCISSEMENT *ſur le Syſtême de la Communication des Subſtances*, &c. *

QUelques Amis ſavans & pénétrans, ayant conſidéré ma nouvelle Hypothèſe ſur la grande Queſtion de l'*Union de l'Ame & du Corps*, & l'ayant trouvée de conſéquence, m'ont prié de donner quelques Eclairciſſemens ſur les difficultés qu'on avoit faites, & qui venoient de ce qu'on ne l'avoit pas bien entendue. J'ai cru qu'on pourroit rendre la choſe intelligible à toute ſorte d'eſprit, par la comparaiſon ſuivante.

Figurez-vous deux Horloges ou deux Montres, qui s'accordent parfaitement. Or cela ſe peut faire de *trois façons*. La premiére conſiſte dans l'influence mutuelle d'une Horloge ſur l'autre : la ſeconde dans le ſoin d'un Homme qui y prend garde ; la troiſiéme dans leur propre exactitude. *La premiére façon*, qui eſt celle

* Pris du *Journal des Sçavans* du 19. Novembre 1696.

celle de l'*Influence*, a été expérimentée par feu Mr. *Huygens* à son grand étonnement. Il avoit deux grandes Pendules attachées à une même pièce de bois : les battemens continuels de ces Pendules avoient communiqué des tremblemens semblables aux particules du bois ; mais ces battemens divers ne pouvant pas bien subsister dans leur ordre & sans s'entr'empêcher, à moins que les Pendules ne s'accordassent, il arrivoit par une espèce de merveille, que lorsqu'on avoit même troublé leurs battemens tout exprès, elles retournoient bientôt à battre ensemble, à peu près comme deux cordes qui sont à l'unisson.

La seconde maniére de faire toujours accorder deux Horloges, bien que mauvaises, pourra être d'y faire toujours prendre garde par un habile Ouvrier, qui les mette d'accord à tous momens ; & c'est ce que j'appelle la voye de l'*Assistance*.

Enfin, *la troisième maniére* sera de faire d'abord ces deux Pendules avec tant d'art & de justesse, qu'on se puisse assûrer de leur accord dans la suite ; & c'est la voye du *consentement préétabli*.

Mettez maintenant l'*Ame* & le *Corps* à la place de ces deux Horloges. Leur accord ou leur sympathie arrivera aussi par l'une

l'une de ces trois façons. *La voye de l'Influence*, eſt celle de la Philoſophie vulgaire ; mais comme on ne ſauroit concevoir des particules matérielles, ni des eſpèces ou des qualités immatérielles, qui puiſſent paſſer de l'une de ces Subſtances dans l'autre, on eſt obligé d'abandonner ce ſentiment. *La voye de l'Aſſiſtance* eſt celle du Syſtême des Cauſes occaſionnelles ; mais je tiens que c'eſt faire venir *Deum ex Machina*, dans une choſe naturelle & ordinaire, où, ſelon la Raiſon, il ne doit intervenir que de la maniére qu'il concourt à toutes les autres choſes de la Nature. Ainſi, il ne reſte que mon Hypothèſe, c'eſt-à-dire, que *la voye de l'Harmonie préétablie* par un artifice divin prévenant, lequel dès le commencement a formé chacune de ces Subſtances d'une maniére ſi parfaite, & réglée avec tant d'exactitude, qu'en ne ſuivant que ſes propres loix, qu'elle a reçues avec ſon être, elle s'accorde pourtant avec l'autre ; tout comme s'il y avoit une influence mutuelle, ou comme ſi Dieu y mettoit toujours la main au-delà de ſon concours général.

Après cela je ne crois pas que j'aye beſoin de rien prouver, ſi ce n'eſt qu'on veuil-

veuille que je prouve, que Dieu à tout ce qu'il faut pour ſe ſervir de cet artifice prévenant, dont nous voyons même des échantillons parmi les hommes, à meſure qu'ils ſont habiles gens. Et ſuppoſé qu'il le puiſſe; on voit bien que c'eſt la plus belle voye & la plus digne de lui. Il eſt vrai que j'en ai encore d'autres preuves; mais elles ſont plus profondes, & il n'eſt pas néceſſaire de les alléguer ici.

LETTRE *à l'Auteur de l'Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans: contenant un* Eclairciſſement *des* Difficultez *que* Mr. *Bayle a trouvées dans le* Syſtême nouveau de l'Union de l'Ame & du Corps *.

JE prends la liberté, Monſieur, de vous envoyer cet Eclairciſſement ſur les difficultez que Mr. *Bayle* a trouvées dans l'Hypothèſe, que j'ai propoſée pour expliquer l'Union de l'Ame du Corps. Rien

* Cette Lettre avoit déja été imprimée dans l'*Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans*, Juillet 1698. *pag.* 329. *& ſuiv.*

Rien n'eſt plus obligeant, que la maniére dont il en a uſé à mon égard ; & je me tiens honoré des objections qu'il a miſes dans ſon excellent Dictionnaire, à l'Article de RORARIUS. D'ailleurs un Eſprit auſſi grand & auſſi profond que le ſien, n'en ſauroit faire ſans inſtruire ; & je tâcherai de profiter des lumiéres qu'il a repandues ſur ces matiéres dans cet endroit, auſſi-bien que dans pluſieurs autres de ſon Ouvrage. Il ne rejette pas ce que j'avois dit de la conſervation de l'Ame, & même de l'Animal ; mais il ne paroît pas encore ſatisfait de la maniére dont j'ai prétendu expliquer l'Union & le commerce de l'Ame & du Corps, dans le Journal des Sçavans du 27. Juin & du 4. Juillet 1695. & dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans, Février 1696. pag. 274. 275.

Voici ſes paroles qui ſemblent marquer en quoi il a trouvé de la difficulté : *Je ne ſaurois comprendre*, dit-il, *l'enchaînement d'actions internes & ſpontanées qui feroit que l'Ame d'un Chien ſentiroit de la douleur, immédiatement après avoir ſenti de la joye, quand même elle ſeroit ſeule dans l'Univers.* Je réponds, que lorſque j'ai dit que l'Ame, quand il n'y auroit que Dieu & elle au Monde, ſentiroit tout ce qu'elle

le ſent maintenant, je n'ai fait qu'employer une fiction, en ſuppoſant ce qui ne ſauroit arriver naturellement, pour marquer que les ſentimens de l'Ame ne ſont qu'une ſuite de ce qui eſt déja en elle. Je ne ſai ſi la preuve de l'incompréhenſibilité, que Mr. *Bayle* trouve dans cet enchaînement, doit être ſeulement cherchée dans ce qu'il dit plus bas, ou s'il l'a voulu inſinuer dès à préſent par l'exemple du paſſage ſpontanée de la joye à la douleur : peut-être en voulant donner à entendre, que ce paſſage eſt contraire à l'Axiome qui nous enſeigne, qu'une choſe demeure toujours dans l'état où elle eſt une fois, ſi rien ne ſurvient qui l'oblige de changer : & qu'ainſi l'Animal ayant une fois de la joye, en aura toujours, s'il eſt ſeul, ou ſi rien d'extérieur ne le fait paſſer à la douleur. En tout cas, je demeure d'accord de l'Axiome, & même je prétends qu'il m'eſt favorable, comme en effet c'eſt un de mes fondemens. N'eſt-il pas vrai que de cet Axiome nous concluons, non-ſeulement qu'un Corps qui eſt en repos, ſera toujours en repos ; mais auſſi qu'un Corps qui eſt en mouvement, gardera toujours ce mouvement ou ce changement, c'eſt à-dire la même vîteſſe

& la même direction, ſi rien ne ſurvient qui l'empêche ? Ainſi une choſe ne demeure pas ſeulement autant qu'il dépend d'elle dans l'état où elle eſt, mais auſſi quand c'eſt un état de changement, elle continue à changer, ſuivant toujours une même loi. Or c'eſt, ſelon moi, la nature de la Subſtance créée, de changer continuellement ſuivant un certain ordre, qui la conduit *ſpontanément* (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce mot) par tous les états qui lui arriveront ; de telle ſorte que celui qui voit tout, voit dans ſon état préſent tous ces états paſſez & à venir. Et cette loi de l'ordre qui fait l'individualité de chaque Subſtance particuliére, a un rapport exact à ce qui arrive dans toute autre Subſtance, & dans l'Univers tout entier. Peut-être que je n'avance rien de trop hardi, ſi je dis, que je peux démontrer tout cela ; mais à préſent il ne s'agit que de le ſoutenir comme une Hypothèſe poſſible, & propre à expliquer les Phénomênes. Or de cette maniére la loi du changement de la Subſtance de l'Animal le porte de la joye à la douleur, dans le moment qu'il ſe fait une ſolution de continu dans ſon Corps, parce que la loi de la Subſtance indiviſible de cet

Ani-

Animal, eſt de repréſenter ce qui ſe fait dans ſon Corps de la maniére que nous l'expérimentons, & même de repréſenter en quelque façon, & par rapport à ce Corps, tout ce qui ſe fait dans le monde: les Unitez de Subſtance n'étant autre choſe, que des différentes concentrations de l'Univers repréſenté ſelon les différens points de vûe qui les diſtinguent.

Monſieur *Bayle* continue: *Je comprens pourquoi un Chien paſſe immédiatement du plaiſir à la douleur, lorsqu'étant bien affamé, & mangeant du pain, on lui donne un coup de bâton.* Je ne ſai ſi on le comprend aſſez bien. Perſonne ne connoît mieux que Mr. *Bayle* même, que c'eſt en cela que conſiſte la grande difficulté qu'il y a d'expliquer, pourquoi ce qui ſe paſſe dans le Corps fait du changement dans l'Ame; & que c'eſt ce qui a forcé les défenſeurs des Cauſes occaſionnelles de recourir au ſoin que Dieu doit prendre, de repréſenter continuellement à l'Ame les changemens qui ſe font dans ſon Corps: au lieu que je crois que c'eſt la nature même, que Dieu lui a donnée, de ſe repréſenter en vertu de ſes propres loix, ce qui ſe paſſe dans les organes. Il continue. *Mais*

Mais que ſon Ame ſoit conſtruite de telle façon, qu'au moment qu'il eſt frappé il ſentiroit de la douleur, quand même on ne le frapperoit pas, quand même il continueroit de manger du pain ſans trouble & ſans empêchement; c'eſt ce que je ne ſaurois comprendre. Je ne me ſouviens pas auſſi de l'avoir dit, & on ne le peut dire que par une fiction métaphyſique, comme lorsqu'on ſuppoſé que Dieu anéantit quelque corps pour faire du vuide; l'un & l'autre étant également contraire à l'ordre des choſes. Car puisque la nature de l'Ame a été faite d'abord d'une maniére propre à ſe repréſenter ſucceſſivement les changemens de la matiére, le cas qu'on ſuppoſe ne ſauroit arriver dans l'ordre naturel. Dieu pouvoit donner à chaque Subſtance ſes Phénomênes indépendans de ceux des autres, mais de cette maniére il auroit fait, pour ainſi dire, autant de Mondes ſans connéxion, qu'il y a de Subſtances; à-peu-près comme on dit, que quand on ſonge, on eſt dans ſon monde à part, & qu'on entre dans le monde commun quand on s'éveille. Ce n'eſt pas que les ſonges mêmes ne ſe rapportent aux organes & au reſte des Corps, mais d'une maniére

niére moins diſtincte. Continuons avec Mr. *Bayle*.

Je trouve auſſi, dit-il, *fort incompatible la ſpontanéité de cette Ame avec les ſentimens de douleur, & en général avec toutes les perceptions qui lui déplaiſent.* Cette incompréhenſibilité ſeroit certaine, ſi ſpontanée & volontraire étoit la même choſe. Tout volontaire eſt ſpontanée; mais il y a des actions ſpontanées qui ſont ſans élection, & par conſéquent qui ne ſont point volontaires. Il ne dépend pas de l'Ame de ſe donner toujours les ſentimens qui lui plaiſent, puiſque les ſentimens qu'elle aura, ont une dépendance de ceux qu'elle a eus. Monſieur *Bayle* pourſuit:

D'ailleurs la raiſon pourquoi cet habile homme ne goûte point le Syſtême Cartéſien, me paroît être une fauſſe ſuppoſition: car on ne peut pas dire que le Syſtême des Cauſes occaſionnelles faſſe intervenir l'action de Dieu par miracle, (Deum ex Machina) *dans la dépendance réciproque du Corps & de l'Ame; car comme Dieu n'intervient que ſuivant les loix générales, il n'agit point là extraordinairement.* Ce n'eſt pas par cette ſeule raiſon que je ne goûte pas le Syſtême Cartéſien, & quand on conſidére un peu

le mien, on voit bien que je trouve en lui-même ce qui me porte à l'embraſſer. D'ailleurs quand l'Hypothèſe des Cauſes occaſionnelles n'auroit point beſoin de miracle, il me ſemble que la mienne ne laiſſeroit pas d'avoir d'autres avantages. J'ai dit qu'on peut imaginer trois Syſtêmes pour expliquer le commerce qu'on trouve entre l'Ame & le Corps, ſavoir: 1. Le Syſtême de l'influence de l'un ſur l'autre, qui eſt celui des Ecoles, pris dans le ſens vulgaire, que je crois impoſſible, après les Cartéſiens: 2. Celui d'un ſurveillant perpétuel, qui repréſente dans l'un ce qui ſe paſſe dans l'autre, à-peu-près comme ſi un homme étoit chargé d'accorder toujours deux méchantes Horloges, qui d'elles-mêmes ne ſeroient point capables de s'accorder, & c'eſt le Syſtême des Cauſes occaſionnelles: & 3. celui de l'accord naturel de deux Subſtances, tel qu'il ſeroit entre deux Horloges bien exactes; & c'eſt ce que je trouve auſſi poſſible que le Syſtême du ſurveillant, & plus digne de l'Auteur de ces Subſtances, Horloges, ou Automates. Cependant voyons ſi le Syſtême des Cauſes occaſionnelles ne ſuppoſe point en effet un miracle perpétuel. On dit ici que non, parce

que

que Dieu n'agiroit ſuivant ce Syſtême, que par des Loix générales. Je l'accorde, mais à mon avis cela ne ſuffit pas pour lever les miracles: ſi Dieu en faiſoit continuellement, ils ne laiſſeroient pas d'être des miracles, en prenant ce mot non pas populairement pour une choſe rare & merveilleuſe; mais phyloſophiquement pour ce qui paſſe les forces des Créatures. Il ne ſuffit pas de dire que Dieu a fait une loi générale; car outre le Decret, il faut encore un moyen naturel de l'exécuter; c'eſt-à-dire, il faut que ce qui ſe fait, ſe puiſſe expliquer par la nature que Dieu donne aux choſes. Les Loix de la Nature ne ſont pas ſi arbitraires & ſi indifférentes, que pluſieurs s'imaginent. Si Dieu décretoit (par exemple) que tous les Corps auroient une tendance en ligne circulaire, & que les rayons des cercles ſeroient proportionnels aux grandeurs des Corps; il faudroit dire, qu'il y a un moyen d'exécuter cela par des Loix plus ſimples, ou bien il faudra avouer que Dieu l'exécutera miraculeuſement, ou du moins par des Anges chargez exprès de ce ſoin, à-peu-près comme ceux qu'on donnoit autrefois aux Sphères céleſtes. Il en ſeroit de même ſi quelqu'un diſoit, que Dieu a

donné aux Corps des gravitez naturelles & primitives, par leſquelles chacun tendroit au centre de ſon Globe, ſans être pouſſé par d'autres Corps ; car à mon avis ce Syſtême auroit beſoin d'un miracle perpétuel, ou du moins de l'aſſiſtance des Anges.

La vertu interne & active communiquée aux formes des Corps connoît-elle la ſuite d'actions qu'elle doit produire? Nullement; car nous ſavons par expérience, que nous ignorons que nous aurons dans une heure telles ou telles perceptions. Je réponds, que cette vertu, ou plutôt cette Ame ou Forme ne les connoît pas diſtinctement, mais qu'elle les ſent confuſément. Il y a en chaque Subſtance des traces de tout ce qui lui eſt arrivé, & de tout ce qui lui arrivera. Mais cette multitude infinie de perceptions nous empêche de les diſtinguer; comme lorsque j'entends un grand bruit confus de tout un Peuple, je ne diſtingue point une voix de l'autre.

Il faudroit donc que les Formes fuſſent dirigées par quelque Principe externe dans la production de leurs actes ; cela ne ſeroit-il pas le Deus ex Machina, *tout de même que dans le Syſtême des Cauſes occaſionnelles?* La réponſe précédente fait ceſſer cette conſé-

conſéquence. Au contraire, l'état préſent de chaque Subſtance eſt une ſuite naturelle de ſon état précédent; mais il n'y a qu'une Intelligence infinie qui puiſſe voir cette ſuite, car elle enveloppe l'Univers, dans les Ames auſſi-bien que dans chaque portion de la Matiére.

Monſieur *Bayle* conclut par ces paroles: *Enfin, comme il ſuppoſe avec beaucoup de raiſon, que toutes les Ames ſont ſimples & indiviſibles, on ne ſauroit comprendre qu'elles puiſſent être comparées à une Pendule, c'eſt-à-dire que par leur conſtitution originale elles puiſſent diverſifier leurs opérations, en ſe ſervant de l'activité ſpontanée qu'elles recevroient de leur Créateur. On conçoit clairement qu'un Etre ſimple agira toujours uniformement, ſi aucune cauſe étrangére ne le détourne. S'il étoit compoſé de pluſieurs pièces, comme une Machine, il agiroit diverſement, parce que l'activité particuliére de chaque pièce pourroit changer à tout moment le cours de celle des autres; mais dans une Subſtance unique où trouverez-vous la cauſe du changement d'opération?* Je trouve que cette objection eſt digne de Mr. *Bayle*, & qu'elle eſt de celles qui méritent le plus d'être éclaircies. Mais auſſi je crois que ſi je n'y

avois point pourvu d'abord mon Syſtême ne mériteroit pas d'être examiné. Je n'ai comparé l'Ame avec une Pendule, qu'à l'égard de l'exactitude réglée des changemens, qui n'eſt même qu'imparfaite dans les meilleures Horloges, mais qui eſt parfaite dans les Ouvrages de Dieu ; & on peut dire que l'Ame eſt un Automate immatériel des plus juſtes. Quand il eſt dit, qu'un Etre ſimple agira toujours uniformement, il y a quelque diſtinction à faire : ſi *agir uniformement* eſt ſuivre perpétuellement une même loi d'ordre ou de continuation, comme dans un certain rang ou ſuite de nombres, j'avoue que de ſoi tout Etre ſimple, & même tout Etre compoſé agit uniformement ; mais ſi *uniformement* veut dire ſemblablement, je ne l'accorde point. Pour expliquer la différence de ces ſens, par un exemple : un mouvement en ligne parabolique eſt uniforme dans le premier ſens ; mais il ne l'eſt pas dans le ſecond, les portions de la ligne parabolique n'étant pas ſemblables entre elles, comme celles de la ligne droite. Il eſt vrai, (pour le dire en paſſant) qu'un Corps ſimple laiſſé à ſoi, ne décrit que des lignes droites, ſi on ne parle que du centre qui repréſente le mouvement

de ce Corps tout entier; mais puisqu'un Corps simple & roide ayant reçu une fois une turbination, ou circulation à l'entour de son centre, la retient du même sens & avec la même vîtesse; il s'ensuit qu'un Corps laissé à soi peut décrire des lignes circulaires par ses points éloignez du centre, quand le centre est en répos; & même *certaines quadratrices*, quand ce centre est en mouvement, qui auront l'ordonnée, composée de la droite parcourue par le centre, & du sinus droit, dont le verse est l'abscisse, l'aire étant à la circonférence, comme cette droite est à une droite donnée. Il faut considérer aussi que l'Ame, toute simple qu'elle est, a toujours un sentiment composé de plusieurs perceptions à la fois; ce qui opére autant pour notre but, que si elle étoit composée de pièces, comme une Machine. Car chaque perception précédente à de l'influence sur les suivantes, conformément à une loi d'ordre qui est dans les perceptions comme dans les mouvemens. Aussi la plûpart des Philosophes depuis plusieurs siècles, qui donnent des pensées aux Ames & aux Anges, qu'ils croyent destituez de tout Corps, (pour ne rien dire des Intelligences d'Aristote) admet-

tent un changement ſpontanée dans un Etre ſimple. J'ajoute, que les perceptions qui ſe trouvent enſemble dans une même Ame en même tems, enveloppant une multitude véritablement infinie de petits ſentimens indiſtinguables, que la ſuite doit developper, il ne faut point s'étonner de la varieté infinie de ce qui en doit réſulter avec le tems. Tout cela n'eſt qu'une conſéquence de la Nature repréſentative de l'Ame, qui doit exprimer ce qui ſe paſſe, & même ce qui ſe paſſera dans ſon Corps, & en quelque façon dans tous les autres, par la connéxion ou correſpondance de toutes les parties du Monde. Il auroit peut-être ſuffi de dire, que Dieu ayant fait des Automates corporels, en pourroit bien avoir fait auſſi d'immatériels qui repréſentent les premiers; mais on a cru, qu'il ſeroit bon de s'étendre un peu davantage.

Au reſte, j'ai lu avec plaiſir ce que Mr. *Bayle* dit dans l'Article de ZE'NON. Il pourra peut-être s'appercevoir, que ce qu'on en peut tirer s'accorde mieux avec mon Syſtême, qu'avec tout autre; car ce qu'il y a de réel dans l'Etendue & dans le Mouvement, ne conſiſte que dans le fondement de l'ordre & de la ſuite réglée

des

des Phénomênes & perceptions. Auſſi tant les Académiciens & Sceptiques, que ceux qui leur ont voulu répondre, ne ſemblent s'être embarraſſez principalement, que parce qu'ils cherchoient une plus grande réalité dans les choſes ſenſibles hors de nous, que celle de Phénomênes réglez. Nous concevons *l'Etendue*, en concevant un ordre dans les coxéiſtences; mais nous ne devons pas la concevoir, non plus que l'Eſpace, à la façon d'une Subſtance. C'eſt comme *le Tems*, qui ne préſente à l'eſprit qu'un ordre dans les changemens. Et quant au *Mouvement*, ce qu'il y a de réel, eſt *la force* ou la puiſſance, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a dans l'état préſent, qui porte avec ſoi un changement pour l'avenir. Le reſte n'eſt que Phénomênes & rapports. La conſidération de ce Syſtême fait voir auſſi que, lorſqu'on entre dans le fond des choſes, on remarque plus de raiſon qu'on ne croyoit, dans la plûpart des Sectes des Philoſophes. Le peu de réalité ſubſtantielle des choſes ſenſibles, des Sceptiques; la réduction de tout aux harmonies, ou nombres, idées & perceptions des Pythagoriſtes & Platoniciens; l'un & même en tout de Parménide & de Plotin, ſans aucun Spinoziſme; la connéxion

Stoïcienne, compatible avec la ſpontanéité des autres ; la Philoſophie vitale des Cabaliſtes & Hermétiques, qui mettent du ſentiment par-tout ; les Formes & Entélechies d'Ariſtote & des Scholaſtiques ; & cependant l'explication mécanique de tous les Phénomènes particuliers ſelon Démocrite & les Modernes, &c. ſe trouvent réunies comme dans un centre de perſpective, d'où l'objet (embrouillé en regardant de tout autre endroit) fait voir ſa régularité & la convenance de ſes parties. On a manqué par un eſprit de Secte, en ſe bornant par la rejection des autres. Les Philoſophes formaliſtes blâment les matériels ou corpuſculaires ; & *vice verſa*. On donne mal des limites à la diviſion & ſubtilité, auſſi-bien qu'à la richeſſe & beauté de la Nature, lorſqu'on met des Atomes & du Vuide, lorſqu'on ſe figure certains premiers Elémens (tels même que les Cartéſiens) au lieu des véritables Unitez, & lorſqu'on ne reconnoît pas l'Infini en tout, & l'exacte expreſſion du plus grand dans le plus petit ; jointe à la tendance de chacun à ſe développer dans un ordre parfait ; ce qui eſt le plus admirable & le plus bel effet du

Sou-

Souverain Principe, dont la Sageſſe ne laiſſeroit rien à deſirer de meilleur à ceux qui en pourroient entendre l'œconomie.

REPLIQUE DE Mr. LEIBNIZ

Aux Réflexions contenues dans la seconde Edition du Dictionnaire Critique *de* Mr. BAYLE, *Article* ROBARIUS, *sur le Système de l'*Harmonie préétablie.

J'Avois fait inférer dans le Journal des Sçavans de Paris (*Juin* & *Juillet* 1695.) quelques Eſſais, ſur un Syſtême nouveau, qui me paroiſſoient propres à expliquer l'union de l'Ame & du Corps ; où au lieu de la voye de l'*influence* des Ecoles, & de la voye de l'*aſſiſtance* des Carteſiens, j'avois employé la voye de l'*Harmonie préétablie*. Mr. *Bayle*, qui ſait donner aux méditations les plus abſtraites l'agrément, dont elles ont beſoin pour attirer l'attention du Lecteur, & qui les approfondit en même tems, en les mettant

dans leur jour, avoit bien voulu ſe donner la peine d'enrichir ce Syſtême, par ſes Réflexions inſérées dans ſon Dictionnaire, Article RORARIUS; mais comme il y rapportoit en même tems des difficultez, qu'il jugeoit avoir beſoin d'être éclaircies, j'avois tâché d'y ſatisfaire dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans, *Juillet* 1698. Mr. *Bayle* vient d'y repliquer, dans la ſeconde Edition de ſon Dictionnaire, au même Article de *Rorarius* (*). Il a l'honnêteté de dire, que mes *Réponſes ont mieux développé le ſujet*: & que ſi la *poſſibilité* de l'Hypothèſe de l'*Harmonie préétablie* étoit bien avérée, il ne feroit point difficulté de la *préférer* à l'Hypothèſe Cartéſienne; parce que la premiére *donne une haute idée de l'Auteur des choſes*, & *éloigne* (dans le cours ordinaire de la Nature) *toute notion de conduite miraculeuſe*. Cependant il lui paroît difficile encore de concevoir, que cette Harmonie préétablie ſoit *poſſible*; & pour le faire voir, il commence par quelque choſe de plus facile que cela, à ſon avis, & qu'on trouve pourtant peu faiſable. C'eſt qu'il compare cette Hypothèſe avec la ſuppoſition d'un

(*) Remarque L. pag. 2610.

d'un *Vaiſſeau*, qui ſans être dirigé de perſonne, va ſe rendre de ſoi-même au Port deſiré. Il dit là-deſſus, qu'on *conviendra que l'infinité de Dieu n'eſt pas trop grande, pour communiquer à un Vaiſſeau une telle faculté* : il ne prononce point abſolument ſur l'impoſſibilité de la choſe, il juge pourtant, que d'autres la croiront ; car *vous direz même* (ajoute-t-il) *que la Nature du Vaiſſeau n'eſt pas capable de recevoir de Dieu cette faculté-là.* Peut-être qu'il a jugé que, ſelon l'Hypothèſe en queſtion, il faudroit ſuppoſer que Dieu a donné au Vaiſſeau, pour cet effet, une faculté à la Scholaſtique, comme celle qu'on donne aux Corps peſans dans les Ecoles, pour les mener vers le centre. Si c'eſt ainſi qu'il l'entend, je ſuis le premier à rejetter la ſuppoſition, mais s'il l'entend d'une faculté du Vaiſſeau explicable par les règles de la Mécanique, & par les reſſorts internes, auſſi-bien que par les circonſtances externes ; & s'il rejette néanmoins la ſuppoſition comme impoſſible, je voudrois qu'il eût donné quelque raiſon de ce jugement. Car bien que je n'aye point beſoin de la poſſibilité de quelque choſe qui reſſemble à ce Vaiſſeau, de la maniére que Mr. *Bayle* le ſemble concevoir,

voir, comme je le ferai voir plus bas ; je crois pourtant, qu'à bien conſidérer les choſes, bien loin qu'il y ait de la difficulté là-deſſus à l'égard de Dieu, il ſemble plutôt qu'un Eſprit fini pourroit être aſſez habile pour en venir à bout. Il n'y a point de doute qu'un homme pourroit faire une Machine, capable de ſe promener durant quelque tems par une Ville, & de ſe tourner juſtement aux coins de certaines rues. Un Eſprit incomparablement plus parfait, quoique borné, pourroit auſſi prévoir & éviter un nombre incomparablement plus grand d'obſtacles. Ce qui eſt ſi vrai, que ſi ce Monde, ſelon l'Hypothèſe de quelques-uns, n'étoit qu'un compoſé d'un nombre fini d'Atomes, qui ſe remuaſſent ſuivant les loix de la Mécanique: il eſt ſûr, qu'un Eſprit fini pourroit être aſſez relevé, pour comprendre & prévoir démonſtrativement, tout ce qui y doit arriver dans un tems déterminé; de ſorte que cet Eſprit pourroit non-ſeulement fabriquer un Vaiſſeau, capable d'aller tout ſeul à un Port nommé, en lui donnant d'abord le tour, la direction, & les reſſorts qu'il faut, mais il pourroit encore former un Corps capable de contrefaire un homme. Car il n'y a que du

plus

plus & du moins, qui ne changent rien dans le Païs des poſſibilitez : & quelque grande que ſoit la multitude des fonctions d'une Machine, la puiſſance & l'artifice de l'Ouvrier peuvent croître à proportion; de ſorte que n'en point voir la poſſibilité, ſeroit ne pas aſſez conſidérer les degrés des choſes. Il eſt vrai que le Monde n'eſt pas un compoſé d'un nombre fini d'Atomes, mais une Machine compoſée, dans chacune de ſes parties, d'un nombre véritablement infini de reſſorts ; mais il eſt vrai auſſi, que celui qui l'a faite, & qui la gouverne, eſt d'une perfection encore plus infinie ; puiſqu'elle va à une infinité de Mondes poſſibles, dont il a choiſi celui qui lui a plu. Cependant pour revenir aux Eſprits bornez, on peut juger par de petits échantillons, qui ſe trouvent quelquefois parmi nous, où peuvent aller ceux, que nous ne connoiſſons pas. Il y a, par exemple, des hommes capables de faire promptement des grands calculs d'Arithmétique, par la ſeule penſée. Mr. *de Monconis* fait mention d'un tel homme qui étoit de ſon tems en Italie ; & il y en a un aujourd'hui en Suède, qui n'a pas même appris l'Arithmétique ordinaire, & que je voudrois qu'on ne négligeât point

de

de bien tâter ſur ſa maniére de procéder. Car qu'eſt-ce que l'Homme, quelque excellent qu'il puiſſe être, au prix de tant de Créatures poſſibles & même exiſtantes, telles que les Anges, ou Génies, qui nous pourroient ſurpaſſer en toute ſorte de compréhenſions & de raiſonnemens, incomparablement plus que ces merveilleux poſſeſſeurs d'une Arithmétique naturelle, nous ſurpaſſent en matiére de nombres? J'avoue que le Vulgaire n'entre point dans ces conſidérations: on l'étourdit par des objections, où il faut penſer à ce qui n'eſt pas ordinaire, ou même qui eſt ſans exemple parmi nous; mais quand on penſe à la grandeur & à la variété de l'Univers, on en juge tout autrement. Mr. *Bayle* ſur-tout ne peut point manquer de voir la juſteſſe de ces conſéquences. Il eſt vrai, que mon Hypothèſe n'en dépend point, comme je le montrerai tantôt; mais quand elle en dépendroit, & quand on auroit droit de dire, qu'elle eſt *plus ſurprenante*, que celle des Automates (dont je ferai voir pourtant plus bas, qu'elle ne fait que pouſſer les bons endroits, & ce qu'il y a de ſolide) je ne m'en allarmerois pas, ſuppoſé qu'il n'y ait point d'autre moyen d'expliquer les cho-

choſes conformément aux loix de la Nature. Car il ne faut point ſe régler en ces matiéres ſur les notions populaires, au préjudice des conſéquences certaines. D'ailleurs, ce n'eſt pas dans le merveilleux de la ſuppoſition que conſiſte ce qu'un Philoſophe doit objecter aux Automates; mais dans le défaut des principes, puiſqu'il faut par-tout des *Entélechies*; & c'eſt avoir une petite idée de l'Auteur de la Nature (qui multiplie, autant qu'il ſe peut, ſes *petits Mondes*, ou ſes *miroirs actifs indiviſibles*,) que de n'en donner qu'aux Corps humains. Il eſt même impoſſible qu'il n'y en ait partout.

Juſqu'ici nous n'avons parlé que de ce que peut une Subſtance bornée, mais à l'égard de Dieu, c'eſt bien autre choſe; & bien loin que ce qui a paru *impoſſible* d'abord, le ſoit en effet, il faut dire plutôt qu'il eſt impoſſible que Dieu en uſe autrement, étant, comme il eſt, infiniment puiſſant & ſage, & gardant en tout l'ordre & l'harmonie, autant qu'il eſt poſſible. Mais, qui plus eſt, ce qui paroît ſi étrange quand on le conſidére détaché, eſt une conſéquence certaine de la conſtitution des choſes; de ſorte que le merveil-

veilleux universel fait cesser, & absorbe, pour ainsi dire, le merveilleux particulier, puisqu'il en rend raison. Car tout est tellement réglé & lié, que ces Machines de la Nature, qui ne manquent point, qu'on compare à des *Vaisseaux*, & qui iroient au Port d'eux-mêmes, malgré tous les détours & toutes les tempêtes, ne sauroient être jugées plus étranges, qu'une fusée qui coule le long d'une corde, ou qu'une liqueur qui court dans un Canal. De plus, les Corps n'étant pas des *Atomes*, mais étant divisibles & divisez même à l'infini, & tout en étant plein: il s'ensuit que le moindre petit Corps reçoit quelque impression du moindre changement de tous les autres, quelque éloignez & petits qu'ils soient, & doit être ainsi un miroir exact de l'Univers; ce qui fait qu'un Esprit assez pénétrant pour cela pourroit à mesure de sa pénétration voir & prévoir dans chaque corpuscule, ce qui se passe & se passera, dans ce corpuscule & au dehors. Ainsi rien n'y arrive, pas même par le choc des Corps environnans, qui ne suive de ce qui est déja interne, & qui en puisse troubler l'ordre. Et cela est encore plus manifeste dans les Substances simples, ou dans les principes actifs

actifs mêmes, que j'appelle des *Entélechies* primitives avec Ariſtote, & que, ſelon moi, rien ne ſauroit troubler. C'eſt pour répondre à une Note marginale de Mr. *Bayle* (1) où il m'objecte, qu'un Corps organique étant *compoſé de pluſieurs Subſtances*, dont *chacune a un principe d'action, réellement diſtinct du principe de chacune des autres*, & *l'action de chaque principe* étant *ſpontanée, cela doit varier à l'infini les effets*; & *le choc des Corps voiſins doit mêler quelque contrainte à la ſpontanéité naturelle de chacun.* Mais il faut conſidérer que c'eſt de tout tems que l'un s'eſt déja accommodé à tout autre, & ſe porte à ce que l'autre éxigera de lui. Ainſi il n'y a de la contrainte dans les Subſtances qu'au dehors, & dans les apparences. Et cela eſt ſi vrai, que le mouvement de quelque point qu'on puiſſe prendre dans le Monde, ſe fait dans une ligne d'une nature déterminée, que ce point a priſe une fois pour toutes, & que rien ne lui fera jamais quitter. Et c'eſt ce que je crois pouvoir dire de plus précis & de plus clair pour des Eſprits Géométriques, quoique ces ſortes de lignes paſſent infiniment celles,

(1) Page 2611, a lettre B.

les, qu'un Eſprit fini peut comprendre. Il eſt vrai que cette ligne ſeroit droite, ſi ce point pouvoit être ſeul dans le Monde ; & que maintenant elle eſt due, en vertu des Loix de Mécanique, au concours de tous les Corps : auſſi eſt-ce par ce concours même, qu'elle eſt *préétablie*. Ainſi j'avoue que la *ſpontanéité* n'eſt pas proprement dans la Maſſe (à moins que de prendre l'Univers tout entier, à qui rien ne réſiſte) ; car ſi ce point pouvoit commencer d'être ſeul, il continueroit, non pas dans la ligne préétablie, mais dans la droite tangente. C'eſt donc proprement dans l'*Entélechie*, (dont ce point eſt le point de vûe) que la ſpontanéité ſe trouve : & au lieu que le point ne peut avoir de ſoi que la tendance dans la droite touchante, parce qu'il n'a point de mémoire, pour ainſi dire, ni de preſſentiment, l'Entélechie exprime la courbe préétablie même ; de ſorte qu'en ce ſens rien n'eſt violent à ſon égard. Ce qui fait voir enfin comment toutes les merveilles du *Vaiſſeau*, qui ſe conduit lui-même au Port, ou de la *Machine* qui fait les fonctions de l'homme ſans intelligence, & je ne ſai combien d'autres fictions qu'on peut objecter encore, & qui font paroître

tre nos ſuppoſitions incroyables lorſqu'on les conſidére comme détachées, ceſſent de faire difficulté ; & comment tout ce qu'on avoit trouvé étrange ſe perd entiérement, lorſqu'on conſidére que les choſes ſont déterminées à ce qu'elles doivent faire. Tout ce que l'ambition, ou autre paſſion fait faire à l'*Ame de Céſar*, eſt auſſi repréſenté dans ſon Corps ; & tous les mouvemens de ces paſſions viennent des impreſſions des objets joints aux mouvemens internes, & le Corps eſt fait en ſorte, que l'Ame ne prend jamais de réſolutions, que les mouvemens du Corps ne s'y accordent, les raiſonnemens mêmes les plus abſtraits y trouvant leur jeu, par le moyen des caractéres, qui les repréſentent à l'imagination. En un mot, tout ſe fait dans le Corps, à l'égard du détail des Phénoménes, comme ſi la mauvaiſe doctrine de ceux qui croyent que l'Ame eſt matérielle, ſuivant Epicure & Hobbes, étoit véritable ; ou comme ſi l'Homme même n'étoit que Corps, ou qu'Automate. Auſſi ont-ils pouſſé juſqu'à l'Homme, ce que les Cartéſiens accordent à l'égard de tous les autres Animaux ; ayant fait voir en effet, que rien ne ſe fait par l'Homme avec toute ſa raiſon,

ſon, qui dans le Corps ne ſoit un jeu d'images, de paſſions & de mouvemens. On s'eſt proſtitué en voulant prouver le contraire, & on a ſeulement préparé matiére de triomphe à l'erreur, en ſe prenant de ce biais. Les Cartéſiens ont fort mal réuſſi, à peu près comme Epicure avec ſa *déclinaiſon des Atomes*, dont Cicéron ſe moque ſi bien lorſqu'ils ont voulu, que l'Ame ne pouvant point donner de mouvement au Corps, en change pourtant la direction; mais ni l'un ni l'autre ne ſe peut & ne ſe doit, & les Matérialiſtes n'ont point beſoin d'y recourir; de ſorte que rien de ce qui paroît au dehors de l'Homme, n'eſt capable de réfuter leur doctrine; ce qui ſuffit pour établir une partie de mon Hypothèſe. Ceux qui montrent aux Cartéſiens, que leur maniére de prouver que les Bêtes ne ſont que des *Automates*, va juſqu'à juſtifier celui qui diroit, que tous les autres hommes, hormis lui, ſont de ſimples Automates auſſi, ont dit juſtement & préciſément ce qu'il me faut pour cette moitié de mon Hypothèſe, qui regarde le Corps. Mais outre les Principes, qui établiſſent les *Monades*, dont les compoſez ne ſont que les réſultats, l'expérience interne refuſe la doctri-

ne

ne Epicurienne : c'eſt la conſcience qui eſt en nous de ce *Moi* qui s'apperçoit des choſes qui ſe paſſent dans le Corps ; & la perception ne pouvant être expliquée par les figures & les mouvemens, établit l'autre moitié de mon Hypothèſe, & nous oblige d'admettre en nous une *Subſtance indiviſible*, qui doit être elle-même la ſource de ſes Phénomênes. De ſorte que, ſuivant cette ſeconde moitié de mon Hypothèſe, tout ſe fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de Corps ; de même que ſelon la premiére, tout ſe fait dans le Corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Outre que j'ai montré ſouvent, que dans les Corps mêmes, quoique le détail des Phénomênes ait des raiſons mécaniques, la derniére analyſe des Loix de Mécanique, & la nature des Subſtances, nous oblige enfin de recourir aux principes actifs indiviſibles ; & que l'ordre admirable, qui s'y trouve, nous fait voir, qu'il y a un Principe univerſel, dont l'intelligence auſſi-bien que la puiſſance eſt ſuprême. Et comme il paroît par ce qu'il y a de bon & de ſolide dans la fauſſe & méchante doctrine d'Epicure, qu'on n'a point beſoin de dire que l'Ame change les tendances, qui ſont dans le

Corps;

Corps: il eſt aiſé de juger auſſi, qu'il n'eſt point néceſſaire non plus, que la maſſe matérielle envoye des penſées à l'Ame par l'influence de je ne ſai quelles eſpèces chimériques; ni que Dieu ſoit toujours l'interprête du Corps auprès de l'Ame, tout auſſi peu qu'il a beſoin d'interpréter les volontez de l'Ame au Corps, l'*Harmonie préétablie* étant un bon truchement de part & d'autre. Ce qui fait voir que ce qu'il y a de bon dans les Hypothèſes d'Epicure & de Platon, des plus grands Matérialiſtes & des plus grands Idéaliſtes ſe réunit ici; & qu'il n'y a plus rien de ſurprenant, que la ſeule ſuréminente perfection du ſouverain Principe, montrée maintenant dans ſon Ouvrage au-délà de tout ce qu'on en a crû juſqu'à préſent. Quelle merveille donc, que tout aille bien & avec juſteſſe; puiſque toutes choſes conſpirent & ſe conduiſent par la main, depuis qu'on ſuppoſe que tout eſt parfaitement bien conçu? Ce ſeroit plutôt la plus grande de toutes les merveilles, ou la plus étrange des abſurditez, ſi ce Vaiſſeau deſtiné à bien aller, ſi cette Machine à qui le chemin a été tracé de tout tems, pouvoit manquer, malgré les meſures que Dieu a priſes. *Il*

ne faut donc pas comparer notre Hypothèse, à l'égard de la masse corporelle, avec un Vaisseau qui se meut soi-même au Port; mais avec ces Bâteaux de trajet, attachez à une corde, qui traversent la Riviére. C'est comme dans les Machines de Théatre, & dans les Feux d'artifice, dont on ne trouve plus la justesse étrange, quand on sait comment tout est conduit; il est vrai qu'on transporte l'admiration de l'Ouvrage à l'Inventeur, tout comme lorsqu'on voit maintenant, que les Planetes n'ont point besoin d'être menées par des Intelligences.

Jusqu'ici nous n'avons presque parlé que des objections qui regardent le Corps ou la Matiére, & il n'y a point non plus d'autre difficulté qu'on ait apportée, que celle du merveilleux (mais beau & reglé, & universel) qui se doit trouver dans les Corps, afin qu'ils s'accordent entr'eux, & avec les Ames; ce qui, à mon avis, doit être pris plutôt pour une preuve, que pour une objection, auprès des personnes qui jugent comme il faut *de la puissance & de l'intelligence de l'Art divin*, pour parler avec Mr. *Bayle*, qui avoue aussi, qu'il ne se peut rien imaginer qui donne une si haute idée de l'intelli-

telligence & de la puiſſance de l'Auteur de toutes choſes. Maintenant il faut venir à l'*Ame*, où Mr. *Bayle* trouve encore des difficultez, après ce que j'avois dit pour réſoudre les premiéres. Il commence par la comparaiſon de cette Ame toute ſeule, & priſe à part, ſans recevoir rien au dehors, avec un *Atome* d'Epicure, environné de Vuide; & en effet, je conſidére les Ames, ou plutôt les *Monades*, comme des *Atomes de Subſtance*, puiſqu'à mon avis, il n'y a point d'*Atomes de matiére* dans la Nature, la moindre parcelle de la Matiére ayant encore des parties. Or l'Atome, tel qu'Epicure l'a imaginé, ayant de la force mouvante, qui lui donne une certaine direction, l'exécutera ſans empêchement & uniformement, ſuppoſé qu'il ne rencontre aucun autre Atome. L'Ame de même, poſée dans cet état, où rien de dehors ne la change, ayant reçu d'abord un ſentiment de plaiſir, il ſemble, ſelon Mr. *Bayle*, qu'elle ſe doit toujours tenir à ce ſentiment. Car lorsque la cauſe totale demeure, l'effet doit toujours demeurer. Que ſi j'objecte, que l'Ame doit être conſidérée comme dans un état de changement, & qu'ainſi la cauſe totale ne demeure point; Mr. *Bayle*

répond, que ce changement doit être ſemblable au changement d'un *Atome*, qui ſe meut continuellement ſur la même ligne (droite) & d'une vîteſſe uniforme. Et quand il accorderoit, dit-il, la métamorphoſe des penſées, pour le moins faudroit-il que le paſſage, que j'établis d'une penſée à l'autre, renfermât quelque raiſon d'affinité. Je demeure d'accord des fondemens de ces objections, & je les employe moi-même, pour expliquer mon Syſtême. L'état de l'*Ame*, comme de l'*Atome*, eſt un état de changement, une tendance: l'Atome tend à changer de lieu, l'Ame à changer de penſée; l'un & l'autre de ſoi change de la maniére la plus ſimple & la plus uniforme, que ſon état permet. D'où vient-il donc, me dira-t-on, qu'il y a tant de ſimplicité dans le changement de l'*Atome*, & tant de variété dans les changemens de l'*Ame*? C'eſt que l'Atome (tel qu'on le ſuppoſe, quoiqu'il n'y ait rien de tel dans la Nature) bien qu'il ait des parties, n'a rien qui cauſe de la variété dans ſa tendance, parce qu'on ſuppoſe, que ces parties ne changent point leurs rapports; au lieu que l'Ame, toute indiviſible qu'elle eſt, renferme une tendance compoſée, c'eſt-à-dire, une multi-

multitude de penſées préſentes, dont chacune tend à un changement particulier, ſuivant ce qu'elle renferme, & qui ſe trouvent en elle tout à la fois, en vertu de ſon rapport eſſentiel à toutes les autres choſes du monde. Auſſi eſt-ce le défaut de ce rapport, qui bannit les Atomes d'Epicure de la Nature. Car il n'y a point de choſe individuelle, qui ne doive exprimer toutes les autres; de ſorte que l'Ame, à l'égard de la variété de ſes *modifications*, doit être comparée avec l'*Univers*, qu'elle repréſente, ſelon ſon *point de vûe*, & même en quelque façon avec Dieu, dont elle repréſente *finiment* l'*infinité*, à cauſe de ſa perception confuſe & imparfaite de l'infini, plutôt qu'avec un *Atome matériel*. Et la raiſon du changement des penſées dans l'Ame, eſt la même que celle du changement des choſes dans l'*Univers* qu'elle repréſente. Car les raiſons de Mécanique, qui ſont développées dans les Corps, ſont réunies, &, pour ainſi dire, concentrées dans les Ames ou *Entélechies*, & y trouvent même leur ſource. Il eſt vrai que toutes les Entélechies ne ſont pas, comme notre Ame, *des Images de Dieu*, n'étant pas toutes faites pour être membres d'une Societé, où

d'un Etat dont il ſoit le Chef; mais elles ſont toujours des *Images de l'Univers*. Ce ſont des *Mondes* en raccourci, à leur mode: des *Simplicitez* fécondes: des *Unitez* de *Subſtance*, mais *virtuellement infinies*, par la multitude de leurs modifications; des centres qui expriment une *circonférence infinie*. Et il eſt néceſſaire qu'elles le ſoyent, comme je l'ai expliqué autrefois dans des Lettres échangées avec Mr. *Arnaud*. Et leur durée ne doit embaraſſer perſonne, non plus que celle des *Atomes* des Gaſſendiſtes. Au reſte, comme Socrate a remarqué dans le *Phedon* de Platon, parlant d'un homme qui ſe gratte, ſouvent du plaiſir à la douleur il n'y a qu'un pas, *extrema gaudii luctus occupat*. De ſorte qu'il ne faut point s'étonner de ce paſſage; il ſemble quelquefois que le plaiſir n'eſt qu'un compoſé de petites perceptions, dont chacune ſeroit une douleur, ſi elle étoit grande.

Mr. *Bayle* reconnoît déja, que j'ai tâché de répondre à une bonne partie de ſes objections: il conſidére auſſi, que dans le Syſtême des Cauſes occaſionnelles, il faut que Dieu ſoit l'exécuteur de ſes propres Loix, au-lieu que dans le nôtre c'eſt l'Ame; mais il objecte que

l'Ame

l'Ame n'a point *d'instrumens pour une semblable entretien*. Je réponds, & j'ai répondu, qu'elle en a : ce sont ses pensées présentes, dont naissent les suivantes ; & on peut dire, qu'en elle, comme partout ailleurs, *le présent est gros de l'avenir*.

Je crois que Mr. *Bayle* demeurera d'accord, & tous les Philosophes avec lui, que nos pensées ne sont jamais simples, & qu'à l'égard de certaines pensées l'Ame a le pouvoir de passer d'elle-même de l'une à l'autre : comme lorsqu'elle va des prémisses à la conclusion, ou de la fin aux moyens. Le Révérend Pere *Malebranche* même demeure d'accord, que l'Ame a des actions internes volontaires. Or quelle raison y a-t-il, pour empêcher que cela n'ait lieu en toutes ses pensées ? C'est peut-être, qu'on a cru que les pensées confuses différent *toto genere* des distinctes, au lieu qu'elles sont seulement moins distinguées, & moins développées, à cause de leur multiplicité. Cela a fait, qu'on a tellement attribué au Corps certains mouvemens, qu'on a raison d'appeller involontaires, qu'on a cru qu'il n'y a rien dans l'Ame qui y réponde ; & on a cru réciproquement, que certaines pen-

ſées abſtraites ne ſont point repréſentées dans le Corps. Mais il y a erreur dans l'un & dans l'autre, comme il arrive ordinairement dans ces ſortes de diſtinctions: parce qu'on n'a pris garde qu'à ce qui paroît le plus. Les plus abſtraites penſées ont beſoin de quelque imagination: & quand on conſidére ce que c'eſt que les penſées confuſes, qui ne manquent jamais d'accompagner les plus diſtinctes que nous puiſſions avoir, on reconnoît qu'elles enveloppent toujours l'infini, & non-ſeulement ce qui ſe paſſe en notre Corps, mais encore par ſon moyen, ce qui arrive ailleurs; & ſervent ainſi bien plus ici à notre but, que cette légion de Subſtances dont parle Mr. *Bayle*, comme d'un inſtrument qui ſembloit néceſſaire aux fonctions que je donne à l'Ame. Il eſt vrai qu'elle a ces légions à ſon ſervice, mais non pas au dedans d'elle-même. C'eſt donc des perceptions préſentes avec la tendance réglée au changement, que ſe forme cette *tablature* de Muſique qui fait ſa leçon. Mais, dit Mr. *Bayle*, *ne faudroit*-il *pas qu*'elle *connût* (diſtinctement) *la ſuite des notes*, *& y penſât* (ainſi) *actuellement*? Je réponds que non: il lui ſuffit de les avoir enveloppées dans ſes penſées

ſées confuſes ; autrement toute *Entélechie* ſeroit Dieu. Car Dieu exprime tout diſtinctement & parfaitement à la fois, poſſible & exiſtant, paſſé, préſent, & futur : il eſt la Source univerſelle de tout, & les *Monades* créées l'imitent autant qu'il eſt poſſible que des Créatures le faſſent ; il les a faites ſources de leurs Phénomènes, qui contiennent des rapports à tout, mais plus ou moins diſtincts, ſelon les degrés de perfection de chacune de ces Subſtances. Où en eſt l'impoſſibilité ? Je voudrois voir quelque Argument poſitif, qui menât à quelque contradiction, ou à l'oppoſition de quelque vérité prouvée. De dire que cela eſt ſurprenant, ce ne ſeroit pas une objection. Au contraire, tous ceux qui reconnoiſſent des Subſtances immatérielles & indiviſibles, leur accordent une multitude de perceptions à la fois, & une *ſpontanéïté* dans leurs raiſonnemens & actes volontaires. De ſorte que je ne fais qu'étendre la *ſpontanéïté* aux penſées confuſes & involontaires, & montrer que leur nature eſt d'envelopper des rapports à tout ce qui eſt au dehors. Comment prouver que cela ne ſe peut, ou qu'il faut néceſſairement que tout ce qui eſt en nous, nous ſoit connu diſtin-

ſtement ? N'eſt-il pas vrai, que nous ne nous ſaurions ſouvenir toujours, même de ce que nous ſavons, & où nous rentrons tout d'un coup, par une petite occaſion de réminiſcence ? Et combien de varietez ne pouvons-nous pas avoir encore dans l'Ame, où il ne nous eſt point permis d'entrer ſi vîte ? Autrement l'Ame ſeroit un Dieu, au lieu qu'il lui ſuffit d'être un petit Monde, qu'on trouve auſſi *imperturbable* que le grand, lorſqu'on conſidére qu'il y a de la ſpontanéïté dans le confus, comme dans le diſtinct. Mais on a raiſon dans un autre ſens d'appeller *perturbations*, avec les Anciens, ou paſſions, ce qui conſiſte dans les penſées confuſes, où il y a de l'involontaire & de l'inconnu ; & c'eſt ce que dans le langage commun, on n'attribue pas mal au combat du Corps & de l'Eſprit, puiſque nos penſées confuſes repréſentent le Corps ou la Chair, & ſont notre imperfection.

Comme j'avois déja donné cette réponſe en Subſtance, que les perceptions confuſes enveloppent tout ce qui eſt au dehors, & renferment des rapports infinis, Mr. *Bayle*, après l'avoir rapportée, ne la réfute pas. Il dit plutôt *que cette ſuppoſition, quand elle ſera bien développée,*

eſt

eſt le vrai moyen de réſoudre toutes les difficultez; & il me fait l'honneur de dire, qu'il eſpére que je réſoudrai ſolidement les ſiennes. Quand il ne l'auroit dit que par honnêteté, je n'aurois pas laiſſé de faire des efforts pour cela, & je crois n'en avoir paſſé aucune: & ſi j'ai laiſſé quelque choſe, ſans tâcher d'y ſatisfaire, il faudra que je n'aye point pû voir en quoi conſiſtoit la difficulté qu'on me vouloit oppoſer; ce qui me donne quelquefois le plus de peine en répondant. J'aurois ſouhaité de voir pourquoi l'on croit, que cette multitude de perceptions, que je ſuppoſe dans une *Subſtance indiviſible*, n'y ſauroit avoir lieu; car je crois que, quand même l'expérience & le ſentiment commun ne nous feroient point reconnoître une grande variété dans notre Ame, il ſeroit permis de la ſuppoſer. Ce ne ſera pas une preuve d'impoſſibilité de dire ſeulement, qu'on ne ſauroit concevoir une telle ou telle choſe, quand on ne marque pas, en quoi elle choque la Raiſon; & quand la difficulté n'eſt que dans l'imagination, ſans qu'il y en ait dans l'entendement.

Il y a du plaiſir d'avoir à faire à un oppoſant auſſi équitable, & auſſi profond

en même tems, que Mr. *Bayle*, qui rend tellement juſtice, qu'il prévient ſouvent les réponſes, comme il a fait en remarquant que, ſelon moi, *la conſtitution primitive de chaque eſprit* étant *différente* de celle *de tout autre*, cela ne doit pas paroître plus extraordinaire, que ce que diſent les *Thomiſtes*, après leur Maître, de la diverſité ſpécifique de toutes les intelligences ſéparées. Je ſuis bien aiſe de me rencontrer encore en cela avec lui, car j'ai allégué quelque part cette même autorité. Il eſt vrai que, ſuivant ma définition de l'*eſpèce*, je n'appelle pas cette différence *ſpécifique*; car comme, ſelon moi, jamais deux invidus ne ſe reſſemblent parfaitement, il faudroit dire que jamais deux invidus ne ſont d'une même eſpèce; ce qui ne ſeroit point parler juſte. Je ſuis fâché, de n'avoir pas encore pu voir les objections de Dom *François Lami*, contenues, à ce que Mr. *Bayle* m'apprend, dans ſon ſecond Traité de *la Connoiſſance de ſoi-même*, (Edit. 1699.) autrement j'y aurois encore dirigé mes réponſes. Mr. *Bayle* m'a voulu épargner, exprès, les objections communes à d'autres Syſtêmes, & c'eſt encore une obligation que je lui ai. Je dirai ſeulement, qu'à l'é-

l'égard de la force donnée aux Créatures, je crois avoir répondu dans le mois de *Septembre* du Journal de *Leipſic*, 1698, à toutes les objections du Mémoire d'un ſavant Homme, contenues dans le même Journal 1697, que Mr. *Bayle* cite à la marge (1): & d'avoir démontré même, que ſans la force *active* dans les Corps, il n'y auroit point de varieté dans les Phénomênes, ce qui vaudroit autant, que s'il n'y avoit rien du tout. Il eſt vrai que ce ſavant Adverſaire a repliqué, (*May* 1699.) mais c'eſt proprement en expliquant ſon ſentiment, & ſans toucher aſſez à mes raiſons contraires: ce qui a fait, qu'il ne ne s'eſt point ſouvenu de répondre à cette démonſtration; d'autant qu'il regardoit la matiére, comme inutile à perſuader & à éclaircir d'avantage, & même comme capable d'altérer la bonne intelligence. J'avoue que c'eſt le deſtin ordinaire des conteſtations mais il y a de l'exception; & ce qui s'eſt paſſé entre Mr. *Bayle* & moi, paroît d'une autre nature. Je tâche toujours de mon côté de prendre des meſures propres à conſerver la modération, & à pouſſer l'éclairciſſement de la choſe, afin que la diſpu-

(1) Page 2610, let. S.

te

te non-ſeulement ne ſoit point nuiſible, mais puiſſe même devenir utile. Je ne ſai ſi j'ai obtenu maintenant ce dernier point; mais quoique je ne puiſſe me flatter de donner une entiére ſatisfaction à un eſprit auſſi pénétrant que celui de Mr. *Bayle*, dans une matiére auſſi difficile que celle dont il s'agit, je ſerai toujours content, s'il trouve que j'ai fait quelque progrès dans une ſi importante recherche.

Je n'ai pu m'empêcher de renouveller le plaiſir, que j'avois eu autrefois, de lire avec une attention particuliére pluſieurs Articles de ſon excellent & riche Dictionnaire; & entre autres ceux qui regardent la Philoſophie, comme les Articles des PAULICIENS, ORIGE'NE, PE'REIRA, RORARIUS, SPINOSA, ZE'NON. J'ai été ſurpris, tout de nouveau, de la fécondité, de la force, & du brillant des penſées. Jamais Académicien, ſans excepter Carnéade, n'aura mieux fait ſentir les difficultez. Mr. *Foucher*, quoique très-habile dans ces méditations, n'y approchoit pas; & moi je trouve que rien au monde n'eſt plus utile pour ſurmonter ces mêmes difficultez. C'eſt ce qui fait que je me plais extrêmement aux objections

tions des perſonnes habiles & modérées ; car je ſens que cela me donne de nouvelles forces, comme dans la fable d'*Antée terraſſé*. Et ce qui me fait parler avec un peu de confiance, c'eſt que ne m'étant fixé qu'après avoir regardé de tous côtez, & bien balancé, je puis peut-être dire ſans vanité : *Omnia percepi, atque animo mecum ante peregi*. Mais les objections me remettent dans les voyes, & m'épargnent bien de la peine : car il n'y en a pas peu de vouloir repaſſer par tous les écarts, pour deviner & prévenir ce que d'autres peuvent trouver à redire ; puiſque les préventions & les inclinations ſont ſi différentes, qu'il y a eu des perſonnes fort pénétrantes, qui ont donné d'abord dans mon Hypothèſe, & ont pris même la peine de la recommander à d'autres. Il y en a eu encore de très-habiles, qui m'ont marqué l'avoir déja eue en effet ; & même quelques autres ont dit, qu'ils entendoient ainſi l'Hypothèſe des *Cauſes occaſionnelles*, & ne la diſtinguoient point de la mienne, dont je ſuis bien aiſe. Mais je ne le ſuis pas moins, lorsque je vois qu'on ſe met à l'examiner comme il faut.

Pour dire quelque choſe ſur les Arti-

cles

cles de Mr. *Bayle*, dont je viens de parler, & dont le ſujet a beaucoup de connéxion avec cette matiére : il ſemble que la raiſon de la permiſſion du Mal vient des *poſſibilitez* éternelles, ſuivant leſquelles, cette maniére d'Univers qui l'admet, & qui a été admiſe à l'exiſtence actuelle, ſe trouve la plus parfaite en ſomme parmi toutes les façons poſſibles. Mais on s'égare, en voulant montrer en détail, avec les Stoïciens, cette utilité du Mal qui relève le Bien, que St. Auguſtin a bien reconnuë en général, & qui, pour ainſi dire, fait reculer pour mieux ſauter; car peut-on entrer dans les particularitez infinies de l'*Harmonie univerſelle*? Cependant s'il falloit choiſir entre deux, ſuivant la Raiſon, je ſerois plutôt pour l'Origéniſte, & jamais pour le Manichéen. Il ne me paroît pas qu'il faille ôter l'action ou la force aux Créatures, ſous prétexte qu'elles créeroient ſi elles produiſoient des modalitez. Car c'eſt Dieu qui conſerve & crée continuellement leurs forces, c'eſt-à-dire une *ſource* de *modifications*, qui eſt dans la Créature, ou bien un état, par lequel on peut juger qu'il y aura changement de modifications; parce que, ſans cela, je trouve, comme

me j'ai dit ci-deſſus l'avoir montré ailleurs, que Dieu ne produiroit rien, & qu'il n'y auroit point de Subſtances hormis la ſienne; ce qui nous rameneroit toutes les abſurditéz du Dieu de *Spinoſa*. Auſſi paroit-il, que l'erreur de cet Auteur ne vient que de ce qu'il a pouſſé les ſuites de la doctrine, qui ôte la force & l'action aux créatures.

Je reconnois que le Tems, l'Etendue, le Mouvement, & le Continu en général, de la maniére qu'on les prend en Mathématique, ne ſont que des choſes idéales; c'eſt-à-dire, qui expriment les poſſibilitez, tout comme ſont les Nombres. Hobbes même a défini l'Eſpace par *Phantaſma exiſtentis*. Mais pour parler plus juſte, l'Etendue eſt l'ordre des *coéxiſtences poſſibles*, comme le Tems eſt l'ordre des *poſſibilitez inconſtantes*, mais qui ont pourtant de la connéxion; de ſorte que ces ordres quadrent non-ſeulement à ce qui eſt actuellement, mais encore à ce qui pourroit être mis à la place, comme les nombres ſont indifférens à tout ce qui peut être *res numerata*. Et quoique dans la Nature il ne ſe trouve jamais de changemens parfaitement uniformes, tels que demande l'idée que les Mathématiques nous

nous donnent du Mouvement, non plus que des figures actuelles, à la rigueur, de la nature de celles que la Géométrie nous enſeigne; néanmoins les Phénoménes actuels de la Nature ſont ménagez & doivent l'être de telle ſorte, qu'il ne ſe rencontre jamais rien, où la loi de la continuité (que j'ai introduite, & dont j'ai fait la premiére mention dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de Mr. *Bayle*) & toutes les autres règles les plus exactes des Mathématiques ſoient violées. Et bien loin de cela, les choſes ne ſauroient être rendues intelligibles que par ces règles, ſeules capables, avec celles de l'*Harmonie*, ou de la perfection, que la véritable Métaphyſique fournit, de nous faire entrer dans les raiſons & vûes de l'Auteur des choſes. La trop grande multitude des compoſitions infinies fait à la vérité que nous nous perdons enfin, & ſommes obligez de nous arrêter dans l'application des règles de la Métaphyſique, auſſi-bien que des Mathématiques, à la Phyſique; cependant jamais ces applications ne trompent, & quand il y a du mécompte après un raiſonnement exact, c'eſt qu'on ne ſauroit aſſez éplucher le fait, & qu'il y a imperfection dans la

supposition. On est même d'autant plus capable d'aller loin dans cette application, qu'on est plus capable de ménager la considération de l'Infini, comme nos dernières méthodes l'ont fait voir. Ainsi quoique les méditations Mathématiques soyent idéales, cela ne diminue rien de leur utilité, parce que les choses actuelles ne sauroient s'écarter de leurs règles; & on peut dire en effet, que c'est en cela que consiste la réalité des Phénomènes, qui les distingue des Songes. Les Mathématiciens cependant n'ont point besoin du tout des discussions Métaphysiques, ni de s'embarrasser de l'existence réelle des *points*, des *indivisibles*, des *infiniment petits*, & des *infinis à la rigueur*. Je l'ai marqué dans ma Réponse à l'endroit des Mémoires de Trevoux, *May* & *Juin* 1701. que Mr. *Bayle* a cité dans l'Article de Zénon (1): & j'ai donné à considérer la même année (2), qu'il suffit aux Mathématiciens, pour la rigueur de leurs démonstrations, de prendre, au lieu des *gran-*

(1) Article de ZENON, *Philosophe Epicurien*, Remarque D.

(2) Voyez les *Mémoires de Trevoux*, Janvier & Février 1702, Edit. de Holl.

grandeurs infiniment petites, d'auſſi petites qu'il en faut, pour montrer que l'erreur eſt moindre, que celle qu'un adverſaire vouloit aſſigner, & par conſéquent qu'on n'en ſauroit aſſigner aucune; de ſorte que quand les infiniment petits *exacts*, qui terminent la diminution des aſſignations, ne ſeroient que comme les racines imaginaires, cela ne nuiroit point au calcul *infinitéſimal*, ou des différences & des ſommes, que j'ai propoſé, que des excellens Mathématiciens ont cultivé ſi utilement, & où l'on ne ſauroit s'égarer, que faute de l'entendre, ou faute d'application, car il porte ſa démonſtration avec ſoi. Auſſi a-t-on reconnu depuis dans le Journal de Trevoux, au même endroit, que ce qu'on y avoit dit auparavant n'alloit pas contre mon explication. Il eſt vrai qu'on y prétend encore, que cela va contre celle de Mr. le Marquis de l'Hôpital; mais je crois qu'il ne voudra pas, non plus que moi, charger la Géométrie des queſtions Métaphyſiques.

J'ai preſque ri des airs que Mr. le Chevalier de *Méré* s'eſt donnés dans ſa Lettre à Mr. *Paſcal*, que Mr. *Bayle* rapporte au même Article. Mais je vois que le Chevalier ſavoit, que ce grand Génie a

voit

voit ſes inégalitez, qui le rendoient quelquefois trop ſuſceptible aux impreſſions des Spiritualiſtes outrez, & le dégoûtoient même par intervalles des connoiſſances ſolides : ce qu'on a vu arriver depuis, mais ſans retour, à Meſſieurs *Stenonis* & *Swammerdam*, faute d'avoir joint la Métaphyſique véritable à la Phyſique & aux Mathématiques. Mr. *de Méré* en profitoit, pour parler de haut en bas à Mr. *Paſcal*. Il ſemble qu'il ſe mocque un peu, comme font les gens du monde, qui ont beaucoup d'eſprit & un ſavoir médiocre. Ils voudroient nous perſuader, que ce qu'ils n'entendent pas aſſez, eſt peu de choſe. Il auroit falu l'envoyer à l'école chez Mr. *Roberval*. Il eſt vrai cependant que le Chevalier avoit quelque génie extraordinaire, même pour les Mathématiques ; & j'ai appris de Mr. *Des Billettes*, Ami de Mr. *Paſcal*, excellent dans les Mécaniques, ce que c'eſt que cette découverte, dont ce Chevalier ſe vante ici dans ſa Lettre. C'eſt, qu'étant grand joueur, il donna les premiéres ouvertures ſur l'eſtime des partis ; ce qui fit naître les belles penſées *de Alea*, de Meſſieurs *Fermal*, *Paſcal*, & *Hugens*, où Mr. *Roberval* ne pouvoit, ou ne vouloit

rien

rien comprendre. Mr. le Penſionnaire *de Wit* a pouſſé cela encore davantage, & l'applique à d'autres uſages plus conſidérables par rapport aux rentes de vie: & Mr. *Hugens* m'a dit, que Mr. *Hudde* a encore eu d'excellentes méditations là-deſſus, & que c'eſt dommage qu'il les ait ſupprimées avec tant d'autres. Ainſi les Jeux mêmes mériteroient d'être examinez: & ſi quelque Mathématicien pénétrant méditoit là-deſſus, il y trouveroit beaucoup d'importantes conſidérations; car les hommes n'ont jamais montré plus d'eſprit que lorſqu'ils ont badiné. Je veux ajouter, en paſſant, que non-ſeulement *Cavallieri* & *Torricelli*, dont parle Gaſſendi dans le paſſage cité ici par Mr. *Bayle*; mais encore moi-même & beaucoup d'autres, ont trouvé des figures d'une longueur infinie, égales à des eſpaces finis. Il n'y a rien de plus extraordinaire en cela, que dans les *Series* infinies, où l'on fait voir qu'$\frac{1}{2}+\frac{1}{4}+\frac{1}{8}+\frac{1}{16}+\frac{1}{32}$ &c. eſt égal à l'unité. Il ſe peut cependant, que ce Chevalier ait encore eu quelque bon enthouſiaſme, qui l'ait tranſporté *dans ce Monde inviſible, & dans cette Etendue infinie*, dont

dont il parle, & que je crois être celle des Idées ou des Formes, dont ont parlé encore quelques Scholaſtiques, en mettant en queſtion, *utrum detur vacuum formarum.* Car il dit, *qu'on y peut découvrir les raiſons & les principes des choſes, les vérités les plus cachées, les convenances, les juſteſſes, les proportions, les vrais originaux & les parfaites idées de tout ce qu'on cherche.* Ce Monde intellectuel, dont les Anciens ont fort parlé, eſt en Dieu, & en quelque façon en nous auſſi. Mais ce que la Lettre dit contre la diviſion à l'infini, fait bien voir, que celui qui l'a écrite étoit encore trop étranger dans ce Monde ſupérieur, & que les *agrémens* du Monde viſible, dont il a écrit, ne lui laiſſoient pas le tems qu'il faut pour acquérir le droit de bourgeoiſe dans l'autre. Mr. *Bayle* a raiſon de dire, avec les Anciens, que *Dieu exerce* la *Géométrie*, & que les Mathématiques ſont une partie du Monde intellectuel, & ſont les plus propres pour y donner entrée. Mais je crois moi-même que ſon intérieur eſt quelque choſe de plus. J'ai inſinué ailleurs, qu'il y a un calcul plus important, que ceux

de

de l'Arithmétique & de la Géométrie, & qui dépend de l'*Analyſe des Idées*. Ce ſeroit une Caractériſtique univerſelle, dont la formation me paroît une des plus importantes choſes, qu'on pourroit entreprendre.

LET-

LETTRE
DE
Mr. DES MAIZEAUX
A
Mr. L'ABBE CONTI,

*Contenant l'explication d'un Paſſage d'*HIPPOCRATE, *dans le Livre* de la Diéte; *& du ſentiment de* MELISSE *& de* PARMENIDE, *ſur la durée des Subſtances &c. pour ſervir de Réponſe à un endroit du* nouveau Syſtême de Mr. LEIBNIZ, de la Nature & de la Communication des Subſtances, ou de l'Harmonie préétablie.

A Kenſington le 21. *d'Août* 1718.

MONSIEUR,

J'Ai lu avec beaucoup de plaiſir les Piéces manuſcrites de Mr. *Leibniz*, que

vous m'avez fait la grace de m'envoyer. Elles méritent, ſans doute, d'être données au Public ; & je ne manquerai pas de les joindre aux autres Ecrits de ce grand Homme, que je vais faire imprimer en Hollande. Le Public vous en ſera redevable, Monſieur, en attendant que vous lui faſſiez part des excellens Ouvrages de votre façon, que vous lui préparez. Je ſouhaiterois pouvoir trouver ici quelque nouveauté qui fût digne de vous être envoyée, en échange de tant de belles choſes. L'Aſtronomie de Mr. *Keill*, & la ſuite du Livre de Mr. *Prideaux* viennent de paroître ; je vous les enverrai au premier jour.

A l'égard des Remarques ſur le *nouveau Syſtême de la Nature & de la Communication des Subſtances* de Mr. *Leibniz*, que je compoſai en 1700, & que vous me demandez, Monſieur, je vous ferai la même réponſe que je fis, il y a trois ans, à Mr. *Maſſon* (1), qui ayant lu, comme vous, ce que Mr. *Bayle* en dit dans une de

(1) Mr. *Jean Maſſon*, ſi connu par la profonde connoiſſance qu'il a de la Chronologie, des Antiquitez & des Médailles.

de ſes Lettres (1), eut auſſi la curioſité de les voir. Je lui appris que ce petit Ouvrage étoit perdu, ou du moins ſi bien égaré qu'il ne m'avoit pas été poſſible de le trouver, lorsque j'écrivis à Mr. *Leibniz*, en 1711, pour le prier de m'envoyer les Lettres qu'il avoit reçues de Monſieur *Bayle*; & que je ne lui en avois pu faire tenir qu'un Fragment, dont il ne me reſtoit point de copie. Cependant le hazard m'ayant enſuite fait retrouver un morceau de ce Fragment, je l'envoyai à Mr. *Maſſon*, après l'avoir un peu rajuſté; & il le fit imprimer dans le Journal de Monſieur ſon frere (2). Ce morceau roule ſur la conformité que Mr. *Leibniz* a cru appercevoir entre ſon Hypothèſe touchant l'*inextinction* ou l'*indeſtructibilité* des Animaux, & le ſentiment de quelques anciens Philoſophes; & puiſque vous ne l'avez point vu, Monſieur, vous ne ſerez peut-être pas fâché que je le joigne ici.

Mais avant que de venir au fait, permet-

(1) *Lettres de* Mr. *Bayle*; Lettre du 22. d'Octobr. 1700. Tom. III. p. 801.

(2) *Hiſtoire Critique de la République des Lettres tant ancienne que moderne.* Tom. XI. pag. 52. & *ſuiv.*

mettez-moi de rappeller ici quelques traits du *nouveau Syſtême* de Mr. *Leibniz*. *Après bien des méditations*, dit-il (1), *je m'apperçus qu'il eſt impoſſible de trouver* les principes d'une véritable Unité *dans la Matiére ſeule*, ou *dans ce qui n'eſt que paſſif, puiſque tout n'y eſt que collection ou amas de parties à l'infini*, &c. Cette Réflexion l'a obligé d'avoir recours aux *Atomes*, non pas à des *Atomes de matiére*, car outre qu'*ils ſont contraires à la Raiſon* (2), *ils ſont encore compoſez de parties*; mais à des *Atomes de Subſtance*, c'eſt-à-dire, *des Unités réelles, & abſolument deſtituées de parties, qui ſont les ſources des actions, & les premiers principes abſolus de la compoſition des choſes, & comme les derniers élémens de l'analyſe des Subſtances.* Il croit qu'on les pourroit appeller *Points Métaphyſiques*: & il ajoute, qu'*ils ont quelque choſe de vital, & une eſpèce de perception*; & que *les Points Mathématiques ſont leur point de vûe pour exprimer l'Univers.* Il leur donne auſſi le nom de *Formes ſubſtantielles* (3), dont *la nature conſiſte dans la force: d'où s'enſuit quelque choſe*

(1) *Journal des Sçavans* de l'année 1695. page 446 Edit. de *Holl.*

(2) *Ibid.* p. 453. (3) p. 446.

choſe d'analogique au ſentiment & à l'apétit ; & qu'ainſi il faut les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des AMES. Il les appelle encore *forces primitives, qui ne contiennent pas ſeulement l'Acte* ou *le Complement de la poſſibilité ; mais encore une Activité originale.*

Je voyois, continue Mr. *Leibniz* (1), *que ces Formes & ces Ames devoient être indiviſibles, auſſi-bien que notre Eſprit ;* d'où il *s'enſuit qu'elles ne ſauroient commencer que par Création, ni finir que par Annihilation. Ainſi*, ajoute-t-il, *excepté les Ames que Dieu veut encore créer exprès, j'étois obligé de reconnoître qu'il faut que les formes conſtitutives des Subſtances ayent été créées avec le Monde, & qu'elles ſubſiſtent toujours.* Cependant, il ne veut pas leur attribuer un *paſſage de Corps en Corps* (2) ; ce ſeroit établir la *Métempſychoſe.* Il aime mieux recourir (3) aux *transformations* de Meſſieurs *Swammerdam, Malpighi & Leewenhoek, qui ſont les plus excellens Obſervateurs de notre tems ;* & poſer que l'*Animal*, & toute *autre Subſtance organiſée, ne commence point lorſque nous le croyons, & que ſa génération appa-*

(1) p. 443. (2) p. 448. (3) p. 449.

apparente n'eſt qu'un dévelopement & une eſpèce d'augmentation. Mais il reſte une grande difficulté. *Que deviennent*, dira-t-on, *ces Ames, ou ces Formes, par la mort de l'Animal, ou par la deſtruction de l'individu de la Subſtance organiſée ? Il n'y a*, répond Mr. Leibniz, *qu'un ſeul parti à prendre : & c'eſt celui de la conſervation non-ſeulement de l'Ame, mais encore de l'Animal même, & de ſa Machine organique, quoique la deſtruction des parties groſſiéres l'ait réduit à une petiteſſe, qui n'échappe pas moins à nos Sens, que celle où il étoit avant que de naître.* Et en effet, *il n'y a perſonne*, ajoute-t-il (1), *qui puiſſe bien marquer le véritable tems de la mort, laquelle peut paſſer long-tems pour une ſimple ſuſpenſion des actions notables, & dans le fond n'eſt jamais autre choſe dans les ſimples Animaux, témoin les* Reſſuſcitations *des mouches noyées, & puis enſévelies ſous de la craye pulvériſée, &c. Il eſt donc naturel*, conclut-il, *que l'Animal ayant toujours été vivant & organiſé, il le demeure auſſi toujours. Et puiſqu'ainſi il n'y a point de premiére naiſſance, ni de génération entiérement nouvelle de l'Animal, il s'enſuit qu'il*

(1) p. 450....

qu'il n'y en aura point d'extinction finale, ni de mort entiére, priſe à la rigueur métaphyſique; & que par conſéquent, au lieu de la tranſmigration des Ames, il n'y aura qu'une tranſformation d'un même Animal, ſelon que ſes organes ſont pliez différemment, & plus ou moins dévelopez.

Voila, MONSIEUR, un *Syſtême* tout *nouveau*, & par conſéquent très-digne d'être mis au nombre de tant d'autres découvertes, dont Mr. *Leibniz* a enrichi le Public. Cependant il n'en a pas jugé lui-même ſi favorablement, par rapport à l'*inextinction* des Animaux: ſa modeſtie l'a perſuadé, que pluſieurs anciens Philoſophes avoient eu ſur cette matiére les mêmes idées que lui. *Pour ce qui eſt*, dit-il (1), *du cours ordinaire des Animaux & d'autres Subſtances corporelles, dont on a cru juſqu'ici l'extinction entiére, & dont les changemens dépendent plutôt des règles mécaniques que des loix morales, je remarquai avec plaiſir, que l'ancien Auteur du Livre de la Diéte, qu'on attribue à Hipocrate, avoit entrevu quelque choſe de la vérité, lorſqu'il a dit en termes exprès, que les Animaux ne naiſſent & ne meurent point, & que les choſes qu'on croit commencer & périr,*

(1) p. 451....

rir, ne font que paroître & diſparoître. C'étoit auſſi le ſentiment de Parménide & de Méliſſe chez Ariſtote. Car ces Anciens étoient plus ſolides qu'on ne croit.

Il eſt certain, comme le remarque fort bien Mr. *Leibniz*, que *ces Anciens étoient plus ſolides qu'on ne croit* : mais il n'eſt pas moins vrai, que ſon Syſtême ſur l'*indeſtructibilité* des Animaux ne leur a point été connu. La gloire de l'invention lui en eſt entiérement due, & nous ne devons pas permettre qu'il ſe dépouille d'un bien ſi légitimement acquis, pour le donner à des gens qui n'ont pas le moindre droit d'y prétendre. Vous n'en douterez point, Monſieur, lorſque vous aurez vu le ſentiment de ces Philoſophes, que Mr. *Leibniz* a cru être ſemblable au ſien. Commençons par l'Auteur du Livre *de la Diéte*.

Après une eſpèce de préambule, il poſe cette Maxime générale, que *Tous les Etres vivans, auſſi-bien que l'Homme, ſont compoſez de deux principes, ſavoir* LE FEU & L'EAU, *qui différent bien en vertu, mais qui s'accordent néanmoins dans leur uſage* (1). Il ajoute, que par leur union

(1) Συνίσταται μὲν ἔν τε τὰ ζῶα, τάντ ἄλλα πάντα, καὶ ὁ ἄν-

union ils ſe ſoutiennent eux-mêmes, & forment tous les autres Etres; mais qu'ils ne ſauroient rien produire ſéparément: que le *Feu* donne le mouvement, & l'*Eau* la nourriture à toutes choſes: que ces deux principes ſe combattent & ſe ſurmontent continuellement l'un l'autre, ſans pouvoir jamais ſe vaincre ou ſe détruire tout-à-fait: qu'ils ſe communiquent auſſi mutuellement leurs qualitez; & que de la vient cette diverſité infinie qui paroît dans tout les Etres du Monde. Il poſe enſuite une autre Maxime: c'eſt qu'*aucun Etre ne périt, & qu'il ne s'en produit aucun, qui n'exiſtât auparavant, mais qu'ils changent ſeulement de forme en ſe mêlant enſemble, ou ſe ſéparant les uns des autres*; d'où il conclut, que le Peuple ſe trompe groſſiérement, lorſqu'il croit qu'il y a des productions & des deſtructions proprement

ment

ἄνθρωπος ἐκ δυοῖν. διαφόροις μὲν τὴν δύναμιν, συμφόροις δὲ, τὴν χρῆσιν. πυρὸς λέγω καὶ ὕδατος. *De Dieta*, Lib. I. §. IV. p. 182. Tom. I. *Op. Hip.* Ed. *Vander Lind.* Mr. *Dacier* ſemble n'avoir pas bien compris le Syſtême Philoſophique de cet Auteur; car au lieu de ſuivre l'Original, il n'a fait que traduire ici la Verſion Latine de Cornarius, qui s'eſt imaginé que ζῶα ſignifioit ici les *Animaux*. *Tous les Animaux*, dit-il, *tant les Bêtes que les Hommes, ſont compoſez de deux principes* &c.

ment dites. *Cependant*, dit-il, *les hommes voulant en croire leurs yeux plutôt que leur Raiſon, s'imaginent qu'une choſe ſe produit, lorsqu'en croiſſant, elle paſſe des ténèbres à la lumiére*; (c'eſt-à-dire, lorsqu'elle devient viſible, d'inviſible qu'elle étoit auparavant;) & *ils croyent qu'elle périt, lorsqu'en diminuant, elle va de la lumiére dans les ténèbres*, (c'eſt-à-dire, quand elle devient inviſible, de viſible qu'elle étoit.) *Mais moi*, ajoute-t-il, *je m'en vais prouver le contraire par la Raiſon. Ces Etres-là*, (qui croiſſent) *auſſi-bien que ceux-ci* (qui diminuent) *ſont vivans*, c'eſt-à-dire, réels, effectifs. *Or un Etre vivant*, (c'eſt-à-dire, une Subſtance, une réalité) *ne ſauroit mourir, à moins que l'Univers entier ne meure auſſi; & il mourroit effectivement. Il n'eſt pas poſſible non plus que ce qui n'eſt point, naiſſe; puisqu'il n'y a rien dont il puiſſe tirer ſa naiſſance; mais toutes choſes croiſſent ou diminuent, autant que leur nature le permet* (1).

C'eſt-

(1) Ἀπόλλυσθαι μὲν (γὰρ) οὐδὲν ἀνάγκη τῶν ὄντων, οὐδὲ γίνεσθαι, ὅ, τι μὴ καὶ πρόσθεν ἦν. ξυμμετρούμενα δὲ καὶ διαμενόμενα ἀλλοιοῦνται. νομίζεσθαι δὲ παρὰ τῶν ἀνθρώπων, τὸ μὲν ἐξ ἀδυνάτου εἰς φῶς ἐυρυθῆναι, γενέσθαι. Τὸ δὲ ἐν τῷ φάει εἰς ἀδυνατίαν μεταθὲν, ἀπολέσθαι. ἀφθαλμοῖσι δὲ δεῖ πιστεύεσθαι μᾶλλον, ἢ γνώμῃσιν. ἐγὼ δὲ τάδε γνώμῃ ἐξηυρέμαι ἔξω γὰρ πάντων, καὶ ταῦτα. καὶ ἔστι τὸ ζῶον ἀπολλύειν οὐδὲν τι μᾶλλον πάντων. καὶ γὰρ ἀπόλλυται. ἔστι τὸ μὲν ὂν γενέσθαι, μὴ

C'eſt-là, Monſieur, l'endroit du Livre *de la Diéte*, que Mr. *Leibniz* à voulu marquer. Il n'y a rien, comme vous voyez, qui approche de ſon Syſtême ſur l'immortalité des *Animaux :* ils n'y ſont pas ſeulement nommez. L'Auteur fait un raiſonnement général qui s'étend à toute ſorte d'*Etres*, qu'il déſigne populairement ſous le nom d'*Etres vivans*, parce que le peuple, qui ne conſidére les choſes que par la plus forte relation qu'il a avec elles, ne fait proprement attention qu'aux changemens qui arrivent dans les Plantes & les Animaux, qui ſont des *Etres vivans*. Tant qu'il les voit *vivre*, c'eſt-à-dire, croître, agir, ou ſe mouvoir, il ne doute point de leur exiſtence ; mais dès qu'ils viennent à *mourir*, c'eſt-à-dire, à diminuer ou à diſparoître, il s'imagine qu'ils perdent entiérement leur exiſtence, & rentrent dans le néant, d'où ils étoient ſortis. Notre Auteur voulant combattre ce préjugé, comprend, à la maniére du peuple, tous les Etres en général ſous le nom d'*Etres vivans*, & fait voir qu'ayant une fois exiſ-

té

μὴ ὄντ@· ὅθεν παραγινέσθαι. ἀλλ' ἔυξεται πάντα καὶ μειῶται, ἐς τὸ μέιωτον καὶ ἐς τὸ ἐλαχίστον τῶν γε δυνατῶν. *ibid.* §. V.

té dans le Monde, il faut qu'ils exiſtent toujours, quoique ſous des formes & des modifications différentes. Il eſt vrai que le mot de ζῶον, dont il ſe ſert, ſignifie un *Animal*, auſſi-bien qu'un *Etre vivant*; & c'eſt ainſi, en effet, que Cornarius l'a rendu dans cet endroit (1); mais il eſt ſi viſi-

(1) *Animalia enim*, dit Cornarius; *ſunt & illa & hæc: & neque Animal mori poſſibile eſt, non cum omnibus*, (*unde enim moriatur?*) *neque quod non eſt, generari* &c. Ce qui eſt un véritable galimatias; outre qu'au lieu d'exprimer le ſens du καὶ γὰρ ἀποθανεῖται de l'Original, il a mis, *unde enim moriatur?* interrogation qui ne convient ni à la liaiſon du diſcours, ni au raiſonnement de l'Auteur. Cependant, Mr. *Dacier* a ſuivi encore ici Cornarius, quoiqu'il s'en ſoit éloigné dans les paroles qui précédent. *Car tous les Etres*, dit-il, *tant ceux qui diminuent ce que ceux qui croiſſent*, ſont vivans. *Or il n'eſt pas poſſible qu'un Etre vivant meure, s'il ne meurt avec l'Univers. Car qu'eſt-ce qui le pourroit faire mourir?* Comme s'il devoit y avoir dans l'Original, ὅθεν γὰρ ἀποθανεῖται. Il avertit néanmoins dans ſes Remarques, qu'*au lieu de cette interrogation, la leçon la plus commune eſt*, καὶ γὰρ ἀποθανεῖται, *& il mourra auſſi*; mais ce qu'il ajoute, fait voir qu'il n'eſt pas entré tout-à-fait dans le ſens de ſon Auteur: *ce qui me paroît*, dit-il, *remarquable; car Hippocrate diroit en termes formels, que l'Univers doit périr; à moins qu'on n'explique ce paſſage comme Zuingerus*, „ car tout mourra ſi une partie meurt. " Il falloit dire, *car le tout mourra, ſi chaque partie meurt*: & en effet cette *explication* eſt préférable à toutes les autres; on peut même dire, que c'eſt la ſeule raiſonnable.

viſible qu'il ne s'agit pas là des *Animaux*, que Mr. *Dacier*, d'ailleurs aſſez fidèle Traducteur de Cornarius, l'a abandonné dans cette occaſion, & a fort bien traduit, *car tous les Etres, tant ceux qui diminuent, que ceux qui croiſſent, ſont des Etres vivans.* Je ne diſſimulerai pourtant pas, qu'il a mis les termes d'*Etres vivans* en Italique, ſans en marquer la raiſon dans ſes Remarques : mais quelque motif qu'il ait pu avoir d'en uſer ainſi, on ne peut pas lui refuſer la juſtice d'avoir bien rencontré. Il me ſemble qu'on pourroit donc paraphraſer, à peu près de cette maniére, le paſſage dont il s'agit. " Le Peuple s'i-
„ magine que les choſes qui viennent à
„ paroître nouvellement, ou à croître,
„ ſont créées, c'eſt-à-dire, prennent naiſ-
„ ſance, ou aquiérent un être qu'el-
„ les n'avoient pas : & que celles qui
„ viennent à diminuer & à diſparoître,
„ ſont anéanties, c'eſt-à-dire, meu-
„ rent, périſſent, ou perdent l'être quel-
„ les avoient ; mais ne m'accordera-t-
„ on pas que les choſes qui croiſſent,
„ auſſi-bien que celles qui diminuent, ſont
„ (après avoir crû & avant que de di-
„ minuer) des réalitez, ou de véritables Etres ? Or ſi cela eſt, elles

„ ne ſauroient périr que le Monde entier
„ ne périſſe. Car comme il n'eſt autre
„ choſe qu'un aſſemblage d'Etres parti-
„ culiers, ſi l'on poſe une fois la perte en-
„ tiére de chacun de ces Etres, il faudra
„ qu'elle ſoit ſuivie de celle de l'Univers.
„ On dira, peut-être, que le Monde n'y
„ perd rien, parce que les choſes qu'on
„ voit ſortir & croître, prennent la place
„ de celles qui périſſent, en acquérant un
„ être qu'elles n'avoient pas auparavant.
„ Mais d'où veut-on qu'une choſe qui
„ n'eſt point, tire ſon être? Qu'eſt ce
„ qui peut le lui donner? Ce n'eſt pas
„ une autre choſe, qui n'exiſte point non
„ plus qu'elle. Sera-ce donc une choſe
„ qui exiſte déja? Mais d'où prendra-
„ t-elle ce qu'elle n'a pas? Et ſi elle
„ elle le renferme en elle-même, il exiſ-
„ toit donc avant que de devenir viſi-
„ ble: c'étoit donc déja un Etre réel,
„ & effectif. Il faut donc qu'on avoue
„ qu'il ne ſauroit y avoir de production,
„ ni de deſtruction proprement dite:
„ ou ſi l'on veut, de naiſſance, ni de
„ mort, de la maniére que le Peuple l'en-
„ tend; & par conſéquent, que tous les
„ changemens qui arrivent dans le Mon-
„ de, ne ſont que des accroiſſemens, &
„ des

„ des dimunitions, des réunions, & des „ diviſions, des mêlanges, & des ſépara- „ tions, des modifications, ou maniéres „ d'être. " C'eſt ainſi que cet Auteur s'exprime lui-même, dans ce qui ſuit immédiatement. Car après avoir promis d'expliquer en faveur du Peuple ce qu'il entend par *naître* & *mourir*, il dit qu'il *n'entend par-là autre choſe que* SE MELER & SE SE'PARER (1). Et il développe encore plus particuliérement ſa penſée, en remarquant qu'il n'y a point de différence entre *naître* & *mourir* : *ſe mêler* & *ſe ſéparer* : *naître* & *ſe mêler* : *mourir*, *diminuer*, & *ſe ſéparer* ; à quoi il ajoute, que *le rapport de chaque partie au Tout, & du Tout à chaque partie, eſt le même* (2). Et c'eſt là-deſſus qu'eſt fondé ce qu'il avoit dit auparavant, que ſi un Etre vivant pouvoit mourir, le Monde entier devroit ſubir le même ſort.

De ſorte que ce principe de l'Auteur du Livre de la *Diéte*, que *rien ne naît, ni ne meurt* dans le Monde, revient préciſément à ce que tous les anciens Philoſophes

(1) Τὰ δὲ καὶ ξυμμίγνυσθαι καὶ διακρίνεσθαι λέγω. ibid. §. VI.

(2) Ἕκαστον πρὸς πάντα, καὶ πάντα πρὸς ἕκαστον ταὐτόν. ibid.

phes ont unanimement ſoutenu, que rien ne ſauroit être produit de rien, ni ce qui a une fois exiſté être réduit à rien :

. . . . . *Nil poſſe creari*
De nihilo, neque quod genitum eſt,
ad nil revocari (1).

Diogène Apolloniate a dit auſſi, que *rien ne peut naître de ce qui n'eſt pas, ni ſe corrompre,* ou ſe réduire, *en ce qui n'eſt pas* (2). Et de-là il ſuit néceſſairement, que tous les changemens qui arrivent dans le Monde, ne ſont que mêlanges & ſéparations : qu'augmentations & diminutions ; en un mot, que de ſimples modifications. Notre Auteur a raiſon de dire, après cela, *qu'il n'en faut pas croire ſes yeux* ; car en les prenant ici pour juges, il faudroit croire que ce qui leur échape, n'exiſte plus, & que ce qui leur paroît nouvellemens, n'exiſtoit point avant cela.

Parménide avoit les mêmes idées. Il *diſtinguoit deux ſortes de Philoſophie : une* populaire & groſſiére, *qui raiſonne des cho-*

(1) LUCRET. Lib. I. vers. 543, & 544.
(2) Οὐδὲν ἐκ τοῦ μὴ ἐόντος γίνεσθαι, οὐδὲ εἰς τὸ μὴ ἐὸν φθείρεσθαι. DIOG. LAERT. *Lib.* IX. §. 57.

choſes ſelon qu'elles paroiſſent aux Sens ; *& une autre* plus exacte & plus judicieuſe, *qui les conſidére par la Raiſon*, *& telles qu'elles ſont en elles-mêmes* (1). Méliſſe étoit dans le même ſentiment. *Il y a*, dit Ariſtote, *des Philoſophes*, *comme Méliſſe & Parménide*, *qui nient toute ſorte de génération & de corruption. Car ils diſent que rien ne naît*, *ni ne ſe corrompt en effet* ; *mais que cela nous paroît ſeulement ainſi* (2). Ariſtote lui-même ne ſemble pas fort éloigné de ce ſentiment, lorſqu'il dit, qu'*à l'égard des Subſtances*, *la génération de l'une eſt toujours la corruption de l'autre* ; *& la corruption de l'une*, *la génération de l'autre* (3). Cependant nous avons vu qu'il n'approuve pas Méliſſe & Parménide d'avoir *nié toute ſorte de génération & de corruption* ; mais peut-être auſſi,

(1) Διεσπάντο ἴφη εἶναι τὴν φιλοσοφίαν, τὴν μὲν κατὰ ἀλήθειαν, τὴν δὲ κατὰ δόξαν . . . κριτήριον δὲ τὸν λόγον τίθητι, διὸ δύσεις ὑπάρχειν. DIOG. LAERT. ib. §. 22.

(2) Οἱ μὲν γὰρ δύο ὧν ἁπλῶν ὅλως γίνεσιν καὶ φθοράν. οὐδὲν γὰρ ὅτι γίγνεσθαι φασὶν, ὅτι φθείρεσθαι τῶν ὄντων, ἀλλὰ μόνον δοκεῖν ἡμῖν, οἷον εἰπερὶ Μέλισσόν τε καὶ Παρμενίδην. ARIST. *de Cœlo*, *Lib.* III. Cap. I. Tom. I. Oper. p. 654. Edit. Aur. Allobr. 1607. in 8o.

(3) Ἔστιν ἡ θατέρου γένεσις ἀεὶ τῶν ἁπλῶν ἄλλου φθορὰ, καὶ ἡ ἄλλου φθορὰ ἄλλου γένεσις. *Id.* de Generat. & Corrupt. Lib. I. pag. 692.

ſi, qu'il y a là du mal-entendu. Au reſte, vous me ferez plaiſir de me dire, Monſieur, vous qui poſſedez à fond les différens Syſtêmes des Philoſophes anciens & modernes ; ſi vous croyez que Méliſſe, Parménide, Xénophanes, &c., ayent récuſé abſolument & à la lettre le témoignage des Sens, & ſoutenu l'*Acatalépſie*, où Incompréhenſibilité de toutes choſes. N'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'ils ont ſeulement voulu combattre l'opinion du Peuple, où qu'ils n'on parlé que par rapport aux apparences extérieures ? N'attendez pas que votre Traité de la Philoſophie des Anciens ſoit compoſé, pour m'apprendre ce que vous penſez là-deſſus.

Si je voulois pouſſer plus loin le parallèle entre le Syſtême de l'Auteur du Livre de la *Diéte*, & celui d'autres anciens Philoſophes ; je remarquerois qu'il y en a pluſieurs qui reconnoiſſent les deux mêmes principes que lui, c'eſt-à-dire, *l'Eau* & *le Feu*. Parménide, au jugement de Diogène Laerce, attribuoit au *Soleil* la génération des hommes ; & ajoutoit que cet Aſtre *étoit compoſé de froid & de chaud, qui ſont*, dit-il, *les principes de toutes*

toutes choſes (1). Zénon croyoit que *toutes choſes devoient leur nature au chaud & au froid* (2). Héraclite attribuoit au *Feu* l'origine de toutes choſes ; mais par le *Feu* il entendoit une chaleur tempérée, ou mêlée d'*humidité*; ce que Lucrèce n'ayant pas compris, a tâché de le tourner en ridicule,

Dixere porrò Ignem res omneis eſſe, neque ullam
Rem veram in numero rerum conſtare, niſi Ignem :
Quod facit hìc ìdem : perdelirum eſſe videtur, &c. (3).

Mais pour revenir à M. *Leibniz*, il me ſemble, Monſieur, avoir montré aſſez clairement, que les anciens Philoſophes, qu'il nomme, n'ont rien *entrevu* de ſemblable à ſon Hypothèſe de l'*inextinction des Animaux*, lorſqu'ils ont ſoutenu, que *rien ne naît, ni ne meurt* ; & que *les choſes qu'on croit commencer & périr, ne font que paroître*

(1) Ἀιδὸν δὲ ὑπάρχειν τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν, ἐξ ὧν τὰ πάντα συνεστάναι. DIOG. LAERT. Lib. IX. §. 21. 22.

(2) Γεγενῆσθαι δὲ τὰ πάντα φύσιν ἐκ θέρμου καὶ ψύχρου &c. Idem, ibid. §. 29.

(3) LUCRET. Lib. I. verſ. 690, & *ſeq.*

tre & diſparoître. Mr. *Leibniz* ſemble en convenir lui-même dans la LETTRE qu'il me fit l'honneur de m'écrire, après avoir vu le Fragment, dont je viens de vous donner un morceau. Vous ſerez, ſans doute, bien aiſe, MONSIEUR, de voir cette Lettre : tout ce qui eſt ſorti des mains d'un ſi grand Homme eſt précieux ; & d'ailleurs elle peut contribuer à faire mieux entendre ſon *nouveau Syſtême de la Nature & de la Communication des Subſtances*, ou de l'*Harmonie préétablie.* Il eut la bonté de me communiquer, en même tems, ſa REPLIQUE aux Objections que Mr. *Bayle* avoit faites contre ce Syſtême, dans la ſeconde Edition de ſon *Dictionnaire.* Mr. *Leibniz* ayant fait connoître, quelque tems après, qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'on donnât ce petit Ouvrage au Public (1), il fut inſéré dans le Journal de Mr. *Maſſon*, avec la Lettre dont je viens de parler (2). Vous le trouverez ici joint à cette Lettre. Outre les éclairciſſemens qui

(1) Voyez les *Nouvelles Littéraires* de Mr. *Du Sauzet*, *Nouvelles* du 9. Novembre 1715. Tom. II. pag. 290.

(2) *Hiſtoire Critique de la République des Lettres*, Tom. XI. pagg. 72. & 78.

qui ont du rapport aux Objections de Mr. *Bayle*, cette *Replique* contient bien des choſes que vous lirez avec plaiſir. Vous ſavez que Mr. *Leibniz* avoit l'art d'égayer toujours ſa matiére, par quelque trait curieux & intereſſant. Je ſuis avec un parfait attachement, Monſieur, Votre &c.

LET-

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. DES MAIZEAUX,

Contenant quelques Eclairciſſemens ſur L'EXPLICATION *précédente*, *& ſur d'autres endroits du Syſtême de* L'HARMONIE PRE'E'TABLIE, &c.

Hanover ce 8. *Juillet* 1711.

MONSIEUR,

JE vous ſuis fort obligé de l'honneur de votre Lettre, & de la communication que vous y joignez. On m'a ſommé de votre part, quand j'étois à Berlin, de vous envoyer les Lettres que je pourrois avoir

avoir eues de Mr. *Bayle*; mais les trois ou quatre, que j'ai eues de lui, n'étoient preſque que relatives à d'autres Ecrits. Ce qui fait que je ne les ai point gardées avec ſoin, & que je ne les ſaurois retrouver aiſément, quand elles ſeroient encore dans le tas de mes vieux papiers. Je me ſouviens que dans l'une de ſes Lettres il croyoit que je concevois la force que je donne aux Corps, comme quelque choſe qui y pouvoit être renfermé, lorsqu'ils ſont même en repos. Mais je lui marquai, que chez moi la force eſt toujours accompagnée d'un mouvement effectif; à peu près comme ce qui ſe paſſe dans l'Ame, eſt toujours accompagné de ce qui y répond dans le Corps. Auſſi un état momentanée d'un Corps qui eſt en mouvement, ne pouvant point contenir du mouvement, qui demande du tems, ne laiſſe pas de renfermer de la force.

Cependant, pour ſatisfaire en quelque choſe à votre demande, Monſieur, je vous envoye ma Replique à ce que Mr. *Bayle* avoit mis à l'égard de mon *Syſtême*, dans la ſeconde Edition de ſon *Dictionnaire*, Article Rorarius. Peut-être que Mr. *Bayle* y a répondu dans quelque *Supplément* à ſon Dictionnaire, ou dans quel-

quelque autre endroit non encore imprimé. Car il me marquoit, ce me ſemble, qu'il y vouloit penſer. Mais comme ni cette Replique de ma part, ni ſa Duplique n'ont pas encore paru; je vous envoye mon Ecrit, tel à peu près que je l'avois envoyé à Mr. *Bayle*. Je dis *à peu près*, car j'ai changé quelque peu de choſe en le reliſant. Et je ſerai bien aiſe d'en apprendre votre ſentiment, ſi vous voulez bien le conférer avec ledit endroit de Mr. *Bayle*, comme je ſerai ravi auſſi de l'avoir ſur mon dernier Livre (1).

Je viens au Fragment de vos Réflexions ſur mon *nouveau Syſtême*, envoyées à Mr. *Bayle*; & que je voudrois avoir vues toutes. Je ne refuſe point aux *Hommes* le privilège que j'accorde aux *Animaux*. Ainſi je crois que les Ames des hommes ont préexiſté, non pas en Ames raiſonnables; mais en Ames ſenſitives ſeulement, qui ne ſont parvenues à ce degré ſupérieur, c'eſt-à-dire, à la Raiſon, que lorſque l'Homme, que l'Ame devoit animer, a été conçu.

J'accorde une exiſtence auſſi ancienne que le Monde, non-ſeulement aux Ames des

(1) La *Théodicée*.

des Bêtes, mais généralement à toutes les *Monades*, ou Subſtances ſimples, dont les Phénomênes compoſez réſultent : & je tiens que chaque Ame, ou Monade, eſt toujours accompagnée d'un Corps organique, mais qui eſt dans un changement perpétuel ; de ſorte que le Corps n'eſt pas le même, quoique l'Ame & l'Animal le ſoient. Ces règles ont encore lieu par rapport au Corps humain, mais apparemment d'une maniére plus excellente qu'à l'égard d'autres Animaux qui nous ſont connus ; l'Homme devant demeurer non-ſeulement un Animal, mais encore un perſonnage & un Citoyen de la Cité de Dieu, qui eſt le plus parfait Monarque.

Vous dites, Monſieur, dans votre Fragment, que vous ne comprenez pas trop bien *quelles ſont ces autres Subſtances corporelles, outre les Animaux, dont on a cru juſqu'ici l'extinction entiére.* Mais s'il y a dans la Nature d'autres Corps organiques vivans que ceux des Animaux, comme il y a bien de l'apparence, & comme les Plantes nous en ſemblent fournir un exemple, ces Corps auront auſſi leurs Subſtances ſimples, ou *Monades*, qui leur donneront de la vie, c'eſt-à-dire, de

la perception & de l'appétit; uoiqu'il ne ſoit point néceſſaire que cette perception ſoit une ſenſation. Il y a apparemment une infinité de degrés dans la perception, & par conſéquent dans les *Vivans*; mais ces Vivans ſeront toujours indeſtructibles, non-ſeulement par rapport à la Subſtance ſimple, mais encore parce qu'elle garde toujours quelque Corps organique.

Pour ce qui eſt des Anciens, j'avoue que leurs ſentimens ordinaires n'arrivent pas à mon ſentiment de l'*inextinction* des Animaux. Leur *indeſtructibilité* ne s'entend ordinairement que de celle de la Matiére, ou tout au plus des Atomes: & l'on peut dire que dans l'Hypothèſe de ceux qui n'admettent ni Atomes, ni Entélechies, aucune Subſtance ne ſe conſerve; cependant dans cette variété des penſées des Anciens, il ſe peut qu'il y en ait eu dont les opinions euſſent approché des miennes. Platon croyoit que les choſes matérielles étoient dans un flux perpétuel, mais que les véritables Subſtances ſubſiſtoient; il paroit ne l'avoir entendu que des Ames. Mais peut-être que Démocrite, tout Atomiſte qu'il étoit, a conſervé encore l'Animal. Car il enſeignoit une

révi-

réviviſcence, puiſque Pline dit de lui : *reviviſcendi promiſſa Democrito vanitas, qui ipſe non revixit.* Nous ne ſavons preſque de ce gand Homme, que ce qu'Epicure en a emprunté, qui n'étoit pas capable d'en prendre toujours le meilleur. Peut-être que Parméniде, qui (chez Platon) enſeignoit que tout étoit *Un*, avoit des ſentimens approchans de ceux de Spinoſa; & qu'ainſi il ne faudroit pas tant s'étonner, ſi quelques-uns ſe ſeroient approchés des miens. Et quoique la conſervation de l'Animal ſoit favoriſée par les Microſcopes, cependant on a reconnu les petits Corps avant leur découverte; & ainſi on peut fort bien auſſi avoir prévu les petits Animaux, comme Démocrite a prévu les Etoiles inſenſibles dans la *Voye Lactée*, avant la découverte des Teleſcopes. La ſimple conſervation de la Matiére, ou des Elémens, ne paroît pas ſuffire pour expliquer l'Auteur de la *Diéte*, puiſqu'il dit poſitivement qu'*aucun Vivant ne meurt*, & généralement qu'*aucun véritable Etre* (aucune Subſtance) *ne ſauroit naître, ni périr.* S'il entendoit la ſeule conſervation de la Matiére, en parleroit-il ainſi ? Du moins il faudra avouer,

qu'en ce cas ſes paroles conviendroient mieux à mon Syſtême, qu'au ſien.

Au reſte, vous avez raiſon, MONSIEUR, de m'attribuer dans ce Fragment *un reſte de Cartéſianiſme*; car j'avoue que j'approuve une partie de la doctrine des Cartéſiens. Mais mon ſentiment ſur le Commerce de l'Ame & du Corps a des fondemens généralement reçus, avant la naiſſance du Cartéſianiſme.

La Feuille eſt pleine, & je ne puis ajouter que ce qu'il faut pour marquer que je ſuis avec zèle,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur

LEIBNIZ.

PRINCIPES

De la Nature & de la Grace, fondez en Raiſon.

I. LA SUBSTANCE eſt un Etre capable d'action. Elle eſt ſimple ou compoſée. La *Subſtance ſimple* eſt celle qui n'a point de parties. La *compoſée* eſt l'aſſemblage des Subſtances ſimples, ou des MONADES. *Monas* eſt un mot Grec, qui ſignifie l'*Unité*, ou ce qui eſt un.

Les compoſés, ou les Corps, ſont des Multitudes ; & les Subſtances ſimples, les Vies, les Ames, les Eſprits, ſont des Unitez. Et il faut bien qu'il y ait des Subſtances ſimples par-tout, parce que ſans les ſimples il n'y auroit point de compoſés ; & par conſéquent toute la Nature eſt pleine de Vie.

II. Les *Monades*, n'ayant point de parties, ne ſauroient être formées, ni défaites.

Elles ne peuvent commencer, ni finir naturellement ; & durent par conſéquent autant que l'Univers, qui ſera changé, mais qui ne ſera point détruit. Elles ne ſauroient avoir des figures ; autrement elles auroient des parties. Et par conſéquent, une *Monade* en elle-même, & dans le moment, ne ſauroit être diſcernée d'une autre, que par les Qualitez & Actions internes, leſquelles ne peuvent être autre choſe que ſes Perceptions, (c'eſt-à-dire, les repréſentations du compoſé, ou de ce qui eſt dehors, dans le ſimple,) & ſes *Appétitions*, (c'eſt-à-dire, ſes tendances d'une Perception à l'autre,) qui ſont les Principes du changement. Car la ſimplicité de la Subſtance n'empêche point la multiplicité des modifications, qui ſe doivent trouver enſemble dans cette même Subſtance ſimple ; & elles doivent conſiſter dans la variété des raports aux choſes qui ſont au dehors.

C'eſt comme dans un *Centre* ou Point, tout ſimple qu'il eſt, ſe trouvent une infinité d'Angles formez par les lignes qui y concourent.

III. Tout eſt plein dans la Nature. Il y a des Subſtances ſimples, ſéparées effectivement les unes des autres par des

Ac-

Actions propres, qui changent continuellement leurs rapports ; & chaque Subſtance ſimple, ou *Monade*, qui fait le Centre d'une Subſtance compoſée, (comme par exemple, d'un Animal,) & le Principe de ſon *Unicité*, eſt environnée d'une *Maſſe* compoſée d'une infinité d'autres *Monades*, qui conſtituent le *Corps propre* de cette *Monade centrale*, ſuivant les affections duquel elle repréſente, comme dans une maniére de Centre, les choſes qui ſont hors d'elle. Et ce *Corps* eſt *organique*, quand il forme une maniére d'Automate ou de Machine de la Nature, qui eſt Machine non-ſeulement dans le tout, mais encore dans les plus petites parties qui ſe peuvent faire remarquer. Et comme à cauſe de la plénitude du Monde tout eſt lié, & chaque Corps agit ſur chaque autre Corps, plus ou moins, ſelon la diſtance, & en eſt affecté par réaction ; il s'enſuit que chaque *Monade* eſt un Miroir vivant, ou doué d'Action interne, repréſentatif de l'Univers, ſuivant ſon point de vûe, & auſſi réglé que l'Univers même. Et les perceptions dans la *Monade*, naiſſent les unes des autres par les loix des appétits, ou des *Cauſes finales* du *Bien* & du *Mal*,

qui consistent dans les perceptions remarquable, réglées, ou déréglées; comme les changemens des Corps, & les Phénomènes au dehors, naissent les uns des autres par les loix des *Causes efficientes*, c'est-à dire, des mouvemens. Ainsi il y a une *Harmonie* parfaite entre les perceptions de la *Monade*, & les mouvemens des Corps, préétablie d'abord entre le Systême des Causes efficientes, & celui des Causes finales. Et c'est en cela que consiste l'*accord* & l'union physique de l'*Ame* & du *Corps*, sans que l'on puisse changer les loix de l'autre.

IV. Chaque *Monade*, avec un Corps particulier, fait une Substance vivante. Ainsi il n'y a pas seulement de la vie par-tout, jointe aux Membres ou Organes, mais même il y a une infinité de degrés dans les *Monades*, les unes dominant plus ou moins sur les autres. Mais quand la *Monade* a des Organes si ajustez, que par leur moyen il y a du relief & du distingué dans les impressions qu'ils reçoivent, & par conséquent dans les perceptions qui les représentent, (comme, par exemple, lorsque par le moyen de la figure des humeurs des yeux, les rayons de la Lumiére sont concentrez &

agis-

agiſſent avec plus de force) ; cela peut aller juſqu'au *Sentiment*, c'eſt-à-dire, juſqu'à une perception accompagnée de Mémoire, à ſavoir, dont un certain Echo demeure long-tems, pour ſe faire entendre dans l'occaſion ; & un tel Vivant eſt appellé *Animal*, comme ſa *Monade* eſt appellée une Ame. Et quand cette Ame eſt élevée juſqu'à la *Raiſon*, elle eſt quelque choſe de plus ſublime, & on la compte parmi les *Eſprits*, comme il ſera expliqué tantôt.

Il eſt vrai que les Animaux ſont quelquefois dans l'état de ſimples Vivans, & leurs Ames dans l'état de ſimples *Monades*, ſavoir, quand leurs perceptions ne ſont pas aſſez diſtinguées, pour qu'on s'en puiſſe ſouvenir : comme il arrive dans un profond Sommeil ſans ſonges, ou dans un évanouïſſement ; mais les perceptions devenues entiérement confuſes, ſe doivent développer dans les Animaux, par les raiſons que je dirai tantôt. Ainſi il eſt bon de faire diſtinction, entre la *Perception* qui eſt l'état intérieur de la *Monade* repréſentant les choſes externes, & l'*Apperception* qui eſt la *Conſcience*, ou la connoiſſance réflexive de cet état intérieur, laquelle n'eſt point

donnée à toutes les Ames, ni toujours à la même Ame. Et c'eſt faute de cette diſtinction, que les Cartéſiens ont manqué, en comptant pour rien les perceptions dont on ne s'apperçoit pas; comme le Peuple compte pour rien les Corps inſenſibles. C'eſt auſſi ce qui a fait croire aux mêmes Cartéſiens, que les ſeuls Eſprits ſont des *Monades*, qu'il n'y a point d'Ame des Bêtes, & encore moins d'autres *Principes de Vie*. Et comme ils ont trop choqué l'opinion commune des hommes, en refuſant le ſentiment aux Bêtes, ils ſe ſont trop accommodez au contraire aux préjugez du Vulgaire, en confondant un *long étourdiſſement*, qui vient d'une grande confuſion de perceptions, avec une *Mort à la rigueur*, où toute la perception ceſſeroit; ce qui a confirmé l'opinion mal fondée de la deſtruction de quelques Ames, & le mauvais ſentiment de quelques Eſprits-Forts prétendus, qui ont combattu l'Immortalité de la nôtre.

V. Il y a une liaiſon dans les perceptions des Animaux, qui a quelque reſſemblance avec la *Raiſon*; mais elle n'eſt fondée que dans la mémoire des Faits, & nullement dans la connoiſſance des Cauſes. C'eſt ainſi qu'un Chien fuit le Bâton

ton dont il a été frappé ; parce que la mémoire lui repréſente la douleur que ce Bâton lui a cauſée. Et les hommes, entant qu'ils ſont empiriques, c'eſt-à-dire dans les trois quarts de leurs actions, n'agiſſent que comme des Bêtes ; par exemple, on s'attend qu'il ſera jour demain, parce qu'on l'a toujours expérimenté ainſi. Il n'y a qu'un Aſtronome qui le prévoye par Raiſon ; & même cette prédiction manquera enfin, quand la cauſe du Jour, qui n'eſt point éternelle, ceſſera. Mais le *Raiſonnement* véritable dépend des Véritez néceſſaires ou éternelles, comme ſont celles de la Logique, des Nombres, de la Géométrie, qui ſont la connéxion indubitable des Idées, & les conſéquences immancables. Les Animaux où ces conſéquences ne ſe remarquent point, ſont appellez *Bêtes* ; mais ceux qui connoiſſent ces Véritez néceſſaires, ſon proprement ceux qu'on appelle *Animaux raiſonnables*, & leurs Ames ſont appellées *Eſprits*. Ces Ames ſont capables de faire des Actes réflexifs, & de conſidérer ce qu'on appelle *Moi*, *Subſtance*, *Monade*, *Ame*, *Eſprit* ; en un mot, les choſes & les Véritez immatérielles. Et c'eſt ce qui nous rend ſuſceptibles des Scien-

ces ou des connoiſſances démonſtratives.

VI. Les Recherches des Modernes nous ont appris, & la Raiſon l'approuve, que les Vivans dont les Organes nous ſont connus, c'eſt-à-dire, les Plantes, & les Animaux, ne viennent point d'une putréfaction ou d'un Chaos, comme les Anciens l'ont cru, mais de Semences *préformées*, & par conſéquent, de la transformation des Vivans préexiſtans. Il y a de petits Animaux dans les Semences des grands, qui, par le moyen de la conception, prennent un revêtement nouveau, qu'ils s'approprient, & qui leur donne moyen de ſe nourrir & de s'aggrandir, pour paſſer ſur un plus grand Théâtre, & faire la propagation du grand Animal. Il eſt vrai que les Ames des Animaux ſpermatiques humains ne ſont point raiſonnables, & ne le deviennent que lorsque la conception détermine ces Animaux à la Nature humaine. Et comme les Animaux généralement ne naiſſent point entiérement dans la conception ou *génération*, ils ne périſſent pas entiérement non plus dans ce que nous appellons *Mort*; car il eſt raiſonnable, que ce qui ne commence pas naturellement, ne finiſſe pas non plus dans l'ordre de la Nature.

Ain-

Ainſi, quittant leur maſque ou leur guenille, ils retournent ſeulement à un Théâtre plus ſubtil, où ils peuvent pourtant être auſſi ſenſibles & auſſi bien réglez, que dans le plus grand. Et ce qu'on vient de dire des grands Animaux, a encore lieu dans la génération & la mort des Animaux ſparmatiques plus petits, à proportion deſquels ils peuvent paſſer pour grands; car tout va à l'infini dans la Nature.

Ainſi, non-ſeulement les Ames, mais encore les Animaux ſont ingénérables & impériſſables: ils ne ſont que dévelopez, envelopez, revêtus, dépouillez, transformez; les Ames ne quittent jamais tout leur Corps, & ne paſſent point d'un Corps dans un autre Corps qui leur ſoit entiérement nouveau.

Il n'y a donc point de *Métempſychoſe*, mais il y a *Métamorphoſe*: les Animaux changent, prennent, & quittent ſeulement des parties: ce qui arrive peu à peu, & par petites parcelles inſenſibles, mais continuellement, dans la nutrition; & tout d'un coup, notablement, mais rarement, dans la conception, ou dans la mort, qui font acquérir ou perdre tout à la fois.

VII. Juſqu'ici nous n'avons parlé qu'en ſimples Phyſiciens: maintenant il faut

s'élever à la Métaphyſique, en nous ſervant du *grand Principe*, peu employé communément, qui porte que *rien ne ſe fait ſans raiſon ſuffiſante*; c'eſt-à-dire, que rien n'arrive, ſans qu'il ſoit poſſible à celui qui connoîtroit aſſez les choſes, de rendre une raiſon qui ſuffiſe, pour déterminer pourquoi il en eſt ainſi, & non pas autrement. Ce Principe poſé, la premiére Queſtion qu'on a droit de faire ſera, *Pourquoi il y a plutôt quelque choſe que rien?* Car le rien eſt plus ſimple & plus facile que quelque choſe. De plus, ſuppoſé que des choſes doivent exiſter, il faut qu'on puiſſe rendre raiſon *pourquoi elles doivent exiſter ainſi*, & non autrement.

VIII. Or cette raiſon ſuffiſante de l'éxiſtence de l'Univers ne ſe ſauroit trouver dans *la ſuite des choſes contingentes*, c'eſt-à-dire, des Corps & de leurs repréſentations dans les Ames; parce que la Matiére étant indifférente en elle-même au mouvement & au repos, & à un mouvement tel ou autre, on n'y ſauroit trouver la raiſon du mouvement, & encore moins d'un tel mouvement. Et quoique le préſent mouvement, qui eſt dans la Matiére, vienne du précédent, & celui-

ci encore d'un précédent, on n'en eſt pas plus avancé, quand on iroit auſſi loin que l'on voudroit ; car il reſte toujours la même Queſtion. Ainſi, il faut que la raiſon ſuffiſante, qui n'ait plus beſoin d'une autre raiſon, ſoit hors de cette ſuite des choſes contingentes, & ſe trouve dans une Subſtance qui en ſoit la Cauſe, ou qui ſoit un Etre néceſſaire, portant la raiſon de ſon exiſtence avec ſoi ; autrement on n'auroit pas encore une raiſon ſuffiſante, où l'on pût finir. Et cette derniére raiſon des choſes eſt appellée DIEU.

IX. Cette Subſtance ſimple primative doit renfermer éminemment les *Perfections* contenues dans les Subſtances dérivatives qui en ſont les effets ; ainſi elle aura la *Puiſſance*, la *Connoiſſance*, & la *Volonté* parfaites, c'eſt-à-dire, elle aura une Toute-Puiſſance, une Omniſcience, & une Bonté ſouveraine. Et comme la *Juſtice*, priſe généralement, n'eſt autre choſe que la Bonté conforme à la Sageſſe, il faut bien qu'il y ait auſſi une Juſtice ſouveraine en DIEU. La raiſon qui a fait exiſter les choſes pour lui, les fait encore dépendre de lui en exiſtant & en opérant : & elles reçoivent continuelle-

ment

ment de lui ce qui les fait avoir quelque perfection; mais ce qui leur reſte d'imperfection, vient de la limitation eſſentielle & originale de la Créature.

X. Il s'enſuit de la Perfection ſuprême de DIEU, qu'en produiſant l'Univers il a choiſi le meilleur Plan poſſible, où il y ait la plus grande variété, avec le plus grand ordre: le Terrain, le Lieu, le Tems les mieux ménagez: le plus d'Effet produit par les voyes les plus ſimples; le plus de Puiſſance, le plus de Connoiſſance, le plus de Bonheur & de Bonté dans les Créatures, que l'Univers en pouvoit admettre. Car tous les poſſibles prétendant à l'éxiſtence dans l'Entendement de DIEU, à proportion de leurs perfections, le réſultat de toutes ces prétentions doit être le Monde actuel le plus parfait qui ſoit poſſible. Et ſans cela il ne ſeroit pas poſſible de rendre raiſon, pourquoi les choſes ſont allées plutôt ainſi qu'autrement.

XI. La Sageſſe ſuprême de DIEU lui a fait choiſir ſur-tout *les loix du Mouvement* les mieux ajuſtées, & les plus convenables aux raiſons abſtraites ou métaphyſiques. Il s'y conſerve la même quantité de la Force totale & abſolue,

ou

ou de l'action : la même quantité de la reſpective, ou de la réaction ; la même quantité enfin de la Force directive.

De plus, l'action eſt toujours égale à la réaction, & l'Effet entier eſt toujours équivalent à ſa cauſe pleine. Et il eſt ſurprenant, de ce que par la ſeule conſidération des *Cauſes efficientes*, ou de la Matiére, on ne ſauroit rendre raiſon de ces loix du Mouvement découvertes de notre tems, & dont une partie a été decouverte par moi-même. Car j'ai trouvé qu'il y faut recourir aux *Cauſes finales*, & que ces loix ne dépendent point du *Principe de la néceſſité*, comme les Véritez Logiques, Arithmétiques, & Géométriques ; mais du *Principe de la convenance*, c'eſt-à-dire, du choix de la Sageſſe. Et c'eſt une des plus efficaces & des plus ſenſibles preuves de l'Exiſtence de DIEU, pour ceux qui peuvent approfondir ces choſes.

XII. Il ſuit encore de la perfection de l'Auteur ſuprême, que non-ſeulement l'ordre de l'Univers entier eſt le plus parfait qui ſe puiſſe, mais auſſi que chaque Miroir vivant repréſentant l'Univers ſuivant ſon point de vûe, c'eſt-à-dire, que chaque *Monade*, chaque *Centre ſubſtantiel*, doit avoir ſes perceptions & ſes appétits,

pétits les mieux réglez qu'il eſt compatible avec tout le reſte. D'où il s'enſuit encore, que les Ames, c'eſt-à-dire, les *Monades* les plus dominantes, ou plutôt les Animaux, ne peuvent manquer de ſe réveiller de l'état d'aſſoupiſſement, où la Mort, ou quelque autre accident les peut mettre.

XIII. Car tout eſt réglé dans les choſes une fois pour toutes, avec autant d'ordre & de correſpondance qu'il eſt poſſible, la ſuprême Sageſſe & Bonté ne pouvant agir qu'avec une parfaite harmonie. Le préſent eſt gros de l'avenir: le futur ſe pourroit lire dans le paſſé; l'éloigné eſt exprimé dans le prochain. On pourroit connoître la beauté de l'Univers dans chaque Ame, ſi l'on pouvoit déplier tous ſes replis, qui ne ſe développent ſenſiblement qu'avec le tems. Mais comme chaque perception diſtincte de l'Ame comprend une infinité de perceptions confuſes, qui envelopent tout l'Univers: l'Ame même ne connoît les choſes dont elle a perception, qu'autant qu'elle en a des perceptions diſtinctes & relevées; & elle a de la perfection, à meſure de ſes perceptions diſtinctes.

Chaque Ame connoît l'Infini, connoît tout,

tout, mais confusément. Comme en me promenant sur le Rivage de la Mer, & entendant le grand bruit que elle fait, j'entends les bruits particuliers de chaque Vague, dont le bruit total est composé, mais sans les discerner; nos perceptions confuses sont le résultat des impressions que tout l'Univers fait sur nous. Il en est de même de chaque *Monade*. DIEU seul a une connoissance distincte de tout; car il en est la source. On a fort bien dit, qu'il est comme Centre par-tout; mais que sa circonférence n'est nulle part, tout lui étant présent immédiatement, sans aucun éloignement de ce Centre.

XIV. Pour ce qui est de l'Ame raisonnable, ou de l'Esprit, il y a quelque chose de plus que dans les *Monades*, ou même dans les simples Ames. Il n'est pas seulement un Miroir de l'Univers des Créatures, mais encore une Image de la Divinité. L'Esprit n'a pas seulement une perception des Ouvrages de DIEU; mais il est même capable de produire quelque chose qui leur ressemble, quoiqu'en petit. Car, pour ne rien dire des merveilles des Songes, où nous inventons sans peine, & sans en avoir même la volonté, des choses auxquelles il faudroit penser long-

tems

tems pour les trouver quand on veille ; notre Ame eſt architectonique encore dans les Actions volontaires, & découvrant les Sciences ſuivant leſquelles DIEU a réglé les choſes (*pondere, menſurâ, numero*) elle imite dans ſon Département, & dans ſon petit Monde où il lui eſt permis de s'excercer, ce que DIEU fait dans le grand.

XV. C'eſt pourquoi tous les Eſprits, ſoit des Hommes, ſoit des Génies, entrant en vertu de la Raiſon & des Vérités éternelles dans une eſpèce de Societé avec DIEU, ſont des Membres de la Cité de DIEU, c'eſt-à-dire, du plus parfait Etat, formé & gouverné par le plus grand & le meilleur des Monarques : où il n'y a point de Crime ſans châtiment, point de bonnes Actions ſans récompenſe proportionnée ; & enfin, autant de Vertu & de Bonheur qu'il eſt poſſible. Et cela, non pas par un dérangement de la Nature, comme ſi ce que DIEU prépare aux Ames troubloit les loix des Corps ; mais par l'ordre même des choſes naturelles, en vertu de l'Harmonie préétablie de tout tems entre les *Régnes de la Nature* & de *la Grace*, entre DIEU, comme Architecte & DIEU comme Monar-

Monarque ; en ſorte que la *Nature* mene à la Grace, & que la *Grace* perfectionne la Nature en s'en ſervant.

XVI. Ainſi, quoique la Raiſon ne nous puiſſe point apprendre le détail du grand Avenir réſervé à la Révélation ; nous pouvons être aſſûrez par cette même Raiſon, que les choſes ſont faites d'une maniére qui paſſe nos ſouhaits. DIEU étant auſſi la plus parfaite & la plus heureuſe, & par conſéquent la plus aimable des Subſtances, & l'*Amour pur véritable* conſiſtant dans l'état qui fait goûter du plaiſir dans les perfections & dans la félicité de ce qu'on aime ; cet Amour doit nous donner le plus grand plaiſir dont on puiſſe être capable, quand DIEU en eſt l'Objet.

XVII. Et il eſt aiſé de l'aimer comme il faut, ſi nous le connoiſſons comme je viens de dire. Car quoique DIEU ne ſoit point ſenſible à nos Sens externes, il ne laiſſe pas d'être très-aimable, & de donner un très-grand plaiſir. Nous voyons combien les Honneurs font plaiſir aux Hommes, quoiqu'ils ne conſiſtent point dans les qualitez des Sens extérieurs.

Les Martyrs & les Fanatiques, quoique

que l'affection de ces derniers ſoit mal réglée, montrent ce que peut le plaiſir de l'Eſprit: &, qui plus eſt, les plaiſirs même des Sens ſe réduiſent à des plaiſirs intellectuels confuſément connus.

La Muſique nous charme, quoique ſa beauté ne conſiſte que dans les convenances des Nombres, & dans le compte, dont nous ne nous appercevons pas & que l'Ame ne laiſſe pas de faire, des battemens ou vibrations des Corps ſonnans, qui ſe rencontrent par certains intervalles. Les plaiſirs que la Vûe trouve dans les proportions, ſont de la même nature; & ceux que cauſent les autres Sens, reviendront à quelque choſe de ſemblable, quoique nous ne puiſſions pas l'expliquer ſi diſtinctement.

XVIII. On peut même dire, que dès à préſent l'*Amour de DIEU* nous fait joüir d'un avant-goût de la félicité future. Et quoiqu'il ſoit desintéreſſé, il fait par lui-même notre plus grand bien & interêt, quand même on ne l'y chercheroit pas, & quand on ne conſidéreroit que le plaiſir qu'il donne, ſans avoir égard à l'utilité qu'il produit; car il nous donne une parfaite confiance dans la Bonté de notre

notre Auteur & Maître, laquelle produit une véritable tranquilité de l'Eſprit, non pas comme chez les Stoïciens réſolus à une patience par force, mais par un contentement préſent, qui nous aſſûre même un Bonheur futur. Et outre le plaiſir préſent, rien ne ſauroit être plus utile pour l'avenir, car l'Amour de DIEU remplit encore nos eſpérances, & nous méne dans le chemin du ſuprême Bonheur, parce qu'en vertu du parfait ordre établi dans l'Univers, tout eſt fait le mieux qu'il eſt poſſible, tant pour le Bien général, que pour le plus grand Bien particulier de ceux qui en ſont perſuadez, & qui ſont contens du divin Gouvernement; ce qui ne ſauroit manquer dans ceux qui ſavent aimer la ſource de tout Bien. Il eſt vrai que la ſuprême félicité, de quelque *Viſion béatifique*, ou connoiſſance de DIEU qu'elle ſoit accompagnée, ne ſauroit jamais être pleine; parce que DIEU étant infini, il ne ſauroit être connu entiérement.

Ainſi notre bonheur ne conſiſtera jamais, & ne doit point conſiſter dans une pleine jouïſſance, où il n'y auroit plus

plus rien à déſirer, & qui rendroit notre Eſprit ſtupide ; mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaiſirs & de nouvelles perfections.

EXA-

EXAMEN
DES
PRINCIPES
DU
R. P. MALLEBRANCHE.

THE'ODORE étant parti, ARISTE reçut une viſite de PHILARETE, ancien Ami, Docteur de Sorbonne fort eſtimé, qui avoit enſeigné autrefois la Philoſophie & la Théologie à la mode de l'Ecole, & qui ne mépriſoit pas cependant les découvertes des Modernes; mais il y alloit avec beaucoup de circonſpection & d'exactitude. Il s'étoit mis dans une eſpèce de retraite, pour mieux vaquer aux exercices de Piété, & il travailloit en même-tems à mettre les Véritez de la Religion dans leur jour, dont il tâchoit de rectifier & de perfectionner les

preuves ; & cela l'engageoit à examiner avec rigueur celles qu'on produiſoit, afin de marquer en quoi elles avoient beſoin d'être ſuppléées.

Ariste le voyant s'écria : O que vous venez à propos, mon cher Philarete, après une ſi longue interruption de notre connoiſſance ! Je ſors d'un entretien charmant, dont je voudrois que vous euſſiez été. Théodore, ce Philoſophe profond, ce Théologien excellent, m'a ravi à moi-même ; il m'a fait paſſer de ce Monde corporel & corruptible, dans un Monde intelligible & éternel. Cependant quand j'y penſe ſans lui, je retombe aiſément dans mes anciens préjugez, & je ne ſai quelquefois où j'en ſuis. Perſonne n'eſt plus capable que vous de me fixer & de me faire juger ſûrement, & pour ainſi dire de ſang froid. Car je vous avoue que les grandes & belles expreſſions de Théodore me touchent, & m'enlevent ; mais quand il m'a quitté, je ne ſai plus comment je me ſuis élevé ſi haut, & je me ſens une maniére de vertige qui m'embarraſſe.

Philarete. Le mérite de Théodore m'eſt connu par ſes Ouvrages, où il y a quantité de penſées grandes & belles :

il

il y en a même beaucoup de bien vérifiées ; mais il y en a auſſi, & des plus fondamentales, qui auroient encore beſoin d'être éclaircies davantage. Je ne doute point qu'il ne vous ait dit mille choſes propres à vous aider dans le beau deſſein que vous avez pris, à ce que j'apprens, de quitter les vanitez du Monde, le bruit étourdiſſant du Peuple, & les entretiens vains & ſouvent pernicieux des gens mondains, pour vous adonner aux Méditations ſolides, qui nous attachent à la Vertu & nous menent à la félicité. Ce que j'ai entendu dire de votre changement heureux m'a engagé à vous faire viſite, pour renouveller notre ancienne liaiſon ; & vous ne me pouvez fournir une meilleure occaſion d'entrer en matiére, & de vous montrer mon zèle, qu'en me parlant d'abord de ce qui a été depuis long-tems l'objet de mes Méditations, & qui doit être un des plus intereſſans des vôtres. Si vous pouviez vous ſouvenir de la ſubſtance du Diſcours de THE'ODORE, peut-être pourrois-je vous aider à développer une partie des notions qu'il vous a données, & il acheveroit lui même enſuite d'éclaircir & d'établir ce

qui nous paroîtroit encore obſcur ou douteux.

Ariste. Je ſuis ravi de votre ſecours, & je tâcherai de faire une récapitulation de ce que Théodore m'a dit en ſubſtance; mais n'eſpérez pas de moi les charmes attachez à tout ce qu'il m'a dit. Il a entrepris premiérement de me faire voir que ce Moi qui penſe n'eſt point un Corps, parce que les penſées ne ſont point des matiéres d'être de l'Etendue, dans laquelle conſiſte l'eſſence du Corps. Je lui ai demandai de me prouver que mon Corps n'eſt que le l'étendue : il m'a ſemblé qu'il me le prouvoit, quand je l'écoutois; mais je ne ſai comment cette preuve m'eſt échappée. Je m'y remets pourtant peu à peu. Il ſuffit, m'a-t-il dit, d'avoir de l'étendue pour former le Corps. Il a ajouté encore, que ſi Dieu détruiſoit l'Etendue le Corps ſeroit détruit.

Philarete. Les Philoſophes qui ne ſont point Cartéſiens n'accorderont point qu'il ſuffit d'avoir de l'étendue pour former un Corps ; ils demanderont encore quelqu'autre choſe que les Anciens appelloient *Antitypie*, c'eſt-à-dire, ce qui fait qu'un Corps eſt impénétrable à l'autre;

tre ; & ſelon eux, l'Etendue nue ne ſera que le Lieu, ou l'eſpace dans lequel les Corps ſe trouvent. Et en effet, il me ſemble que Deſcartes & ſes Sectateurs, quand ils entreprennent de réfuter ce ſentiment, ne font que des ſuppoſitions ; & pour nommer la choſe par ſon nom, des Pétitions de Principe.

ARISTE. Mais ne trouvez-vous pas que la ſuppoſition de la deſtruction de l'Etendue, qui entraîne celle du Corps, prouve que le Corps ne conſiſte que dans l'étendue ?

PHILARETE. Cela prouve ſeulement que l'étendue entre dans l'eſſence ou la nature du Corps ; mais non pas qu'elle fait toute ſon eſſence. A peu près comme la grandeur entre dans l'eſſence de l'Etendue, mais elle n'y ſuffit pas ; car le Nombre, le Tems, le Mouvement, ont auſſi de la grandeur, & cependant ils ſont différens de l'Etendue. Si Dieu détruiſoit toute grandeur actuelle, il détruiroit l'Etendue ; mais en produiſant de la grandeur, il ne produiroit peut-être que du tems, ſans produire de l'étendue. Il en eſt de même de l'Etendue & du Corps. Dieu détruiſant l'Etendue détruiroit le Corps ; mais en ne produiſant que de

l'étendue il ne produiroit peut-être que l'Eſpace ſans Corps ; au moins, ſelon des gens, les Cartéſiens n'ont pas encore été bien réfutez.

ARISTE. Je ſuis fâché de ne m'être pas aviſé d'abord de cette difficulté ; mais je la marquerai pour la propoſer à THE'ODORE. Cependant ſi je m'en ſouviens bien, il m'a apporté encore un autre Argument, qui tendoit au-même but ; mais il me paroiſſoit bien ſubtil, car il étoit pris de la nature de la Subſtance. THE'ODORE me prouvoit que l'Etendue eſt une Subſtance, & je crois qu'il en vouloit inférer que le Corps ne peut donc être que de l'étendue : qu'autrement il ſeroit compoſé de plus d'une Subſtance ; mais je ne vous garantis pas cela comme de Théodore. Je puis me tromper en donnant à ſon Diſcours une liaiſon différente peut-être de celle qu'il avoit dans l'eſprit, & dont je m'informerai.

PHILARETE. Je trouve encore de la difficulté dans cette conſéquence, que vous n'attribuez à THE'ODORE qu'en doutant. Car vous ſavez que les Péripatéticiens compoſent le Corps de deux Principes ſubſtantiels, qui ſont la matiére & la forme. Il faudroit donc prou-

ver

ver qu'il n'eſt pas poſſible que le Corps ſoit compoſé en même tems de deux Subſtances, c'eſt-à-dire, de l'étendue, quand on accorderoit que c'eſt une Subſtance, & de quelque autre Subſtance encore. Mais voyons comment THE'ODORE prouve que l'Etendue eſt une Subſtance; car ce point eſt aſſez important.

ARISTE. Je tâche de m'en ſouvenir. Tout ce qu'on peut concevoir ſeul & ſans penſer à autre choſe, ou ſans que l'idée qu'on en a repréſente quelque autre choſe: ou bien ce qu'on peut concevoir ſeul comme exiſtant indépendemment d'autre choſe, eſt une *Subſtance*: & tout ce qu'on ne peut concevoir ſeul, ou ſans penſer à quelque autre choſe, eſt une maniére d'être, ou une *modification de Subſtance*. C'eſt ce qu'on entend quand on dit, qu'une Subſtance eſt un Etre qui ſubſiſte en lui-même; & nous n'avons point d'autre voye pour diſtinguer les Subſtances des modifications. Or THE'ODORE me faiſoit voir que je pouvois penſer à l'Etendue ſans penſer à autre choſe.

PHILARETE. Cette définition de la Subſtance n'eſt pas exempte de difficul-

tez. Dans le fond il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe être conçu comme indépendant d'autre choſe. Dirons-nous donc, avec un certain Novateur trop connu, que Dieu eſt la ſeule Subſtance dont les Créatures ne ſoient que les modifications? Que ſi vous reſſerrez votre définition en ajoutant, que la Subſtance eſt ce qui peut être conçu indépendemment de toute autre Créature, nous trouverons peut-être des choſes qui ont autant d'indépendance que l'Etendue, ſans être des Subſtances. Par exemple, la force d'agir, la Vie, l'Antitypie, ſont quelque choſe d'eſſentiel & de primitif en même-tems, & on peut les concevoir indépendemment d'autres notions, & même de leurs ſujets, par le moyen de l'abſtraction. Au contraire les ſujets ſont conçus par le moyen de tels attributs. Cependant ces attributs ſont différens des Subſtances, dont ils ſont les attributs. Il y a donc quelque choſe qui n'eſt point Subſtance, & qui pourtant ne peut pas être plus conçu dépendemment que la Subſtance-même. Donc cette indépendance de la notion n'eſt point le caractère de la Subſtance, puiſqu'il doit convenir encore à ce qui eſt eſſentiel à la Subſtance.

ARISTE. Je crois que les abſtraits ne ſauroient être conçus indépendemment de quelque choſe, au moins dans le ſujet qui ſoit concret, quoiqu'incomplet, & qui, joint à l'attribut eſſentiel primitif ſuffiſant, faſſe le ſujet complet. Mais pour nous tirer de ces épines, diſons que la définition ne doit être entendue que des concrets; ainſi la Subſtance ſera un concret indépendant de tout autre concret créé.

PHILARETE. Voilà un nouveau reſſerrement de votre définition; mais il y reſte encore bien de la difficulté. Car 1. peut-être que l'explication de *ce que c'eſt que le concret*, préſuppoſera la Subſtance; & de cette maniére nous ferions un cercle en définiſſant. 2. Je vous nie que l'Etendue ſoit un concret, car elle eſt l'abſtrait de l'étendu. 3. Il s'enſuit que le ſujet précis & incomplet, ou le concret ſimple & primitif, lequel joint à l'attribut eſſentiel fait la Subſtance complete, mérite ſeul le nom de Subſtance; puiſque les abſtraits auſſi-bien que les concrets complets ne ſauroient être conçus ni exiſter ſans lui. 4. Pour ne point inſiſter préſentement ſur la doctrine de ces Théologiens, qui ſoutiennent que les

accidens peuvent exiſter ſans leur ſujet dans le Sacrement de l'Euchariſtie; car, ſuivant eux ils en ſont eſſentiellement indépendans, & par conſéquent votre définition leur convient.

Aristr. Nous nous enfonçons aſſez dans les ſubtilitez, & bien m'en prend d'avoir été autrefois au Collége, & d'avoir retenu quelque choſe des termes de l'Ecole. J'avoue cependant que ces ſubtilitez ſont indiſpenſables ici, & que vous les propoſez d'une maniére très-intelligible, & qui me met en état de vous répondre. Je répons donc au premier point, que la définition du concret n'a pas beſoin de la Subſtance; car des accidens peuvent être auſſi des concrets. Par exemple, la chaleur pourra être grande ou avoir de la grandeur: Or grand eſt un concret. Un nombre peut-être appellé grand, proportionel, commenſurable, &c. Quant au ſecond point, je dirois que l'Etendue, l'Eſpace, le Corps, étant une même choſe, ſelon Theodore, il dira que l'Etendue eſt un concret. Je réponds au troiſiéme, que l'Etendue ou le Corps eſt juſtement ce premier ſujet, conçu comme la Matiére formée par les figures & par les mouvemens

pour

pour faire un ſujet complet. Enfin, je dis au quatrième point, que Théodore peut-être n'accorde point la poſſibilité de l'exiſtence des accidens ſans ſujet. Les autres qui voudront maintenir la définition, diront que la Subſtance eſt un concret indépendant naturellement de tout autre concret créé.

PHILARETE. Votre réponſe au premier point me paroît bonne. Il faudroit pourtant expliquer plus diſtinctement la notion du concret & de l'abſtrait. Mais on ne peut point vous accorder touchant le ſecond point, qu'Etendu & Etendue, ſoient la même choſe : il n'y a point d'exemple dans les Créatures de l'identité de l'abſtrait & du concret. La réponſe au troiſième peut paſſer, & encore celle que vous donnez à la quatrième Objection, ſelon ceux qui nient les accidens ſubſiſtans hors du ſujet. Mais ceux qui voudront rectifier la définition par la limitation de ce qui ſe fait *naturellement*, la feront reſſembler à celle de l'*Homme* qu'on attribue à Platon. On raconte qu'il l'avoit défini *un Animal à deux pieds ſans plumes*, & que là-deſſus Diogène avoit déplumé un *Coq*, & l'avoit jetté dans l'Auditoire de Platon, en diſant :

Voici un Homme Platonique. Un Platonicien pouvoit de même excuſer ſa définition, en diſant qu'on parloit d'un Animal tel qu'il eſt naturellement. Mais on demande des définitions priſes de l'eſſentiel des choſes. Il eſt vrai que des définitions priſes de ce qui arrive naturellement (*per ſe*) peuvent encore ſervir, & qu'on peut diſtinguer trois degrés dans les prédicats, *l'eſſentiel*, *le naturel*, & ce *qui eſt ſimplement accidentel*; mais en Métaphyſique on voudroit des attributs eſſentiels, ou pris de ce qu'on appelle raiſon formelle.

ARISTE. A ce que je vois, il ne reſte que cette queſtion entre nous, ſi l'Etendue eſt un abſtrait ou un concret.

PHILARETE. Je pourrois encore objecter à votre définition, que les Corps ne ſont point indépendans les uns des autres, & qu'ils ont beſoin, par exemple, d'être comprimez ou agitez par les Ambians; mais vous pourriez auſſi répondre par ma propre replique, que l'eſſentiel ſuffit, puiſque Dieu peut faire qu'ils en ſoient indépendans, & les conſerver dans leur état, quand tout autre Corps ſeroit anéanti. J'inſiſte donc ſur ce que je viens de dire, que l'Etendue n'eſt autre

tre choſe qu'un abſtrait, & qu'elle demande quelque choſe qui ſoit étendu. Elle a beſoin d'un ſujet, elle eſt quelque choſe de relatif à ce ſujet, comme la durée. Elle ſuppoſe même quelque choſe d'antérieur dans ce ſujet. Elle ſuppoſe quelque qualité, quelque attribut, quelque nature dans ce ſujet, qui s'étende, ſe répande avec le ſujet, ſe continue. L'Etendue eſt la diffuſion de cette qualité ou nature : par exemple, dans le lait il y a une étendue ou diffuſion de la blancheur : dans le Diamant une étendue ou diffuſion de la dureté ; dans le Corps en général une étendue ou diffuſion de l'Antitypie ou de la matérialité. Par-là vous voyez, en même-tems, qu'il y a dans le Corps quelque choſe d'antérieur à l'étendue. Et l'on peut dire que l'Etendue eſt en quelque façon à l'Eſpace, comme la Durée eſt au Tems. La durée & l'étendue ſont les attributs des choſes ; mais le Tems & l'Eſpace ſont pris comme hors des choſes, & ſervent à les meſurer.

ARISTE. Ceux qui admettent un Eſpace diſtinct du Corps, le conçoivent comme une Subſtance, qui fait le lieu ; mais les Cartéſiens & THE'ODORE con-

çoivent la Matiére-même, comme vous conçevez l'Eſpace, excepté qu'ils y mettent une Mobilité avec l'Etendue.

PHILARETE. Ils avouent donc tacitement que l'Etendue ne ſuffit point, pour faire la Matiére ou le Corps; puiſqu'il y faut ajouter la mobilité, qui eſt une ſuite de l'Antitypie ou de la réſiſtance; autrement un Corps ne pourroit point être pouſſé ou mu par un autre.

ARISTE. Ils diront que la Mobilité eſt une ſuite de l'Etendue, puiſque toute Etendue eſt diviſible; en ſorte que les parties ſoient ſéparables les unes des autres.

PHILARETE. Ceux qui prétendent qu'il y a un Vuide, ou du moins un Eſpace réel, diſtinct de la Matiére qui le remplit, ne vous accorderont pas cette conſéquence. Ils diront qu'on peut marquer les différentes parties dans l'Eſpace, mais qu'on ne peut point les ſéparer. Pour moi, quoique je diſtingue la notion de l'Etendue de celle du Corps, je ne laiſſe pas de croire qu'il n'y a point de Subſtance qui puiſſe être appellée Eſpace; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point de ſujet qui n'ait rien que de l'étendue. Cependant quand j'admettrois une telle Subſtance, je diſtin-

gue-

guerois toujours entre l'Etendue ou l'extenſion, & entre cet attribut auquel l'Etendue ou la diffuſion (notion relative) ſe rapporte, qui ſeroit la ſituation ou la localité. Ainſi la diffuſion du lieu formeroit l'eſpace, lequel ſeroit comme le πρῶτον δεκτικὸν, ou le premier ſujet de l'Etendue, & par lequel elle conviendroit encore à d'autres choſes qui ſont dans l'Eſpace. Ainſi l'Etendue, quand elle eſt l'attribut de l'Eſpace, eſt la diffuſion ou la continuation de la ſituation ou de la localité; comme l'étendue du Corps eſt la diffuſion de l'Antitypie ou de la matérialité. Car le lieu eſt dans le point auſſi-bien que dans l'eſpace, & par conſéquent le lieu peut être ſans étendue ou diffuſion; mais ſa diffuſion ou ſimple longueur fait une ligne locale douée d'étendue. Il en eſt de même de la Matiére; elle eſt dans le point auſſi-bien que dans le Corps, & ſa diffuſion en ſimple longueur fait une ligne matérielle. Les autres continuations ou diffuſions en largueur & en profondeur, forment la ſuperficie & le ſolide des Géometres; & en un mot l'eſpace dans le lieu, & le Corps dans la matiére.

ARISTE. Ces rapports proportionnels entre Lieu & Matiére, Eſpace & Corps, me plaiſent, & ſervent à parler avec juſteſſe; & il eſt bon de diſtinguer ces choſes, comme encore la Durée du Tems, l'Etendue de l'Eſpace. Il faut que je conſulte THE'ODORE ſur cette queſtion.

PHILARETE. Enfin, pour aller plus avant, je ſuis d'opinion, que non-ſeulement l'Etendue, mais auſſi le Corps-même, ne ſauroit être conçu indépendemment d'autres choſes. Ainſi il faudroit dire, ou que les Corps ne ſont point des Subſtances, ou bien qu'être conçu indépendemment ne convient pas à toutes les Subſtances, quand même il conviendroit aux ſeules Subſtances; car le Corps étant un tout, dépend eſſentiellement d'autres Corps dont il eſt compoſé, & qui en ſont les parties. Il n'y a que les *Monades*, c'eſt-à-dire, les Subſtances ſimples ou indiviſibles qui ſoient véritablement indépendantes de toute autre choſe créée concrete.

ARISTE. Je dirai donc que la Subſtance eſt un concret indépendant de tout concret créé hors d'elle. Ainſi la dépendance de la Subſtance, de ſes attributs

& de ſes parties, ne ſera point d'obſtacle à nos raiſonnemens.

PHILARETE. Voilà le troiſième reſſerrement de votre définition. Il vous eſt permis d'en faire ; mais pour dire la vérité, il y a des choſes permiſes qui ne ſont pas convenables, *non omne quod licet expedit*. Qu'importe ſi le vers qui me ronge eſt dans moi ou hors de moi ; en ſuis-je moins dépendant ? Les ſeules Subſtances incorporelles ſont indépendantes de toute autre Subſtance créée. Ainſi il ſemble que dans la rigueur philoſophique les Corps ne méritent point le nom de Subſtances ; ce qui paroît avoir été déja le ſentiment de Platon, qui a remarqué qu'ils ſont des Etres tranſitoires, qui ne ſubſiſtent jamais au delà d'un moment. Mais c'eſt un point qui demande une plus ample diſcuſſion, & j'ai encore d'autres raiſons importantes qui me portent à refuſer aux Corps le titre & le nom de Subſtances, en langage métaphyſique. Car pour en dire un mot, le Corps n'a point de véritable unité ; ce n'eſt qu'un *Aggregé*, que l'Ecole appelle un *per accidens*, un aſſemblage comme un Troupeau, ſon unité vient de notre perception. C'eſt un *Etre de raiſon*, ou plu-

plutôt d'*imagination*, un Phénomène.

ARISTE. J'eſpére que THE'ODORE vous ſatisfera comme il faut ſur toutes ces difficultez. Suppoſons cependant que le Corps & l'Etendue ne différent pas beaucoup, puiſque vous n'admettez point de Vuide; ou du moins remettons ce point à une plus ample diſcuſſion, & paſſons au reſte de la démonſtration de THEODORE. Elle revient à ceci. *Tout ce qui a des modifications qu'on ne ſauroit expliquer par l'Etendue, eſt diſtinct du Corps*, ſuppoſé que les Corps & l'Etendue ſoient la même choſe, ou du moins qu'ils ne différent que comme l'Eſpace & ce qu'il faut pour le remplir ſimplement: ce qui outre l'étendue a encore quelque réſiſtance & mobilité, comme vous ſemblez l'accorder: *Or l'Ame a des modifications qui ne ſont point des modifications de l'Etendue*, ni, ſi vous voulez, de l'Antitypie, ou du ſimple rempliſſant; & même THE'ODORE le prouve, car mon plaiſir, mon deſir & toutes mes penſées ne ſont point des rapports de diſtance, & on ne les ſauroit meſurer par pieds ou par pouces, comme l'Eſpace ou ce qui le remplit.

PHILARETE. Je ſuis du ſentiment de THE'O-

THE'ODORE, quand il ſoutient que les modifications de l'Ame ne ſont point des modifications de la Matiére, & par conſéquent que l'Ame eſt immatérielle; mais ſa preuve ſouffre pourtant quelque difficulté. Il veut que toutes les penſées ne ſoient pas des rapports de diſtance, parce que nous ne ſaurions meſurer les penſées; mais un Sectateur d'Epicure dira, que cela arrive faute de les bien connoître, & que ſi nous connoiſſions les corpuſcules qui forment la penſée & les mouvemens qui ſont néceſſaires pour cela, nous verrions que les penſées ſont meſurables, & que ce ſont les jeux de quelques machines ſubtiles; à peu près comme il ne paroît pas que la nature de la Couleur conſiſte intérieurement dans quelque choſe de meſurable; & cependant s'il eſt vrai que la raiſon de ces qualitez des objets vient de certaines configurations & certains mouvemens, comme la blancheur de l'écume, par exemple, vient des petites bulles creuſes polies comme autant de petits miroirs, on réduiroit enfin ces qualitez à quelque choſe de meſurable, de matériel, de mécanique.

ARISTE. Ainſi vous abandonnez aux Adverſaires toutes les preuves qu'on peut allé-

alléguer pour la diſtinction de l'Ame & du Corps.

PHILARETE. Je n'ai garde : mon intention eſt ſeulement de les perfectionner. Et pour vous en donner quelque petit échantillon ici : je conſidére que la Matiére ne renferme que ce qui eſt paſſif; & il me ſemble que les Démocritiens auſſi-bien que les autres Philoſophes qui raiſonnent mécaniquement, en doivent demeurer d'accord. Car non-ſeulement l'Etendue, mais encore l'Antitypie attribuée aux Corps, eſt une choſe purement paſſive, & par conſéquent l'origine de l'action ne ſauroit être une modification de la Matiére; donc le mouvement auſſi-bien que la penſée doivent venir de quelque autre choſe.

ARISTE. Souffrez à votre tour que je vous marque en quoi votre Argument me paroît défectueux; car vous m'apprenez à être exact juſqu'à la rigueur. Je dirai donc que votre Argument n'eſt bon que *ad hominem*, c'eſt-à-dire, pour ceux qui philoſophent comme Démocrite & comme Deſcartes; mais les Platoniciens & les Ariſtotéliciens, & quelques nouveaux Archéaliſtes, & encore les derniers Sympathiſtes, qui ſoutiennent l'attraction

des Corps à diſtance, mettent dans les Corps des qualitez inexplicables mécaniquement ; & par conſéquent ils n'accorderont point que les Corps ſoient purement paſſifs. Je me ſouviens même qu'un certain Auteur de vos Amis, quoiqu'il ſoit pour les ſeules explications mécaniques des Phénomênes des Corps, a entrepris dans quelques Eſſais inſérez dans les Actes des Savans publiez à *Leipſick*, de montrer que les Corps ſont douez de quelque Force active ; & qu'ainſi les Corps ſont compoſez de deux natures, ſavoir de la Force active primitive, appellée *Entélechie premiére* par Ariſtote, & de la Matiére ou de la Force paſſive primitive, qui ſemble être l'*Antitypie*. C'eſt pour cela qu'il ſoutient, que tout ſe peut expliquer mécaniquement dans les choſes matérielles, excepté les principes mêmes du Mécaniſme, qui ne ſauroient être tirez de la ſeule conſidération de la Matiére.

PHILARETE. Je ſuis en commerce avec cet Auteur, & j'ai paſſablement bien compris ſes ſentimens. Cette Force active primitive, qu'on pourroit appeller la Vie, eſt juſtement, ſelon lui, ce qui eſt renfermé dans ce que nous appellons *une Ame*

Ame, ou dans la Subſtance ſimple. C'eſt une réalité immatérielle, indiviſible, & indeſtructible : il en met par-tout dans les Corps, croyant qu'il n'y a point de partie de la Maſſe où il n'y ait un Corps organiſé, doué de quelque perception, ou d'une maniére d'Ame. Ainſi ce raiſonnement nous mene directement à la diſtinction de l'Ame & de la Matiére. Et quand on appelleroit *Corps*, ce que j'aimerois mieux appeller avec lui *Subſtance corporelle*, compoſé de l'Ame & de la Maſſe, ce ne ſeroit qu'une queſtion de nom. Or cette Force active eſt juſtement ce qui montre le mieux, & d'une maniére bien ſenſible, la diſtinction de l'Ame & de la Maſſe; parce que les principes du Mécaniſme, dont les loix du mouvement ſont les ſuites, ne ſauroient être tirez de ce qui eſt purement paſſif, Géométrique, ou matériel, ni prouvez par les ſeuls Axiomes de Mathématique. Car cet Auteur a marqué dans plus d'un endroit du *Journal des Savans* de Paris, & des Actes de Leipſick, & encore ailleurs où il a parlé de ſa *Dynamique*, & même depuis peu dans ſa *Théodicée*, que pour juſtifier les Règles Dynamiques, il faut recourir à la Métaphyſique réelle & aux

aux principes de convenance qui affectent les Ames, & qui n'ont pas moins d'exactitude que ceux des Géometres. Vous trouverez auſſi dans les Lettres qu'il a échangées avec Mr. *Hartſoeker*, inſérées dans les *Mémoires de Trevoux*, comment par des conſidérations plus élevées il détruit le Vuide & les Atomes, y employant même ſa *Dynamique* en partie, au lieu que ceux qui ne s'occupent que du matériel ne ſauroient décider la queſtion. C'eſt ce qui a fait que les nouveaux Philoſophes étant ordinairement trop matérialiſtes, & n'étant point ſtilez à allier la Métaphyſique avec les Mathématiques, n'ont point été en état de décider s'il y a des Atomes & du Vuide, ou non; & pluſieurs-même ſont portez à croire qu'il y en a, c'eſt-à-dire, ou le Vuide avec les Atomes, ou du moins des Atomes nageans dans un Fluide parfait qui exclud le Vuide. Mais il montre que le Vuide, les Atomes ou la dureté parfaite, & enfin le Fluide parfait, ſont contre la convenance & l'ordre.

Ariste. C'eſt quelque choſe que cela, & je veux méditer davantage avec votre aſſiſtance, tant ſur la *Dynamique*, puiſqu'elle eſt ſi importante pour la connoiſ-

noiſſance des Subſtances immatérielles, que ſur l'inconvenance du Vuide & des Atomes. Mais j'ai encore une choſe à vous objecter, c'eſt que Dieu pourroit faire lui ſeul immédiatement tout ce que vous attribuez aux Ames; ainſi les modifications & les opérations qui paſſent la Matiére ne nous meneroient point aux Ames diſtinctes de la Matiére, puiſque ce ſeroient les opérations de Dieu. Il eſt vrai que cette Objection va encore contre Théodore lui-même, & peut-être plus que contre les autres; car vous ſavez qu'il ne conſidére les Cauſes ſecondes, que comme occaſionnelles.

Philarete. Quand les opérations en queſtion ſeroient les opérations de Dieu, les modifications pourtant qu'on attribue aux Ames, & que nous ſentons dans la nôtre, ne ſauroient être les modifications de Dieu. Et quant aux opérations encore, on ne ſauroit refuſer à nous-mêmes nos actions internes, & elles nous ſuffiroient ici; car la Matiére n'en eſt point capable, n'étant que paſſive. Mais cette ſuppoſition, qui donne toutes les actions externes à Dieu ſeul, recourt aux miracles, & même à des miracles déraiſonnables, & peu dignes de la

Sa-

Sageſſe divine. Par le même droit de faire des fictions que la ſeule Toute-puiſſance miraculeuſe de Dieu pourroit rendre poſſibles, il ſeroit permis de ſoutenir que je ſuis ſeul au Monde, & que Dieu produit tous les Phénomènes dans mon Ame, comme s'il y avoit d'autres choſes hors de moi, ſans qu'il y en eût. Cependant quand même le raiſonnement préſent qui prouve la diſtinction entre l'Ame & la Matiére, entant qu'il eſt fondé ſur les opérations externes, ou ſur la Dynamique, n'auroit lieu qu'en ſuppoſant que les choſes ſe font dans le cours ordinaire de la Nature par les forces naturelles, ſans que Dieu y entre qu'en les conſervant, ce ſeroit toujours beaucoup; car il prouvera ou la diſtinction de l'Ame & du Corps, ou l'exiſtence de la Divinité. Nous pourrions aller plus loin, & montrer plus diſtinctement comment la Dynamique vérifie l'une & l'autre de ces deux grandes doctrines; mais cela ſeroit d'une plus grande diſcuſſion, où il ne faut point s'engager préſentement.

ARISTE. Nous en parlerons davantage une autre fois ſuivant votre commodité. Cependant je trouve que c'eſt déja

beaucoup, que les Impies ne ſauroient réſiſter à ce que vous venez de dire pour l'Immortalité des Ames, ſans avoir recours à Dieu, c'eſt-à-dire, à ce qu'ils fuïent le plus. Et quand ils ſeront une fois convenus de l'exiſtence de Dieu: c'eſt-à dire, d'un Eſprit infiniment puiſſant & ſage; il ne ſera pas difficile d'en inférer qu'il a encore fait des Eſprits finis, immatériels comme lui; & d'ailleurs que Dieu ne ſeroit point juſte ſi nos Ames périſſoient avec les Corps.

Philarete. Il y a même grand ſujet de douter ſi Dieu a fait d'autres choſes que des Monades, ou des Subſtances ſans étendue, & ſi les Corps ſont autre choſe que les Phénomênes réſultans de ces Subſtances. Mon Ami, dont je vous ai rappporté les ſentimens, témoigne aſſez qu'il panche de ce côté-là, lorsqu'il réduit tout aux Monades, ou aux Subſtances ſimples & à leurs modifications, avec les Phénomênes qui en réſultent, dont la réalité eſt marquée par leur liaiſon qui les diſtingue des ſonges. J'en ai déja touché quelque choſe, mais préſentement il eſt tems que j'écoute la ſuite des raiſonnemens de votre excellent

Theodore.

Aris-

ARISTE. Après avoir établi la diſtinction de l'Ame & du Corps comme le fondement des principaux Dogmes de la Philoſophie, & même de l'Immortalité de l'Ame ; il m'a fait prendre garde aux idées dont l'Ame s'apperçoit, & il ſoutient que ces idées ſont des réalitez. Il va même plus avant, & il veut que ces idées ayent une exiſtence éternelle & néceſſaire, & qu'elles ſoient l'Archétype du Monde viſible ; au lieu que les choſes que nous croyons voir hors de nous ſont ſouvent imaginaires, & toujours paſſagéres. Il m'a apporté même un Argument que voici : Suppoſons que Dieu anéantiſſe tous les Etres qu'il a créez, excepté vous & moi : ſuppoſons de plus que Dieu préſente à notre eſprit les mêmes objets, nous verrions les mêmes beautés comme nous les voyons préſentement ; donc les beautés que nous voyons ne ſont pas des beautés matérielles, mais des beautés intelligibles.

PHILARETE. Je demeure aſſez d'accord que ces choſes matérielles ne ſont point l'objet immédiat de nos perceptions ; mais je trouve pourtant quelque difficulté dans la preuve & dans la maniére d'expliquer la choſe, & je voudrois

qu'elle fût un peu mieux dévelopée. Cette propoſition hypothétique Majeure de l'Argument, renferme-t-elle une conſéquence bien certaine? *Si dans le cas de l'anéantiſſement des choſes externes, nous voyions tout dans un Monde intelligible, il faut que nous voyons tout auſſi préſentement dans un Monde intelligible.* Cette conſéquence, dis-je, eſt-elle bien ſûre? Ne ſe peut-il point que notre perception préſente & ordinaire ſoit d'une nature différente de cette perception extraordinaire? La Mineure ſeroit: *Or en cas de cet anéantiſſement nous verrions tout dans un Monde intelligible.* Mais encore cette Mineure paroîtra douteuſe à bien des gens. L'adverſaire qui croit que les Corps ont une influence ſur les Ames, ne diroit-il pas que Dieu en cas de l'anéantiſſement des Corps ſuppléeroit à leur défaut, & produiroit dans nos Ames les qualitez que les Corps y produiſent, ſans qu'il faille pour cela des idées éternelles, un Monde intelligible? Et quand même tout ſe paſſeroit en nous dans les cas ordinaires, comme dans le cas de l'anéantiſſement; c'eſt-à-dire, quand il ſeroit admis que nous mêmes produiſons toujours en nous, comme je le crois en effet, ou que Dieu, ſelon

Théo-

Théodore, y produit nos Phénomênes internes, ſans que le Corps ait de l'influence ſur nous, eſt-il néceſſaire qu'il y entre des idées externes? Ne ſuffit-il pas que ces Phénomênes ſoyent ſimplement des nouvelles modifications paſſagéres de nos Ames?

ARISTE. Je ne me ſouviens pas que THEODORE m'ait prouvé en général que les idées que nous voyons ſont des réalitez éternelles; il l'a ſeulement entrepris à l'égard de l'idée de l'Eſpace par un raiſonnement particulier; mais cela fait toujours un préjugé pour les idées des autres choſes, ou l'eſpace eſt renfermé le plus ſouvent. Il a auſſi fort bien répondu aux Argumens que je lui ai oppoſez de mon côté. Je lui ai objecté que *la Terre me réſiſte*, & que *c'eſt quelque choſe de ſolide que cela.* Il m'a répondu que cette réſiſtance pourroit être imaginaire, comme dans un ſonge vif, au lieu que les idées ne trompent point. Mais, comme je l'ai déja dit, il m'a prouvé que l'idée de l'Eſpace eſt néceſſaire, éternelle, immuable, & la même dans tous les Eſprits.

PHILARETE. On vous accordera, Monſieur, qu'il y a des véritez éternelles; mais tout le monde n'accordera pas qu'il

y a des réalitez éternelles qui ſe préſentent à notre Ame quand elle enviſage ces véritez. On dira qu'il ſuffit que nos penſées ayent un rapport en cela à celles de Dieu, en qui ſeul ces véritez éternelles ſont réaliſées.

Ariste. Voici pourtant l'Argument que Théodore apportoit pour prouver ſa thèſe. Quand nous avons l'idée de l'Eſpace, nous avons l'idée de l'Infini: mais l'idée de l'Infini eſt infinie, & une choſe infinie ne ſauroit être la modification de notre Ame qui eſt finie; donc il y a des idées que nous voyons qui ne ſont point des modifications de nos Ames.

Philarete. Cet Argument me paroît conſidérable, & il mériteroit d'être mieux développé. J'accorde que nous avons l'idée d'un Infini en perfection; car pour cela on n'a beſoin que de concevoir l'Abſolu, mettant les limitations à part. Et nous avons la perception de cet abſolu, parce que nous y participons, entant que nous avons quelque participation de la perfection. On doutera cependant avec raiſon, ſi nous avons une idée d'un Tout infini, ou d'un Infini compoſé de parties; car un compoſé ne ſauroit être un

un abſolu. On dira que nous concevons bien, par exemple, que toute ligne droite peut être prolongée, ou bien qu'il y a toujours une ligne droite plus grande que la donnée; mais que cependant nous n'avons point d'idée d'une ligne droite infinie, ou qui ſoit plus grande que toutes les autres qu'on peut aſſigner.

ARISTE. Le ſentiment de THE'ODORE eſt que l'idée que nous avons de l'Etendue eſt infinie; mais que la penſée que nous en avons, & qui eſt une modification de notre Ame, ne l'eſt point.

PHILARETE. Mais comment prouver qu'il nous faut quelque choſe de plus que nos penſées & leurs objets en nous, & que nous avons beſoin pour notre objet d'une idée infinie, exiſtante en Dieu, pour n'avoir qu'une penſée finie; ne ſuffiroit-il pas que ces idées fuſſent proportionnées aux penſées? On dira donc qu'il n'y a point de moyen de s'appercevoir de telles idées.

ARISTE. En voici le moyen que THE'ODORE m'a fourni. L'eſprit ne voit point l'Infini, comme s'il le meſuroit par ſa penſée. Il ne ſuffit pas auſſi cependant qu'il n'en voye pas le tout, car il pourroit eſpérer de le trouver; mais il com-

prend qu'il n'y en a point. C'eſt comme les Géometres voyent que la ſous-diviſion étant continuée tant qu'il vous plaira, on ne trouvera jamais une partie aliquote du côté du quarré, quelque petite qu'elle ſoit, qui puiſſe être auſſi la partie aliquote de la diagonale, ou la meſurer exactement. C'eſt auſſi comme les mêmes Géometres voyent les lignes aſymptotes de l'hyperbole, qu'ils ſavent ne la pouvoir jamais rencontrer, quoiqu'elles y approchent ſans fin.

Philarete. Cette maniére de connoître l'Infini eſt certaine & inconteſtable: elle prouve auſſi que les objets n'ont point de bornes; mais, quoique nous en puiſſions conclurre qu'il n'y a point de dernier Tout fini, il ne s'enſuit pas que nous voyons un Tout infini. Il n'y a point de ligne droite infinie, mais toute ligne droite peut toujours être prolongée ou ſurpaſſée par une autre plus grande. Ainſi l'exemple de l'Eſpace ne prouve point particuliérement que nous ayons beſoin de la préſence de certaines idées ſubſiſtantes & différentes des modifications paſſagéres de notre penſée; car il ſemble d'abord que nos penſées y ſuffiſent.

Ariste. Ce n'eſt pas moi-même que

je

je vois en voyant l'eſpace, les figures; je vois donc quelque choſe hors de moi.

PHILARETE. Pourquoi ne verrois-je pas ces choſes en moi ? Il eſt vrai que je vois leur eſſence ou poſſibilité, lors même que je ne m'apperçois point de leur exiſtence ; & que ces poſſibilitez, lors même que nous ne les voyons point, ſubſiſtent toujours comme des véritez éternelles, des poſſibles dont toute la réalité doit pourtant être fondée dans quelque choſe d'actuel, c'eſt-à-dire, en Dieu; mais la queſtion eſt, ſi nous avons ſujet de dire que nous les voyons en Dieu. Cependant comme j'applaudis aſſez aux belles penſées de THE'ODORE, voici comment je crois qu'on peut juſtifier ſon ſentiment là-deſſus, quoiqu'il paſſe pour fort paradoxe auprès de ceux qui n'élévent point l'Eſprit au-delà des Sens. Je ſuis perſuadé que Dieu eſt le ſeul objet immédiat externe des Ames, puiſqu'il n'y a que lui hors de l'Ame qui agiſſe immédiatement ſur l'Ame. Et nos penſées avec tout ce qui eſt en nous entant qu'il renferme quelque perfection, ſont produites ſans intermiſſion par ſon opération continuée. Ainſi, entant que nous recevons nos perfections finies des ſiennes, qui

ſont infinies, nous en ſommes affectez immédiatement. Et c'eſt ainſi que notre Eſprit eſt affecté immédiatement par les idées éternelles qui ſont en Dieu, lorsque notre Eſprit a des penſées qui s'y rapportent, & qui en participent. Et c'eſt dans ce ſens que nous pouvons dire, que notre Eſprit voit tout en Dieu.

ARISTE. J'eſpére que vos objections & vos éclairciſſemens rejoüiront THÉODORE, bien loin de lui déplaire ; il aime à ſe communiquer, & le recit que je lui en ferai lui donnera occaſion de nous faire part de plus en plus de ſes lumiéres. Je me flatte même de vous pouvoir obliger tous deux en vous faiſant connoître l'un à l'autre ; & ce ſera moi qui en profiterai le plus.

LETTRE DE Mr. LEIBNIZ A Mr. REMOND,

Contenant des Remarques *ſur le Livre du Pere du* TERTRE *contre le Pere* MALEBRANCHE.

Hanover ce 4. de Novembre 1715.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir votre Paquet, & je vous remercie des Pièces curieuſes dont vous m'avez fait part. Je ne vous dis rien ſur le Procès d'Homére; mais comme après les Livres Sacrez, c'eſt le

plus ancien de tous les Auteurs dont il nous reſte des Ouvrages, je voudrois qu'on tâchât d'éclaircir le difficultés Hiſtoriques & Géographiques, que la grande antiquité fait naître dans ſes Ouvrages, & principalement dans l'Odyſſée, touchant l'ancienne Géographie; car quelque fabuleux que ſoient les Voyages d'Ulyſſe, il eſt toujours ſûr qu'Homére l'a mené dans les Pays dont on parloit alors, mais qu'il eſt difficile de reconnoître maintenant.

Je paſſe aux Pièces Philoſophiques qui regardent le R. P. Malebranche, dont je regrette fort le perte, & qui tendent à éclaircir la Théologie naturelle des Chinois. La réfutation du Syſtême de ce Pere, partagée en trois petits Tomes, eſt ſans doute d'un habile homme, car elle eſt nette & ingénieuſe: j'en approuve même une partie, mais une partie en eſt outrée. On y témoigne trop d'éloignement des ſentimens de Deſcartes & du P. Malebranche, lors même qu'ils reçoivent un bon ſens. Il ſeroit tems de quitter ces animoſités, que les Cartéſiens ſe ſont peut-être attirées en témoignant trop de mépris pour les Anciens & pour l'Ecôle, où il y a pourtant auſſi des ſolidités qui méri-

méritent notre attention ; ainſi on doit ſe rendre juſtice de part & d'autre, & profiter des découvertes des uns & des autres, comme on a droit de rejetter ce que les uns & les autres avancent ſans fondement.

I. On a raiſon de réfuter les Cartéſiens, quand ils diſent que l'Ame n'eſt autre choſe que la penſée ; comme auſſi quand ils diſent que la Matiére n'eſt autre choſe que l'Etendue. Car l'Ame eſt un ſujet ou *concretum* qui penſe, & la Matiére eſt un ſujet étendu ou doué d'étendue. C'eſt pourquoi je tiens qu'il ne faut pas confondre l'Eſpace avec la Matiére, quoique je demeure d'accord que naturellement il n'y a point d'eſpace vuide ; l'Ecôle a raiſon de diſtinguer les *Concrets* & les *Abſtraits*, lorsqu'il s'agit d'exactitude.

II. J'accorde aux Cartéſiens que l'Ame penſe toujours actuellement ; mais je n'accorde point qu'elle s'apperçoit de toutes ſes penſées. Car nos grandes perceptions & nos grands appétits, dont nous nous appercevons, ſont compoſez d'une infinité de petites perceptions, & de petites inclinations, dont on ne ſauroit s'appercevoir. Et c'eſt dans les perceptions inſenſibles que ſe trouve la raiſon de ce

qui ſe paſſe en nous ; comme la raiſon de ce qui ſe paſſe dans les Corps ſenſibles, conſiſte dans les mouvemens inſenſibles.

III. On a grande raiſon auſſi de réfuter le R. P. Malebranche en particulier, lorsqu'il ſoutient que l'Ame eſt purement paſſive. Je crois avoir démontré que toute Subſtance eſt active, & l'Ame ſurtout. C'eſt auſſi l'idée que les Anciens & les Modernes en ont eue : & l'*Entélechie* d'Ariſtote, qui a fait tant de bruit, n'eſt autre choſe, que la force ou l'activité ; c'eſt-à-dire, un état dont l'action ſuit naturellement, ſi rien ne l'empêche. Mais la *Matiére premiére* & pure, priſe ſans les Ames ou vies qui lui ſont unies, eſt purement paſſive ; auſſi à proprement parler n'eſt-elle pas une Subſtance, mais quelque choſe d'incomplet. Et la *Matiére ſeconde*, comme, par exemple, le Corps, n'eſt pas une Subſtance, mais par une autre raiſon : c'eſt qu'elle eſt un amas de pluſieurs ſubſtances, comme un Etang plein de Poiſſons, ou comme un Troupeau de Brebis ; & par conſéquent elle eſt ce qu'on appelle *Unum per accidens*, en un mot, un Phénoméne. Une véritable Subſtance, telle qu'un

qu'un Animal, eſt compoſée d'une Ame immatérielle, & d'un Corps organique; & c'eſt le compoſé de ces deux qu'on appelle *Unum per ſe*.

IV. *Quant à l'efficace* des Cauſes ſecondes, on a encore raiſon de la ſoutenir contre le ſentiment de ce Pere. J'ai démontré que chaque Subſtance ſimple ou Monade, telles que ſont les Ames, ſuit les propres loix, en produiſant ſes Actions ſans y pouvoir être troublée par l'influence d'une autre Subſtance ſimple créée; & qu'ainſi les Corps ne changent pas les loix Ethico-Logiques des Ames, comme les Ames ne changent point non plus les loix Phyſico-Mécaniques des Corps. C'eſt pourquoi les Cauſes ſecondes agiſſent véritablement, mais ſans aucune influence d'une Subſtance ſimple créée ſur une autre; & les Ames s'accordent avec les Corps & entre elles en vertu de l'Harmonie préétablie, & nullement par une influence Phyſique mutuelle; ſauve l'union Métaphyſique de l'Ame & de ſon Corps, qui les fait compoſer *Unum per ſe*, un Animal, un Vivant. On a donc eu raiſon de réfuter le ſentiment de ceux qui nient l'Action des Cauſes ſecondes; mais il faut le fai-

re ſans renouveller les fauſſes influences telles que ſont les eſpèces de l'Ecôle.

V. Le P. Malebranche s'étoit ſervi de cet Argument : que l'Etendue n'étant pas une maniére d'être de la Matiére, doit être ſa Subſtance. L'Auteur de la Réfutation diſtingue (*a*) entre les maniéres d'être poſitives ; & il prétend que l'Etendue eſt une des matiéres d'être de la ſeconde ſorte ; leſquelles il croit pouvoir être conçues par elles-mêmes. Mais il n'y a point de maniéres d'être poſitives ; elles conſiſtent toutes dans la variété des limitations, & toutes ne peuvent être conçues que par l'Etre dont elles ſont les maniéres & les façons. Et quant à l'Etendue, on peut dire qu'elle n'eſt pas une maniére d'être de la Matiére, & cependant qu'elle n'eſt pas une Subſtance non plus. Qu'eſt elle donc, direz-vous, Monſieur ? Je réponds qu'elle eſt un attribut des Subſtances, & il y a bien de la différence entre les attributs & les maniéres d'être.

VI. Il me ſemble auſſi que l'Auteur de la Réfutation, ne combat pas bien le ſentiment des Cartéſiens ſur l'Infini, qu'ils conſi-

(*a*) Tom. I. pag. 91.

conſidérent avec raiſon comme antérieur au fini, & dont le fini n'eſt qu'une limitation. Il dit (*a*) que ſi l'Eſprit avoit une vûe claire & directe de l'Infini, le P. Malebranche n'auroit pas eu beſoin de tant de raiſonnemens pour nous y faire penſer. Mais par le même Argument on rejetteroit la connoiſſance très-ſimple & très-naturelle que nous avons de la Divinité. Ces ſortes d'objections ne valent rien : car on a beſoin de travail & d'application pour donner aux hommes l'attention néceſſaire aux notions les plus ſimples, & on n'en vient guères à bout qu'en les rappellant de leur diſſipation à eux-mêmes. C'eſt auſſi pour cela que les Théologiens, qui ont fait des Ouvrages ſur l'Eternité, ont eu beſoin de beaucoup de diſcours, de comparaiſons & d'exemples, pour la bien faire connoître ; quoiqu'il n'y ait rien de plus ſimple que la notion de l'Eternité. Mais c'eſt que tout dépend de l'attention en de telles matiéres. L'Auteur ajoute (*b*) que dans la prétendue connoiſſance de l'Infini, l'Eſprit voit ſeulement, que les longueurs peuvent

(*a*) Tom. I. pag. 303.
(*b*) Ibid. pag. 307.

vent être miſes bout-à-bout & répétées tant qu'on voudra. Fort bien; mais cet Auteur pouvoit conſidérer, que c'eſt déja connoître l'Infini, que de connoître que cette répétition ſe peut toujours faire.

VII. Le même Auteur examine dans ſon ſecond Tome la Théologie naturelle du P. Malebranche; mais ſon début me paroît outré, quoiqu'il déclare de ne repréſenter que les ſoupçons d'autrui. Ce Pere diſant que Dieu eſt l'Etre en général, on prend cela pour un Etre vague & notional, comme eſt le genre dans la Logique; & peu s'en faut qu'on n'accuſe le P. Malebranche d'Athéïſme; mais je crois que ce Pere a entendu, non pas un Etre vague & indéterminé, mais l'Etre abſolu, qui différe des Etres particuliers bornez, comme l'Eſpace abſolu & ſans bornes différe d'un Cercle ou d'un Quarré.

VIII. Il y a plus d'apparence de combattre le ſentiment du P. Malebranche ſur les Idées. Car il n'y a aucune néceſſité, ce ſemble, de les prendre pour quelque choſe qui ſoit hors de nous. Il ſuffit de conſidérer les Idées comme des notions; c'eſt-à-dire, comme des modifi-

difications de notre Ame. C'eſt ainſi que l'Ecôle, Mr. *Deſcartes*, & Mr. *Arnaud* les prennent. Mais, comme Dieu eſt la ſource des poſſibilitez, & par conſéquent des Idées, on peut excuſer & même louer ce Pere d'avoir changé de termes, & d'avoir donné aux Idées une ſignification plus relevée, en les diſtinguant des Notions, & en les prenant pour des perfections qui ſont en Dieu, auxquelles nous participons par nos connoiſſances. Ce langage myſtique du Pere n'étoit donc point néceſſaire; mais je trouve qu'il eſt utile, car il nous fait mieux enviſager notre dépendance de Dieu. Il ſemble même que Platon parlant des Idées, & St. Auguſtin parlant de la Vérité, ont eu des penſées approchantes, que je trouve fort raiſonnables, & c'eſt la partie du Syſtême du P. Malebranche que je ſerois bien aiſe qu'on conſervât avec les phraſes & formules qui en dépendent; comme je ſuis bien aiſe qu'on conſerve la partie la plus ſolide de la Théologie des Myſtiques. Et bien loin de dire avec l'Auteur de la Réfutation (*a*), que *le Syſtême*

de

(*a*) Tom. II. pag. 304.

de St. Auguſtin eſt un peu infecté du langage & des opinions Platoniciennes, je dirois qu'il en eſt enrichi, & qu'elles lui donnent du relief.

IX. J'en dis preſqu'autant du ſentiment du P. Malebranche, quand il aſſûre que *nous voyons tout en Dieu*. Je dis que c'eſt une expreſſion qu'on peut excuſer, & même louer, pourvû qu'on la prenne bien; car il eſt plus aiſé de s'y méprendre que dans l'article précédent des Idées. Il eſt donc bon de conſidérer, que non-ſeulement dans le Syſtême du P. Malebranche, mais encore dans le mien, Dieu ſeul eſt l'objet immédiat externe des Ames, exerçant ſur elles une influence réelle. Et quoique l'Ecôle vulgaire ſemble admettre d'autres influences, par le moyen de certaines eſpèces, qu'elle croit que les objets envoyent dans l'Ame; elle ne laiſſe pas de reconnoître que toutes nos perfections ſont un don continuel de Dieu & une participation bornée de ſa perfection infinie. Ce qui ſuffit pour juger que ce qu'il y a de vrai & de bon dans nos connoiſſances, eſt encore une émanation de la lumié-

re

re de Dieu ; & que c'eſt dans ce ſens qu'on peut dire, que *nous voyons les choſes en Dieu.*

X. Le troiſième Tome réfute le Syſtême de la Théologie relevée du P. Malebranche, par rapport ſur-tout à la Grace & à la Prédeſtination. Mais comme je n'ai point aſſez étudié les ſentimens Théologiques particuliers de cet Auteur ; & comme je crois avoir aſſez éclairci la matiére dans mes Eſſais de *Théodicée*, je me diſpenſe d'y entrer à préſent.

Il reſteroit maintenant à vous parler, Monſieur, de la Théologie Naturelle des Lettrez Chinois, ſelon ce que le Pere Longobardi Jéſuite, & le P. Antoine de Ste. Marie, de l'Ordre des Mineurs, nous en rapportent dans les Traitez que vous m'avez envoyez, pour en avoir mon ſentiment : auſſi-bien que ſur la maniére dont le R. P. Malebranche s'y eſt pris pour en donner à un Chinois Lettré quelque entrée dans notre Théologie ; mais cela demande une Lettre à part, celle que je viens d'écri-

crire étant déja assez prolixe. Je suis avec zèle, en me rapportant au reste à ma précédente,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur

LEIBNIZ.

Fin du II. Tome.